

HISTOIRE

D'ESPAGNE,

DEPUIS LA PLUS ANCIENNE ÉPOQUE
JUSQU'A LA FIN DE L'ANNÉE 1809,

PAR JOHN BIGLAND,
AUTEUR DES LETTRES SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE;

TRADUITE DE L'ANGLAIS,
ET CONTINUÉE
JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA RESTAURATION DE 1814.

OUVRAGE REVU ET CORRIGÉ
PAR LE COMTE MATHIEU DUMAS,
AUTEUR DU PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES.

TOME I.

A PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,
LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1823.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

L'importance de l'Histoire d'Espagne, en général le besoin et le manque dans notre langue d'un abrégé satisfaisant par sa précision et sa clarté, ont fait rechercher, traduire et continuer l'excellent ouvrage de M. Bigland, qui parut en Angleterre, en 1810. Le succès de cet ouvrage n'a été surpassé par aucun de ceux qui ont paru jusqu'à ce jour sur le même sujet. M. Bigland est parvenu à présenter, dans un cadre serré, le résultat de la lecture de tous les historiens de l'Espagne, et des recherches qu'il a faites avec la plus judicieuse critique, des matériaux les plus précieux.

On regrette seulement que les dernières pages du second volume, qui renferment le tableau des premiers événements de la guerre de 1808, soient écrites avec une partialité dont les écrivains anglais contemporains n'ont pas su assez se défendre : on a donc pensé qu'il était nécessaire d'ajouter à cette partie quelques notes pour relever les erreurs, sans altérer

le texte. Ces notes ont été faites avec la plus religieuse impartialité; et c'est dans le même esprit que cet abrégé historique a été continué. On a tâché de conserver dans cette continuation (qui fait la matière du troisième volume) le style clair et concis de M. Bigland. On ne pouvait suivre un meilleur modèle.

PRÉFACE.

L'Histoire d'Espagne, bien que peu connue, forme une partie importante de l'histoire du monde. A peine existe-t-il une nation dont les transactions aient eu une plus grande influence sur les destinées de l'Europe, et dont les Annales offrent des leçons d'une plus grande importance. Ni l'histoire ancienne ni l'histoire moderne ne fournissent aucun exemple d'un empire dans lequel des avantages naturels aussi grands, et des événements aussi heureux, aient été si constamment contrariés par une fausse politique. L'aperçu historique de la monarchie espagnole doit, dans tous les temps, commander l'attention de l'homme d'état et du philosophe : ces motifs nous portent à remonter aux causes qui,

après plusieurs révolutions, conduisirent cet empire à un si haut degré d'élévation, et le précipitèrent ensuite dans l'état de dépression où nous le voyons maintenant.

L'histoire est le registre des actions des hommes et le vrai miroir de la nature humaine; c'est à cette école qu'il faut étudier la morale et la politique, et cette étude est la plus convenable à notre esprit. Mais la manière dont on l'écrit dans ces temps modernes fait qu'on parvient difficilement à la bien connaître. Lorsque chaque récit, bien que peu important, est étendu jusqu'à la plus ennuyeuse prolixité; lorsque des détails obscurs ou douteux, prenant leur source dans l'imagination des historiens qui se les transmettent l'un à l'autre, sont encore alongés par une superfluité de paroles; enfin lorsque de lourds volumes sont remplis de faits incertains et insignifiants, peu de personnes ont le loisir de parcourir ces fastidieuses Annales, et les événements les plus importants restent ignorés.

On ne peut lire, sans l'approuver, le conseil donné dans un ouvrage critique et périodique, dont le mérite reconnu est prouvé par l'étendue de sa circulation : « C'est, dit la Revue d'Édimbourg, « une chose vraiment affligeante que de voir la lit- « térature devenir de jour en jour moins acces- « sible, et les livres augmenter de volume aussi- « bien que de prix, de façon que peu de per- « sonnes sont en état d'en acheter, et que le « nombre est encore moindre de celles qui veu- « lent bien les lire..... L'homme de lettres qui « entreprend un nouvel ouvrage doit considérer « l'intérêt de la littérature, et s'opposer à cette « prodigieuse multiplication de papier imprimé « qui est le défaut de notre siècle. » (*Edimburgh Review*, *n*° 25, *p.* 135.)

Frappé d'une observation qui s'accorde si bien avec mes propres sentiments, et dont l'évidence ne peut échapper à quiconque s'occupe de l'étude de l'Histoire, j'ai entrepris de donner un précis de celle d'Espagne, dont la clarté et la concision ne

puissent ni fatiguer l'attention ni surcharger la mémoire du lecteur. En remplissant cette tâche, il était nécessaire de passer légèrement sur des détails frivoles, ou dont l'authenticité n'est point reconnue, afin de s'étendre sur les grands événements qui eurent une influence prononcée sur les destinées de la nation espagnole. Et en effet, il convient que les différentes parties de la narration soient resserrées ou étendues suivant leur plus ou moins d'importance. L'expérience nous prouve chaque jour combien il est difficile, parmi tant de témoignages contradictoires, de se procurer un détail authentique des faits qui se passent presque sous nos yeux; et ce serait tromper le lecteur que de prétendre raconter avec précision les particularités de batailles et de sièges innombrables, et plus encore de chercher à pénétrer les intrigues secrètes et obscures des premiers temps. S'il était possible même que ces faits fussent détaillés avec la plus scrupuleuse exactitude, ils seraient aujourd'hui peu

intéressants. Il ne reste ordinairement de la lecture des histoires les plus volumineuses que le souvenir des grands caractères, des belles actions, des événements principaux et de leurs résultats. En omettant des circonstances douteuses et des particularités insignifiantes qui fatiguent et égarent le lecteur au lieu de l'instruire et de l'amuser, je crois avoir distinctement rapporté tout ce qui est important dans l'Histoire d'Espagne, et suffisamment développé les principales causes qui ont produit la longue décadence et l'état de dégradation d'une monarchie qui, autrefois, remplit l'Europe de la terreur de ses armes et de son pouvoir.

Les autorités sur lesquelles s'appuie cette histoire sont principalement les suivantes :

Polybii Hist. — *Titi Livii Hist. ab Urbe cond.* — *Sueton. Vita Augusti.* — *Plutarch. Vita Scip. Annib.*, *Cæs.*, *etc.* — *Plinii Hist. nat.* — *Ma-*

rianæ Hist. de Rebus Hispanicis. — Gibb. Dec. Rom. Emp. — Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes, par Cardonne. — Herrera. Gen. Hist. — Vie de Colomb, par Ferdinand Colomb. — Robertson. Histoire de Charles V. — Robertson. Hist. d'Amérique. — Sleidane. Comment. — De Salis. Hist. de la Conquête du Mexique. — Dr. Watson. Hist. de Philippe II. — Famiani. Strad. Hist. de Bell. Belgico. — Dr. Watson. Hist. de Philippe III. — Anecdotes du duc d'Olivarez. — Hist. gén. de l'Espagne. — Mém. du maréchal duc de Berwick. — Siècle de Louis XIV, par Voltaire. — Siècle de Louis XV, par le même. — Les historiens anglais Rapin, Cambden, Hume, Smollet et Belsham. — Abrégé chronologique de l'Hist. de France, par Hénault. — Moore. Vies du cardinal Albéroni et du duc de Riperda. — Rétablissement des manufactures et du commerce d'Espagne, par Ulloa. — Ustariz. Théorie et pra-

tique du commerce. — Tableau de l'Espagne ancienne et moderne, par Bourgoing. — Exposition de don Pedro Cevallos. — Neale. Campagnes en Portugal et en Espagne. — Montesquieu. Esprit des Lois. — Folard. Observ. sur Polyb. — Les Voyages de Townsend, de Swinburn, du profes. Link et de Semplet.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Situation et avantages physiques de l'Espagne. — Arrivée des Phéniciens. — Fondation de Cadix. — Guerre entre cette colonie et les Aborigènes. — Elle réclame le secours des Carthaginois. — Aperçu de l'état de l'Espagne à cette époque. — Récit fabuleux de la fondation de Lisbonne. — Amilcar subjugue la Bétique, et est tué. — Succès d'Asdrubal; sa mort. — Annibal entreprend d'achever la conquête de l'Espagne. — Siége et destruction de Sagonte. — Les Romains et les Carthaginois se disputent la possession de l'Espagne. — Mort des deux Scipion, Cnéius et Publius. — Succès de Cornélius Scipion en Espagne. — L'Espagne est cédée aux Romains. — Ils fondent Tarragone et plusieurs autres cités. — Rebellion des Lusitaniens et des Cantabriens. — Siége mémorable et destruction de Numance. — L'Espagne embrasse le parti de Pompée. — Elle est réduite par César. — Révolte formidable des Cantabriens, sous l'empire d'Auguste. — Leur dernière réduction par Agrippa. — Fondation de Saragosse et de Mérida.

La naissance, les progrès, les révolutions, l'agrandissement immense, et la décadence remarquable de la monarchie espagnole, forment une suite d'his-

toires qui intéressent également l'homme d'état, le marchand et le philosophe. Aucune autre partie de l'Europe, si l'on en excepte la Grèce et l'Italie, n'offre un tel spectacle, celui d'un pays doué des plus grands avantages physiques, appauvri, déprimé, et dégradé par une succession de causes morales et politiques d'une nature toute particulière.

La grande péninsule qui comprend l'Espagne et le Portugal, étant située entre la Méditerranée et l'Océan atlantique, et presque entièrement entourée par la mer, qui y forme des baies et des ports excellents, possède tous les avantages désirables pour le commerce. Dans la plupart des provinces le sol est fertile et le climat fort sain; et si elles étaient cultivées avec plus d'industrie, peu de contrées pourraient mieux satisfaire aux besoins et même au luxe d'une nombreuse population. C'est parmi les événements dont l'Espagne a été témoin que nous devons rechercher les causes qui l'ont empêchée, dans presque tous les âges, de prospérer en raison des bienfaits que la nature avait répandus sur elle, et de profiter des circonstances qui lui furent favorables.

L'origine des nations se perd dans la nuit des temps. On ignore à quelle époque l'Espagne fut peuplée, et quels furent les premiers habitants qui s'établirent sur ses côtes. Il paraît certain seulement qu'à une période très-reculée, des Phéniciens y abordèrent, et que, plus de mille ans avant

notre ère, Cadix s'éleva sous leurs auspices (1).

Cette colonie phénicienne, placée avec sûreté dans une île qu'un cours d'eau très-étroit sépare du continent, et principalement occupée d'affaires commerciales, paraît être demeurée pendant plusieurs siècles dans un état paisible et florissant. Mais, engagée à la fin dans une guerre désastreuse avec les habitants de la Bétique (l'Andalousie), elle ré- Av. J.C.
clama les secours des Carthaginois qui étaient aussi 228.
d'extraction phénicienne, et établit avec eux des liaisons de commerce.

Lorsque les Carthaginois abordèrent en Espagne, ce pays était occupé par des nations et des tribus barbares. Leurs limites respectives, lors même qu'elles seraient tracées avec exactitude, ne seraient d'aucun intérêt pour le lecteur. Quelques-unes des principales nations de cette vaste péninsule réclament cependant notre attention, et paraissent avec distinction dans l'histoire romaine. Tels furent les Bétiens qui habitaient l'Andalousie et Grenade, les Lusitaniens qui occupaient le Portugal, les Celtibériens (2) qui possédaient le royaume d'Aragon, les Lacetani de la moderne Catalogne, et les Cantabriens, placés dans le nord de la Bis-

---

(1) Cadix fut fondée par une colonie phénicienne. Vellei. Patercul. lib. 1, cap. 22.

(2) Le nom de Celtibériens indique leur origine celtique et leur position sur l'Ibéras ou l'Èbre qui traverse l'Aragon.

caye et des Asturies. On pourrait y ajouter d'autres peuples moins importants, tels que les Vaccei, dont la capitale, située dans la province de Léon et près des Asturies, conserve encore son ancien nom de Palancia; les Edetani, les Callaici (1), et plusieurs autres tribus trop nombreuses pour être citées, et trop peu intéressantes pour exciter l'attention. Les mœurs, les coutumes et les usages de ces différents peuples semblent avoir été presque les mêmes : audacieux, adroits, sanguinaires comme le sont tous les barbares, la vengeance et l'amour du pillage faisaient de la guerre leur principale occupation, et ils méprisaient les arts que la paix seule fait fleurir. Leurs vêtements étaient grossiers, leurs corps étaient peints de diverses couleurs, et ils mêlaient parmi leurs longs cheveux des ornements d'or et d'argent. Leur religion paraît avoir quelque ressemblance avec celle des druides dans les Gaules et dans la Grande-Bretagne. Ils reconnaissaient un être suprême, mais ils adoraient des divinités subalternes. Les bois les plus épais étaient respectés comme la demeure de leurs dieux; et, pour mériter leurs faveurs, c'était sous ces ombrages sacrés qu'ils immolaient des victimes humaines. La richesse naturelle du pays, les avantages commerciaux qu'il offrait, avaient engagé

(1) Les Callaici habitaient la Gallicie, dont le nom moderne paraît être une corruption du nom ancien.

plusieurs colonies étrangères à s'établir sur ses côtes, et à y bâtir des villes : les principales furent Cadix; Sagonte, fondée, à une époque très-reculée, par des Grecs; et Lisbonne sur le Tage. L'origine de cette dernière ville est tellement perdue dans l'obscurité des siècles, que la fable en attribue la fondation à Ulysse.

Telle était la situation de l'Espagne lorsque Amilcar, père du célèbre Annibal, y conduisit les forces de Carthage. La résistance qu'il y trouva était telle qu'on devait l'attendre de ces nombreuses hordes de barbares, cruels, indépendants, guerriers, et auxquels il ne manquait, pour être de redoutables soldats, qu'une discipline régulière. Pendant neuf années de guerres continuelles, Amilcar subjugua la Bétique; mais s'avançant à la fin dans la Lusitanie, il fut entouré et tué sur les bords du Tage. Son frère Asdrubal lui succéda dans le commandement, et fit tant par ses armes et par son adresse, qu'il détermina les Callaici, les Celtibériens et les diverses tribus qui occupaient les provinces modernes de Murcie, de Valence, des deux Castilles, de Léon, à se soumettre au joug des Carthaginois.

Au milieu de ses succès, Asdrubal tomba sous le fer d'un assassin; le commandement fut dévolu à son neveu, le célèbre Annibal, qui, dans son enfance, avait juré sur l'autel une haine éternelle à Rome, et résolut de commencer l'exécution de ses projets en achevant la conquête de l'Espagne. Après

avoir employé deux années entières à faire d'immenses préparatifs, il commença les hostilités par le siége de Sagonte, qui était sous la protection des Romains. Pendant huit mois la valeur des habitants et la force de leurs murailles déjouèrent les efforts des assiégeants. Mais la ville finit par être prise d'assaut : les habitants, dans cette dernière extrémité, montrèrent leur invincible résolution en mettant le feu à leurs maisons, et en s'y laissant dévorer par les flammes. Sagonte étant détruite, Annibal réduisit la totalité de l'Espagne sous le joug de Carthage, excepté cependant le pays montagneux des Cantabriens qui semblent avoir encore conservé leur indépendance. Les talents militaires et la politique adroite de ce général le rendaient également propre à commander une armée et à concilier les passions turbulentes de ces tribus rivales. Les Espagnols, qui d'abord avaient été les ennemis des Carthaginois, augmentèrent les forces de ceux-ci, et suivirent avec joie l'étendard d'Annibal. On vit des milliers de ces guerriers barbares (1) marcher sous sa bannière à travers les Pyrénées et les Alpes, et déployer leur valeur dans les champs de Trebbia, Trasimène et Cannes.

Depuis cette époque, l'Espagne et l'Italie furent les deux théâtres sur lesquels Rome et Carthage se disputèrent la prépondérance. Du côté des Romains,

---

(1) Polyb. lib. 3, cap. 4, 5.

Cnéius et Publius Scipion conduisirent la guerre d'Espagne; mais ces deux illustres chefs, enorgueillis par le succès de sept campagnes, et méditant l'entière réduction de ce pays, tombèrent glorieusement à la tête de leurs armées, vaincus par les forces combinées de l'Espagne et de Carthage. Pour réparer ces désastres, on donna à Cornélius Scipion, qui mérita depuis le surnom d'Africain, le commandement de l'armée d'Espagne. Ce héros, fils de Publius Scipion, n'avait que vingt-quatre ans lorsque, investi de la dignité consulaire, il entreprit de venger son père et de soutenir la gloire du nom romain. Son arrivée en Espagne lui ouvrit la carrière brillante des victoires. Étendant ses conquêtes, il se rendit maître de la nouvelle Carthage, où ses soldats firent un butin immense. Son désintéressement, son héroïque générosité, lorsqu'il rendit à un prince celtibérien une jeune et belle captive qui devait être son épouse, lui concilièrent l'affection d'une des plus puissantes nations de l'Espagne (1).

Cependant l'influence des Carthaginois excitait encore quelques tribus à se défendre contre le pouvoir toujours croissant de Rome. Un corps de 22,500 Espagnols, dont 2,500 cavaliers, commandés par deux de leurs princes, entreprirent de relever les destinées de Carthage, et laissèrent 17,000 des leurs sur le champ de bataille. Le pays ouvert se

(1) Liv. lib. 26, cap. 49.

soumit aux Romains; et Scipion, afin d'expulser entièrement les Carthaginois, commença aussitôt le siége de Cadix, où les débris de leurs forces étaient concentrés. Les fortifications de cette ville cédèrent aux assauts des assiégeants et aux chocs réitérés de leurs machines : on vit alors les aigles romaines s'étendre depuis les Pyrénées jusqu'aux colonnes d'Hercule.

A la mémorable bataille de Zama, le génie de Carthage s'anéantit devant la valeur ou la fortune de Rome : l'Espagne fut cédée aux vainqueurs, et devint une province romaine; de nombreuses colonies s'y établirent, et des villes fortifiées s'élevèrent de tous côtés. Parmi celles-ci Tarragone, placée dans une position avantageuse et élevée, sur la Méditerranée, et entre Barcelone et l'embouchure de l'Èbre, fut long-temps considérée comme la plus importante, puisqu'elle permettait aux Romains, après une navigation courte et facile, de faire passer leurs forces en Espagne.

Le pouvoir de Rome semblait être fermement établi; mais un peuple brave et impatient du joug ne pouvait supporter plus long-temps cet état de dépendance et de servitude. Les Espagnols se révoltèrent, et pendant plusieurs années occupèrent fortement les légions et exercèrent les talents des généraux romains. L'oppression et la perfidie excitèrent les Lusitaniens à faire les plus vigoureux efforts; et, sous les ordres de Viriate, qui, du rang

obscur de soldat s'était élevé par ses talents à celui de général, ils repoussèrent long-temps les armées romaines. Ce chef entreprenant les mit en déroute dans plusieurs engagements, et établit sa domination sur presque un tiers de l'Espagne. Invincible dans les combats, il périt victime d'une perfidie. Pendant qu'il négociait un traité de paix avec Quintus Servilius Cæpio, des conspirateurs, gagnés par l'or des Romains, l'assassinèrent dans sa tente au milieu de la nuit. Les Lusitaniens déplorèrent la perte de leur général et honorèrent sa mémoire. Ses obsèques furent célébrées avec une pompe barbare; mais cet empire tomba avec son fondateur. Tantale, que les suffrages du peuple appelèrent au commandement suprême, ne possédait pas les talents de son prédécesseur, et succomba sous les difficultés de sa position. Les aigles romaines se déployèrent dans toute la partie occidentale de la péninsule. Les Lusitaniens virent leurs champs dévastés et leurs maisons réduites en cendres; mais leurs guerriers se retirèrent dans les montagnes, et défièrent dans ces retraites inaccessibles le pouvoir et la politique des Romains : lorsque ceux-ci leur demandèrent un tribut, ils répondirent que leurs ancêtres leur avaient laissé du fer pour défendre leurs possessions, mais non de l'or pour les racheter.

Les Celtibériens étaient aussi enflammés de l'amour de la liberté. La ville de Numance, située près de la source du Douro, et non loin de Soria, fai-

sait valoir ses droits naturels à l'indépendance. Ses habitants belliqueux sortirent de leurs murs et repoussèrent les troupes disciplinées des Romains : ils forcèrent Quintus Pompéius, qui s'était approché avec un corps de 30,000 vétérans, d'accepter un traité par lequel les Numantins s'engageaient à payer trente talents à différentes époques, et à rendre les prisonniers et les déserteurs romains.

Le sénat refusa de ratifier ce traité; et lorsque Viriate n'exista plus, et que la résistance des Lusitaniens fut confinée dans les limites de leurs montagnes, les Romains recommencèrent les hostilités. Les Numantins se précipitant hors de leur cité défirent complètement l'armée que conduisait Pompilius Lænas, dont les forces très-affaiblies restèrent à une distance prudente pendant la fin de la campagne. Le consul Hostilius Mancinus vint, après lui, conduire les aigles romaines devant les murs de Numance; 20,000 Romains y furent massacrés par 4,000 Numantins; ceux qui s'échappèrent furent entourés avec leur général, et ne durent leur salut qu'à un traité dont le sénat refusa encore la ratification. La gloire des Espagnols n'était pas restreinte à ce seul théâtre. Émilius Lépidus, choisi pour succéder à Mancinus, fut repoussé des murs de Palencia, et y perdit six mille légionnaires. Mais cette ville fut quelque temps obligée de se rendre à Calpurnius Pison; et les Espagnols, que leurs suc-

cès avaient enorgueillis, commencèrent à éprouver les vicissitudes de la guerre.

Numance resta long-temps la gloire de l'Espagne et la honte des armes romaines. Cette ville célèbre avait environ trois milles de circonférence, et était située sur une colline élevée; mais, suivant l'aveu des historiens romains, le nombre de ses citoyens capables de porter les armes n'excédait pas dix mille. Leurs esprits, il est vrai, étaient fortifiés par l'amour de la liberté et le mépris de la mort; et, durant quatorze ans, ces guerriers enthousiastes, malgré l'infériorité du nombre, bravèrent le pouvoir de Rome. La réduction de Numance était réservée au génie et à la fortune de Scipion l'Africain, qui avait immortalisé son nom par la destruction de Carthage. Mais ce général expérimenté, bien qu'à la tête de soixante mille hommes, ne se hasarda pas d'abord à approcher de ces murs funestes, devant lesquels tant de généraux romains avaient essuyé de cruels revers; il employa toute une année à préparer ses troupes avant de mettre le siége devant cette ville. Les Numantins, par leurs attaques réitérées, retardèrent sa marche; mais leur valeur impétueuse fut obligée de céder à la constance, au courage et à la supériorité du nombre de leurs ennemis. Ils eurent la douleur de voir leurs champs dévastés, et durent se renfermer dans les murs de leur ville qui fut aussitôt assiégée.

Les citoyens de Numance offrirent de reconnaître

la souveraineté de Rome, à des conditions honorables : le sénat demanda qu'ils se livrassent, eux et leur ville, à discrétion. Ces guerriers indignés, préférant une mort glorieuse à une vie de servitude, sortirent et offrirent le combat à leurs nombreux ennemis. La prudence de Scipion lui fit refuser d'exposer ses soldats à la valeur désespérée d'hommes déterminés à mourir; il résolut de prendre la ville par famine, et retint les Romains dans leurs retranchements. Aucun espoir ne restait aux Numantins, à moins que les tribus guerrières de l'Espagne ne prissent les armes en leur faveur; mais tout le pays était dominé par la crainte qu'inspiraient les légions romaines. La seule ville de Lutia, dont il ne reste maintenant aucun vestige, prit la généreuse résolution de partager la mauvaise fortune de Numance; mais elle fut prévenue par le général romain. Quatre cents jeunes gens, du rang le plus élevé, souffrirent l'amputation de la main droite; et cette atroce punition n'apprit que trop aux nations voisines combien il était dangereux de provoquer la vengeance de Rome.

Les Numantins perdant tout espoir, et exposés à toutes les horreurs de la famine, résolurent de vendre chèrement leurs vies. Ils firent une sortie désespérée, et, attaquant les lignes romaines, employèrent les derniers efforts de leur valeur à faire un horrible carnage de leurs ennemis. Leurs forces étaient épuisées par l'inégalité du combat, mais leur

courage n'était point abattu. Dédaignant de suivre le char des vainqueurs, et de les enrichir de leurs dépouilles, ceux que l'épée n'atteignit pas, repoussés jusques dans leurs murs, mirent le feu à leurs maisons, et périrent, eux, leurs familles, leurs effets, dans un embrasement général. Numance, si fameuse dans l'histoire romaine, fut réduite en un monceau de cendres; et, de tous ses habitants, à peine cinquante purent être arrachés des flammes pour orner le triomphe du vainqueur.

Après la chute de Numance, la plus grande partie de la péninsule se soumit au joug des Romains. Les Cantabriens et une partie des Lusitaniens conservèrent pendant quelque temps dans leurs montagnes leur indépendance, et, bravant le ressentiment de Rome, firent de fréquentes excursions dans les plaines et les contrées fertiles. L'histoire n'a point gardé le souvenir de ces dévastations. Mais l'Espagne figure avec éclat dans les dissensions civiles de la république romaine. Sertorius, qu'on doit mettre au rang des plus illustres généraux de l'antiquité, y soutint long-temps le parti chancelant de Marius, lorsque celui de Sylla triomphait en Italie. Il périt par trahison, et l'Espagne dut se soumettre aux armes de Pompée. Il paraît que cet homme célèbre usa de la victoire avec modération; car, dans ses débats avec César, les Espagnols embrassèrent son parti avec ardeur; et même, après sa mort, ils révérèrent sa mémoire et protégèrent ses fils. Se joignant aux

légions qui étaient restées fidèles à Pompée, ils forcèrent César à venir lui-même mettre fin à ces différents. Après plusieurs engagements, et la prise de Munde, de Cordoue et d'Hispalis, la moderne Séville, César réduisit l'Espagne à l'obéissance, et lui fit payer cher son attachement au parti de Pompée, en lui imposant d'énormes contributions.

Ce ne fut cependant que sous le règne d'Auguste que l'Espagne subit entièrement le joug de Rome. Les Cantabriens, protégés par leur position, avaient conservé jusqu'alors leur indépendance; leurs brigandages fournirent aux Romains un prétexte pour les réduire. Auguste visita l'Espagne, et fixa sa résidence à Tarragone, tandis que ses légions s'enfonçaient dans les montagnes des Cantabriens. Ceux-ci défendirent leur pays et leur liberté avec valeur. Mais entre ces bandes irrégulières et les légions disciplinées de Rome, le combat était inégal. L'armée cantabrienne, forte de vingt-trois mille hommes, fut enveloppée et forcée de se rendre. Dix mille de leurs plus braves guerriers furent incorporés dans les légions, et condamnés à employer leurs bras et leur courage à combattre pour Rome; tous les autres furent vendus comme esclaves; mais leur invincible résolution trompa la surveillance de leurs maîtres, et leur fit préférer une mort volontaire. Les armées romaines, pénétrant dans les Asturies, explorèrent les retraites les plus cachées des barbares, et les firent tous périr dans un embrasement

général. Le nord de l'Espagne passa ainsi sous la domination romaine. Pour perpétuer le souvenir de cette expédition, Auguste fonda les villes de César Augusta et d'Augusta Émérita, connues maintenant sous les noms de Saragosse et de Mérida.

La défaite sanglante et le châtiment sévère des Cantabriens n'avaient point affaibli leur esprit indépendant, ni réprimé leur ardeur guerrière. Oubliant leurs désastres récents, cinq années s'étaient à peine écoulées, qu'ils prirent de nouveau les armes, et bravèrent le pouvoir de Rome. Le caractère si bien connu de ces peuples exigeait qu'on opposât aux efforts de leur valeur désespérée les talents du plus habile des généraux romains. Agrippa, gendre d'Auguste, fut chargé de conduire cette guerre importante : il marcha avec ses vétérans contre les insurgés. Aussitôt que les deux armées se rencontrèrent, les Cantabriens fondirent avec fureur sur les légions romaines dont la valeur éprouvée dut céder à ce choc impétueux. Agrippa rallia les Romains, et ranima leur courage par son exemple. Agrippa avoua que ce combat sanglant était le plus opiniâtre et le plus terrible de tous ceux où il s'était trouvé. La fermeté et la discipline des troupes romaines triomphèrent, à la fin, de l'intrépide valeur de leurs adversaires. Bien que payée chèrement par la perte d'un grand nombre des plus braves soldats, la victoire fut complète : les Cantabriens furent défaits après un horrible carnage; leurs plus fortes posi-

tions découvertes et forcées par les vainqueurs; leurs tribus obligées de quitter les montagnes et de s'établir dans la plaine : au lieu de continuer cette vie toute guerrière et de brigandage, ils furent contraints de se livrer aux travaux paisibles de l'agriculture. La résistance des Cantabriens fut le dernier effort des Espagnols pour secouer le joug de Rome. Il y avait environ deux siècles que les légions romaines étaient entrées en Espagne, lorsque les armes d'Agrippa la réduisirent à une soumission complète et paisible.

Voulant diminuer le pouvoir de ses lieutenants, Auguste divisa l'Espagne en trois grandes provinces, la Tarraconaise, la Lusitanie et la Bétique. La Tarraconaise comprenait les provinces modernes de la Galice, des Asturies, la Biscaye, la Navarre, la Catalogne, les deux Castilles, l'Aragon, Valence et Murcie; la Lusitanie, s'étendant depuis le Douro jusqu'à l'embouchure de l'Anas, répondait presque au royaume de Portugal; la Bétique comprenait les parties méridionales de l'Espagne, et avait au nord pour limites les montagnes de la Sierra-Morena.

CHAPITRE II.

État de l'Espagne sous les Romains. — Grande quantité d'or et d'argent que l'on extrait des mines d'Espagne. — Invasion des Francs. — Les Romains recouvrent l'Espagne. — Dispute des prétendants au consulat. — Conquête de l'Espagne par les Vandales, les Suèves et les Alains. — État déplorable de ce pays. — Quelques peuplades guerrières y maintiennent leur indépendance. — Adolphe, roi des Goths, entreprend la conquête de l'Espagne. — Sa mort. — Le sceptre des Goths est usurpé par Singeric. — Courte durée de ce règne. — Vallia est élu roi des Goths. — Il subjugue les Sélinges et les Alains, et recouvre une grande partie de l'Espagne. — Cette contrée est une seconde fois dévastée par les Suèves. — Hermanric, leur roi, est noyé dans l'Anas. — Genseric, roi des Vandales, abandonne la péninsule, et fonde un royaume en Afrique. — L'Espagne ravagée par les Suèves. — Théodoric, roi des Visigoths, envahit l'Espagne, soumet les Suèves, et les contraint à se retirer dans les montagnes de la Galice et des Asturies. — Théodoric évacue l'Espagne. — Euric, roi des Visigoths, la soumet presque tout entière. — Clovis, roi des Francs, attaque le royaume des Visigoths. — Prise de Toulouse et Bordeaux. — Alaric, roi des Goths, est tué dans un combat. — Les Goths sont chassés de leurs possessions, et repoussés jusqu'au nord de la Garonne.

PENDANT que l'Espagne resta soumise aux Romains, ses tribus sauvages sortirent de leur état de barbarie. Les nombreuses colonies qui s'y étaient établies répandirent dans toute la pénin-

sule les bienfaits de l'agriculture et le goût des arts. La vigne, l'olivier, et d'autres fruits excellents, furent introduits en Espagne. Columelle, natif de cette contrée, a décrit élégamment l'état florissant de l'agriculture, sous le règne de Tibère. Mais les richesses renfermées dans les entrailles de la terre fixèrent encore plus l'attention des nouveaux possesseurs que la fertilité du sol : une seule mine, près de Carthagène, donnait par jour 25,000 dragmes d'argent (1); on recevait annuellement de la Lusitanie, des Asturies et de la Galice (2) vingt mille livres pesant d'or. Les calamités qui survinrent arrêtèrent dans la suite la recherche de ces trésors, et les richesses de l'Amérique les firent négliger entièrement. Mais, sous la domination des Romains, l'Espagne fut pour Rome ce que le Mexique et le Pérou ont été depuis pour elle. Les proconsuls romains allaient en Espagne dans le dessein d'amasser des biens immenses, comme l'ont fait aussi en Amérique les vice-rois. Les richesses que la découverte de ces mines répandit dans toute la péninsule donnèrent plus de splendeur aux villes et aux monuments publics; après tant de siècles écoulés et tant de guerres intestines, on aperçoit encore dans leurs ruines quelques traces de la magnificence romaine (3).

(1) Strab. l. 3, p. 148.

(2) Plin. Hist. nat. lib. 33, cap. 3.

(3) Pour l'état de l'Espagne sous les Romains, voyez Gibb. Dec. Rom. Emp. cap. 31, pag. 350, etc.

Les Espagnols se montrèrent dignes des avantages naturels que leur offrait leur pays. Ils se distinguèrent dans les lettres et dans les armes, entre les diverses nations qui composaient l'empire romain. Leurs noms furent souvent inscrits avec ceux des plus illustres sénateurs; et les empereurs Trajan et Adrien, tous deux natifs d'Italica, connue sous le nom de Vieille Séville, donnèrent un nouveau lustre au caractère espagnol, par la gloire et la prospérité dont ils comblèrent l'empire romain. L'Espagne fut la patrie de l'historien Florus et du sage Sénèque. Martial naquit à Bilbilis, sur les bords du Xalon; Lucain, à Cordoue.

Lorsque les barbares du nord fondirent sur l'empire romain, l'Espagne, entraînée dans sa chute, fut plongée dans les ténèbres de l'ignorance et exposée à de nouvelles calamités. Ce fut sous le règne de Gallien que commencèrent les troubles qui agitèrent le monde civilisé, et finirent par l'accabler. Les Francs furent les premiers barbares dont l'Espagne eut à souffrir les excès. Une horde nombreuse de ces hardis aventuriers, venue des bords du Rhin, pénétra dans la Gaule, franchit les Pyrénées, et ravagea l'Espagne. Pendant douze années entières, ils étendirent leurs dévastations sur toute la péninsule; ils cherchèrent ensuite en Mauritanie un nouveau théâtre de déprédations et de pillage. Plusieurs règnes consécutifs d'empereurs guerriers rendirent à l'empire romain sa première splendeur, et l'Es-

pagne jouit encore une fois de toutes les prospérités de la civilisation. L'agriculture et le commerce y furent ranimés; et, bien qu'un siècle et demi de paix n'eût pu effacer entièrement les traces des Francs, les villes de Tarragone, Mérida, Séville et Cordoue maintinrent leur rang parmi celles de l'empire. Mais la faiblesse d'Honorius encouragea l'ambition de ses généraux à usurper la pourpre impériale, et leurs rivalités épuisèrent l'empire par des dissensions civiles. L'usurpateur Constantin, reconnu empereur par la Bretagne et la Gaule, reçut, peu de temps après, la soumission de l'Espagne. Son règne fut court. L'Espagne se révolta, et, influencée par Gérontius, elle revêtit Maxime de la pourpre. Gérontius et les deux usurpateurs éprouvèrent le même sort, et furent écrasés par Constance, général d'Honorius. Ces débats entre les prétendants à l'autorité suprême furent suivis d'horribles convulsions. Environ un an avant le sac de Rome par Alaric, roi des Goths, les Suèves, les Vandales et les Alains, passèrent les Pyrénées, et portèrent la désolation en Espagne (1). Les désordres qu'ils commirent dans ce pays produisirent toutes les horreurs de la famine, qui fut presque aussitôt suivie de la peste, sa compagne ordinaire. La population disparut, et les bêtes féroces couvrirent des champs autrefois si fertiles, et transformés alors en déserts. A la fin ces

(1) Gibbon, Dec. Rom. Emp. vol. 5, cap. 31.

hordes barbares se fixèrent sur cette terre dépeuplée. Les Vandales et les Suèves partagèrent entre eux une grande partie des pays situés au nord. Les Alains prirent possession du milieu de l'Espagne, de la Lusitanie, et s'étendirent de la mer Méditerranée à l'Océan atlantique. Les Sélinges, qui formaient une branche de la nation vandale, occupèrent la Bétique et la partie la plus méridionale de la péninsule. Ces barbares, affligés eux-mêmes des maux qu'ils avaient causés, furent obligés de diriger leur attention vers le rétablissement de l'ordre et la renaissance de l'agriculture. Ayant contracté avec les peuples conquis quelques engagements réciproques de protection et d'obéissance, les villes et les villages se repeuplèrent, et les terres furent cultivées par des mains serviles. Toutefois un nombre considérable de guerriers espagnols, retirés dans les parties montagneuses, y maintinrent bravement leur liberté.

Tel était l'état de l'Espagne, lorsque le roi des Goths, Adolphe, frère du fameux Alaric, et beau-frère d'Honorius, dont il avait épousé la sœur, Placidie, fut chargé par cet empereur de reconquérir l'Espagne. Il passa les Pyrénées, et prit possession de Barcelone, au nom de l'empereur; mais il y périt peu après victime d'un assassinat. Singeric, un des principaux conspirateurs, usurpa le trône, et, après un règne de sept jours, il tomba, à son tour, sous le fer d'un assassin. Les suffrages de la nation mirent

le sceptre des Goths entre les mains du belliqueux Vallia ; le nouveau monarque, suivant l'exemple d'Adolphe, consacra son épée au service d'Honorius, et entreprit la conquête de l'Espagne. Après plusieurs campagnes sanglantes, Vallia demeura victorieux. Les Sélinges furent presque extirpés de la Bétique ; les Alains éprouvèrent le même sort en Lusitanie, et perdirent leur roi dans une bataille. Les débris de ces nations se rangèrent sous la bannière des Vandales et des Suèves ; mais la valeur féroce de ces tribus germaniques dut céder à la tactique supérieure et à l'ardeur guerrière de Vallia. Après divers combats, ces barbares furent tous repoussés dans les régions montagneuses de la Galice et des Asturies.

Le courage et la conduite de Vallia avaient rendu l'Espagne à l'empire romain ; mais peu de temps après, ses conquêtes furent perdues. Les Vandales profitèrent de la retraite des Goths pour sortir de leurs montagnes et dévaster encore une fois l'Espagne. Séville et Carthagène ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, qui, s'emparant des vaisseaux trouvés dans ces ports, les firent servir à l'exécution de leurs nouvelles entreprises. Les îles de Majorque et de Minorque servaient depuis long-temps de refuge aux Espagnols les plus riches ; ils s'y retiraient avec leurs effets les plus précieux pour éviter les calamités de la guerre et le pillage. Mais ce fut vainement ; les Vandales, s'embarquant sur les vaisseaux dont ils s'étaient sai-

sis, poursuivirent les fugitifs et revinrent en Espagne chargés de leurs dépouilles.

Les Vandales et les Suèves, d'alliés qu'ils étaient, devinrent bientôt ennemis. Dans l'obscurité qui enveloppe les événements de ces temps reculés, l'histoire a conservé le souvenir d'un combat qui eut lieu près de Mérida, entre Genseric, roi des Vandales, et Hermanric, roi des Suèves, dans lequel ce dernier éprouva une défaite complète, et fut précipité dans l'Anas où il périt avec la plus grande partie de son armée.

Genseric, peu après cette victoire, abandonna l'Espagne, et fixa en Afrique le siége de la monarchie vandale. Les Suèves, malgré leurs désastres récents, étaient encore en grand nombre dans les montagnes de la Galice : lorsque les Vandales évacuèrent le pays, ils sortirent de leurs obscures retraites et ravagèrent les provinces fertiles. Environ trente ans après le départ de Genseric, les plaintes des Espagnols déterminèrent l'empereur Avitus à charger Théodoric, roi des Goths, de châtier les Suèves, et de rétablir la domination romaine dans toute la péninsule. Théodoric traversa les Pyrénées, et sur les bords de l'Urbicus, à dix ou douze milles d'Astorga, il défit complétement les Suèves : leur roi Rechiarius, après avoir échappé au carnage, fut conduit au vainqueur, qui le fit exécuter sur le champ. Les Suèves se retirèrent encore une fois dans les montagnes de la Galice et des Asturies, et le roi

des Visigoths ne trouva plus d'opposition à ses progrès. Une révolution qui eut lieu en Italie l'empêcha d'achever la conquête de l'Espagne. Avitus n'était plus empereur : Théodoric, en apprenant la déposition de son allié, évacua l'Espagne et repassa les Pyrénées.

La conquête que Théodoric avait commencée fut poursuivie avec succès par son frère Euric, qui soutint le sceptre des Goths avec vigueur et habileté. Ayant passé les Pyrénées avec une armée formidable, il vainquit d'abord toute résistance; mais il refusa ensuite le combat que lui offraient les Suèves. Un traité d'alliance et d'amitié fut conclu entre eux; et ces hardis guerriers restèrent indépendants dans leurs montagnes, tandis que le reste de l'Espagne reconnut la souveraineté d'Euric (1).

Il paraît qu'Euric conquit l'Espagne en son nom, et non pas, comme ses prédécesseurs l'avaient fait, seulement pour la faire rentrer sous l'obéissance des empereurs. L'empire d'Occident fut totalement dissous sous son règne; et lorsque Odoacre monta sur le trône des Césars, il abandonna toutes les possessions romaines situées au-delà des Alpes. Toulouse avait été la capitale des Visigoths; mais Euric fixa sa résidence à Bordeaux, où il règna avec une splendeur digne de son pouvoir et de sa renommée.

---

(1) Pour le caractère des Suèves, vide Cæs. Comment. lib. 4.

Euric expira au milieu de ses prospérités, et laissa le trône à son fils Alaric, dont la valeur inexpérimentée ne produisit que des désastres, et ne servit qu'à renverser l'heureuse fortune de son père. Les Francs, commandés par leur roi Clovis, vinrent de ces contrées qu'arrosent la Meuse, l'Escaut, la Moselle et le Rhin, et étendirent leurs conquêtes jusques en deçà de la Seine. Voulant achever la conquête de la Gaule, Clovis résolut d'attaquer le royaume des Visigoths, qui comprenait plusieurs de ses plus belles provinces. L'ambition et l'avarice étaient les véritables motifs de ce monarque; mais la religion servit de prétexte à son agression. Lorsque Constantin eut établi la religion chrétienne dans l'empire romain, les Goths, peu de temps après, embrassèrent cette doctrine; mais ils suivirent l'arianisme, que des missionnaires venus de Constantinople propagèrent parmi eux. Les Francs, en abjurant les erreurs du paganisme, avaient embrassé la foi orthodoxe de la trinité; et Clovis, déguisant son ambition sous le voile de la religion, envahit en pleine paix le royaume arien des Visigoths. Un combat décisif eut lieu près de Poitiers: les Goths furent entièrement défaits, et Alaric, leur roi, y trouva une mort honorable. Clovis fixa son quartier d'hiver à Bordeaux. Au printemps suivant, Toulouse se rendit au vainqueur, et les marques de la dignité royale furent transportées à Paris. Les Francs, poursuivant leurs conquêtes, mirent le siége devant Arles.

L'expulsion entière des Visigoths ne fut prévenue que par les armes de Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, qui se déclara le protecteur du jeune fils d'Alaric, et marcha contre les usurpateurs. Clovis, après avoir perdu un grand nombre des siens, fut obligé de se retirer de devant Arles, et de conclure un traité de paix (1). Tout le pays depuis la Loire jusqu'à la Garonne fut indissolublement uni au territoire des Francs; et le pouvoir des Visigoths dans la Gaule peut être considéré comme anéanti depuis cette époque, bien qu'ils conservassent encore leurs possessions au sud de la Garonne.

(1) Ce traité fut conclu *A. D.* 509. Hénault, Abrégé chronologique, vol. 1. ad. An. Le président est un peu obscur en cet endroit; il dit que Clovis conquit le pays jusqu'aux Pyrénées, et ne détermine pas les limites fixées par le traité.

CHAPITRE III.

Les Goths transfèrent le siége de leur gouvernement de France en Espagne. — Règne d'Amalaric. — Règne de Thendes. — Les Francs envahissent l'Espagne et pillent Saragosse. — Ils sont obligés d'acheter leur retraite en rendant une grande partie du butin. — Règne de Théodogild. — Guerre civile parmi les Goths. — Athanagild obtient la couronne, à la faveur de l'empereur Justinien. — Il fait de Tolède la capitale de l'Espagne. — Il cède à l'empereur Justinien plusieurs villes maritimes. — Conséquences pernicieuses de cette mesure. — Règne de Leuvigild. — Usurpations de l'empereur d'Orient. — Leuvigild expulse les troupes de Constantinople, de Cordoue et de Medina Sidonia. — Il subjugue les Cantabriens, les débris des Suèves, et les Flibustiers de la Sierra-Morena. — Intrigues de sa cour. — Révolte d'Herménégild. — Il est envoyé prisonnier à Tolède. — Leuvigild subjugue les Vascons, et fonde la ville de Vittoria. — Les Vascons émigrent en France, où ils subsistent encore sous le nom de Gascons. — Herménégild s'échappe de sa prison et reprend les armes. — Il est fait prisonnier et condamné à mort par son père. — Entière soumission des Suèves. Caractère et mort de Leuvigild. — Règne de Recared. — Abolition de l'arianisme, et établissement de la foi catholique en Espagne. — Recared repousse une invasion des Francs. — Il régularise l'église espagnole. — Caractère et mort de Recared. — Règne de Luiva. — Règne de Viteric. — Son assassinat. — Règne de Goudemar. — Règne de Sisibut. — Il chasse les Grecs des côtes de la Méditerranée. — Il persécute les juifs. — Il fait la conquête de

Ceuta et Tanger. — Caractère et mort de Sisibut. — Court règne de Recared II. — Règne de Suintilla. — Entière expulsion des Grecs de Constantinople de l'Espagne. — L'Espagne et le Portugal réunis sous le sceptre des Goths. — Suintilla, devenu tyran, est abandonné par ses sujets et détrôné par Sisenand. — Règne et mort de Sisenand. — Règnes de Chintilla; — de Tulga; — de Chindisuintho, son caractère et sa mort. — Règne de Vamba. — Il réprime plusieurs révoltes. — Il défait sur mer les Arabes. — Il est détrôné. — Exemple remarquable du pouvoir de la coutume et des préjugés. — Règnes d'Erviga; — d'Egiza. — Révision des lois gothiques. — Conspiration des Juifs. — Tentative des Arabes pour envahir l'Espagne. — Défaite totale de leur flotte. — Règne de Vitiza. — Sa tyrannie. — Il est déposé par Rodrigue. — Avènement de Rodrigue au trône.

Après avoir perdu les villes de Toulouse et de Bordeaux, et la plus grande partie de leurs possessions dans la Gaule, les Visigoths transférèrent le siége de leur monarchie en Espagne, qui était restée soumise à leur domination. Ils portèrent leur roi, Amalaric, encore enfant, au-delà des Pyrénées; mais le commencement de son règne fut troublé par Gésalaia, fils naturel d'Alaric, qui faisait valoir ses droits au trône. Ce prétendant périt bientôt et laissa Amalaric sans rivaux. Pendant sa minorité, les affaires furent conduites avec habileté par Thendes, à qui la nation avait confié la régence. Presque aussi-

tôt qu'Amalaric eut pris les rênes du gouvernement, il périt dans une guerre entreprise contre les fils de Clovis, qui avaient envahi le peu de possessions qui lui restaient dans la Gaule. L'histoire ne peut affirmer s'il mourut dans ce combat, ou s'il fut assassiné par ses sujets; sa mort finit la première race des rois visigoths; et cette monarchie, jusqu'alors héréditaire, doit, depuis cette époque, être considérée comme élective.

Les grandes qualités de Thendes avaient été remarquées pendant sa régence, et les suffrages unanimes du peuple le choisirent pour souverain. Sa sagesse et sa fermeté ne purent cependant résister à la fortune des fils de Clovis, qui poursuivirent leurs victoires depuis la Garonne jusqu'aux Pyrénées, forcèrent les défilés, entrèrent en Espagne, et pénétrèrent jusqu'à Saragosse. Après avoir pillé cette ville, chargés de dépouilles, ils reprenaient lentement leur chemin vers la Gaule; mais Thendes, rassemblant ses forces, fondit sur l'arrière-garde, et, par des attaques réitérées, embarrassa leur retraite: ce ne fut même qu'en abandonnant leur butin que les Francs purent repasser les Pyrénées. Thendes fut moins heureux dans une seconde entreprise. Le royaume que les Vandales avaient fondé en Afrique venait d'être conquis par Bélisaire, général célèbre de l'empereur Justinien; et Ceuta, que les Visigoths possédaient sur la côte d'Afrique, était enveloppée dans

A. D. 531.

cette conquête. Thendes fit des préparatifs formidables pour reprendre cette place importante, et conduisit lui-même cette expédition. Mais il échoua et fut repoussé jusque dans ses murs avec une perte considérable. Il ne survécut pas long-temps à ce désastre, et il fut assassiné peu après dans son palais.

Les vœux du peuple élevèrent au trône Théodogild, l'un de ses lieutenants. Il avait signalé sa valeur contre les Francs, mais la gloire du guerrier fut obscurcie par les passions du tyran. Les femmes et les filles de ses plus illustres sujets devinrent les victimes de son infame débauche. Des conspirateurs mirent fin à sa vie et à son règne honteux, qui ne dura qu'un an et quelques mois.

L'élection d'un successeur excita une guerre civile : Agila, que les conspirateurs avaient placé sur le trône, fut rejeté par la plus grande partie de la nation. Athanagilde goth d'une haute naissance, tourna cette désaffection à son avantage. Soutenu par les troupes de l'empereur Justinien, il arracha le sceptre des mains d'Agila, le défit en bataille rangée, et l'obligea à se réfugier dans la ville de Mérida. Le monarque vaincu éprouva le sort des princes malheureux. Les habitants de Mérida s'assurèrent la faveur d'Athanagilde en lui présentant la tête de son rival.

Ce fut à Tolède qu'Athanagilde fixa sa résidence, et depuis cette époque cette ville devint la capitale

de l'Espagne. Il s'efforça, par une administration douce et équitable, de se concilier les affections de son peuple : mais, dans ses débats pour parvenir au trône, il avait adopté une mesure extrêmement pernicieuse aux intérêts de son royaume et subversive de la tranquillité de son règne. Pour s'assurer la protection de Justinien, il avait été obligé de lui céder plusieurs villes maritimes; et ces forteresses servaient aux Romains à opprimer les pays adjacents. Ce fut le sujet d'une guerre que le roi des Goths conduisit avec valeur et habileté : il parvint à arracher aux Romains quelques-unes de ces places; les secours que d'autres reçurent d'Afrique les rendirent inexpugnables.

Athanagilde mourut sans laisser d'héritier : l'anarchie déchira l'Espagne pendant cinq mois, et lui fit regretter l'administration ferme et modérée de ce roi. La nation se détermina enfin en faveur de Luiva, gouverneur des dernières possessions des Visigoths dans la Gaule. A sa demande, son frère Leuvigild lui fut associé dans le gouvernement. Luiva continua de veiller à la sûreté des provinces gauloises, et laissa la conduite de l'Espagne à Leuvigild, qui, à la mort de son frère, demeura seul souverain.

Pendant l'interrègne et l'anarchie qui suivirent la mort d'Athanagilde, les Romains de l'empire d'Orient, profitant de ce moment favorable à leur entreprise, sortirent de leurs forteresses, et, s'avan-

çant dans l'intérieur des terres, déployèrent leurs bannières sous les murs de Cordoue et de Medina Sidonia.

Leuvigild, aussitôt qu'il fut proclamé roi, fit le siége de ces villes, et les réduisit après une résistance opiniâtre. Leur soumission fut suivie de celle de plusieurs autres cités; les garnisons impériales furent chassées; et les Romains, ou plutôt les Grecs de Constantinople, furent relégués encore une fois dans leurs forteresses. Les descendants des Cantabriens, qui occupaient toujours les montagnes de la Galice et des Asturies, les débris des Suèves, et les hardis montagnards de la Sierra-Morena, qui vivaient dans un état d'indépendance barbare, furent soumis et civilisés par le courage et la persévérance de Leuvigild.

Ce monarque, si grand dans les combats et si profond dans l'art de gouverner, semble avoir été l'esclave des hérésies d'Arius et d'une intrigue de femmes. Afin de donner plus de force à son autorité et à son influence, il avait épousé Goisvintha, veuve d'Athanagilde. Les deux fils qu'il avait d'un premier mariage, Herménégild et Recared, avaient été nommés par le peuple pour lui succéder, afin d'éviter l'anarchie dont l'Espagne avait eu tant à souffrir. L'aîné, Herménégild, avait épousé une princesse catholique, fille de Sigebert, roi d'Austrasie, et de la trop célèbre Brunehaut, et par conséquent petite-fille de Goisvintha. La belle Ingonde avait à

peine seize ans : on admirait sa personne; mais sa foi l'exposa aux persécutions de la cour arienne de Tolède. La reine, sa belle-mère, fut sa plus implacable ennemie; son zèle furieux étouffa tellement en elle la voix de la nature, que, lorsque Ingonde refusa d'abjurer la consubstantialité du verbe, elle la jeta à terre avec violence, l'accabla de coups, et ordonna de la précipiter dans un étang. L'amour et l'honneur obligèrent Herménégild à écouter les plaintes d'Ingonde : sa beauté et son innocence lui persuadèrent qu'elle souffrait pour la cause de la vérité; et l'héritier de la couronne fut converti à la foi orthodoxe de son épouse. Poussé à toute extrémité par le ressentiment du traitement injurieux qu'on avait fait subir à Ingonde, et par la crainte de nouvelles persécutions, Herménégild prit aussitôt les armes contre son père et son souverain. Les prières de Recared, son frère, le déterminèrent à se soumettre; mais au lieu de recevoir le pardon qu'il espérait, il fut fait prisonnier et envoyé à Tolède. La nation orthodoxe des Vascons, qui habitait la moderne province de Navarre, avait favorisé sa rebellion; Leuvigild y entra en armes. Ce fut pour conserver le souvenir du succès de cette expédition, qu'il fonda la ville de Vittoria. Mais en reprenant ce pays il en perdit presque tous les habitants, qui, refusant de vivre sous le gouvernement d'un tyran, passèrent les Pyrénées, et s'emparèrent d'une partie de l'Aquitaine, où leur postérité sub-

siste encore sous le nom de Gascons. Ce fut le second exemple des calamités que l'intolérance religieuse attira sur l'Espagne.

Herménégild s'échappa de sa prison, et reprit les armes pour défendre sa liberté. Les catholiques d'Espagne étaient en grand nombre, et ils embrassèrent sa cause avec zèle. Mérida, Cordoue et Séville s'attachèrent hardiment à son parti : les Suèves et les Francs, professant la foi orthodoxe, furent appelés à le secourir. Cette ligue, bien que formidable, fut rompue par l'activité et la vigueur de Leuvigild. Les villes rebelles rentrèrent successivement dans l'obéissance. Herménégild, par imprudence ou par nécessité, s'était enfermé dans Cordoue; lorsque cette ville se rendit, il devint le prisonnier d'un père irrité, qui le fit charger de chaînes et l'envoya à Tarragone. On prétend que de sa prison il entretint une correspondance criminelle avec la cour de Constantinople, et que l'archevêque de Séville fut son ambassadeur près de l'empereur d'Orient. Mais comme on ne voit pas que ce prélat ait été puni, et qu'il paraît certain qu'Herménégild refusa d'acheter sa vie et sa liberté par le sacrifice de sa foi, on peut croire qu'il périt victime de la bigoterie d'une cour intrigante et intolérante. Les pieuses craintes de Leuvigild, pour la conduite spirituelle de son peuple, furent probablement excitées par la méchanceté et l'adresse de Goisvintha : ce monarque arien ordonna l'exécution de son fils, son héritier

présomptif, afin que le catholicisme ne pût un jour s'établir en Espagne.

Les Suèves de la Galice avaient été gouvernés jusqu'alors par leurs propres princes, dont le pouvoir relevait des rois visigoths. Leuvigild ne pouvant leur pardonner d'avoir soutenu la rebellion de son fils, s'empara de leurs plus fortes positions, relégua Abaca, le dernier de leurs princes, dans un monastère, et les soumit à sa seule domination. Cette expédition termina les travaux militaires de Leuvigild. Il employa la fin de son règne à reviser le code des Goths et à promulguer des lois convenables au génie et au caractère de ce peuple. Cherchant à éblouir l'imagination de ses sujets par une représentation fastueuse, il fut le premier monarque visigoth qui se distingua par la magnificence de ses vêtements. Mais sa vie privée était simple et frugale; il dut à son invariable tempérance la vigueur dont il jouit dans un âge avancé. Un historien moderne a peint Leuvigild sous des couleurs imposantes : il a observé avec trop de partialité que ce fut le zèle du clergé orthodoxe, qui fit de son fils rebelle un martyr et un saint; il aurait dû ajouter que l'histoire impartiale nous représente le père comme un tyran sévère et un dévot superstitieux (1).

Après dix-huit années d'un règne heureux, ce

(1) Gibbon appelle Herménégild un rebelle ingrat. Dec. Rom. Emp. vol. 6, cap. 27; pag. 196.

monarque expira dans le palais de Tolède : son fils favori Recared monta sur le trône. L'arianisme, que Leuvigild avait cherché à cimenter du sang de son fils Herménégild, fut renversé par son successeur; peu après la mort de ce roi, la doctrine catholique de la Trinité devint la religion dominante en Espagne.

Pendant la vie de son père, Recared avait caché ses sentiments avec soin. A son avènement au trône, il prétendit que ce monarque avait abjuré l'arianisme, et lui avait recommandé la conversion de ses sujets. Ayant convoqué une assemblée des nobles et du clergé, il leur représenta que les Visigoths étaient la seule nation chrétienne qui eût rejeté jusqu'alors la profession de foi rédigée par le concile de Nicée. On a déja observé que les orthodoxes d'Espagne étaient nombreux et formidables ; et il paraît certain que les arguments du roi furent soutenus par une armée catholique. Le clergé arien parut convaincu, et l'assemblée entière adopta la décision du concile.

La religion catholique triomphait alors en Espagne. Les ariens voyant avec peine la proscription de leur foi et la chute de leur pouvoir, se révoltèrent ; mais leurs trames furent déjouées par la vigueur et la politique de Recared. Au lieu de punir Goisvintha des maux dont elle avait accablé son frère, la générosité du jeune monarque respecta la veuve de ses deux prédécesseurs, et la combla de biens. Mais le cœur de Goisvintha était fermé à la reconnaissance ; elle périt victime de ses noirs com-

plots. On avait découvert une conspiration qu'elle avait tramée contre son beau-fils et son souverain; la rage et le désespoir qu'elle éprouva de voir échouer ses projets éteignirent le peu de vie qui lui restait, et furent peut-être un châtiment plus terrible que ne l'eût été la main du bourreau.

Une guerre étrangère appela l'attention de Recared. Les Francs, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, avaient envahi ses possessions dans la Gaule; les Visigoths les attaquèrent à l'improviste, et les défirent complètement. La paix fut conclue; et le roi des Goths, revenu en Espagne couvert de lauriers, ne s'occupa plus que d'établir et de régulariser l'église catholique. Il convoqua un concile, composé d'évêques espagnols et de leurs abbés les plus orthodoxes et les plus riches. Les métropolitains de Tolède, de Séville, de Tarragone, de Mérida et de Braga présidèrent suivant leur rang d'ancienneté: de nouveaux canons et de nouvelles lettres synodiques garantirent la stabilité de l'église catholique. Recared dut encore une fois abandonner le soin de la religion pour les travaux de la guerre. L'empereur d'Orient avait conservé plusieurs places maritimes; il cherchait à exciter les Espagnols à la révolte; et ces intrigues, provoquant le ressentiment du roi des Goths, occasionèrent une guerre dont les résultats furent peu importants. Recared repoussa aussi une invasion des Vascons, qui tentaient de reprendre leurs premières possessions en Espagne. La découverte d'une troi-

sième conspiration, et la punition des traîtres qui l'avaient formée, occupèrent ses derniers moments. Recared mourut à Tolède, après un règne orageux de vingt-cinq ans, dans lequel il déploya beaucoup de sagesse, de fermeté et de valeur.

Luiva, son fils, fut choisi par la nation pour lui succéder; mais les vertus ou les vices de ce nouveau monarque n'eurent pas le temps de se développer: il périt victime d'une conspiration dont l'histoire n'a point conservé les détails. Viteric, chef de ce complot, usurpa le trône; mais il jouit peu du succès de son crime. Soupçonné de vouloir rétablir l'arianisme, il fut assassiné dans son palais, et son corps exposé aux insultes de la populace. Gondemar, l'un des principaux moteurs du châtiment de Viteric, fut élevé au trône par les suffrages du peuple. Sa jeunesse et ses talents promettaient un règne long et prospère, lorsqu'il fut enlevé par une maladie mortelle, deux ans après son avènement au trône.

Les Goths remirent le sceptre entre les mains de Sisibut; et ses talents militaires justifièrent leur choix. Il entreprit de chasser les Grecs de l'Espagne, et voulut conduire lui-même cette expédition. Après deux combats décisifs, les Grecs furent presque tous détruits. On dit que Sisibut, en apercevant cet horrible carnage, s'écria: *Combien je suis malheureux de voir tant de sang répandu par mes ordres!*

Les historiens ont conservé la harangue qu'il

prononça après la victoire : il est facile alors d'affecter une généreuse compassion, lorsqu'elle ne doit plus coûter que de vaines paroles. Peut-être aussi que cette harangue fut l'expression du sentiment passager que tout guerrier éprouve dans une telle occasion. Nous ne pouvons toutefois refuser à ce prince le tribut d'éloges que mérite un exploit aussi brillant et aussi avantageux pour son pays. Héraclius, occupé à soutenir le trône de Constantinople, qu'ébranlaient alors les attaques formidables des Persans et des Avares, ne put envoyer de nouvelles garnisons pour défendre les forteresses qu'il possédait en Espagne. Sa situation l'obligea de conclure un traité, par lequel il cédait toutes les villes et les places qu'il possédait sur les côtes de la Méditerranée.

Les qualités brillantes de Sisibut furent ternies par son intolérance religieuse. Les cruautés qu'il exerça envers les juifs forment un contraste choquant avec la douleur qu'il fit éclater à la vue de ses ennemis égorgés. Si l'on en veut croire ce prince, les juifs avaient été conduits autrefois en Espagne par les vaisseaux de Salomon, et leur tribu s'était accrue par de nouvelles colonies qui fuyaient les armes de Nabuchodonosor, ou la tyrannie de ses successeurs. Mais, quelles que soient l'époque ou la cause de leur première introduction en Espagne, il est certain que ce fut la politique de l'empereur Adrien qui en fixa un aussi grand nombre dans cette contrée. Pour punir leur révolte, il avait en-

voyé en Espagne quarante mille familles de la tribu de Juda, et dix mille de la tribu de Benjamin. Les catholiques oublièrent, dans leurs jours de prospérité, combien ils avaient souffert des persécutions des ariens, et ils adoptèrent le même esprit d'intolérance dont ils s'étaient plaints si long-temps et si amèrement. Le zèle excessif du roi des Goths le porta à entreprendre la conversion des juifs; et il fut un terrible apôtre.. Afin de sauver leurs ames, il soumit leurs corps à la torture, et confisqua leurs biens. Plus de quatre-vingt-dix mille de ces malheureux, pour conserver leur existence et leur fortune, consentirent à recevoir le baptême, et à suivre les rites d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas.

La dernière expédition militaire de Sisibut étendit sa domination au-delà des limites naturelles de son royaume : il conquit Ceuta et Tanger, sur la côte d'Afrique, et mourut peu après son retour en Espagne. Son intolérance en matière de religion est la seule tache à son règne : son renom militaire assura le trône à Recared II, son fils.

La mort de Recared II, arrivée peu de temps après son avènement, obligea le conseil de la nation à élire un nouveau roi. La mémoire de Recared I était encore chère aux Goths, et leur reconnaissance éleva Suintilla, son second fils, à la dignité royale. Il avait déja donné des preuves de sa valeur; son activité, et la vigueur qu'il déploya pendant les premières années, promirent de réaliser l'espoir de la

nation. Il repoussa une irruption formidable des Vascons qui avaient pénétré jusqu'à l'Èbre, et les obligea à restituer le butin dont ils s'étaient emparés. L'évènement le plus mémorable de son règne fut l'entière expulsion des Grecs du territoire de l'Espagne. Les victoires de Sisibut les avaient contraints d'abandonner les côtes de la Méditerranée et de se renfermer dans les limites étroites de la province d'Algarve. Soixante-dix ans s'étaient écoulés depuis qu'Athanagilde, soutenu par les armes de Justinien, était parvenu au trône; pendant toute cette période, le pavillon impérial flotta sur les côtes de la péninsule, et insulta les Goths. Suintilla aspira à la gloire d'en délivrer son pays; la précipitation des Grecs hâta le succès de cette entreprise. Ils auraient dû attendre avec prudence qu'on attaquât leurs fortifications; l'espoir de la victoire les leur fit quitter; ils engagèrent dans la plaine un combat inégal. Une défaite sanglante fut le prix de leur témérité. Suintilla, sans perdre de temps, profita de ce premier avantage; il surprit les places qui appartenaient aux Byzantins; les força de conclure un traité, et chassa de l'Espagne les garnisons impériales. Toute la péninsule fut réunie alors, et pour la première fois, sous le sceptre des Goths.

Tels furent les succès militaires de Suintilla; mais la prospérité le corrompit; il avait été le protecteur de son peuple, il en devint le tyran. Le mécontentement général excita le patriotisme, ou plutôt l'am-

bition de Sisenand, gouverneur des possessions que les Goths conservaient encore dans la Gaule, à lever l'étendard de la révolte; ses magnifiques promesses lui valurent les secours de Dagobert, roi de France. Soutenu par une alliance aussi puissante, il passa les Pyrénées suivi d'une armée nombreuse de Goths et de Francs. Suintilla, abandonné par ses troupes, ne put opposer aucune résistance à Sisenand; celui-ci vint jusqu'à Tolède, où il fut solennellement reconnu roi. On respecta la vie du monarque détrôné, mais un conseil déclara sa postérité exclue à jamais du trône.

La mort de Sisenand, arrivée dix ans après, obligea les principaux seigneurs à élire un nouveau roi; leur choix tomba sur Chintilla. Son règne, qui dura six ans, n'offre de remarquable qu'un édit rigoureux contre les juifs. Il paraît cependant que son administration fut approuvée des Goths, puisqu'ils placèrent sur le trône son fils Tulga. Les nobles se liguèrent contre lui, le renversèrent, et donnèrent la couronne à Chindisuintho : le monarque déposé fut relégué dans un monastère. Le nouveau roi dut employer la force des armes pour faire reconnaître son autorité. Le parti qui s'opposait à son élection fut écrasé, et son titre reconnu dans un conseil national; son fils Recisuintho associé au trône, et désigné pour lui succéder. Le caractère de Chindisuintho semble avoir été doux et pacifique; après onze années d'un règne prospère, sa mort

affligea tous ses sujets. Recisuintho demeura seul souverain, et l'Espagne vécut heureuse pendant les vingt-quatre ans que dura son administration.

Après sa mort, les nobles et le clergé eurent à remplir la tâche difficile de choisir un successeur qui pût imiter ses vertus et suivre son exemple. Les suffrages de l'assemblée se réunirent en faveur de Vamba, dont on estimait les talents; mais il préférait les douceurs de la vie privée aux soucis et aux périls qui entourent le trône. Il résista long-temps au vœu général : forcé à la fin de s'y soumettre, sa conduite prouva combien sa répugnance à accepter une dignité que d'autres recherchent avec tant d'ardeur avait été sincère. En sachant refuser une couronne, il montra qu'il était digne de la porter. A peine avait-il cédé aux sollicitations des pairs du royaume, qu'il eut à apaiser deux révoltes dans les Asturies et dans la partie de la Gaule qui était rangée sous ses lois. Il marcha en personne contre les rebelles des Asturies, et les réduisit à l'obéissance. La rebellion des provinces de la Gaule était plus formidable; Paul, général habile, fut choisi pour la comprimer. Mais il n'eut pas plus tôt passé les Pyrénées, qu'il se déclara rebelle, et usurpa la souveraineté du pays qu'il devait soumettre au monarque des Goths. L'esprit turbulent des habitants de la Catalogne leur fit prendre part à cette révolte: l'usurpateur fut aussi soutenu par l'alliance des Francs.

Vamba, en apprenant la trahison de son général, marcha aussitôt vers les frontières de la Navarre, traversa l'Aragon, entra dans la Catalogne, et se rendit maître de Barcelone. Forçant ensuite les défilés des Pyrénées, il mit le siége devant Narbonne, qui ne se rendit qu'après une défense vigoureuse. Celle de Nîmes, dans laquelle l'usurpateur s'était retiré, fut la plus opiniâtre. La ville fut emportée d'assaut. Les rebelles les plus furieux se retirèrent dans les ruines de l'ancien amphithéâtre, et s'y défendirent avec courage; mais ils furent obligés de se soumettre au vainqueur. L'usurpateur Paul et ses principaux partisans furent, après un jugement légal, condamnés à mort : la clémence du roi leur permit de passer le reste de leurs jours dans un monastère.

Après avoir apaisé cette rebellion, Vamba repassa les Alpes et entra en triomphe dans Tolède. Sa réputation d'homme de guerre était généralement établie; il chercha à mériter celle de législateur : les réglements salutaires qu'il fit pour l'église et pour l'état attestent la sagesse de son administration. Cependant il dut bientôt reprendre les armes. En moins d'un demi-siècle, les sectateurs de Mahomet avaient pénétré de l'Arabie jusqu'au mont Atlas, et subjugué la partie septentrionale de l'Afrique. Des ports de ce continent leurs pirates insultaient les côtes d'Espagne. Le monarque des Goths équipa une flotte considérable, formée des petits bâtiments alors en

usage. Les Visigoths s'accoutumèrent à ce nouveau genre de guerre, et, après plusieurs légers engagements, ils revinrent dans leurs foyers chargés des dépouilles de l'ennemi. Quelque temps après, un combat décisif eut lieu entre la flotte des Sarasins et celle des Goths. La victoire favorisa ces derniers; ils prirent, et conduisirent en triomphe dans les ports de l'Europe, deux cent soixante-deux vaisseaux arabes.

Des actions d'une haute importance avaient illustré le règne de Vamba, et son administration avait été réglée par la justice et la sagesse. Ce monarque, entouré de l'amour de son peuple, et excitant l'admiration des étrangers, se vit ravir cependant une couronne qu'il devait à ses vertus. Il existait parmi les Goths et les Francs un usage bizarre : celui dont la tête avait été rasée devenait pour toujours inhabile à porter le sceptre : ainsi que parmi les fils d'Aaron, la moindre mutilation ou le plus petit défaut corporel les excluaient du sacerdoce. Le sort de Vamba est un exemple très-remarquable du pouvoir que les usages et les préjugés ont sur les peuples. On lui avait fait prendre en secret une forte dose d'opium qui le plongea dans une sorte de léthargie. Erviga, l'un des descendants d'Athanagilde, profite de ce moment, et, d'une main hardie, coupe ses longs cheveux, symbole de sa dignité. Sa tête est rasée; et Vamba, désormais déchu du trône, s'éveille avec le sentiment de son malheur. Mais dissimulant sa surprise et repoussant toute idée de vengeance, il an-

nonce que sa retraite est volontaire, et préserve ainsi son pays de troubles intérieurs. On prétend qu'il indiqua pour son successeur le traître qui l'avait frustré de ses droits. Cet événement est rapporté avec quelque hésitation par un historien moderne, et il est en effet trop romanesque pour que l'on puisse y ajouter foi. Lorsque l'on considère avec quelle répugnance Vamba accepta la couronne, on est porté à croire que sa retraite fut volontaire, et que, pour prévenir toute opposition de la part de ses sujets, il s'entendit avec Erviga : les écrivains contemporains ont sûrement dénaturé ce fait, et lui ont prêté ce qu'il offre d'extravagant. Il est certain que Vamba se retira avec joie dans un monastère : sa vie, dans cette paisible demeure, fut moins brillante, mais peut-être plus heureuse qu'elle ne l'eût été au milieu des agitations du monde et des inquiétudes dont le trône est toujours entouré.

Les recommandations de Vamba élevèrent Erviga à la dignité suprême, en réunissant sur lui les suffrages du conseil de la nation. Mais, quels que fussent les moyens qu'eût employé le nouveau souverain pour obtenir ce royaume, il le gouverna avec sagesse et équité. Ses remords, ses craintes, ou sa reconnaissance, lui firent négliger les prétentions de ses fils : il choisit pour son successeur Égiza, neveu et héritier de Vamba, et lui donna la main de sa fille Cixilona. Après huit années d'un règne prospère, il résigna le sceptre à Égiza, et quitta les vêtements

royaux pour se couvrir d'un cilice. Il se fit raser, et entra dans un monastère où il mourut peu de temps après.

Sous le règne d'Égiza, on fit une révision générale de toutes les lois anciennes ou que ses prédécesseurs avaient promulguées. Jusqu'à cette époque, les Visigoths avaient été gouvernés par leurs propres institutions; mais ils avaient établi le droit romain chez les peuples qu'ils avaient conquis, soit dans la Gaule, soit en Espagne. Leurs progrès dans la civilisation et dans la politique les portèrent à composer un code de jurisprudence civile et criminelle, qui imposât les mêmes obligations et favorisât également toutes les nations réunies sous la monarchie espagnole, et qui ne formaient plus alors qu'un seul et même peuple. Depuis cette époque tous les habitants de la péninsule, soit qu'ils fussent Aborigènes, Romains ou Goths, sont compris sous la dénomination d'Espagnols.

Égiza ne fut point seulement occupé du soin paisible de la législation. La nation entière fut menacée par une conspiration, et dut courir aux armes. Depuis Sisibut les juifs avaient été exposés aux plus horribles persécutions : Chintilla avait publié un édit qui les expulsait du royaume; l'exécution en avait cependant été éludée par les gouverneurs des provinces, et par la modération des derniers monarques. Plusieurs de ces malheureux avaient passé en Afrique; mais l'attachement que l'on porte au sol

natal en avait fait rester un plus grand nombre en Espagne, où ils gémissaient sous le joug des lois civiles et ecclésiastiques. Quoiqu'on leur eût permis de s'occuper des différentes branches du commerce; n'étant pas l'objet d'une protection légale, leurs fortunes et leurs vies étaient exposées à la rapacité et aux caprices des gouverneurs. La persécution fait naître la soif de la vengeance. Les juifs, ayant perdu l'usage et jusqu'au souvenir des armes, étaient par eux-mêmes incapables de résister à l'oppression; mais les victoires des Arabes les firent tressaillir de joie, et ils sollicitèrent les mahométans de les délivrer de la tyrannie des chrétiens. Ils entretinrent à ce dessein une correspondance secrète avec ceux de leurs frères qui s'étaient réfugiés en Afrique; et, par leur entremise, ils persuadèrent aux vainqueurs de l'Afrique de faire une invasion en Espagne. Assurés de leur secours, ils allaient déployer l'étendard de la révolte, lorsque leur complot fut découvert. Les rois chrétiens et les évêques d'Espagne qui auraient dû apprendre alors que l'intolérance religieuse produit des convulsions politiques; au lieu de les adoucir, augmentèrent encore les rigueurs de la persécution. Les lois contre les juifs furent remises en vigueur; on leur défendit l'exercice public de leur religion sous les peines les plus sévères; les enfants au-dessous de sept ans furent arrachés à leurs familles et élevés dans la foi chrétienne.

La découverte de la conspiration des Juifs déconcerta momentanément le plan des mahométans ; mais ils n'abandonnèrent pas l'espoir de conquérir l'Espagne. Leurs nombreuses escadres reparurent sur les côtes de l'Andalousie, où ils éprouvèrent, pour la seconde fois, une déroute complète qui humilia leur orgueil et dissipa les craintes des Espagnols. La défaite de la flotte des mahométans est une des plus brillantes opérations du règne d'Égiza. Ce monarque eut aussi à soutenir une guerre contre les Francs et les Vascons, mais elle fut de peu de durée. Il profita de la paix pour assurer le trône à son fils. Dans une assemblée nationale tenue à Tolède, Vitiza fut associé à son père; et la mort d'Égiza arrivant peu de temps après, il resta seul souverain.

Le commencement du règne de Vitiza fut doux et modéré; mais la débauche et la tyrannie de ce monarque le firent détester. Les historiens de son siècle semblent avoir exagéré ses vices au-delà des bornes de toute probabilité. Parmi les nobles qui avaient à souffrir de la jalousie ou du ressentiment du tyran se trouvait Théodofrid, parent de Récisuintho, monarque dont le règne avait été glorieux, et dont on vénérait la mémoire. Il fut privé de la vue, enfermé vivant dans un cachot muré à Cordoue. Son fils Rodrigue entreprit de le venger et de délivrer son pays. Il se fit un parti puissant auquel se joignirent tous ceux qui avaient eu à souffrir de la cruauté

du tyran, ou qui la redoutaient. La guerre civile s'alluma, et ne s'éteignit que par la déposition de Vitiza et l'avènement de Rodrigue au trône d'Espagne.

CHAPITRE IV.

Aperçu de la constitution et de l'état de la société en Espagne sous la domination des Visigoths. — Caractère de Rodrigue. — Histoire du comte Julien. — Invasion de l'Espagne par les Arabes, sous Tarik. — Corruption des Goths. — Défaite et mort de Rodrigue. — Trahison d'Opas, archevêque de Séville. — Progrès surprenants des Arabes. — Capitulation de Tolède, — de Murcie. — Prise de Médina-Céli et de la table d'émeraude. — Arrivée de Muzza en Espagne. — Débats entre ce commandant et Tarik. — Réduction de Séville et de Mérida. — Vastes desseins de Muzza. — Sa marche triomphale de Ceuta à Damas. — Sa disgrace — Son fils Abdalaziz aspire à la souveraineté de l'Espagne. — Il est assassiné. — Son cœur est envoyé au Calife et présenté à Muzza qui se retire à la Mecque et y meurt de douleur. — Caractères de Muzza et de Tarik. — Sort du comte Julien. — Pélage, suivi d'une troupe de guerriers espagnols, se retire dans les Asturies. — Le vice-roi d'Espagne conduit une armée à travers les Pyrénées. — Alhama, son lieutenant, est défait et tué par Pélage. — Mort du traître Opas. — Abdoulrahman, vice-roi d'Espagne, envahit la France et est défait par Charles-Martel. — Réflexions sur ce sujet. — Mort de Pélage. — Étendue de ses possessions. — Règne de son fils Flavilla. — Sa mort. — Les Arabes affluent en Espagne. — Leurs nombreuses colonies. — Révolution dans le califat. — Le trône de Damas passe de la famille d'Ommijah à celle d'Abbas. — Abdalrahman, de la maison d'Ommijah, échappe seul au massacre de sa famille, et établit en Espagne un califat indépendant.

Après avoir retracé l'histoire d'Espagne depuis l'époque où les Carthaginois y fondèrent des colonies jusques à l'avénement au trône du dernier

monarque des Visigoths, après avoir décrit l'état de la péninsule sous la domination romaine, il est nécessaire de faire connaître l'édifice politique que firent écrouler les conquérants arabes en soumettant un des plus vastes royaumes de l'Europe à la religion et au trône des califes.

Nous avons déja fait observer que cette monarchie, après avoir été héréditaire dans les familles d'Alaric et d'Adolphe, devint élective après l'extinction de leur dynastie. Les suffrages d'une assemblée composée des nobles et des prélats suffisaient à l'élection d'un roi ; mais il devait toujours être du pur sang des Goths. L'influence du clergé contribuait à soutenir l'autorité royale. Des censures spirituelles, des peines temporelles, frappaient le sujet impie qui osait résister à l'autorité du souverain, attenter à sa vie, ou violer par une union illégitime la chasteté de sa veuve. Le monarque, en montant sur le trône, s'engageait par un serment solennel à gouverner avec justice et modération. L'histoire des Visigoths, aussi-bien que celle des autres nations, prouve que ni les sujets ni les rois n'observèrent ces mutuelles obligations. L'autorité royale était soumise à la censure d'une aristocratie puissante. Les évêques et les nobles, placés sous la sauvegarde d'une loi fondamentale du royaume, ne pouvaient être dégradés ou punis que par le jugement public et libre de leurs pairs. Les affaires de l'église étaient réglées dans des conciles nationaux.

Pendant qu'on y agitait des questions relatives au dogme ou à la discipline religieuse, les laïques en étaient exclus; lorsque les débats étaient terminés, on ouvrait les portes, et les grands officiers du palais, ainsi que les nobles, venaient ratifier les décrets des évêques et des abbés.

Il est presque impossible, dans ces temps reculés, de découvrir quel fut l'état du peuple sous les premiers rois visigoths. Tant que leur conquête n'eut point de stabilité et qu'ils restèrent à demi civilisés, on peut croire que les classes inférieures furent dans une situation peu différente de l'esclavage. Le code d'Égiza réunit toute l'Espagne sous l'empire des mêmes lois; les peuples conquis jouirent alors des mêmes franchises que leurs vainqueurs. Ce code a été tourné en ridicule par Montesquieu (1). Il n'est pas surprenant qu'il ait été empreint de la superstition de cet âge; mais il eut le mérite d'être rédigé avec modération et impartialité. S'il conserva aux nobles leurs privilèges honorables, il améliora aussi la condition du peuple; et tandis que dans le reste de l'Europe les vaincus étaient réduits à l'état abject de serfs, l'Espagnol put racheter sa liberté, et souvent même sa propriété par le paiement d'une petite somme ou d'une rente annuelle. Le système féodal était établi en Espagne aussi-bien que dans le reste de l'Europe; mais la

(1) Montesq. Esprit des Lois, liv. 28, chap. 1.

politique et l'humanité l'avaient adouci en ce qu'il a de plus hideux.

Tel était l'état de l'Espagne lorsqu'une révolution effroyable vint saper les fondements du trône, et que son territoire immense fut envahi par une race de conquérants auxquels le reste de l'Europe échappa si heureusement.

Rodrigue avait reçu le sceptre sous les auspices les plus heureux, et la mémoire de Récisuintho disposait le peuple en sa faveur; mais son élévation fut également fatale à son pays et à lui. Les malheurs de Vitiza auraient dû l'avertir du danger qu'il y avait à imiter son exemple, mais il oublia cette leçon salutaire. Rodrigue ne manquait ni de courage ni d'esprit, mais ces qualités étaient ternies par des vices. Les historiens l'ont peint comme un prince adonné aux voluptés, cruel et vindicatif. Les fils de Vitiza, dont l'oppression avait peut-être été provoquée, allèrent chercher un asile en Afrique : ils y attendaient avec impàtience l'occasion de soutenir leurs prétentions par les armes. Opas, leur oncle, archevêque de Séville, entra dans leurs vues; il chercha à détacher le peuple de son souverain. Un crime que commit Rodrigue, ou qu'on lui prêta, donna à ces premières étincelles de révolte une activité croissante, causa sa ruine et celle de l'empire des Visigoths.

L'histoire populaire du viol de Cava, fille du trop célèbre comte Julien, a été répétée par tous les écrivains comme l'unique cause de la révolte de son père

et de toutes les calamités qu'elle attira sur l'Espagne. L'événement, il est vrai, ne paraît pas appuyé sur des documents bien authentiques; il est rejeté par des critiques modernes : Cardonne (1) le rapporte avec détail et sans hésitation; Gibbon le trouve dénué de preuves (2), et Voltaire (3) le tourne en ridicule. Mais quelle que soit la cause de la révolte du comte Julien, ses effets furent horribles : en appelant les Arabes dans son pays, il le fit gémir pendant huit siècles entiers sous la domination des musulmans. Sa valeur avait défendu Ceuta contre les attaques de leurs troupes nombreuses. Bientôt après, Muzza, vice-roi du calife Valid Almanzor, vit avec surprise ce chef redoutable s'unir à lui et lui rendre une place contre laquelle ses efforts avaient échoué. Muzza sollicita et obtint du calife la permission de réunir les contrées inconnues de l'occident au trône de Damas et à la religion de Mahomet. Il fit ses préparatifs pour la conquête de l'Espagne : les conspirateurs se flattaient toujours que le butin et la gloire suffiraient à son ambition, et ne croyaient pas qu'il songeât à étendre l'empire du croissant au-delà des limites de l'Afrique.

Le prudent Muzza, voulant éprouver le courage

(1) Cardonne, Hist. de l'Afrique et de l'Espagne, tom. 1, pag. 64, etc.

(2) Gibbon, Dec. Rom. Emp. vol. 9, pag. 468.

(3) Voltaire, Essai sur les mœurs, tom. 1, chap. 27.

et la fidélité de ses partisans espagnols, et aussi jusqu'à quel point ses espérances étaient fondées, détacha de son armée cent Arabes et quatre cents Africains qu'il envoya en Espagne. Cette petite troupe aborda sur les côtes de l'Andalousie, et s'avança jusqu'au château du comte Julien. La réception favorable qu'il leur fit, le grand nombre de vassaux du comte qui se joignirent à leurs drapeaux, la richesse du butin et la tranquillité de leur marche, furent regardés comme les augures les plus favorables et les plus certains d'un succès futur. Au printemps suivant, sept mille soldats (1) s'embarquèrent sous le commandement de Tarik-Beu-Ziad-Beu-Abdoullah, dont les exploits surpassèrent l'attente de Muzza. Les Arabes débarquèrent au pied du mont Calpe, qui reçut alors le nom de Djebel, ou Gibal Tarik, la montagne de Tarik, et que la corruption de la langue a changé en celui de Gibraltar. C'est là que le pavillon anglais flotte depuis plus d'un siècle, contre les efforts réunis de la France et de l'Espagne.

Plongé dans la mollesse et la volupté, Rodrigue faisait peu d'attention aux préparatifs des Arabes, lorsque l'invasion de son royaume le tira de cette honteuse léthargie. Il envoya à la rencontre de l'en-

---

(1) Gibbon fixe leur nombre à cinq mille. Hist. Dec. Rom. Emp. vol. 9, pag. 472; et Cardonne à sept mille. t. 1, pag. 71.

nemi un de ses parents, à la tête de quelques troupes sur lesquelles il croyait pouvoir compter; mais elles essuyèrent à peine une première charge, et leur défection révéla au monarque toute l'étendue de son danger. L'Espagne cependant, pleine de ressources, semblait être capable des plus grands efforts. L'étendard royal fut déployé; les prélats et les nobles prirent les armes, suivis de leurs vassaux. L'armée de Rodrigue, forte de cent mille hommes, aurait dû fixer la victoire; mais la discipline et la fidélité des troupes ne répondaient pas à leur nombre (1). Ce n'étaient plus ces Goths redoutables dont la vaillance avait renversé l'empire romain, et qui avaient pénétré des rivages de l'Euxin à ceux que baigne l'Atlantique. La jeunesse, énervée par la paix et le luxe, avait abandonné l'exercice des armes; les chefs, poussés par la jalousie, le ressentiment ou l'ambition, s'éloignaient du monarque et ne cherchaient que sa ruine.

L'Espagne était dans cet état de crise, lorsque le dernier roi des Goths eut à soutenir un trône ébranlé qui n'avait plus d'autre appui que les affections douteuses d'un peuple dégénéré. Les Arabes, il est vrai, n'opposaient aux forces réunies de ce vaste royaume que six à sept mille soldats et quelques volontaires. Les troupes que conduisit Rodrigue effrayèrent un

(1) Cardonne, tom. 1, pag. 75. Suivant Gibbon, quatre-vingt-dix mille ou cent mille. Vol. 2, cap. 5, p. 473.

moment leur courage. Leur fanatisme écouta cette fois les lois de la prudence, et l'espoir d'une vie immortelle ne leur fit point braver les dangers d'un combat inégal. Tarik sollicita des renforts de l'Afrique : Muzza porta son armée à douze mille hommes. Une troupe considérable d'Africains, empressés de jouir des promesses temporelles du Koran, augmenta ce nombre ; et les chrétiens mécontents, rassemblés sous la bannière du comte Julien, marchèrent avec eux (1). La ville de Xerès, située à six milles de Cadix, est célèbre dans l'histoire par la bataille qui décida du sort de l'Espagne, et renversa l'empire que les Goths avaient fondé depuis près de trois siècles.

Pendant trois jours les deux armées s'observèrent, firent différentes manœuvres ; il n'y eut d'abord que quelques sanglantes escarmouches. Mais le quatrième jour, le combat devint général, et funeste aux Espagnols (2). Le roi des Goths, dans ce

(1) Le comte Julien était gouverneur de l'Andalousie et seigneur de plusieurs villes de la Castille. Il était le noble le plus riche et le plus puissant de l'Espagne. Cardonne, Hist. de l'Espagne et de l'Afrique sous la domination des Arabes, tom. 1, pag. 68, 69. Note marginale : Il n'est pas étonnant que son influence ait été d'un aussi grand secours aux Arabes.

(2) Gibbon, Dec. Rom. Emp. vol. 9, p. 473. Cardonne, tom. 1, p. 76, dit que les escarmouches continuèrent pen-

péril extrême, ne montra aucune des qualités qui l'avaient porté au trône. « Combien Alaric eût rougi, « dit un historien moderne, s'il avait vu cet indigne « successeur couronné d'un diadème de perles, em- « barrassé dans les longs plis d'une robe brodée d'or « et de soie, et à demi couché sur un char d'ivoire! » Cet attirail montre assez quels étaient le luxe et la corruption des Goths. Rodrigue leur rappelait qu'ils combattaient pour leur religion, leurs familles, leur liberté; Tarik montrait aux musulmans la nécessité de vaincre et l'impossibilité de la retraite. « L'en- « nemi est devant vous, disait-il, la mer est der- « rière : où pouvez-vous fuir? Suivez votre général : « je suis déterminé à mourir ou à écraser sous mes « pieds le roi des Visigoths. » Les deux armées se battirent long-temps avec une égale ardeur. La victoire était incertaine : une horrible trahison la décida en faveur des musulmans. Opas, archevêque de Séville, traître à son pays et à sa religion, et dont le nom fait honte au caractère sacré dont il était revêtu, réunit ses vassaux, et vint avec eux soutenir les musulmans et charger les chrétiens (1). Les rangs des Espagnols furent aussitôt enfoncés : les soldats prirent la fuite, et la plus grande partie

---

dant sept jours, et que ce fut seulement le huitième que le combat eut lieu.

(1) Gibbon, vol. 9, cap. 51, p. 474. Cardonne, tom. 1, p. 77.

de l'armée fut détruite ou dispersée. Rodrigue périt au milieu de cette confusion générale. Ses vêtements royaux couverts d'or et de pierreries, son épée, son cheval, furent retrouvés sur les bords du Guadalquivir, connu alors sous le nom de Bœtis : on ne put retrouver son corps ; il est probable qu'il périt dans les eaux de ce fleuve.

Ne voulant point perdre le fruit d'une victoire aussi complète, Tarik marcha aussitôt sur Écija, ville forte, dans laquelle s'étaient renfermés les fugitifs. Les fortifications furent enlevées d'assaut, et la garnison et les habitants enveloppés dans un massacre général. Rodrigue était mort; les injures du comte Julien étaient trop vengées; mais il s'était plongé si avant dans le crime, que son seul espoir fut la ruine de son pays, et il pressa Tarik d'achever la conquête de l'Espagne. Ce général n'eut point de peine à suivre un conseil qui s'accordait si bien avec ses désirs. Un de ses détachements surprit Cordoue, et força le gouverneur de se renfermer dans la cathédrale avec quatre cents hommes ; ils s'y défendirent plus de trois mois, et n'abandonnèrent leur poste qu'avec la vie (1). Un autre corps d'Arabes réduisit toute la province moderne de Grenade, pendant que Tarik, avec le gros de l'armée, marchait sur To-

(1) Cardonne dit que cette église resta debout après que la ville fut détruite. Histoire de l'Espagne et de l'Afrique sous la domination des Arabes, tom. 1, pag. 81.

lède. Cette ville, la capitale de l'Espagne, ne fit aucune résistance, mais elle obtint une capitulation (1). On laissa aux habitants le choix de partir avec leurs effets, ou de rester sous le gouvernement des musulmans, et de jouir de l'exercice de leur religion en payant aux califes le même tribut qu'ils payaient à leurs rois. Sept églises furent laissées au culte des chrétiens, et les Espagnols conservèrent leurs lois et leurs magistrats. Murcie et plusieurs autres villes se rendirent aux mêmes conditions. Léon et toutes les places fortes furent bloquées et prises par famine. Mais de toutes les conquêtes de Tarik, aucune ne lui offrit un plus beau trophée que celle de Médina-Céli. On conservait dans cette ville une table d'émeraude, supportée sur trois cent soixante pieds d'or massif, enrichis de perles et d'émeraudes; elle était estimée cinq cent mille écus. Le général arabe s'empara de ce monument de la magnificence des Goths, et l'envoya en présent au calife (1).

La fortune de Tarik dura peu, et fut bientôt suivie de sa disgrace. Ce général avait étendu ses conquêtes vers le nord au-delà des provinces modernes de vieille Castille et de Léon, lorsqu'il fut appelé à rendre compte de sa conduite. On l'accu-

(1) Gibbon, vol. 9, cap. 51, p. 416. Cardonne dit au contraire que Tolède soutint un long siège, tom. 1, p. 82.

(2) Cardonne, tom. 1, p. 83, 84.

sait d'avoir voulu conquérir l'Espagne entière pendant l'absence du commandant en chef. La rapidité de ses succès avait excité la jalousie de Muzza : le vice-roi voulut enlever à Tarik la gloire de sa conquête. Il passa en Espagne suivi de dix mille Arabes et de huit mille Africains. Il débarqua à Algésiras où il fut rejoint par le comte Julien qui lui promit ses services. Ce fut d'après les avis de ce comte que Muzza entreprit la réduction de Séville et de Mérida, villes de la plus grande opulence, bien fortifiées, et défendues par les plus braves patriotes. Séville fut prise après une défense vigoureuse; Muzza, empressé d'effacer par ses exploits la gloire de son lieutenant, marcha aussitôt sur Mérida. Ses habitants se montrèrent dignes des légions d'Auguste dont ils descendaient. Ils sortirent de la ville et attaquèrent les Arabes; mais des troupes que ces derniers avaient placées en embuscade enveloppèrent les Espagnols et les mirent en déroute (1). Un grand nombre fut taillé en pièces; le reste se renferma dans la ville et se défendit vigoureusement contre les musulmans, qui, placés dans des tours de bois que l'on roulait près des fortifications, renouvelaient à chaque instant leurs rudes attaques. La famine abattit le courage des assiégés; ils obtinrent de la clémence ou de la politique du vainqueur une capitulation honorable. Les richesses de ceux

(1) Cardonne, tom. 1, p. 17.

qui avaient succombé pendant le siége furent seules confisquées au profit de l'armée des croyants; les habitants eurent l'alternative de partir avec leurs effets ou de se soumettre à un léger tribut. L'exercice public de leur religion leur fut accordé, et les églises furent partagées entre les chrétiens et les sectateurs de Mahomet. Muzza prit ensuite possession de Saragosse et de Barcelone, et poursuivit sa course victorieuse jusqu'au pied des Pyrénées, pendant que son fils Abdalaziz, après avoir soumis la province de Valence, réduisit les insurgés du sud et conquit de nouveau Séville.

Muzza parcourut l'Espagne, passa les Pyrénées et entra à Carcassonne. Ce général entreprenant avait considéré la possession de cette péninsule comme un pas de fait vers la réduction de l'Europe entière; il voulait soumettre la France, l'Italie, l'Allemagne jusqu'au Danube, la Hongrie, la Servie, la Bulgarie, la Macédoine et le reste de l'empire de Byzance, afin d'unir ensemble toutes les conquêtes des Arabes. Mais les ennemis que Muzza avait à la cour de Damas firent échouer ce projet, le plus vaste et le plus hardi que l'on eût peut-être jamais conçu.

Les généraux musulmans et tous ceux qui enviaient la gloire que Muzza s'était acquise, et qui craignaient ses succès futurs, le représentèrent comme un homme dont l'ambition n'avait point de bornes, et excitèrent la jalousie du calife. Les amis de Tarik avaient rendu compte de sès services et des injustices qu'on lui avait

faites : la conduite de Muzza fut blâmée, et l'on soupçonna sa droiture. On lui ordonna de venir à Damas justifier sa conduite ; il retarda son voyage sous différents prétextes ; mais un ordre plus impérieux contraignit sa volonté. Un envoyé du calife entra dans son camp, et, saisissant la bride de son cheval en présence des chrétiens et des musulmans, l'arrêta au nom de son maître. La loyauté de ses troupes peut-être plus que la sienne, le força d'obéir : il se rendit immédiatement à Ceuta. Depuis cette ville jusqu'à Damas sa marche triomphale fut ornée de toutes les dépouilles enlevées à l'Espagne. Quatre cents seigneurs goths, que faisaient distinguer leurs couronnes et leurs ceintures d'or, dix-huit, ou, suivant quelques écrivains, vingt mille captifs de l'un et de l'autre sexe, remarquables par leur beauté et leur naissance, composaient une partie de son cortége (1). A son arrivée à Damas, il fut confronté à Tarik, qui s'était jeté aux pieds du trône pour en obtenir justice. Muzza, dans ses dépêches, avait représenté la conquête comme son propre exploit, et il prétendait avoir pris lui-même la fameuse table d'émeraude. Son antagoniste, après s'être plaint de ce traitement injuste, l'accusa de telles cruautés envers les peuples conquis, que, suivant lui, le nom des musulmans était en horreur dans tout l'univers. Dans les informations que l'on

(1) Cardonne compte vingt mille femmes esclaves, t. 1, p. 98.

prit sur toutes les circonstances relatives à la conquête d'Espagne, Tarik déconcerta son rival. Cet Arabe très-adroit, soupçonnant les intentions de Muzza, avait brisé un des pieds de la table d'émeraude avant de la remettre à son général, en l'assurant qu'il l'avait trouvée dans cet état. Pour démontrer la fausseté des prétentions de Tarik, il supplia le calife de l'interroger sur cet objet; Muzza, embarrassé, fut incapable de répondre; Tarik augmenta encore sa confusion en produisant ce témoignage de sa conquête. Muzza fut dépouillé de ses richesses par ordre du calife; et, suivant quelques auteurs, condamné à être fouetté publiquement, en punition du traitement qu'il avait fait subir à Tarik. On l'envoya ensuite en exil, sous le prétexte d'un pélerinage à la Mecque.

Avant son départ pour Damas, Muzza avait confié à son fils Abdalaziz l'administration de l'Espagne. mais il éprouva, ainsi que son père, les vicissitudes de la fortune, et sa chute fut soudaine. Il avait épousé Égilona, veuve de Rodrigue : on suppose que ce fut cette princesse qui lui inspira le désir de se rendre maître de Cordoue, et d'y former une souveraineté indépendante. Le traitement injurieux que l'on fit éprouver à son père put aussi le déterminer à s'emparer du trône. Mais l'esprit des Musulmans n'était pas encore disposé à la révolte. Ils vénéraient dans le calife le successeur de Mahomet : aussitôt qu'ils connurent les intentions d'Abdalaziz, ils l'assassinèrent; ce prince périt ainsi victime de son ambition.

La mort du fils de Muzza ne pouvait qu'être agréable à la cour de Damas. Les Maures envoyèrent sa tête au calife; et, par un rafinement inoui de cruauté, on la présenta à son malheureux père, en lui adressant cette horrible question : « Connaissez-vous ces « traits? — Oui, je les connais! répondit-il, le désespoir dans l'ame, et j'invoque le ciel pour que « le même sort retombe sur les assassins de mon fils; « ils ne l'ont que trop mérité! (1) » Muzza, déja accablé par l'âge et les chagrins, se retira à la Mecque, où il mourut de douleur.

Tel fut le sort de ce fameux conquérant : son génie, l'étendue de ses projets, son esprit entreprenant, son intrépidité, ont rendu son nom immortel. Il est affligeant que de si brillantes qualités aient été ternies par des vices, et que des cruautés aient souillé ses nombreuses victoires. Le silence des historiens arabes sur le sort de Tarik, son égal en talents, et doué de plus de vertus, fait présumer qu'il passa le reste de ses jours dans une paisible obscurité. Ils se taisent aussi sur le sort du comte Julien : suivant un écrivain espagnol, Rodrigue de Tolède, les malheurs que Julien avait attirés sur son pays retombèrent sur lui : Alahor, gouverneur d'Espagne après Abdalaziz, concevant des soupçons sur sa fidélité, confisqua ses nombreuses propriétés, le condamna à mort, ou l'enferma pour le reste de ses jours dans une étroite pri-

(1) Cardonne, t. 1, p. 113.

son. Le traître Opas, archevêque de Séville, reçut aussi la juste récompense de son crime de la main du brave Pélage.

La facilité avec laquelle la conquête de l'Espagne avait été effectuée par une poignée d'Arabes prouve qu'à cette époque ce pays offrait peu de ressources pour la guerre, et combien les Goths avaient dégénéré. Tous les Espagnols heureusement n'étaient point encore plongés dans le luxe et la mollesse. Après la défaite de leurs armées et la prise de leurs villes, une troupe de braves guerriers se retira dans les montagnes des Asturies, au lieu même où les Cantabriens avaient défié si long-temps le pouvoir de Rome, et où l'on n'a jamais pu éteindre totalement les dernières étincelles de l'indépendance nationale. Dans ces retraites inaccessibles, pauvres mais libres, ils conservèrent avec un sentiment patriotique leurs usages et leurs lois : sortant tout à coup de leurs cavernes, ils dévastaient les cantons voisins occupés par l'ennemi; et ils prouvèrent, dans les combats sanglants qu'ils livrèrent aux fanatiques Arabes, qu'ils descendaient de ces guerriers hardis que Rome n'avait pu soumettre.

Ces braves Espagnols avaient choisi pour leur chef Pélage, prince du sang royal, et non moins distingué par ses talents et son courage que par sa haute naissance. Ils lui avaient conféré le titre de roi, six ans A. D. 717. après la bataille de Xérès. Le royaume de ce nouveau souverain était renfermé dans des limites étroites,

car il n'occupait qu'un espace de vingt-cinq milles de longueur sur douze de largeur : mais bien que ce pays fût peu étendu, ses avantages physiques fournissaient à ceux qui s'y étaient réfugiés les moyens de conserver leur indépendance, et surtout à des hommes enflammés de l'amour de la liberté, et fortifiés par le mépris de la mort.

Alahor, qui avait succédé au fils de Muzza dans le commandement de l'Espagne, voulant exercer la valeur des Maures, les conduisit au-delà des Pyrénées, et arbora l'étendard du prophète sur les bords de la Garonne. Les nouvelles qu'il reçut du succès des indomptables montagnards des Asturies l'obligèrent à réprimer son ardeur, et à revenir sur ses pas. Il réunit auparavant les troupes qui étaient dispersées dans les diverses garnisons, y ajouta un détachement des forces qu'il avait dans la Gaule; et cette armée, commandée par Ibu-Habib-Ellahmi ou Alhama son lieutenant, et Opas, archevêque de Séville, marcha contre Pélage, afin d'anéantir le peu de liberté qui restât encore en Espagne.

Cette nombreuse troupe d'Arabes, après avoir traversé sans opposition la montagne escarpée d'Auseba, descendit dans l'étroite vallée que Pélage avait marquée pour le théâtre de sa gloire et de la destruction de ses ennemis. Embarrassés dans les défilés et dans les anfractuosités de cette montagne, les Musulmans ne purent se défendre contre les chrétiens, qui, s'étant mis en embuscade dans une caverne profonde,

fondirent sur eux à l'improviste, et les défirent complètement. Quelques historiens disent que cent mille Arabes périrent dans cette affaire. Ce nombre nous paraît exagéré; bien que la difficulté de la retraite, et l'enthousiasme religieux qui, joint à l'esprit de vengeance, aiguisa le fer des vainqueurs, durent rendre le carnage horrible. Alhama tomba couvert de blessures. Le traître Opas fut conduit vivant à Pélage qui le condamna au châtiment que méritaient ses crimes (1).

Un seul revers n'était pas suffisant pour faire oublier aux Musulmans leurs nombreuses victoires: mais de fréquentes défaites les convainquirent qu'ils ne pourraient jamais vaincre les belliqueux Asturiens. Ceux-ci se rendirent maîtres de Gijou, ville fortifiée; et les Musulmans leur laissèrent cette conquête peu profitable pour eux. Les provinces fertiles de la Gaule leur offraient plus d'espoir de butin que les rochers des Asturies.

Dans la neuvième année du règne du calife Accham, Abdoulrahman fut nommé vice-roi d'Espagne. Élevé dans les camps au milieu du tumulte de la guerre, il avait porté les armes dès sa première jeunesse; avide de gloire et de conquêtes, il ne se vit pas plus tôt à la tête des armées d'Espagne, qu'il résolut

(1) Cardonne place ce fait sous la vice-royauté d'Abdalaziz, fils de Muzza. Tom. 1, p. 107, 110.

de soumettre la France. Après avoir défait Mumez, seigneur arabe, qui s'était révolté contre son autorité, il conduisit une armée nombreuse au-delà des Pyrénées, mit en fuite les troupes d'Eudes, comte d'Aquitaine, prit Bordeaux, traversa le Périgord, la Saintonge, le Poitou, et s'avança près des murs de Tours. Mais ce fut là le terme de ses progrès. Toutes les forces de la monarchie française, réunies sous les ordres du célèbre Charles-Martel, s'opposèrent à ces fougueux Arabes. Les rives de la Loire, entre Tours et Poitiers, furent le théâtre
A. D. d'une bataille aussi mémorable par ses conséquences
732. que par le nombre et la renommée des combattants. Abdoulrahman périt dans la mêlée, et les Arabes furent défaits après une perte presque incroyable. Quelques historiens disent que trois cent soixante-quinze mille Musulmans restèrent sur le champ de bataille; mais nous devons croire ce nombre exagéré (1). Cette grande victoire sauva peut-être l'Europe entière du joug des Musulmans. Une autre irruption que firent les Arabes en Provence leur attira de semblables revers, et, depuis cette époque,

---

(1) Cardonne et Gibbon ont copié ce nombre d'après les chroniques des moines. Cardonne, tom. 1, p. 127; Gibbon. Dec. Rom. Emp. Le président Hénault dit seulement au-delà de 300,000, Abrégé chronologique de l'Hist. de France; ann. 732.

ils bornèrent leur ambition à la partie méridionale des Pyrénées (1).

Ces expéditions désastreuses des Sarasins dans la Gaule furent favorables aux Espagnols indépendants des Asturies; ils profitèrent de ce moment de repos pour établir l'ordre dans leur gouvernement. Pélage régna dix-huit ans avec gloire et avec succès sur le royaume que sa valeur avait créé; et à sa mort, qui eut lieu environ trois ans après la défaite A. D.
des Arabes par Charles-Martel, il laissa à son fils 735.
Flavilla un sceptre difficile à soutenir, et un territoire de cent milles de long. Son autorité fut reconnue.

La reconnaissance des chrétiens des Asturies éleva Flavilla au trône de son père; mais la brièveté de son règne, qui ne dura que deux ans, ne lui permit pas de justifier leur choix. Il périt à la chasse d'une chute de cheval. Les suffrages d'un peuple libre appelèrent à la succession son beau-frère, Alphonse le catholique, qui dut ce surnom à son zèle pour la religion, et dont la sagesse et la valeur lui attirèrent l'estime de ses sujets. Son bonheur répondit à son mérite; et la position fâcheuse dans laquelle se trouvèrent les Arabes, pendant son règne, contribua à fortifier et à consolider la monarchie naissante des Espagnols.

---

(1) La dernière irruption des Sarasins eut lieu en 736, et leur expulsion en 739. Hénault, Abrég. chron.

La patience et la soumission que montrèrent d'abord les Musulmans se changèrent en esprit de révolte; ils furent bientôt divisés en plusieurs factions. Outre les premiers conquérants parmi lesquels se trouvaient quelques Africains, Abdalaziz avait introduit pendant sa vice-royauté un grand nombre de Musulmans d'Afrique. Les Arabes d'orient étaient aussi très-nombreux. Les richesses immenses que Muzza avait portées à Damas excitèrent la cupidité des Syriens et des Arabes, qui vinrent en foule en Espagne. La politique des califes y fixa de nombreuses colonies de Mahométans attirés par l'espoir du pillage. Celles de Damas s'établirent à Cordoue; celles d'Émésis à Séville; et celles qui vinrent de la Palestine, à Algéziras et à Médina Sidonia. Les natifs de l'Arabie et de la Perse se répandirent autour de Tolède et dans la Castille; la province fertile de Grenade fut donnée à dix mille cavaliers de Syrie et d'Irak, tous issus des plus nobles tribus arabes. Des colonies de musulmans d'Égypte s'établirent aussi dans la Murcie et à Lisbonne. Mais les troupes victorieuses de Tarik et de Muzza, bien que mêlées d'Africains et d'Arabes, prirent le nom d'Espagnols, et se regardèrent avec justice comme les premiers conquérants. Une violente inimitié se montra bientôt parmi ces races différentes; l'ambition et les intérêts opposés des vice-rois, dans un pays où l'autorité du calife n'était pas scrupuleusement respectée, se joignirent à ces animosités, et produisirent les plus dange-

reuses commotions. Six années se passèrent en guerres A. D.
et en révoltes continuelles dans lesquelles plusieurs 740
vice-rois périrent. Le gouvernement arabe, déchiré à 746.
par tant de dissensions, commençait à peine à jouir de quelque repos, lorsqu'une révolution plus importante éclata en Orient et étendit ses effets jusque sur l'Espagne (1).

Les prétentions des deux maisons rivales d'Ommijah et d'Abbas, après avoir violemment agité le califat, ne s'étaient terminées que par le triomphe des Abbassictes. Mervau, le quatorzième et le dernier calife de la dynastie des Omniades, périt dans A. D.
un combat sur les bords du Nil, et laissa son anta- 749.
goniste Abdallah possesseur du sceptre de Damas, que la maison d'Omnijah avait porté pendant quatre-vingt-onze ans.

Les Mahométans d'Espagne, bien que placés à une grande distance des lieux où se passait cette sanglante révolution, furent enveloppés dans ses fatales conséquences, par les liaisons qu'ils avaient conservées avec ses principaux acteurs. L'élévation de la maison d'Abbas fut le signal de la sanglante proscription des Omniades. Un jeune homme du sang royal, Abdalrahman, échappa seul à ce massacre général. Il se réfugia pendant quelque temps dans les montagnes de l'Atlas. Les Arabes d'Es-

(1) Pour le détail de ces commotions, voyez Cardonne, Hist. de l'Espagne, etc. tom. 1, p. 135 à 145.

pagne étaient partagés en deux factions : celle des Omniades, la plus nombreuse, regardait les Abbassides comme les meurtriers du calife légitime et les usurpateurs du sceptre de Mahomet; elle rappela Abdalrahman : l'ambition de régner, et le désir de venger les malheurs de sa famille, le conduisirent dans l'Andalousie. L'étendard blanc des Omniades fut arboré : les deux factions s'attaquèrent avec fureur; et le sang des Omniades de l'Orient fut vengé en Espagne par le massacre des Abbassides (1). Le victorieux Abdalrahman établit le siége
A. D. de sa monarchie à Cordoue; et l'Espagne, après
759. avoir été quarante-cinq ans annexée au trône de Damas, fut séparée pour toujours du califat d'Orient.

(1) Pour le détail des guerres des Omniades et des Abbassides en Espagne, voyez Cardonne, Hist. de l'Espagne, etc. tom. 1, p. 179 à 190.

CHAPITRE V.

Règne d'Alphonse le catholique. — Il occupe les villes de Léon et d'Astorga. — Règne de Froila. — Son assassinat. — Règne de Sélo. — Sa Mort et son caractère. — Usurpation de Maugerat. — Mort d'Abdalrahman, premier calife espagnol. — Son caractère. — Avènement de Hassem I. — Règne de Bermudo. — Défaite sanglante des Mahométans. — Mort du calife Hassem. — Son caractère. — Avènement de Hachem ou Hassem II. — Son Caractère. — Révolte des Arabes. — Réduction de Tolède. — Révolte et réduction de Cordoue ; — de Mérida. — Mort de Hassem II. — Son caractère ; — sa magnificence. — Accession d'Abdalrahman II. — Guerres civiles parmi les Arabes. — Révolte de Tolède et de Mérida. — Succès d'Alphonse. — Sa mort. — Règne turbulent de Ramire. — Invasion des Normands. — Ils sont repoussés. — Défaite sanglante des mahométans. — Mort de Ramire. — Mort du calife Abdalrahman II. — Caractère de ces deux princes. — Avènement d'Orthogno I au trône d'Oviédo. — Règne orageux du calife Mahommed. — Révolte des gouverneurs arabes. — Règne d'Alphonse III. — Il est chassé de sa capitale par Froila qui usurpe le trône. — Assassinat de Froila. — Alphonse revient dans sa capitale. — Il réprime une révolte dans la Biscaye. — Défaites successives des deux armées de Mahommed. — Mort de ce calife. — Avènement du calife Almousir. — Son règne agité et malheureux. — Révolte de Tolède. — Mort d'Almousir. — Règne d'Abdoullah. — Il se renferme dans Cordoue. — Il meurt de chagrin. — Malheurs d'Alphonse. — Rébellion de son fils Garcias. — Il lui résigne la couronne. — Règne de Garcias. — Ses victoires. — Sa sévérité. — Sa mort. — Accession du calife Abdalrahman III. — Il soumet les

rebelles. — Il rend la tranquillité à son royaume. — Avènement d'Orthogno II. — Batailles sanglantes, mais indécises, entre les chrétiens et les mahométans. — Le siége du royaume chrétien est transféré d'Oviédo à Léon. — Mort d'Orthogno II. — Règne court et tyrannique de Froila II. — Règne d'Alphonse IV. — Règne de Ramire. — Il prend Madrid. — Il insulte Tolède. — Il assiége Saragosse. — Efforts d'Abdalrahman. — Sa défaite à Simancas. — Ramire repousse les mahométans et ravage leur territoire. — Mort de Ramire. — Règne d'Orthogno III. — Il étouffe la révolte de son frère Sanche. — Il réprime une insurrection dans la Galice. — Abdalrahman envahit la Castille, est défait et chassé de cette province. — Mort d'Orthogno III. — Règne de Sanche. — Il est chassé du trône par le comte de Castille. — Règne d'Orthogno IV. — Sanche rétabli sur le trône par Abdalrahman. — Sanche repousse les Normands. — Sa mort. — Mort du calife Abdalrahman III. — Son caractère. — Aperçu de l'état du califat en Espagne. — État florissant des sciences et de la littérature chez les Arabes. — Description de la mosquée de Cordoue. — Richesse et magnificence d'Abdalrahman III. Description de la ville et du palais de Zehra. — Ce que pense Abdalrahman sur le bonheur que procure le trône. — Réflexions sur ce sujet. — Tableau général de l'Espagne. — Splendeur de Cordoue. — État de la population et des richesses du califat. — Son commerce et ses revenus. — Littérature et bibliothèques. — Comparaison du califat avec les autres contrées de l'Europe.

La monarchie moderne d'Espagne, formée au milieu des rochers des Asturies, et bornée dans sa naissance à un territoire très-resserré, comme autrefois celui de Rome sur le mont Palatin, étendit graduel-

lement son pouvoir et ses limites. Alphonse le Catholique occupait alors le trône de Pélage : ce fut sous son règne qu'arriva la révolution qui sépara l'Espagne du califat d'Orient, et qui dura depuis l'an 739 jusqu'en 758. Cet événement important fournit à Alphonse l'occasion favorable d'agrandir son royaume, et de le consolider. Profitant des troubles qui précédèrent l'établissement d'Abdalrahman, il pénétra dans la Galice, prit Lugo, ravagea Léon, la Castille, et se rendit maître d'Astorga, de Saldagna et de Victoria. Il détruisit tout sur son passage, et ne laissa qu'un vaste désert entre son territoire et les pays populeux des Arabes. La renommée de ses exploits et la distribution libérale qu'il fit des dépouilles enlevées à l'ennemi, attirèrent sous son étendard, de toutes les parties de l'Espagne, un grand nombre de chrétiens pauvres, mais pleins de courage. Les musulmans, distraits par les rivalités des Omniades et des Abbassides, et agités entre eux par de violentes commotions, étaient incapables de s'opposer à ses progrès ; il se hasarda, vers la fin de son règne, à quitter les montagnes des Asturies, et à venir occuper les villes de Léon et d'Astorga.

A. D.
Alphonse, en mourant, laissa le sceptre à son fils 758.
Froila, qui remit en vigueur les statuts de l'Église, régularisa le clergé, et obtint des succès signalés contre les Arabes. Au milieu des commotions qui avaient désolé l'état, l'Église avait perdu une partie

de son autorité; plusieurs prêtres avaient contracté des mariages au mépris des lois ecclésiastiques. Les laïques censuraient leur conduite; et l'austérité du monarque s'accordant avec les préjugés de ses sujets, condamna le clergé au célibat.

Cette réforme ecclésiastique lui valut les éloges des moines : ses exploits militaires méritent à plus juste titre les suffrages de la postérité. La Galice et les Asturies le virent deux fois vainqueur des troupes d'Abdalrahman, le premier calife espagnol. On porte à cinquante-quatre mille le nombre des musulmans qui périrent dans la première de ces batailles : dans la seconde, leur armée fut presque anéantie. Le caractère de Froila était farouche et sanguinaire : il fut le tyran de ses sujets et la terreur de ses ennemis. Son frère Bimaram était aimé du peuple; il périt victime de la jalousie de Froila, qui, l'attirant près de lui, le frappa d'un coup de poignard. Cet odieux fratricide, joint à des actes tyranniques, excita la haine des nobles, qui résolurent sa perte. Il
A. D. 768. mourut assassiné peu de temps après.

Froila ne fut point regretté. Son jeune fils Alphonse, qui se montra, depuis, le père de son peuple et la gloire de son pays, fut rejeté pour Aurélio, cousin du dernier roi. Aucun événement important n'eut lieu sous le règne de ce prince : il mourut sans enfants. Les suffrages du peuple portèrent au trône
A. D. 783. Silo, son parent.

L'administration de Silo justifia le choix national:

son règne fut paisible et prospère, et il veilla avec un soin généreux sur l'éducation du jeune Alphonse. A la mort de Silo, ce prince fut déclaré son successeur, mais le sceptre lui fut arraché par Maugerat, fils d'Alphonse le Catholique et d'une esclave arabe. La conduite de Maugerat était une insulte à la couronne et à la mémoire de son père. Afin de soutenir son titre illégitime, il introduisit dans ses domaines les ennemis de sa foi et de son pays, et prit à sa solde une troupe d'Arabes, afin de contenir ses sujets. Son règne fut impopulaire, et sa mort fut re- A. D.
gardée comme la délivrance de son pays. 788.

L'année qui précéda cet événement, et qui était la 171e de l'Hégire, fut marquée par la mort d'Abdalrahman I. Il avait soutenu le sceptre des Omniades pendant vingt-huit ans, et sa libéralité avait favorisé l'agriculture et le commerce. La ruine de sa famille en Orient lui avait ouvert le chemin du trône, et ses talents pour la guerre et l'administration l'avaient maintenu dans ce rang élevé, malgré les intrigues des califes de Damas et les fréquentes révoltes de ses sujets. Il est certain que les commotions qui agitèrent son règne contribuèrent à consolider et à étendre la monarchie naissante de l'Espagne moderne. Abdalrahman était adroit dans tous les exercices du corps, et particulièrement dans l'usage des armes : son intrépidité ne connaissait aucun danger; il joignait à ces qualités une éloquence douce et persuasive. Il cultiva les sciences et les lettres ; et quelques frag-

ments de ses poésies, qui subsistent encore, prouvent la délicatesse de son goût (1). Ce prince mourut dans la soixantième année de son âge, et fut universellement regretté : il laissa onze garçons et neuf filles. Son trône, fermement établi, passa sans obstacle à ses descendants. Il désigna, pour lui succéder, Hassem, son troisième fils, et les musulmans le reconnurent pour leur souverain.

Les chrétiens espagnols, voulant donner à Maugerat un successeur plus digne du trône que ne l'avait été ce dernier monarque, tirèrent de l'obscurité du cloître Bermudo, frère d'Aurélio : il se montra digne de leur choix. Il introduisit Alphonse dans les conciles, et lui donna le commandement de l'armée. Suivi de ce jeune héros, Bermudo marcha contre les troupes du calife Hassem, que l'ambition avait porté à envahir le territoire des rois chrétiens. Les environs de Burgos furent le théâtre de ce rude combat. Les musulmans furent complètement défaits, et la victoire fut attribuée à la valeur d'Alphonse.

Le généreux Bermudo, profitant des sentiments de reconnaissance et d'admiration que les succès de ce jeune prince avaient excités parmi le peuple, lui résigna la couronne; et Alphonse, que la pureté de
A. D. 791. ses mœurs fit surnommer le chaste, fut élu roi par les suffrages d'un peuple libre. Le règne d'Alphonse II est remarquable par les succès remportés sur les Ara-

(1) Cardonne, tom. 1, p. 211.

bes. Leur première défaite eut lieu près de Lodos dans la Galice; soixante mille des leurs périrent dans les marais, ou furent massacrés par les chrétiens. Il y avait cinq ans qu'Alphonse II occupait le trône, lorsque le calife Hassem mourut à l'âge de quarante ans. Il avait hérité de tous les talents politiques et militaires de son père Abdalrahman I, et de son goût pour les sciences. Il aimait le faste, et il donna de grands encouragements à l'agriculture et à l'architecture. La grande mosquée de Cordoue, commencée par Abdalrahman et terminée par Hassem, est un monument de la grandeur arabe. A. D. 796.

Le règne d'Hassem fut, ainsi que celui de son père, constamment agité par des révoltes, dont la plupart furent excitées par ses frères aînés Abdoullah et Suleiman, qui se voyaient à regret éloignés du trône. Environ quatre ans avant sa mort, il envoya son général Abdoulvahed, à la tête d'une armée nombreuse, ravager les pays au-delà des Pyrénées. Les Arabes étendirent leurs dévastations jusqu'à Narbonne; mais les guerres d'Hassem contre les chrétiens d'Espagne ne lui furent presque jamais favorables.

Son fils Hachem, ou Hassem II, eut un rival redoutable dans Alphonse le Chaste. Son règne fut encore plus orageux que celui de son père : les révoltes se succédèrent sans interruption, et ses deux oncles, Abdoullah et Suleiman, se montrèrent ses ennemis déclarés. De toutes les villes musulmanes d'Espagne, Séville et Tolède étaient les plus disposées à l'insur-

rection. La première avait exercé la valeur des troupes d'Abdalrahman, et Tolède avait résisté pendant long-temps aux efforts d'Hassem I; mais cette dernière ville ne fut que trop châtiée par la sévérité et la perfidie d'Hassem II. Pénétrant dans Tolède sous le voile de l'amitié, il invita à un repas splendide les principaux citoyens arabes : ils s'y réunirent au nombre de cinq mille, et furent tous enveloppés dans un massacre général (1).

Il détruisit par cette mesure atroce toute source de révolte dans cette ville; mais Cordoue, capitale du califat, se souleva bientôt après, et ne se rendit à son vainqueur inhumain qu'après une longue défense. On rasa les faubourgs; les habitants en furent bannis, et on éleva des forteresses pour effrayer cette ville rebelle. Mérida et d'autres cités se révoltèrent contre l'autorité de leur souverain : il les réduisit, et leur fit éprouver la rigueur de sa vengeance. Hassem II mourut en 822, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Il eut de grands talents et de la valeur; libéral dans ses récompenses, il fut trop sévère dans les punitions qu'il infligea : les révoltes continuelles qui agitèrent son règne furent peut-être les seules causes des cruautés qu'on lui reproche. Il cultiva les sciences, et les encouragea. Aimant à l'excès le faste et la représentation, il fut le premier calife

(1) Pour les détails de cette trahison, voyez Cardonne, tom. 1, p. 241, 246.

espagnol qui plaça une garde aux portes de son palais, et qui acheta des esclaves; on dit qu'il en eut jusqu'à cinq mille : mais il scandalisa ses sujets en faisant usage de vin, liqueur défendue par le koran.

Abdalrahman II succéda à son père Hassem II. Son règne, comme celui de ses prédécesseurs, fut troublé par des révoltes. Abdoullah, grand-oncle d'Abdalrahman, avait souvent tenté de détrôner l'aïeul et le père de ce jeune monarque : il prit de nouveau les armes; mais son parti ayant été écrasé, il en mourut de chagrin. Tolède et Mérida, conduites par des chefs populaires, s'insurgèrent et se défendirent avec vigueur contre les troupes du calife qui, malgré ces troubles civils, se rendit maître de Barcelone. Il n'obtint que de légers succès en combattant les chrétiens d'Espagne.

Ces révoltes continuelles fournirent à Alphonse II l'occasion de piller le territoire des Arabes, et d'étendre le gouvernement espagnol au-delà de ses étroites limites. Il répara les murs de la ville de Braga, et la repeupla; pénétrant ensuite dans le Portugal jusqu'à l'embouchure du Tage, il se rendit maître de Lisbonne. Pour assurer ses possessions et conserver ses avantages, il conclut un traité d'alliance avec Charlemagne, qui, s'avançant en Espagne pour réinstaller un émir arabe que l'on avait chassé de Saragosse, soumit à son autorité les pays situés depuis l'Èbre jusqu'aux Pyrénées. Alphonse détruisit, peu après, une armée d'Arabes, qui avait

ravagé tout le pays aux environs de Burgos; un autre combat, dans lequel les musulmans perdirent cinquante mille hommes, prouva aux ennemis d'Alphonse que si l'âge avait diminué ses forces, il n'avait point refroidi son ardeur ni ralenti son courage. Ce fut le dernier exploit militaire d'Alphonse. Après avoir régné pendant cinquante ans au milieu des guerres et des commotions qui agitaient l'Espagne, il résigna la couronne à Ramire, fils aîné de Bermudo, et jouit avant de mourir de quatre années de tranquillité. Ses victoires ont immortalisé sa vaillance, et les églises qu'il fit construire sont des monuments de sa piété. Il mourut à l'âge de soixante-
A. D. 845. dix-huit ans, regretté de tout son peuple.

Sa mort fut suivie de troubles civils. Le règne de Ramire fut court, orageux, mais glorieux. Après avoir réprimé deux révoltes successives, et en avoir trop cruellement puni les chefs en les privant de la vue et les faisant enfermer à perpétuité dans un monastère, il eut à repousser une invasion désastreuse des barbares du Nord, qui, sous les différents noms de Saxons, de Normands et de Danois (1), ravageaient, à cette époque, toutes les côtes de l'Europe. Ces aventuriers ayant débarqué au port de la

(1) Les Normands prirent Lisbonne, Séville et Cadix: les Maures parvinrent à les chasser; mais ils emportèrent avec eux un butin immense. Voyez Cardonne, tom. 1, p. 275, 277.

Corogne, répandaient la terreur et la désolation dans le pays adjacent. Ramire marcha contre ces nouveaux ennemis, les mit en déroute, et détruisit une partie de leur flotte. Long-temps après cette défaite, ces peuples évitaient encore des parages qui leur avaient été si funestes. Les païens ayant été repoussés, les chrétiens et les musulmans recommencèrent de nouveau à se disputer la possession de l'Espagne. Abdalrahman fut un rival digne de Ramire; mais ses armées n'obtinrent aucun succès. Dans un des combats que les deux partis se livrèrent, on dit que les Arabes perdirent soixante mille combattants. Soit superstition, soit politique, les chrétiens prétendirent que dans un de ces engagements on vit saint Jacques, monté sur un coursier blanc, animer par sa présence les guerriers du Christ. En reconnaissance de cette protection, on lui érigea l'église de Compostelle; ce lieu fut pendant long-temps le but d'un pieux pélerinage.

Après un règne de six années, Ramire paya la dette de la nature; son illustre adversaire, Abdalrahman II, le suivit dans la tombe un an après. Le règne orageux de ces princes les couvrit de gloire : tous deux s'illustrèrent dans les armes; Abdalrahman se distingua par son goût pour les sciences et les lettres, et particulièrement pour la musique et la poésie. Son habileté dans la politique égala et surpassa même ses talents militaires. L'excellence de son administration ramena l'abon-

dance et la richesse dans ses états; et si les Arabes d'Espagne n'eussent point été aussi disposés à la révolte, ils auraient pu vivre heureux sous son gouvernement. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, dans la trente-deuxième année de son règne : son fils aîné, Mahommed, lui succéda.

A. D. 851. A la mort de Ramire, le sceptre des Asturies passa à son fils Orthogno, lequel, suivant quelques chroniques, commença son règne par remporter une victoire éclatante sur les troupes du calife. Cardonne dit que ce furent les musulmans qui eurent l'avantage (1). Toutefois, quel que fût le résultat de cette action, il est certain que les guerres intestines qui ébranlaient le trône de Cordoue tendaient à fortifier celui d'Oviédo.

Le règne du calife Mahommed fut, s'il est possible, encore plus orageux que celui de ses prédécesseurs. Les gouverneurs des provinces méprisaient une autorité dont ils n'étaient que les dépositaires, et ils aspiraient ouvertement à l'indépendance. Muza, gouverneur de Saragosse, homme d'un esprit entreprenant et d'un courage audacieux, fut le premier qui leva l'étendard de la révolte. Ce rebelle, après avoir fait une incursion en France, tourna ses armes contre le royaume des Asturies; mais il

(1) «La guerre recommença avec plus de fureur entre les deux nations l'an 851. Il y eut une bataille sanglante, et la victoire demeura aux Arabes.» Cardonne, tom. 1, p. 281.

fut défait par Orthogno et perdit dix mille hommes dans cette affaire. Orthogno repoussa aussi les Normands qui s'étaient hasardés encore une fois à ravager les côtes de la Galice. Ce prince fomenta des divisions parmi les Maures, en soutenant alternativement les différentes factions. Son habileté à profiter des moindres occasions, autant que sa valeur, lui firent étendre ses conquêtes et ses ravages au-delà du Douro; les dépouilles de Salamanque et de Coria vinrent enrichir la ville d'Oviédo. Orthogno A. D.
mourut estimé et admiré de ses sujets : l'assemblée 862.
nationale confia le sceptre à son fils.

Alphonse III, à qui ses exploits firent donner le surnom de Grand, avait dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône. Des revers obscurcirent un moment l'aurore d'un règne qui devait être si glorieux. Peu après son avènement à la couronne, il fut chassé de sa capitale par Froila, gouverneur de la Galice, et obligé de chercher un refuge, avec ses plus fidèles partisans, dans les montagnes de la Castille. Froila prit aussitôt le titre de roi. Les succès de cet usurpateur avaient été rapides, mais ils furent passagers. Son arrogance, et l'abus qu'il fit de son pouvoir, excitèrent un mépris général; il fut assassiné.

A sa mort, Alphonse quitta sa retraite et entra dans Oviédo aux acclamations de son peuple. Il eut bientôt après à réprimer une autre révolte dans la Biscaye. Sa célérité et sa vigueur déjouèrent les projets des rebelles. Après avoir étouffé ces émeutes po-

pulaires, il tourna ses armes victorieuses contre les ennemis de sa religion et de son pays. Deux armées musulmanes, venant l'une de Tolède et l'autre de Cordoue, cherchèrent à pénétrer, par des routes différentes, dans l'intérieur de son royaume; elles furent successivement battues et mises en déroute. Alphonse ravagea le territoire des Arabes jusques à Mérida, enrichit ses soldats de leurs dépouilles, et, après plusieurs combats, il établit sa domination sur cette partie du Portugal qui est comprise entre le Minho et le Douro.

A. D. 886. Dans la vingt-quatrième année du règne d'Alphonse le Grand, le calife Mahommed mourut à Cordoue après avoir soutenu d'une main vigoureuse, pendant l'espace de trente-trois ans, un sceptre que des rebelles s'efforçaient à chaque instant de lui arracher. Jamais règne ne fut plus orageux que celui de Mahommed : l'histoire le dépeint comme une suite continuelle de révoltes formidables. Malgré les guerres que les musulmans avaient à soutenir contre les chrétiens, leurs nombreuses factions se déchiraient entre elles. Tolède fut toujours la première à se révolter contre l'autorité des califes. Le règne de Mahommed fut aussi troublé par une irruption des Normands qui vinrent avec une flotte de soixante voiles recommencer leurs déprédations sur les côtes de la Galice, et qui, repoussés par les chrétiens, ravagèrent les places maritimes des Arabes. Ils se dirigèrent ensuite sur les îles Baléares et la côte

d'Afrique, réduisirent en cendres les villes et les villages qui se trouvaient près de la mer, et retournèrent dans leur pays chargés d'un immense butin (1).

Mahommed eut pour successeur son fils Almousir, dont le règne dura peu et fut très-malheureux. Ibu Hassoun, rebelle audacieux, avait résisté avec succès à l'autorité de Mahommed; il brava aussi celle de son fils; les habitants de Tolède, toujours prêts à se révolter, s'attachèrent à son parti. Almousir marcha contre cette ville; il se disposait à en faire le siége, lorsqu'une maladie grave mit fin à ses jours. Il était dans la quarante-sixième année de son âge, et régnait depuis trois ans.

Abdoullah, son frère, monta sur le trône. Il leva aussitôt le siége de Tolède et retourna à Cordoue. Sa retraite fut le signal d'une révolte générale. Tolède, Séville, Médina Sidonia, Lisbonne, et les principales villes du califat, embrassèrent le parti d'Ibu Hassoun. Abdoullah ne fut pas découragé par cette insurrection; il leva une armée de quarante mille hommes dans Cordoue, la seule ville qui lui fût restée fidèle, et marcha contre Ibu Hassoun. Ce chef artificieux se retira dans les montagnes. Le calife le suivit imprudemment dans sa retraite, et fut enveloppé par les troupes rebelles qui pillèrent son camp et s'emparèrent de ses équipages. Ce revers

(1) Cardonne, t. 1, p. 296.

découragea l'armée royale; elle se souleva, et voulut retourner à Cordoue. Abdoullah, se voyant contraint de céder à ses soldats, se renferma dans sa capitale. Les provinces révoltées ne payant plus les taxes qui leur étaient imposées, ce calife malheureux se trouva sans ressources. Ses malheurs abattirent son courage, et il mourut de chagrin à Cordoue à l'âge de soixante-onze ans : son règne avait duré vingt-trois ans.

L'histoire ne refuse point à Alphonse les qualités qui lui valurent le surnom de Grand; mais un lecteur judicieux observera que les règnes turbulents des trois califes ses contemporains contribuèrent à assurer ses succès. Pendant toute cette période, il est vrai, l'Espagne entière fut déchirée par les guerres intestines des chrétiens aussi-bien que par celles des musulmans. Après la mort de Froila, Alphonse avait eu à réprimer trois révoltes successives dans la Galice, et deux en Castille. Mais une épreuve plus pénible était réservée à sa vieillesse. La magnificence de ses édifices, ses guerres presque continuelles, l'avaient obligé d'imposer à ses sujets de nouvelles taxes qui excitaient leurs murmures. Garcias, l'aîné de ses fils, encouragea ce mécontentement. Il fut soutenu par Xiniène sa mère, et par Nunez Fernandez, l'un des nobles les plus puissants de la Castille : une guerre civile s'alluma dans tout le royaume. La prudence d'Alphonse la fit terminer, et prévint les malheurs qu'elle eût entraînés

pour sa famille et pour son peuple. Après avoir régné pendant quarante-huit ans, il convoqua un concile national à Oviédo, et résigna la couronne à son fils. A. D. 910.

Garcias, parvenu au trône, se montra plus respectueux envers son père, et réclama son assistance dans les conseils et à l'armée. Ils ravagèrent ensemble les pays au-delà du Douro, et fortifièrent les villes situées sur ses bords. La mort vint terminer, peu après, les travaux pénibles et glorieux d'Alphonse. Garcias ne survécut pas long-temps à son père. Ardent et audacieux dans les combats, il fut la terreur de ses ennemis; sa sévérité l'empêcha de se faire aimer de ses sujets, et sa mort n'excita aucun regret. Il n'avait régné que trois ans. A. D. 913.

L'année précédente avait été marquée par la mort du calife Abdoullah, et l'élévation d'Abdalrahman III au trône de Cordoue. Ce prince était le neveu de son prédécesseur et fils du calife Mahommed. Ce fut en sa faveur que, pour la première fois, l'on intervertit l'ordre de succession en ligne directe, depuis l'établissement du trône des Omniades en Espagne. A son avènement, toutes les provinces du califat étaient en insurrection; Abdalrahman sut réduire les villes rebelles, humilier les chefs des révoltes, et rendre au trône toute sa majesté. Ses premières opérations furent dirigées contre Ibu Hassoun : il l'atteignit, et remporta sur lui

une victoire signalée. Ses talents militaires firent rentrer dans l'obéissance les villes qui s'étaient soulevées; sa prudence et sa vigueur les y retinrent.

A. D. 913. A la mort de Garcias, son frère Orthogno II fut élu roi des Asturies par les libres suffrages du peuple. Abdalrahman trouva dans ce prince un rival digne du plus grand des califes d'Espagne. Orthogno, peu après son avènement au trône, fit une irruption dans la nouvelle Castille. Il y battit les armées d'Abdalrahman, prit Talavéra d'assaut, rasa la ville, chargea de chaînes le gouverneur et les principaux habitants, et revint à Oviédo, couvert de gloire et chargé de riches dépouilles. Abdalrahman avait sollicité l'assistance des princes arabes d'Afrique, et en avait obtenu un corps de troupes. Mais les armées réunies de Cordoue et d'Afrique furent complètement défaites, et perdirent deux de leurs plus habiles généraux. Après cette nouvelle victoire, Orthogno ravagea le Portugal, y mit tout à feu et à sang, et, s'étant avancé jusqu'à Mérida, il pilla et détruisit les villes situées sur la Guadiana. Des revers si cruels contraignirent les Arabes à accepter une suspension d'armes aux conditions voulues par le vainqueur. Abdalrahman résolut de rompre un traité humiliant que la nécessité seule lui avait fait signer; il leva en masse toutes les forces du califat, et livra bataille au roi chrétien : la victoire resta indécise. Abdalrahman alla ravager avec ses troupes

le royaume de Navarre (1). Orthogno courut à sa défense. Une autre action eut lieu; elle fut aussi sanglante que la première, et laissa aussi peu d'avantages aux deux partis. Les guerres entre les chrétiens et les musulmans se bornèrent ensuite à des dévastations. Orthogno, se sentant atteint d'une maladie mortelle, transféra le siége de son gouvernement d'Oviédo à Léon, et depuis cette époque les Asturies furent confondues dans le royaume de Léon. Orthogno mourut dans sa nouvelle capitale : le conseil national écarta de la succession Alphonse et Ramire, fils de ce monarque, et élut Froila son frère. Les trois fils d'Alphonse le Grand portèrent ainsi successivement sa couronne : Froila seul se montra indigne de son père. Son règne fut souillé par l'assassinat des nobles qui s'étaient opposés à son élection. La mort vint heureusement mettre fin à ses cruautés et à sa tyrannie, un an après son avènement au trône. Son neveu Alphonse lui succéda; il ne s'était point encore écoulé une année, qu'il résigna la couronne à son frère. S'en repentant presque aussitôt, il profita de l'absence de Ramire pour reprendre A. D. 924.

(1) Charlemagne, dans une expédition qu'il fit en Espagne en 771, s'empara de la Navarre et en forma une province française en y ajoutant une partie de la Biscaye et de la Catalogne. A la dissolution de son vaste empire, les gouverneurs devinrent des souverains indépendants, d'abord sous le titre de comte et ensuite de roi de Navarre.

l'autorité souveraine. Cette inconstance causa sa ruine. Alphonse fut assiégé dans Léon, et réduit par la famine à implorer la clémence de son frère. Ses cousins, les trois fils de Froila, avaient aussi levé l'étendard de la révolte dans les Asturies. Le génie supérieur de Ramire, ou sa fortune, en triomphèrent. Ses cousins et son frère subirent le même châtiment; on leur creva les yeux, et on les renferma dans un monastère. L'infortuné Alphonse, que cette circonstance fit surnommer le moine, expia sa faute par une piété exemplaire, et reçut à sa mort les honneurs dus à un roi.

A peine ces discordes civiles furent-elles étouffées, que Ramire fit des préparatifs pour une guerre étrangère. Il entra sur le territoire des Arabes, prit Madrid d'assaut, rasa ses fortifications, et se présenta devant les murs de Tolède, qui était alors la ville la mieux défendue et la plus forte du califat. Les musulmans d'Aragon, pour se venger de leurs pertes et de leurs insultes, ravagèrent cette partie de la Castille qui appartenait aux chrétiens. Ramire les repoussa complètement, et, mettant le siége devant Saragosse, il obligea le gouverneur d'Aragon, dont le pouvoir relevait du calife, à se reconnaître vassal de la couronne de Léon, et à payer un tribut. Abdalrahman, indigné d'une clause si outrageante pour sa gloire, força ce gouverneur à violer le traité, et résolut de décider par la force des armes qui, des chrétiens ou des musulmans, devaient l'emporter.

L'orgueil d'Abdalrahman, sa valeur et son courage, le portèrent à des actions dignes du pouvoir et de la renommée des anciens Arabes. Suivant un historien moderne, cent cinquante mille musulmans, par zèle pour leur religion, ou bien excités par l'espoir du pillage, marchèrent sous ses drapeaux. Cette armée formidable ravagea la vieille Castille, et pénétra jusque dans le royaume de Léon. Les plaines de Simancas, près du confluent du Puiserga et du Douro, furent le théâtre d'un combat entre les chrétiens et les mahométans. Ramire remporta une victoire signalée; le grand Abdalrahman y perdit trente mille de ses soldats, et s'échappa avec peine de ce champ de carnage. Cette bataille mémorable eut lieu, suivant Mariana, dans l'année 934 de l'ère chrétienne; mais les historiens arabes la placent en 938, et leur autorité semble être préférée par Cardonne.

Le roi de Léon, après avoir triomphé d'un ennemi digne de lui, dut renoncer au projet d'étendre ses conquêtes, afin d'apaiser les révoltes dont ses états étaient encore une fois menacés. Son vassal, le comte de Castille, aspirait à l'indépendance. Ramire conduisit dans cette province ses troupes victorieuses, et la réduisit promptement à l'obéissance. Le comte et les principaux chefs de la conspiration furent faits prisonniers et conduits à Léon. La politique ou la clémence du monarque leur conserva la vie, et les rendit à la liberté; il assura la tran-

quillité publique en mariant son fils Orthogno avec Urraca, fille du comte de Castille.

Ramire se prépara à de nouvelles hostilités. A la tête d'une armée nombreuse, il passa les montagnes d'Avila, et défit les musulmans qui laissèrent douze mille des leurs sur le champ de bataille. Il ravagea ensuite la Castille, et revint à Léon avec un immense butin. Se sentant près de sa fin, il résigna la couronne à son fils Orthogno; ce choix reçut l'approbation unanime du conseil national. Les exploits guerriers de Ramire avaient égalé ceux de
A. D. ses plus illustres prédécesseurs : après un règne de
952. vingt-sept ans, il expira au milieu des regrets de son peuple.

Le génie et la puissance du grand Abdalrahman avaient contribué à donner de l'éclat aux succès de Ramire : Orthogno III eut aussi la gloire de combattre cet adversaire formidable. Ses premières armes furent employées à réprimer une révolte qu'avait allumée Sanche, son frère, dont les prétentions étaient soutenues par le roi de Navarre et le comte de Castille, beau-père du monarque. Les préparatifs formidables d'Orthogno firent rentrer les rebelles dans le devoir, et la tranquillité publique fut rétablie sans effusion de sang. Une nouvelle insurrection éclata dans la Galice, la présence des armées du roi et l'offre d'un pardon général suffirent seules pour la calmer. Après avoir réussi à déjouer les complots de ses ennemis domestiques, le roi de Léon tourna

ses armes contre les Musulmans. Il ravagea tout le Portugal, et Lisbonne fut prise et pillée pour la seconde fois par les chrétiens. Abdalrahman, profitant de l'absence des troupes d'Orthogno, envoya quatre-vingt mille hommes envahir la Castille. Tous les habitants de cette province, en état de porter les armes, se rassemblèrent sous la bannière de leur comte Ferdinand, battirent les musulmans, et, soutenus par l'armée d'Orthogno, parvinrent à les expulser de leur pays.

Orthogno régnait depuis cinq ans lorsque la mort vint arrêter le cours de ses victoires. Il laissait un fils encore au berceau; l'assemblée nationale donna la couronne à Sanche. Ce monarque, qui avait tenté d'arracher le sceptre des mains de son frère, se trouva incapable de le soutenir lorsqu'il en fut possesseur. Gonzalez, comte de Castille, se révolta contre son autorité, et l'obligea de chercher un asyle à la cour de son oncle, le roi de Navarre : ce rebelle plaça la couronne sur la tête d'Orthogno IV. Ce prince était fils d'Alphonse-le-Moine et neveu de Ramire II; il n'avait hérité ni de la douceur de son père, ni des talents de son oncle; sa tyrannie excita la haine du peuple. Sanche avait quitté la cour de Navarre pour celle de Cordoue.

A. D. 957.

Cette démarche lui valut de grands avantages. Ce prince était depuis long-temps affligé d'une hydropisie, et l'habileté des médecins arabes était parvenue

à le guérir. Abdalrahman, par générosité ou bien par politique, embrassa sa cause, et réunit ses troupes à celles du roi de Navarre pour le rétablir dans ses états. Orthogno IV s'enfuit près du gouverneur arabe de l'Aragon. Le comte de Castille, persistant dans sa rébellion, voulut courir les chances d'un combat; il fut vaincu et fait prisonnier. Ce revers découragea son parti; et Sanche remonta sans obstacle sur le trône. La modération fut la vertu de ce prince : il pardonna au turbulent Gonzalez, et s'assura de sa soumission en renonçant dorénavant à ses droits de suzeraineté sur les comtes de Castille. Les Normands revinrent encore dévaster les côtes d'Espagne; Sanche les poursuivit et les chassa de son territoire. Au moment où ce monarque allait jouir de la tranquillité qu'il avait rendue à son peuple, il périt victime de sa confiance. Un traître auquel il avait pardonné,
A. D. et qu'il avait admis à sa cour, lui servit une pomme
967. empoisonnée.

Dans l'année 961 de l'ère chrétienne, Abdalrahman III, le plus grand et le plus magnifique des califes espagnols, descendit dans la tombe à l'âge de soixante-treize ans; il avait orné par ses talents politiques et militaires le trône de Cordoue pendant cinquante années. Au commencement de son règne, il avait dû conquérir toutes les provinces de son royaume, et étouffer les factions. Il combattit ensuite les chrétiens, et porta souvent ses armes jusque dans l'intérieur de leurs terres. Ses nombreuses

défaites ne le découragèrent pas : son amour de la gloire lui faisait supporter les revers de la fortune ; et lorsqu'il se vit forcé de renoncer à étendre ses conquêtes en Espagne, il dirigea ses vues sur l'Afrique, et ajouta Ceuta et Seldjemesse à ses possessions.

Malgré les guerres continuelles que ce calife eut à soutenir, les richesses et la prospérité de ses provinces jointes à une sage administration, lui fournirent des ressources presque incroyables. Les historiens arabes ont sûrement exagéré beaucoup dans ce qu'ils ont raconté de ce prince, mais il est certain que la splendeur de sa cour et la magnificence de ses édifices firent l'admiration de cet âge ; circonstance qui nous conduit naturellement à envisager l'état du commerce, de la littérature et des arts chez les Arabes d'Espagne depuis l'époque de leur établissement dans cette péninsule.

Tant que l'Espagne resta sous la domination des califes d'orient et fut gouvernée par leurs vice-rois, ses richesses ne servirent qu'à augmenter le trésor du califat ; et pendant toute cette période, les Maures d'occident se distinguèrent par leur valeur et leur audace plus que par leur opulence, leur luxe, ou leur habileté dans les arts. Mais lorsque les Omniades eurent établi un trône indépendant à Cordoue, les sommes énormes qui provinrent des tributs imposés aux chrétiens, des taxes que l'on mit sur les marchandises, et des revenus que les califes de Damas tiraient

de l'Espagne, circulèrent alors dans le pays qui les produisait et servirent à réparer les désordres de la guerre.

Le règne d'Abdalrahman I, fondateur du trône de Cordoue, fut le commencement de la grandeur arabe. Il soumit ses sujets chrétiens à un léger tribut; l'Espagne reprit sous son gouvernement impartial un air de richesse et de prospérité. Cordoue devint le centre de l'industrie, de la politesse, du goût des arts. Les joûtes et les tournois devinrent les amusements favoris des nobles, et l'Espagne alors était le seul pays de l'occident où la musique, l'astronomie, la géométrie et la physique fussent cultivées avec soin.

Hachem ou Hassem I, le fils et le successeur d'Abdalrahman, eut le même goût que son père pour les arts, surtout pour l'architecture. Les dépouilles qu'il enleva à ses ennemis servirent à embellir ses monuments. La part qu'il eut du pillage des provinces méridionales de la France, monta à quarante-cinq mille pièces d'or (1). Cette somme considérable fut employée à terminer la grande mosquée de Cordoue que son père avait commencée (2). Ce superbe édifice, qui surpassait toutes les mosquées du cali-

(1) Il était d'usage parmi les Maures que la cinquième part du butin appartînt au calife. Cardonne, tome 1, p. 220.

(2) L'expédition dont il est ici question fut conduite par Aboloulrahed. *A. D.* 792. Cardonne, tome 1, p. 219.

fat d'orient, avait six cents pieds de haut, deux cent cinquante de large, et était soutenu par mille quatre-vingt-trois colonnes de marbre. On y entrait par vingt-quatre portes de bronze d'un travail précieux : la principale était couverte de lames d'or. Trois boules de ce métal décoraient le sommet du dôme, et étaient elles-mêmes surmontées d'une grenade et d'une fleur de lis. Quatre mille sept cents lampes éclairaient cette mosquée pendant la nuit ; elles consumaient à peu près vingt mille livres d'huile : on y brûlait chaque année soixante livres de bois d'aloès et autant d'ambre gris. Hassem ne fut pas seulement le protecteur des arts, il les cultiva lui-même avec succès. Ce fut lui qui dirigea les travaux de la grande mosquée ; le pont de vingt-sept arches, qui existe encore sur le Guadalquivir, est un monument dû à ses talents.

Le règne d'Abdalrahman II, moins paisible que celui de son prédécesseur, ne fut pas moins favorable aux arts. De nouveaux édifices augmentèrent la splendeur de Cordoue : la piété du calife y érigea une mosquée ; et un superbe aqueduc amena des eaux abondantes dans toutes les parties de la ville. Abdalrahman se plaisait dans la conversation des poètes et des philosophes ; la musique surtout fut son amusement favori. Sa munificence attira, de la province de Babylone, Ali Zeriab, dont le nom est immortalisé en Asie, pour avoir été le maître d'Ishac Moussoli, le plus grand musicien qui ait jamais

existé en Orient. Ali Zeriab fixa sa résidence à Cordoue, et fut comblé de richesses et d'honneurs; il forma plusieurs élèves qui égalèrent les musiciens les plus fameux de Bagdad.

A. D. 912 à 961. L'époque la plus brillante des Arabes fut le règne d'Abdalrahman III, dont la profusion excita l'admiration de ses contemporains, et semble passer toute croyance. Son sérail renfermait six mille individus, femmes ou concubines, et eunuques noirs. Douze mille cavaliers, dont les cimeterres et les ceinturons étaient enrichis d'or et de pierreries, composaient sa garde d'honneur et l'accompagnaient dans les combats. L'ambassadeur de Constantin IX, empereur de Byzance, obtint une audience d'Abdalrahman, et fut témoin de la magnificence de ce calife. Plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie richechement équipés se rangèrent devant le palais. Les cours et les appartements qui conduisaient à la salle d'audience étaient tendus de riches étoffes d'un goût exquis, et l'on y marchait sur des tapis de Perse de la plus grande beauté. Le calife était assis sur son trône : les princes du sang étaient à ses côtés; et derrière eux, les visirs et les grands-officiers de la couronne (1). Abdalrahman ne se borna pas à embellir Cordoue : à trois milles de cette capitale, la ville et le palais de Zehra, construits en l'honneur de la sultane favorite, s'élevèrent comme

(1) Cardonne, tome 1, p. 325.

par enchantement, et réunirent la perfection et le luxe de l'architecture arabe. Cette nouvelle cité était bâtie au pied d'une montagne, de laquelle jaillissaient de nombreuses sources qui, distribuées avec art, entretenaient dans les rues une extrême propreté et une agréable fraîcheur. Le palais du calife était le principal ornement de Zehra, et fut une des merveilles de ce siècle. On avait fait venir de Constantinople l'architecte le plus célèbre pour en faire le plan et en diriger l'exécution : les artistes les plus habiles furent employés à le décorer. Ce superbe édifice était supporté par mille trente-trois colonnes des plus beaux marbres que l'Espagne, l'Afrique, l'Italie et la Grèce eussent pu fournir; l'empereur de Constantinople en envoya en présent cent quarante. L'éclat de la salle du trône ne saurait se décrire. Les murs étaient revêtus de marbre incrusté d'or : au centre était un bassin entouré de figures d'oiseaux et de quadrupèdes, faites avec le plus grand soin, et tout en or et en pierres fines. Les marbres avaient été travaillés et polis à Constantinople, ainsi que les statues, qui étaient considérées comme des chefs-d'œuvre. Au-dessus du bassin, on avait suspendu une perle d'un prix inestimable, qui avait été présentée à Abdalrahman par l'empereur Léon, comme un gage de son amitié et de son alliance. Tous les appartements étaient décorés avec une égale magnificence. Vers l'entrée principale du palais, il avait fait placer la statue de Zehra, afin de transmettre à la

postérité une idée de ses formes élégantes et de sa beauté. Les Maures superstitieux auraient pu blâmer cette infraction aux commandements du prophète, qui, pour éviter les dangers de l'idolâtrie, interdit les images; mais la richesse et le luxe des successeurs de Mahomet les disposaient à être moins sévères: dans le califat d'orient, on commença à cette époque à frapper la monnaie à l'effigie du souverain (1).

Les jardins de Zehra étaient ornés avec autant d'élégance et de goût que le palais. Un pavillon, soutenu par des colonnes de marbre blanc, s'élevait au milieu; des lames d'or et d'acier polis en formaient les marches, et étaient encore rehaussées de pierres précieuses. Parmi les curiosités que ces jardins renfermaient, on remarquait un bassin rempli de vif-argent, dont on ne pouvait supporter l'éclat, lorsque les rayons du soleil frappaient dessus. C'était dans cette délicieuse retraite qu'Abdalrahman venait se reposer des fatigues de la chasse.

Il semblerait, d'après les idées que trop souvent nous nous formons du bonheur, que ce calife devait être le plus heureux des hommes; cependant il était loin de s'estimer tel. A sa mort, on trouva parmi ses papiers cette grande leçon instructive, écrite de sa main : « Depuis le commencement de mon règne, « j'ai marqué avec soin les jours où j'ai joui d'un

(1) Voyez dans Cardonne la description des médailles des califes, tome 1, p. 331.

« bonheur pur : ils sont au nombre de quatorze. J'ai « régné pendant cinquante ans, adoré de mes sujets, « craint de mes ennemis, et estimé de mes alliés. « Les richesses, les honneurs, le plaisir et la puis-« sance ont exaucé tous mes vœux; rien ne semble « avoir manqué pour rendre mon bonheur parfait, « et cependant je n'ai compté que quatorze jours « que l'inquiétude ou la maladie n'aient point trou-« blés! Que les hommes apprennent par mon exemple « à estimer ce que vaut le monde et ses plaisirs! »

Si le grand Abdalrahman, avec ses richesses et son pouvoir, n'obtint sur le trône qu'une aussi faible portion de bonheur, quelle n'est pas l'erreur de ceux qui, pour parvenir au rang suprême, sacrifient leur repos, leur sûreté, leurs plaisirs, et jusqu'à leur existence!

L'autorité souveraine a été dans tous les siècles le plus grand objet de l'ambition humaine; et malgré les leçons morales d'Abdalrahman, il y a peu d'hommes qui voulussent refuser la royauté, afin de prévenir les soucis quelle entraîne. Le peu de contentement que ce calife éprouva doit être attribué à ses désirs immodérés, à son insatiable ambition. Si un règne aussi long et aussi brillant ne lui offrit que quatorze jours heureux, combien peu doit en espérer le commun des hommes!

La prodigue magnificence d'Abdalrahman peut satisfaire un moment l'imagination; mais il est intéressant de rechercher quelles furent les ressources

qui suffirent à ces dépenses extraordinaires. La ville, le palais et les jardins de Zehra furent l'ouvrage de vingt-cinq années; et plus de trois millions de livres sterling furent employés à embellir cette retraite favorite. Outre les constructions qui avaient un but d'utilité publique, et celles qui ne servaient qu'à flatter les goûts du prince, l'éclat de la cour de Cordoue, les dépenses excessives de la maison royale et d'un sérail aussi nombreux, ne pouvaient être supportés sans des sommes immenses. Les califes recueillaient le fruit d'une administration équitable et sage; et si nous considérons la richesse, le commerce et la population des provinces méridionales de l'Espagne à cette époque, et les tributs et autres taxes que payaient le peuple, il nous est facile de découvrir les sources de cette profusion.

Les chrétiens régnaient alors dans le nord de l'Espagne, et les musulmans gouvernaient la partie méridionale de cette péninsule. L'intérieur du pays, depuis Madrid et Lisbonne jusqu'à Burgos, et presque aussi loin que Léon, était le théâtre de leurs continuelles hostilités; exposée à tout moment à leurs mutuelles invasions, cette partie n'offrait aucune sûreté personnelle ou territoriale, et ne dut être pendant toute cette période ni riche ni très-peuplée. Les provinces du nord, et principalement celles du sud, étaient souvent fatiguées par des guerres intestines; mais du moins elles étaient exemptes des rapines, de la dévastation et du carnage, que la

haine nationale et religieuse produisait sur les frontières des deux royaumes. Cependant les pays montagneux de la Galice, des Asturies, de la Biscaye et de la Navarre restèrent sauvages et incultes; car les chrétiens étaient plus adonnés à la guerre qu'à l'agriculture et au commerce. Les parties méridionales soumises à la domination des Maures étaient au contraire extrêmement populeuses, commerciales et riches. La ville royale de Cordoue contenait six mille mosquées, neuf cents bains publics, et deux cent mille maisons (1). Quatre-vingt-quatre grandes cités, et trois cents du second et du troisième ordre reconnaissaient l'autorité du calife : on comptait sur les bords du Guadalquivir plus de douze mille villages : les hameaux étaient à une si petite distance l'un de l'autre, qu'un voyageur en rencontrait de nouveaux de quart d'heure en quart d'heure, et que dans l'espace d'un jour il pouvait passer par deux ou trois villes considérables. Les campagnes fourmillaient d'habitants dont l'industrie, sur un sol aussi fertile, avait poussé la théorie et la pratique de l'agriculture à un degré de perfection inconnu dans tout le reste de l'Europe; les habitants des

---

(1) M. de Cardonne observe dans une de ses notes que ce nombre paraît incroyable, si l'on suppose ces maisons de la même grandeur que celles de Paris. Il semble plutôt que la même famille occupait souvent plusieurs maisons pour divers usages.

villes, par leur adresse et leur persévérance, étaient parvenus à perfectionner leurs manufactures et augmenter leur commerce. Les mines d'or et d'argent, qui avaient été autrefois une source de richesses pour les Romains, ne furent pas moins lucratives aux Arabes qui les exploitèrent, ainsi que celles de fer et d'acier. On tirait le meilleur parti possible des productions naturelles du pays. Quelques-unes étaient exportées en matières premières; mais la plus grande partie, travaillée dans les manufactures, fournissait de l'occupation à une population nombreuse, et formait la base d'un commerce très-étendu. L'Espagne abondait en fer et acier de la meilleure qualité, en laines très-fines et en soies excellentes. Cordoue et Tolède étaient renommées pour la fabrication des armes : ces deux villes pouvaient être nommées l'arsenal de l'Afrique; car elles fournissaient aux Maures leurs cuirasses, leurs cottes de mailles, leurs casques et leurs cimeterres. Les draps de Murcie, les soieries de Grenade, étaient vendus avec de grands bénéfices dans le port de Constantinople. La politique des Omniades et des empereurs grecs se laisse apercevoir dans leurs relations amicales : ils se regardaient l'un l'autre comme la plus forte barrière qu'ils pussent opposer à l'ambition et à la haine des Abbassides. Les Maures d'Espagne trouvèrent toujours dans les ports de l'empire d'Orient les plus grandes facilités pour vendre les productions de leur industrie. Leurs armateurs por-

taient à Constantinople de riches cargaisons proportionnées à la consommation de cette ville pleine de luxe et d'opulence, et ce commerce avantageux faisait affluer en Espagne tous les trésors de l'Orient.

On ne peut rien affirmer sur les revenus de la couronne de Cordoue. Comme la plus grande partie des impôts étaient payés en nature, on ne saurait les évaluer avec exactitude ; ce qui est certain, c'est que ces revenus, dépendant de la quantité et de la valeur des produits, durent être considérables chez un peuple aussi industrieux et aussi nombreux. La part que prenaient les califes sur les dépouilles de l'ennemi est encore moins susceptible d'être évaluée ; il paraît toutefois qu'elle fournit à diverses époques des sommes considérables. Les taxes payées en argent montèrent, sous le règne d'Abdalrahman III, à près de six millions sterling (1). Cette somme, vu la différence de la valeur actuelle de l'argent, excède d'un sixième les revenus de l'Espagne moderne, et dut au dixième siècle surpasser les revenus de tous les monarques de l'Europe, si on en excepte l'empereur de Byzance.

Au milieu de la splendeur et des richesses du califat, les sciences et les lettres furent protégées à l'égal des arts. Le règne d'Abdalrahman III fut

---

(1) Cardonne donne cette somme, 12,045,000 dinars ou 130,000,000 livres, d'après un historien arabe, tome 1, p. 338.

l'époque la plus brillante pour les Arabes : la littérature fleurit sous le règne d'Hakkam ou Alkaham son fils, comme au siècle d'Auguste. La fameuse bibliothèque de Cordoue, qui fut formée ou du moins complétée sous son califat, contenait six cent mille volumes, dont quarante-quatre servaient de catalogue (1). Le nom d'Hakkam est cher aux lettres ; il fonda une université à Cordoue, et les lumières des sciences et de la littérature brillèrent dans la capitale des Omniades à une époque où les ténèbres de l'ignorance couvraient une grande partie de l'Europe (2).

(1) Gibbon, Dec. Rom. Emp. vol. 10, cap. 52, p. 44.

(2) Les écrivains arabes d'Espagne étaient en grand nombre; et Gibbon dit que dans Cordoue, Malaga et d'autres villes du califat, il n'y avait pas moins de soixante-dix bibliothèques publiques. Gibbon, vol. 10, cap. 52. Pour plus de détails sur les sciences arabes, voy. Bruck, Hist. Philosophy, vol. 3; et Muratori, Antiq. ital. vol. 3, p. 932, etc.

CHAPITRE VI.

Règne de Ramire III. — Guerre entre les chrétiens et les mahométans. — Les Normands sont repoussés et leur flotte détruite. — Révolte de Bermudo. — Guerre sanglante parmi les chrétiens. — Mort de Ramire. — Accession de Bermudo. — Hakkam monte sur le trône des califes. — Il assiège Léon et ravage la Castille. — Sa magnificence. — Protection qu'il accorde aux sciences et aux lettres. — Son règne. — Sa mort. — Règne du calife Hassem. — Pouvoir et succès militaires de son visir Almanzor. — Guerre des chrétiens et des mahométans. — Les chrétiens sont mis en déroute par Almanzor. — Ce visir prend Léon d'assaut. — Destruction de cette ville. — Succès rapides d'Almanzor. — Confédération des princes chrétiens d'Espagne. — Bataille mémorable d'Osma. — Défaite des mahométans. — Mort d'Almanzor. — Mort de Bermudo, roi de Léon. — Règne d'Alphonse V. — On rebâtit la ville de Léon. — Mort d'Alphonse. — Règne de Bermudo III. — Ferdinand I, roi de Castille. — Mort de Sanche, roi de Navarre. — Partage de son territoire. — Guerre entre les rois de Castille, de Léon et de Navarre. — Mort de Bermudo III. — Ferdinand, roi de Castille, monte sur le trône de Léon. — Déclin du pouvoir des Omniades. — Guerres civiles dans le califat. — Le trône des califes est usurpé successivement par Almahadi, Suleiman, Ali-ben-Hamond. — Mortéda est élu calife. — Il est assassiné par ses soldats. — On étouffe Ali-ben-Hamond. — Casim, son frère, monte sur le trône. — Il en est chassé par Jaiah. — Casim remonte sur le trône. — Il en est repoussé encore une fois par

Jaiah.—Mostahzar est élu. — Mort de Jaiah. — Assassinat de Mostahzar. — Elmustick-Sibillah usurpe le califat. — Sa mort. — Accession de Mutamed-al-Allah. — Il périt, ainsi que son visir, dans une émeute populaire à Cordoue. — Extinction de la dynastie des Omniades. — Usurpations des gouverneurs arabes. — Le califat forme les royaumes de Cordoue, de Tolède, de Séville, de Grenade, etc.

Au milieu des scènes de déprédations et de carnage, on respire en considérant l'état florissant des sciences, des lettres, des manufactures et du commerce sous les califes, et les bienfaisants effets d'une paisible industrie. Nous devons revenir maintenant à l'histoire de la guerre et de la politique de ces deux nations rivales, et observer l'enchaînement des révolutions dans lesquelles le sort de l'Espagne resta si long-temps indécis.

A. D. 957. Sanche, roi de Léon, eut pour successeur son fils Ramire III, encore enfant. Jusqu'alors les chrétiens avaient cherché, dans le choix d'un souverain, la valeur et la sagesse; et pendant deux siècles et demi le sceptre de Pélage avait été porté par des mains habiles. Le respect qu'ils eurent pour la mémoire de Sanche, et leur confiance en leurs propres forces, firent négliger cette précaution salutaire. Un enfant de cinq ans occupa le trône, et les rênes du gouvernement furent confiées à la reine sa mère. Ce règne

d'un roi enfant et cette administration dirigée par une femme, se distinguèrent pendant l'espace de douze années, par une prudence et une vigueur peu communes. Les Normands, après avoir recommencé leurs rapines et leurs dévastations, furent repoussés; leur flotte fut détruite, et ceux qui échappèrent à l'épée furent vendus comme esclaves.

Le règne de Ramire fut heureux pendant toute sa minorité; on ne connut que plus tard son incapacité pour les affaires. Ses fautes en administration, et sa conduite privée, excitèrent un mécontentement général. Bermudo, fils d'Orthogno III, en profita, et, revêtu des marques de la dignité royale, il excita une révolte en Galice. Le sort de la bataille de Monterosa fut douteux : les chrétiens eurent raison de déplorer leurs fureurs insensées; ils perdirent plus de monde dans ce combat que dans aucun de ceux qu'ils avaient livrés aux Mahométans. Ramire cherchait à rallier ses troupes, lorsque sa mort vint mettre fin à ces funestes querelles : Bermudo II monta sans obstacle sur le trône.

Avant que nous décrivions les faits qui se passèrent sous le règne de ce prince, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur le califat d'Espagne.

A la mort d'Abdalrahman III, son fils, Hakkam ou Alkaham, lui succéda. Les armes d'Abdalrahman avaient rétabli Sanche sur le trône de Léon; l'alliance que ces deux monarques avaient contractée ne subsista que peu d'années après la mort du calife. Les

généraux d'Alkaham firent une irruption dans le royaume de Léon, en 965, et assiégèrent cette capitale; ils furent repoussés avec perte par la bravoure de la garnison et des habitants. Pour compenser ce revers, le calife prit le commandement de ses troupes et ravagea la Castille. Plusieurs places fortes tombèrent sous ses armes; la prise de Zamora, pendant la minorité de Ramire, fut le dernier de ses exploits. Préférant les douceurs de la paix aux horreurs de la guerre, il consacra le reste de son règne à rendre son peuple heureux et à cultiver les lettres. La ferme administration de son père Abdalrahman avait étouffé l'esprit de révolte; le règne d'Alkaham ne fut point agité par les intrigues des factieux, ni par la violence des guerres civiles comme ceux de ses prédécesseurs. L'éclat de sa cour, sa prodigalité, furent égales à celles de son père: comme lui il aima l'architecture et fit élever de somptueux édifices. Son équité et sa prudence le rendirent l'idole de ses sujets: le patronage généreux qu'il accorda aux sciences et à la littérature a immortalisé son nom; ce fut l'un des princes qui contribuèrent le plus aux progrès de l'esprit humain. Son règne fut aussi la période la plus tranquille et la plus heureuse de l'histoire du califat d'occident.

Alkaham mourut en 976 dans la soixante-troisième année de son âge et dans la quinzième de son règne. Hukkem ou Hassem, son fils, monta à onze ans sur le trône de Cordoue. Pendant sa mi-

norité, l'état fut gouverné par son vizir, le célèbre Muhammed-Ibu-Abi-Amer, qui fut surnommé, à cause de ses exploits militaires, El-Hadjeb-el-Mansour, ou le défenseur, et qui est désigné dans nos histoires sous le nom d'Almanzor. L'habitude d'une vie molle et efféminée, le peu d'attention que ce jeune calife portait aux affaires publiques, le mirent dans l'impossibilité de conduire lui-même les rênes du gouvernement lorsqu'il eut atteint l'âge de sa majorité; il continua de vivre sous le joug de son ministre et fut dominé par ses passions et le goût des plaisirs. Renfermé dans son sérail au milieu de ses femmes et de ses eunuques, il ignorait ce qui se passait dans son royaume. Almanzor ne souffrait pas que d'autres que ses créatures approchassent du monarque : ce vizir porta ainsi le sceptre des Omniades pendant l'espace de vingt-trois ans : les seules marques de souveraineté du calife se bornèrent à avoir son effigie empreinte sur la monnaie, et son titre reconnu dans les prières publiques. L'administration d'Almanzor fut prudente et vigoureuse; et tant qu'il vécut l'état conserva sa tranquillité et sa gloire.

Ce fut sous la neuvième année du règne d'Hakkam que Bermudo monta sur le trône de Léon. Ses talents politiques et militaires furent rendus infructueux par la difficulté de sa position. Ses débats avec Ramire avaient tellement affaibli l'état, qu'il ne put se défendre contre la valeur d'Almanzor.

Les Maures, conduits par ce chef intrépide, ravagèrent le royaume de Léon. Bermudo vit leurs progrès avec douleur et avec indignation : cependant son courage ne l'abandonna pas ; il parvint, avec beaucoup de peine, à réunir une armée capable de faire face à l'ennemi, et voulut courir les chances d'un combat sur les bords de l'Ezla. Les chrétiens se montrèrent dignes de leur ancienne renommée : la confusion se répandit dans les rangs des Musulmans ; ils cédaient, Almanzor les rallie, les ramène à l'ennemi, et fixe enfin la victoire incertaine. Les chrétiens furent accablés : la plus grande partie de leur armée tomba sous le cimeterre : Bermudo, suivi de quelques troupes, rentra en toute hâte dans sa capitale. Almanzor, sans perdre de temps, marcha sur cette ville ; la saison trop avancée ne lui permettant pas d'en faire le siége, il revint à Cordoue couvert de gloire et chargé de dépouilles. Bermudo, prévoyant que ce général recommencerait ses attaques au printemps suivant, ordonna à tous les habitants de se retirer avec leurs effets les plus précieux ; il plaça dans Léon une forte garnison sous le commandement du comte Gonsalvez et se retira sur Oviédo avec le reste de ses troupes.

L'audacieux Almanzor réalisa les craintes du monarque chrétien. Après un siége long et meurtrier, Léon fut emportée d'assaut et rasée dans ses fondements. Le gouverneur périt ainsi que ses soldats les armes à la main, après avoir vendu chèrement

leurs vies. Le général arabe profita habilement de ses avantages : il réduisit, dans l'espace de trois campagnes, Osma, Berlanga, et plusieurs autres villes, et démolit les murs d'Astorga, de Coimbra, de Viseo et de Lamago. Braga fut détruite de fond en comble et ses habitants emmenés en esclavage. Une maladie vint interrompre le cours des victoires d'Almanzor, et l'obligea de revenir à Cordoue, pendant que Bermudo retardait sa retraite par de fréquentes attaques sur son arrière-garde, et que les chrétiens cherchaient à venger les malheurs de leurs frères de Braga et de Léon.

Les succès rapides d'Almanzor avaient répandu l'alarme parmi les princes chrétiens d'Espagne. Les rois de Léon et de Navarre, et le comte de Castille, réunirent leurs forces contre l'ennemi commun. Almanzor, loin d'être intimidé par cette coalition, sortit de Cordoue avec une armée formidable, rassurée par ses premiers succès, et se croyant sûre de vaincre. Ce fut dans les plaines spacieuses d'Osma que les chrétiens et les musulmans se joignirent. Bermudo, quoique goutteux, anima ses soldats par sa présence. Almanzor montrait une égale ardeur à soutenir sa renommée et la gloire des Arabes. Les deux armées s'attaquèrent avec une joie féroce; leur animosité fut telle que la rivalité des nations et la différence de religion devaient la rendre. Ce combat, l'un des plus sanglants et des plus opiniâtres que l'Espagne eût jamais vus, se prolongea jusqu'au

milieu de la nuit : les chrétiens ignoraient leur victoire : ce ne fut qu'au matin qu'ils s'aperçurent de la retraite des Arabes ; ceux-ci avaient abandonné leur camp, et laissé, suivant les historiens espagnols, cent mille des leurs sur le champ de bataille (1). Ce nombre paraît avoir été exagéré ; toutefois la victoire fut complète et décisive. Le vaillant Almanzor, dont le nom avait été si long-temps la terreur des chrétiens, et qui avait été victorieux pendant six campagnes successives, pouvait se consoler de la perte d'une bataille par le souvenir de ses premiers triomphes ; cependant il ne put supporter la honte d'avoir été battu et contraint à fuir. Il se retira dans la vallée de Bogal-Coraxo, près de Médina-Céli, et la douleur ou le suicide termina sa brillante carrière. La défaite et la mort d'Almanzor doivent être regardées comme un événement important de l'histoire d'Espagne, puisqu'elles assurèrent aux chrétiens une supériorité durable sur les musulmans.

La mort du général arabe fut bientôt suivie de celle du roi de Léon. Bermudo expira un an après la bataille d'Osma ; son jeune fils Alphonse réunit les
A. D. 999. suffrages de la nation et monta sur le trône. Sa tutèle fut confiée à Elvire, sa mère, qui sut mériter, dans cette position difficile, l'estime publique par sa bonne administration. L'un de ses soins les plus

(1) Cardonne décrit cette bataille ; mais il ne mentionne pas le nombre de ceux qui y furent tués.

importants fut de faire naître et de fortifier dans son jeune fils les vertus desquelles dépendent le bonheur ou la misère des peuples : la conduite d'Alphonse répondit à ses désirs et à ses espérances. Pendant les douze années que dura son règne, il travailla avec succès à la gloire et à la félicité de ses sujets. Ce fut sous ses auspices que la ville de Léon fut réparée et rendue plus forte qu'elle ne l'était avant sa destruction; cette capitale, s'élevant sur ses propres ruines, reprit bientôt sa première splendeur. Les fortifications de Zamora protégèrent les chrétiens et menacèrent les frontières des Maures. Le règne d'Alphonse fut assez long pour illustrer la mémoire de ce prince, mais il dura trop peu pour le bonheur de ses sujets. Après avoir passé le Douro, il avait investi la forte ville de Viseo; les chaleurs le forcèrent à ôter sa cuirasse, et, dans une reconnaissance qu'il fit près des murs, il tomba mortellement blessé d'une flèche. Il laissa un fils, âgé de dix ou douze ans, qui succéda à sa couronne et hérita de ses vertus.

A. D. 1026.

Après une minorité qui dura quatre années, Bermudo III prit les rênes du gouvernement. La défaite d'Osma avait humilié l'orgueil des Musulmans et refroidi leur ardeur. Les chrétiens d'Espagne, n'étant plus contenus par la crainte que leur inspirait cet ennemi commun, tournèrent contre eux-mêmes ces armes qu'ils avaient opposées avec tant de succès au pouvoir des califes. Sanche, roi de

Navarre, avait enlevé l'Aragon au chef arabe qui le gouvernait, et qui avait déja secoué le joug du calife de Cordoue. Sanche ajouta ce vaste territoire à son royaume, et voulut l'augmenter encore. Sous prétexte de venger le meurtre de Garcias, comte de Castille, qui avait été victime d'une conspiration, il entra dans ce pays avec son armée; et après avoir fait mourir les conspirateurs, il profita de leur crime et prit possession des domaines de Garcias. Le royaume de Navarre devint, par ses nouvelles acquisitions, un voisinage redoutable pour celui de Léon. Des droits contestés sur la propriété de Valence, située aux frontières des Asturies, allumèrent une guerre entre ces monarques rivaux. Astorga, ville fortifiée, fut obligée, après un long siége, de se soumettre aux forces réunies de la Navarre et de la Castille. Bermudo rassembla une armée nombreuse et vint placer son camp tout auprès de celui du roi de Navarre. L'effusion du sang chrétien fut heureusement prévenue. La médiation des évêques de Léon et de Navarre opéra une pacification. Le roi de Navarre résigna la Castille à son second fils Ferdinand, qui épousa la sœur de Bermudo, et fut reconnu premier roi de Castille.

La mort de Sanche produisit une nouvelle division de territoire, et anéantit cette puissance qui avait paru si formidable au royaume de Léon. Son fils aîné, Garcias, lui succéda au trône de Navarre: Ferdinand régna sur la Castille; son troisième fils,

Gonzalez, eut en partage les districts de Sobranza et de Ribargon, qui étaient renfermés entre la Navarre, l'Aragon et la Catalogne : l'Aragon fut réservé à Ramire, son dernier fils. Ferdinand sentit bientôt les conséquences d'une division que l'amour paternel avait suggérée, mais que doit condamner une saine politique. Bermudo, à la tête d'une armée nombreuse, entra sur ses terres et prit Palencia. Le roi de Castille ne pouvant repousser, à lui seul, les forces supérieures de Léon, appela à son secours son frère, le roi de Navarre. Les armées ennemies se rencontrèrent ; et le petit village de Carrion, près Fromista, fut rendu célèbre par la bataille décisive qui s'y donna. Le roi de Léon se précipita avec plus d'ardeur que de prudence dans les rangs de l'ennemi et tomba frappé d'un coup de lance. Ses troupes, livrées à elles-mêmes, furent bientôt culbutées. Le roi de Castille, dans ce moment critique, montra beaucoup de générosité. Il fit cesser le carnage : la couronne de Léon fut la récompense de sa modération. La ligne mâle des descendants de Pélage, après avoir régné pendant trois siècles, fut éteinte avec Bermudo III. Les prétentions de son beau-frère furent reconnues dans un conseil national, et les couronnes de Castille et de Léon furent réunies sur la tête de Ferdinand. A. D. 1037.

A peu près vers l'époque de ce changement dans le nord de l'Espagne, une révolution d'une plus grande importance s'opérait au midi. Un an après

l'extinction des Pélages, le trône des Omniades fut renversé, le califat démembré, non par des ennemis extérieurs, mais par des révoltes intestines. Le sort de cette famille, autrefois si puissante, celui d'un empire qu'elle avait rendu si florissant, sont des exemples frappants de l'instabilité des grandeurs humaines. Au faîte des honneurs et du pouvoir, Abdalrahman III avouait qu'il n'avait pu être heureux; il ne doutait pourtant pas alors qu'un trône, protégé par des armées nombreuses et redoutables, et soutenu par la richesse et la prospérité surabondante de toutes les provinces, ne fût long-temps occupé par ses descendants, et que les superbes édifices qu'il avait fait construire ne rappelassent à la postérité combien son règne avait eu d'éclat. Cependant un demi-siècle était à peine écoulé depuis la mort de ce calife, que le sceptre fut enlevé à sa famille; la maison des Omniades fut anéantie en moins de trente années, et le royaume de Cordoue détruit. Il ne paraît pas que les traces de sa magnificence aient duré beaucoup plus long-temps. Il ne reste rien qui puisse indiquer seulement la place où fut construit le palais de Zehra, qui coûta des sommes énormes, et qui rassemblait tant de merveilles.

La bataille d'Osma et la mort d'Almanzor causèrent la décadence du califat. Ce ministre avait établi une nouvelle autorité, semblable à celle des maires du palais en France sous les rois mérovingiens, mais qui produisit des effets différents. En France,

l'autorité des maires, en renversant la dynastie régnante, ressuscita la monarchie et lui donna plus d'extension : à Cordoue, l'autorité des vizirs renversa la maison des Omniades et avec elle le califat. Abdoulmelik, fils d'Almanzor, lui succéda dans la charge de premier ministre; malheureusement il n'hérita point des talents de son père. Adonné aux plaisirs, ainsi que le calife son maître, ils négligèrent tous deux les affaires du gouvernement. Muhammed Almahadi ou Méhédi, prince du sang royal, ne trouva pas difficile d'enlever le sceptre à d'aussi faibles mains. Il prit les armes, chassa le ministre, s'empara du calife, et usurpa l'autorité souveraine. Jugeant que la conservation d'Hakkam pourrait être un jour utile à ses desseins, il chercha un esclave qui eût quelque ressemblance avec lui et le fit exécuter publiquement. Les Arabes croyant avoir perdu leur souverain, se soumirent à l'usurpateur.

Cette révolution, qui arriva en 1009, entraîna une longue suite de guerres civiles. Suleiman, proche parent d'Hakkam, vint d'Afrique pour venger la mort du calife, ou plutôt pour s'emparer du trône. Une bataille eut lieu près de Cordoue : l'usurpateur Méhédi fut défait, et se réfugia dans la capitale. Se voyant au moment d'être abandonné par les habitants, il tira Hakkam de la prison où il l'avait tenu et le montra au peuple. Les habitants cependant, effrayés par l'approche d'une armée victorieuse, ouvrirent les portes de Cordoue; Méhédi ne put se

retirer sur Tolède qu'avec la plus grande difficulté.
A. D. Mahari, son lieutenant, soutint sa cause avec valeur
1013. et battit Suleiman. Cette victoire rétablit l'autorité de Méhédi, ou plutôt celle de Mahari, qui gouverna sous le nom de son maître. Il l'assassina bientôt après et replaça Hakkam sur le trône. Suleiman, aspirant au califat, refusa d'accéder à ce nouvel arrangement. Les intrigues de son parti le mirent à même de surprendre la capitale; et l'infortuné calife, afin d'éviter une mort certaine, fut obligé de résigner à Suleiman ses droits au trône. L'élévation de cet usurpateur fût le prélude de sa destruction. Deux frères, officiers de son armée, dont l'un nommé Casim et l'autre Ali-ben-Hamond, firent valoir, en qualité de descendants d'Ali, leurs prétentions au califat d'Espagne. Ali, gouverneur de Ceuta et de Tanger, vint d'Afrique à la tête d'une armée de Maures, et s'avança vers Cordoue. Suleiman marcha à sa rencontre, et fut repoussé jusque dans la capitale. Les habitants, exaspérés par son avarice, sa cruauté et la conduite licencieuse de ses troupes, ouvrirent leurs portes, et livrèrent Suleiman à son rival, qui, de sa propre main, lui trancha aussitôt la tête. Son père, son frère et ses fils éprouvèrent le même sort. Ces cruautés excitèrent une indignation générale; ceux même qui avaient placé Ali sur le trône se révoltèrent contre lui. Abdoulrahman-el-Morteda, de la famille des Omniades, fut élu au califat : les mêmes révoltés qui l'avaient choisi pour souverain

l'assassinèrent bientôt après. Ali-ben-Hamond périt aussi étouffé dans le bain par les soldats de sa garde : il avait régné pendant vingt-deux mois. Les troupes élurent à sa place Casim, son frère. Casim était à peine monté sur le trône des califes, qu'il en fut expulsé par son neveu Jaiah, fils d'Ali. Jaiah se rendit maître de Cordoue; Casim la reprit peu après; les habitants, irrités des excès commis par ses soldats, le repoussèrent de leur ville. Après avoir erré pendant quelque temps, Casim tomba entre les mains de son neveu qui mit aussitôt fin à son règne et à sa vie.

Les habitants de Cordoue, profitant de l'absence de Jaiah, élurent Abdoulrahman-el-Mostahzar, prince de la maison d'Omnijah. Jaiah, en apprenant ce nouveau choix, leva une armée d'Africains, et mit le siége devant Séville; il y périt. Abdoulrahman éprouva le même sort que ses prédécesseurs : il fut assassiné par son parent Mehemmed - Elmustick-Sibillaz, qui s'empara du trône. Cet usurpateur ne jouit pas long-temps du fruit de son crime : dix mois étaient à peine écoulés, qu'il fut chassé de Cordoue; forcé d'abdiquer, il termina ses jours par le poison.

El-Mutemed-al-Allah, le dernier des califes espagnols, monta sur le trône de Cordoue en 1027. Son indolence causa la subversion du califat et la ruine de sa famille; il abandonna le soin des affaires de l'état à Aboul-Assi, son premier vizir : les vices de ce ministre rendirent le gouvernement odieux au peuple. Une insurrection éclata à Cordoue, et le mo-

A. D. 1038. narque y périt, ainsi que son vizir. La dynastie des Omniades en Espagne fut éteinte avec Mutemed-al-Allah, après avoir régné pendant deux cent quatre-vingt-deux ans depuis qu'Abdalrahman I établit son trône à Cordoue.

L'extinction de la maison d'Omnijah changea entièrement le sort de l'Espagne arabe. Les gouverneurs des différentes villes prirent le titre de roi : le califat fut divisé en plusieurs royaumes, dont les plus considérables furent ceux de Tolède, de Cordoue, de Séville et de Grenade.

CHAPITRE VII.

Étendue du territoire des chrétiens et des Maures en Espagne. — Mort de Ferdinand. — Guerre entre ses fils, Sanche et Alphonse. — Ce dernier est renfermé dans un monastère. — Son évasion. — Mort de Sanche. — Alphonse réunit à lui seul les royaumes de Léon et de Castille. — Il s'empare des domaines de son frère Garcias. — Il envahit la Biscaye. — Siége et prise de Tolède. — Rodrigue, surnommé le Cid, prend Valence. — Réunion des royaumes arabes de Séville et Cordoue. — Alphonse les attaque. — Leur roi appelle à son secours Jusseff, roi de Maroc. — Bataille et défaite des chrétiens. — Origine du royaume de Portugal. — Le roi de Maroc s'empare de Grenade. — Il envahit l'Espagne une seconde fois. — Il s'empare de Séville et prend le titre de prince des musulmans d'Espagne. — Sa mort. — Invasion de l'Espagne par son successeur Ali. — Défaite sanglante des chrétiens. — Magnanimité d'Alphonse. — Sa mort. — Règne d'Alphonse VII. — Prise de Saragosse par les chrétiens. — Le roi d'Aragon est tué dans une bataille contre les Maures. — Prise d'Alméria. — Alphonse prend Andujar. — Il défait les Maures près Jaen. — Sa mort. — — Les Maures recouvrent leurs possessions. — Règne d'Alphonse VIII. — Révolution en Afrique. — Abi Jakoub, roi de Maroc, envahit l'Espagne. — Sa retraite. — Il fait une nouvelle incursion. — Il est mis en déroute et tué. — Son fils Jakoub défait les chrétiens. — Sa mort. — Son successeur Mahomet envahit l'Espagne. — Il perd toutes ses conquêtes. — Mort d'Alphonse. — Règne de

Henri I. — Sa mort. — Avènement de Ferdinand-le-Saint. — Ses succès contre les Maures. — Dernière réunion des royaumes de Léon et de Castille.

A cette époque remarquable par l'union des royaumes de Castille et de Léon, et la dissolution du califat de Cordoue, le pouvoir des chrétiens prit plus d'ascendant en Espagne : cette contrée était alors divisée presque également entre eux et les mahométans.

Les provinces chrétiennes reconnaissaient l'autorité de Ferdinand et de ses frères. Les tribus d'Arabie possédaient tout le littoral de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'au détroit de Gibraltar, et les côtes de l'Atlantique, depuis Gibraltar jusqu'à l'embouchure du Tage. Leurs possessions s'étendaient jusqu'au sud de Madrid, et comprenaient une grande partie du royaume moderne de Portugal. Cette position favorisait le commerce de ces peuples; le sol fertile de Grenade et de l'Andalousie récompensaient les soins qu'ils donnaient à l'agriculture. Ces avantages furent malheureusement contrebalancés par une longue suite de malheurs politiques. L'ambition et la jalousie devinrent des sources intarissables de désordres. Les musulmans d'Espagne épuisèrent l'état en tournant contre eux-mêmes des armes dont ils n'auraient dû se servir que pour repousser les chré-

tiens; et leur désunion les empêcha de conserver les limites de leur territoire.

L'esprit audacieux et guerrier de Ferdinand le porta à étendre ses domaines aux dépens de l'ennemi commun. Il passa le Douro près Zamora, et emporta d'assaut les villes de Zena et de Viseo; dans la campagne suivante il réduisit Coimbre par famine. La guerre qu'il entreprit contre son frère Garcias, malgré son succès, fut moins glorieuse. La cause de leur différend est restée inconnue; le résultat fut fatal à Garcias: il périt dans un engagement qui eut lieu à quelques milles de Burgos. Ferdinand usa de la victoire avec modération : il fit cesser aussitôt les hostilités, et permit que le fils de Garcias montât sur le trône de Navarre.

Les couronnes de Léon et de Castille, que les armes de Ferdinand avaient réunies, furent séparées à sa mort. Par une fausse politique, dont la cause trop naturelle est un sentiment paternel, mais qui fut toujours funeste aux états, ce monarque divisa son royaume entre tous ses enfants, et fit ratifier ce partage dans une assemblée nationale. L'aîné de ses fils, Sanche, eut la Castille; Alphonse, le royaume de Léon et des Asturies : la Galice, avec cette partie du Portugal que Ferdinand avait conquise sur les Maures, fut érigée en royaume et donnée à Garcias, son plus jeune fils. Ses filles, Urraca et Elvire, eurent la souveraineté de Zamore et de Toro, villes situées sur les bords du Douro.

défier les attaques de l'ennemi. Alphonse partagea son armée en sept divisions qu'il plaça autour de la ville, pour couper toutes les communications pendant qu'il faisait attaquer les fortifications. La nouvelle de ce fameux siége attira sous l'étendard d'Alphonse un grand nombre d'illustres volontaires, parmi lesquels se trouva le roi de Navarre à la tête de ses troupes. La noblesse française vint en foule partager les périls et la gloire de cette guerre, et les plus braves chevaliers de l'Italie et de l'Allemagne combattirent sous les bannières de Léon et de Castille. Ce renfort était nécessaire à Alphonse, car, bien que ses nombreuses machines eussent abattu les murs, la ville était encore défendue par l'escarpement des rochers, et surtout par la valeur de la garnison. Une grande partie de cette province avait été ravagée pendant cinq campagnes successives; les chrétiens devaient s'éloigner à de grandes distances de la ville pour trouver les provisions qui leur étaient nécessaires; la fatigue et les privations causèrent des maladies qui firent de grands ravages parmi eux.

Tolède était en proie à toutes les horreurs de la famine; les chevaux et les mulets servirent pendant quelque temps de nourriture, mais, cette ressource se trouvant bientôt épuisée, les habitants se révoltèrent. Ils entourèrent le palais du roi et demandèrent à grands cris la reddition de la ville. La négociation s'entama aussitôt; le roi, se voyant dans l'impossibilité de résister à la fureur du peuple, con-

sentit à une capitulation. Les principaux articles portaient que le roi et tous ses partisans seraient libres de se retirer avec leurs trésors ; que ceux des Musulmans qui voudraient rester à Tolède auraient le libre exercice de leur religion et garderaient leurs propriétés ; qu'ils conserveraient leur principale mosquée et paieraient les mêmes taxes que sous leur ancien gouvernement. La ville de Tolède, après avoir été sous la domination des Musulmans pendant trois cent soixante-douze ans, tomba au pouvoir des chrétiens. Alphonse fit de cette ville la capitale de la Castille, comme elle l'avait été autrefois de toute l'Espagne (1). Il fit construire de nouvelles fortifications, et, afin de contrebalancer la nombreuse population des Arabes et des Maures, il accorda de grands priviléges aux chrétiens qui voudraient y faire leur résidence. Hiaga ou Jaiah, son ancien roi, se retira dans Valence, où il fut assassiné. Rodrigue, ce capitaine espagnol si célèbre sous le nom de Cid, entreprit de venger ce prince (2). A la tête de quelques-uns des siens, et d'un léger renfort que lui donna Alphonse, il s'empara de Va-

A. D. 1085.

(1) Tolède était la capitale des rois visigoths.

(1) *Cid* est une corruption du mot arabe *el-scid* qui signifie seigneur. A travers les fables dont on a embelli l'histoire de Rodrigue, on découvre aisément qu'il fut un capitaine habile et intrépide : Corneille a immortalisé son nom ; mais il s'est écarté des traditions reçues.

lence et y fixa sa résidence. Pendant toute sa vie il défendit cette position contre les armes Musulmanes : à sa mort, Alphonse abandonna cette conquête trop éloignée.

La réduction de Tolède enflamma l'ardeur des chrétiens autant qu'elle découragea les Musulmans. Alphonse imagina que rien ne pourrait plus arrêter les progrès de ses armes, et ne médita rien moins que la conquête de toutes les possessions des Maures. Les différents royaumes qui s'étaient élevés sur les ruines du califat étaient agités de révolutions continuelles. Le roi de Séville, Méhémet-ben-Abad, saisit une occasion favorable, se rendit maître de Cordoue, et devint le plus puissant des princes arabes d'Espagne. Alphonse résolut d'attaquer son royaume, ne doutant point que sa soumission n'entraînât celle de tous les autres.

Méhémed-ben-Abad, afin de prévenir l'orage qu'il voyait prêt à fondre sur lui, prit la résolution imprudente de réclamer les secours de Jussef-Tasfin, roi d'Afrique. Jussef passa en Espagne avec ses troupes : Alphonse entra sur le territoire du roi de Séville et de Cordoue. Une bataille décisive eut lieu entre Badajoz et Mérida ; les chrétiens furent vaincus et se retirèrent avec une perte de vingt mille hommes (1). Alphonse fut blessé dans le combat et ne re-

(1) La perte de cette bataille fut attribuée à la frayeur que les chevaux des Espagnols eurent des dromadaires. Cardonne, tome 2, p. 194.

vint à Tolède qu'avec beaucoup de difficulté. Les Arabes et les Africains avaient chèrement acheté leur victoire : ils étaient hors d'état de pousser plus loin leurs opérations. Alphonse, se montrant supérieur à sa fortune, ranima le courage de ses troupes par le succès d'une irruption qu'il fit en Portugal. Les deux nations, ruinées par leurs défaites et leurs victoires, désiraient également la paix. Alphonse n'avait pu résister aux charmes et aux talents de Zaïda, fille du roi de Séville ; cette princesse, renonçant à la religion de ses ancêtres, monta sur le trône de Castille et de Léon. Ce mariage fut le sceau de la paix, et l'Espagne jouit d'un court moment de repos. Alphonse résigna ses possessions en Portugal au prince français Henri de Besançon, qui avait combattu sous ses drapeaux et mérité la main de sa fille. Cette cession fut l'origine du royaume actuel de Portugal.

L'union d'Alphonse avec la princesse de Séville semblait avoir éteint le feu de la guerre, lorsqu'il se ralluma avec plus de violence et désola encore une fois l'Espagne. Le roi de Séville, Méhémed-ben-Abad, après la victoire remportée sur Alphonse, avait invité le monarque africain à visiter Séville, et à s'y délasser des fatigues de la campagne. Jussef et toute sa cour furent charmés du climat de l'Espagne, de la splendeur de Séville, et de la fertilité de ses environs qu'arrose le Guadalquivir. Ce prince résolut, dès ce moment, d'enlever à Méhémed un pays aussi délicieux. Ses forces n'étant pas suffisantes pour

tenter l'exécution de ses projets, il retourna en
A. D. Afrique.
1087. Jussef revint bientôt en Espagne : il s'empara de
A. D. Grenade par trahison, fit prisonnier le roi Abdoullah,
1089. et l'emmena en Afrique. Ce ne fut que trois ans après cette expédition qu'il vint avec une armée formidable entreprendre le siége de Séville. Cette capitale, après une défense opiniâtre, fut forcée de se soumettre aux Africains. Méhémed-el-Abad, et toute la famille royale furent faits prisonniers et envoyés en Afrique. Jussef s'étant ainsi rendu maître des royaumes de Séville, de Cordoue et de Grenade, prit le titre de prince des musulmans d'Espagne. Ce monarque était de la famille arabe des Almoravides, laquelle était parvenue à la souveraineté de l'Afrique à la faveur des nombreuses révolutions qu'entraîna le démembrement du califat. Jussef était le second prince de cette dynastie : il bâtit la ville de Maroc, à quinze milles environ du mont Atlas, et en fit la capitale de son royaume. Bien que ce roi, et probablement toute sa cour et ses généraux, fussent d'origine arabe, la masse de ses armées et de son peuple était formée d'Africains. Depuis cette époque, les Arabes d'Espagne étant restés sous la domination ou au moins sous l'influence du royaume de Maroc, et s'étant mêlés avec les peuples de cet empire, reçurent la dénomination de Maures.

Les musulmans furent obligés de se soumettre au pouvoir de Jussef, et les chrétiens virent avec effroi

les rapides succès d'un prince déjà maître de l'Afrique et d'une partie de l'Espagne. Alphonse ordonna une levée en masse : l'ardeur fut si générale, que les prêtres et les moines prirent les armes. Des étrangers, et principalement des Français, accoururent se ranger sous ses drapeaux ; et le roi de Navarre, à la tête d'une bouillante jeunesse, vint aussi partager ses périls et sa gloire.

Ces nombreux renforts donnèrent à Alphonse les moyens de s'avancer dans l'Andalousie, et d'en chasser le roi de Maroc, qui se vit forcé de s'embarquer pour l'Afrique avec ses Almoravides. Alphonse continua d'inquiéter les Maures qui bordaient son territoire, et leur enleva plusieurs places importantes.

Jussef mourut d'une dyssenterie, dans l'année 1106, après avoir régné trente ans en Afrique et douze ans sur les musulmans d'Espagne. Ali, son fils et son successeur, voulant signaler le commencement de son règne par une entreprise brillante, se prépara à attaquer les possessions du roi de Castille. Les dépouilles rapportées par les premiers Africains qui s'aventurèrent en Espagne, les rapports que l'on faisait des richesses de ce pays, enflammèrent l'esprit de leurs descendants ; et ce peuple fanatisé, avide de pillage, obéit aveuglément à la voix de son monarque. Celui-ci rassembla une armée nombreuse qui fut aussitôt envoyée en Espagne ; elle se réunit aux troupes de Séville et s'avança dans la Castille.

Le pays fut dévasté presque jusqu'aux portes de Tolède, et les villes et les villages furent réduits en cendres. L'âge et les infirmités avaient empêché Alphonse de diriger lui-même cette guerre : pour animer ses troupes il plaça à leur tête son fils Sanche, héritier présomptif de la couronne, dont la jeunesse et l'inexpérience étaient compensées par l'habileté de don Garcias qui commandait en chef. Les chrétiens avaient à peine quitté les environs de Tolède qu'ils aperçurent l'étendard de Mahomet. Ils s'avancèrent hardiment. Des deux côtés, le combat fut soutenu avec ardeur, et la victoire fut vaillamment disputée. A la fin, les Almoravides renversèrent les rangs des chrétiens. Sanche, don Garcias et sept des premiers nobles d'Espagne périrent dans la mêlée; plus de trente mille Espagnols restèrent sur le champ de bataille. La perte des vainqueurs fut sûrement encore plus considérable, puisqu'ils n'attaquèrent pas Tolède et qu'ils cessèrent les hostilités.

Le caractère d'Alphonse ne parut jamais avec plus d'avantage que dans l'adversité. Accablé par la maladie et presqu'à son lit de mort, il montra la même vigueur d'esprit qu'aux jours de sa jeunesse. Il avait perdu l'héritier de sa couronne; ses douleurs furent oubliées dans ce moment de calamité publique : il leva de nouvelles troupes, fortifia Tolède, et parut encore dans une attitude formidable. Environ dix-huit mois après la défaite de son armée et la perte

de son fils, Alphonse mourut dans la trente-septième année de son règne. Les états de Castille et de Léon reconnurent les droits de sa fille Urraca.

Cette princesse avait épousé Alphonse, roi de Navarre et d'Aragon; il se flattait de régner sous le nom de sa femme : cette attente fut déçue. Urraca ne céda point l'autorité : leurs dissensions domestiques allumèrent une guerre civile que leur divorce ne put calmer. La noblesse de Galice reconnut pour son souverain le jeune Alphonse, fils d'Urraca et de son premier mari, Raymond, comte de Bourgogne. Cette reine, qui avait su conserver sa couronne malgré les efforts de son mari, repoussa avec une égale vigueur les prétentions de son fils. Pendant dix années, la Castille et Léon furent en proie à des factions rivales. La mort d'Urraca laissa à la fin Alphonse sans compétiteur.

Tandis que ces deux royaumes étaient agités par les dissensions de la famille royale, le roi de Navarre et d'Aragon soutenait une guerre offensive contre les Maures. Jusqu'à cette époque, les rois chrétiens d'Aragon n'avaient possédé que les parties montagneuses de ce pays. Un prince maure ou arabe régnait dans Saragosse comme vassal du roi de Maroc; d'autres chefs musulmans tenaient Huesca et plusieurs places fortes. Alphonse se rendit maître de Tahuste, ville fortifiée sur les bords de l'Èbre, ajouta de nouvelles fortifications à Castellar, placée sur la même rivière, à peu de distance de Saragosse, et fit

des préparatifs pour le siége de cette ville. La noblesse guerrière des différentes parties de l'Europe vint déployer sa valeur au siége de Saragosse, comme elle l'avait fait trente-cinq ans auparavant au siége de Tolède. Parmi celle de France, les comtes de Béarn, de Bigorre et de Perche, à la tête de leurs vassaux, passèrent les Pyrénées pour combattre sous la bannière du roi de Navarre. Les Maures, convaincus que la perte de Saragosse porterait un coup violent à leur empire d'Espagne, se préparèrent à faire les plus grands efforts pour conserver cette ville. Temim, l'un des fils d'Ali, roi de Maroc, vint en Espagne avec une armée d'élite et s'approcha de Saragosse; mais ses forces étant trop inférieures en nombre à celles des chrétiens, il fut obligé de se retirer sans hasarder un combat. La ville commençait à éprouver toutes les horreurs de la famine; les machines de guerre avaient déja abattu une partie des fortifications, lorsque Alphonse apprit que le roi de Maroc envoyait encore un de ses fils avec ordre de tout entreprendre pour délivrer Saragosse. Alphonse n'hésita pas un moment (1). Laissant une partie de ses troupes pour maintenir le blocus, il marcha à la rencontre de l'armée maure. Un engagement eut

(1) Pour éviter toute erreur dans les noms, il faut observer que cet Alphonse était roi d'Aragon et de Navarre, et contemporain d'Alphonse VI et d'Alphonse VII, rois de Castille et de Léon.

lieu; les Maures furent promptement défaits : Alphonse revint triomphant devant les murs de Saragosse. Après un siége qui dura huit mois, la ville se rendit par capitulation; son exemple entraîna la reddition de plusieurs autres places d'une moindre importance. Depuis cette époque, Saragosse devint la capitale du royaume chrétien d'Aragon. A. D. 1119 ou 1120.

Alphonse VII, roi de Castille et de Léon, avait vingt ans lorsqu'il monta sur le trône. L'ardeur de ce jeune monarque s'accordait avec l'esprit belliqueux de ses sujets. Pour effacer la mémoire des revers qu'ils avaient essuyés au combat d'Uclès, près Tolède, les nobles, suivis de leurs vassaux, vinrent se ranger sous l'étendard royal. L'armée fut divisée en deux colonnes : celle de droite fut commandée par Rodrigué Gonzalez; celle de gauche fut conduite par le roi en personne. Les chrétiens firent souffrir aux musulmans, dans cette invasion, toutes les calamités que ceux-ci avaient autrefois répandues sur la Castille : les mosquées furent rasées jusque dans leurs fondements, les villages livrés aux flammes, et les malheureux habitants emmenés en esclavage. Les moissons furent détruites sur pied, et les vignes et les oliviers arrachés de la terre. Tout le pays, jusqu'aux faubourgs de Séville, fut entièrement dévasté. Le manque de machines de guerre empêcha Alphonse VII d'entreprendre le siége de cette capitale; il continua ses déprédations jusques au rocher de Gibraltar, et revint ensuite à Tolède chargé d'un immense butin.

Les mêmes succès ne couronnaient pas partout les armes des chrétiens. Le vieux roi d'Aragon, non satisfait de la prise de Saragosse, avait réduit Jaen et Mequinenzor, et continuait à ravager le territoire des Maures. Un jour, s'étant séparé de son corps d'armée, suivi seulement de trois cents cavaliers, il tomba dans une embuscade. Préférant la mort à la honte, il s'élança dans les rangs ennemis, et, après avoir immolé un grand nombre de musulmans, il tomba couvert de blessures. Sa troupe suivit son exemple et fit des prodiges de valeur; quelques-uns parvinrent à s'ouvrir, l'épée à la main, un passage à travers l'ennemi. Ainsi périt Alphonse I, roi de Navarre et d'Aragon, après avoir régné pendant trente ans et avoir remporté vingt-neuf batailles contre les musulmans. Les royaumes de Navarre et d'Aragon, qui avaient été réunis par ses armes, furent séparés à sa mort : la Navarre fut gouvernée par Garcias, l'un de ses parents; l'Aragon reconnut les prétentions de son frère Ramire.

Alphonse VII, roi de Castille et de Léon, après son heureuse expédition dans le midi de l'Espagne, avait été salué du titre d'empereur par tous les princes d'Espagne. Voulant mériter cet honneur par de nouveaux exploits, il fit, de concert avec Garcias, roi de Navarre, une irruption dans l'Andalousie. Les deux rois chrétiens pillèrent et brûlèrent les villes et les villages, et convertirent en un désert cette fertile contrée. La forteresse d'Oraja, sur les

frontières de la Castille et de Grenade, fut enlevée après un siége de six mois; Coria dut aussi se soumettre à leurs armes; Mora, que les Maures avaient prise récemment, rentra sous le pouvoir des chrétiens. Après ces succès, les rois de Navarre et de Castille, aidés des nombreuses escadres de France, de Gênes et de Pise, investirent la forte place d'Alméria sur la côte de Grenade. L'armée chrétienne attaqua les fortifications; la flotte, commandée par Raymond, comte de Barcelone, bloqua la ville et empêcha que les Africains ne la secourussent. Après une défense vigoureuse, la ville fut emportée d'assaut; la garnison, forte de vingt mille hommes, se retira dans la citadelle et obtint une capitulation. Alméria fut obligée de reconnaître l'autorité du roi de Castille; et ses trésors, fruits de la piraterie, furent distribués aux soldats.

Alphonse revenu en triomphe dans la Castille, ne s'y reposa pas long-temps. Passant encore une fois les montagnes de la Sierra-Moréna, il réduisit l'importante forteresse d'Andujar. Il visita un moment Tolède, et recommença la campagne avec l'espoir d'achever la conquête de l'Andalousie. Dans un engagement qui eut lieu près de Jaen, il défit une nombreuse armée de Maures, et ses derniers jours furent embellis par la victoire. Une violente dyssenterie arrêta sa brillante carrière: il expira dans un village en revenant de Tolède.

Dans le partage qu'Alphonse fit de son royaume, A. D. 1157.

son impartiale tendresse pour ses enfants, lui fit nommer pour son successeur au trône de Castille, Sanche, l'aîné de ses fils, et le plus jeune, Ferdinand, à celui de Léon. Une assemblée nationale avait ratifié cet arrangement pendant la vie de ce monarque, et, après sa mort, les droits des deux princes furent reconnus. Les fils d'Alphonse donnèrent l'exemple rare d'une amitié que l'ambition ou la jalousie ne troublèrent jamais. Les Maures, profitant de la mort d'Alphonse, reprirent toutes les conquêtes qu'il avait faites dans l'Andalousie, et firent flotter encore une fois l'étendard de Mahomet sur les tours d'Andujar. Le roi de Castille arrêta bientôt leurs progrès, et, par une défaite sanglante, leur prouva qu'il avait hérité des talents militaires de son père. Sa mort suivit de près sa victoire, et l'enleva à l'amour de son peuple. Le souvenir de ses vertus et l'influence de son fidèle ministre don Guiterez de Castro, firent monter sur le trône son fils Alphonse, à peine âgé de trois ans.

La minorité d'Alphonse fut troublée par les prétentions des familles de Lara et de Castro, qui aspiraient toutes deux à la régence. Ces rivalités produisirent une guerre civile : les Castro furent expulsés et déclarés rebelles; Nugnez de Lara gouverna la Castille avec un pouvoir absolu. Il fit épouser à Alphonse, Éléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre. Ferdinand de Castro, protégé par le roi de Léon, revint à la tête d'une armée, défit Nu-

gnez de Lara et le retint prisonnier. Alphonse prit alors les rênes du gouvernement.

Ce prince faible et irrésolu s'engagea dans des guerres malheureuses avec les rois chrétiens de Léon, d'Aragon et de Navarre : les préparatifs formidables des Maures l'obligèrent enfin à solliciter l'assistance de ces mêmes monarques. Quelques historiens prétendent qu'Alphonse, par jalousie et pour faire attribuer à lui seul toute la gloire de cette victoire, engagea le combat et fut mis en déroute par les Maures; quelques autres assurent que ce monarque, soutenu par le roi d'Aragon, fit une campagne heureuse : il paraît certain qu'ils se rendirent maîtres de la place forte de Cuença. Pendant ce temps, Ferdinand, roi de Léon, poursuivait les Maures avec succès; et son fils Sanche, à la tête d'une armée formidable, ravageait aussi leurs possessions.

Une des transactions du règne d'Alphonse VIII, dont les résultats furent le plus heureux, fut le mariage de sa fille Berengara avec son cousin Alphonse, fils et successeur de Ferdinand, roi de Léon. Cette alliance entre les deux couronnes de Castille et de Léon amena leur réunion. La paix entre les rois chrétiens de l'Espagne ne leur avait jamais été plus nécessaire. Depuis 1129 jusqu'en 1149, l'Afrique avait été le théâtre d'une sanglante révolution. Les Almohades, tribu fanatique et d'origine arabe, qui habitait les régions montagneuses de l'Atlas,

avaient éteint la dynastie des Almoravides. Ils avaient réduit toutes les places fortes et avaient pris Maroc, en 1149; presque tous ses habitants avaient péri pendant le siége. Ishak, le dernier monarque africain de la race des Almoravides, avait été mis à mort par le conquérant. Abdoulmoumen, de la tribu des Almohades, monta sur le trône de Maroc; et après un règne vigoureux et brillant, pendant lequel il réprima de fréquentes révoltes, surmonta toute opposition, et réduisit sous son autorité le royaume de Grenade, que possédait un prince almoravide, ce roi Abdoulmoumen fut surpris par la mort au moment où il méditait la conquête entière de l'Espagne. Doué d'un jugement sain et d'un esprit audacieux, ce prince possédait toutes les qualités nécessaires au guerrier et à l'homme d'état. Rien ne fut négligé pour l'éducation de ses enfants: les maîtres les plus habiles les instruisirent dans les lettres et dans les sciences, tandis que lui-même les formait dans l'art de la guerre et du gouvernement. Son caractère aurait été parfait s'il ne l'eût point souillé par des cruautés (1).

A. D. 1160. Abdoulmoumen eut pour successeur son fils Abi-Jakoub, qui, aussitôt après son avènement au trône, voulut réaliser les projets de son père, la conquête de l'Espagne. Il débarqua avec une armée de

---

(1) Pour les détails de cette révolution d'Afrique, voy. Cardonne, tome 2, liv. 4.

trois cent mille hommes, sur les côtes de l'Andalousie, et réduisit le royaume maure de Séville sous son obéissance. Des troubles le rappelèrent en Afrique; aussitôt qu'ils furent apaisés, il revint en Espagne en 1184, et fut tué dans une bataille contre les chrétiens.

A la mort de ce monarque, son fils aîné Jakoub monta sur le trône de Maroc. Les troubles qui agitèrent encore une fois l'Afrique, l'empêchèrent de rien entreprendre contre les chrétiens, avant que la tranquillité de son royaume fût rétablie; il passa ensuite en Espagne, où il obtint quelques succès. Alphonse réclama le secours des rois de Navarre et d'Aragon; un vain désir de gloire lui fit risquer la bataille avant que ses alliés l'eussent rejoint. Une défaite fut la conséquence de sa présomp- A. D. 1195.
tion : après avoir fait des prodiges de valeur, Alphonse eut beaucoup de peine à s'échapper. Les historiens arabes et espagnols diffèrent sur plusieurs circonstances relatives à cette bataille, et particulièrement sur le nombre des chrétiens qui y périrent, nombre que les Arabes ont fort exagéré; mais ils s'accordent sur la défaite totale du roi de Castille et sur la date du combat (1).

Alphonse leva de nouvelles troupes; Jakoub fit venir de nouveaux renforts de l'Afrique; une se-

---

(1) Voy. Cardonne, tome 2, p. 315, qui paraît avoir fait ces recherches avec beaucoup de soin.

conde bataille fût également fatale aux chrétiens, et le roi de Maroc, après avoir ravagé la Castille, mit le siége devant Tolède. La force de cette place, défendue par la nature du terrain et par des ouvrages réguliers, déjoua tous ses efforts. Il leva le siége après dix jours de tentatives infructueuses, dévasta les environs et revint en Andalousie. Il recommença la campagne en 1198, et pénétra jusque dans les Asturies; sa présence étant nécessaire en Afrique, il conclut un traité de paix avec les chrétiens. Il mourut un an après, dans la quarante-neuvième année de son âge, et la quinzième de son règne.

Mehemmed-el-Nasir, son fils, lui succéda : moins heureux ou moins habile que ses prédécesseurs, il perdit en peu de temps toutes les provinces qu'ils avaient acquises en Espagne. Ce monarque, voulant illustrer son règne par l'entière soumission de la péninsule, rassembla toutes les troupes que l'Afrique put lui fournir. Suivant les historiens arabes, Mehemmed-el-Nasir conduisit en Espagne une armée de six cent mille hommes, et tous s'accordent à dire que cette grande expédition épuisa la population guerrière de Maroc et de Fez. Les chrétiens virent la nécessité d'opposer une forte digue à ce torrent dévastateur. Les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon formèrent une étroite alliance : l'histoire n'indique pas les motifs qui empêchèrent les rois de Léon et de Portugal de se joindre à cette honorable coalition.

Le onzième et le douzième siècle étaient l'âge des croisades : le fanatisme religieux et l'esprit militaire de ce temps, après avoir fait périr plus d'un million de chrétiens dans les plaines de l'Asie, furent dirigés vers un but plus utile, celui de protéger les royaumes de l'Europe contre l'agression des Mahométans. Rodrigue, archevêque de Tolède, traversa l'Italie et la France; il représenta les dangers auxquels l'Espagne était exposée avec tant de vérité, que sa pieuse éloquence, soutenue par les exhortations du pape Innocent III, attira en Espagne cinquante mille fantassins et douze mille cavaliers. Le roi d'Aragon réunit aussi ses troupes. Le roi de Castille ordonna une levée en masse : Tolède fut le rendez-vous général des armées combinées.

Le 20 juin 1210, les chrétiens, formés en trois divisions, sortirent de Tolède. La première ville qu'ils attaquèrent fut Malacon; ils l'emportèrent d'assaut, et massacrèrent tous ses habitants. Ceux de Calatrava, afin d'éviter le même sort, capitulèrent à la condition de pouvoir se retirer avec leurs effets. Les croisés allemands et français, privés du pillage sur lequel ils comptaient, firent éclater leur mécontentement, et il fallut toute la fermeté du roi de Castille pour les empêcher de violer le traité. Leur ardeur pour une entreprise qui ne réalisait pas l'espoir qu'ils avaient conçu de s'enrichir des dépouilles des infidèles, s'évanouit rapidement. Les prières et les remontrances ne purent les retenir; ils quittèrent le

camp espagnol, et repassèrent les Pyrénées. Arnauld, archevêque de Narbonne, et Thibaud de Blacon, furent les seuls d'entre eux qui restèrent sous l'étendard de la croix. Les Espagnols, malgré cette défection, continuèrent leurs victoires, et réduisirent la ville d'Alarcon, où ils furent rejoints par le roi de Navarre, dont l'armée était plus redoutable par sa bravoure que par le nombre des soldats.

Les Maures, informés de la marche de l'armée chrétienne, occupaient les principaux passages de la Sierra-Moréna. Le roi de Maroc espérait ainsi forcer les Espagnols à la retraite, ou bien à s'exposer à être battus s'ils s'engageaient dans ces défilés. Les chrétiens évitèrent cette alternative. Un pâtre les guida par un chemin inconnu aux Maures; du sommet de la montagne ils aperçurent, près du Guadalquivir, vers Andujar et Jaen, toute la plaine couverte des tentes innombrables des Africains. Ils y établirent leur camp, dans une position avantageuse qu'ils fortifièrent. Les Maures les croyaient bien éloignés lorsqu'ils aperçurent ce camp vis-à-vis d'eux. Les chefs chrétiens donnèrent deux jours de repos à leurs soldats épuisés de fatigue, et, le troisième jour, ils
16 juillet 1210. s'avancèrent en ordre de bataille au-devant de l'ennemi. Don Diégo de Haro commandait l'avant-garde, et don Gonsalvo de Nugnez le corps d'armée. L'arrière-garde était sous les ordres du roi de Castille; les rois de Navarre et d'Aragon commandaient les ailes. Les Maures, placés près de Tolosa, avaient tendu

de fortes chaînes de fer devant leurs rangs, et attendaient l'ennemi avec fermeté. Le miramolin, ou roi de Maroc, tenait le koran d'une main, et son sabre de l'autre : le roi de Castille fit placer la croix en tête de l'armée chrétienne; et ces deux monarques rappelèrent à leurs soldats que ce jour devait irrévocablement fixer les destinées de l'Espagne.

Le centre des chrétiens commença l'attaque; l'aile droite et l'aile gauche, conduites par les rois de Navarre et d'Aragon, chargèrent avec impétuosité. Trois fois ils s'efforcèrent de rompre la ligne des Africains, et trois fois ils furent vigoureusement repoussés; des troupes fraîches réparant à chaque instant les pertes des musulmans, firent céder le terrain aux chrétiens. La bataille parut dès-lors perdue. Le roi de Castille voyant son armée au moment d'être anéantie, s'écria qu'une mort glorieuse était tout ce qui lui restait à espérer. Les représentations de l'archevêque de Tolède, qui lui montrait que le salut de ses troupes dépendait de sa conservation, ne parvinrent que très-difficilement à l'empêcher de se jeter dans les rangs de l'ennemi. Ce généreux mépris de la vie contribua à ramener la victoire sous ses drapeaux. Les Espagnols, excités par le désespoir de leur souverain, firent un dernier et terrible effort : ils forcèrent les rangs des Africains, et répandirent de tous côtés l'épouvante et la mort. Le champ de bataille fut jonché; les soldats africains prirent la fuite, et le roi de Maroc se réfugia à Jaen.

La bataille de Tolosa fut des plus sanglantes et des plus décisives. Les Espagnols diminuèrent leur gloire en dissimulant les pertes qu'ils avaient faites. Leurs historiens, attribuant cette victoire à un miracle, voudraient nous persuader que dans un combat aussi opiniâtre les chrétiens ne perdirent que vingt-cinq des leurs (1). Les mêmes écrivains portent à cent quatre-vingt-cinq mille le nombre des Maures qui périrent dans l'action, et il ne paraît pas qu'ils aient exagéré, puisque les historiens arabes déplorent amèrement cette défaite, qu'ils regardent comme une des principales causes de la dépopulation de l'Afrique, et de la chute de l'empire mahométan en Espagne. Sans entrer dans des détails particuliers, ils disent que de six cent mille hommes qui composaient l'armée du roi de Maroc, un très-petit nombre seulement retourna en Afrique.

Le pouvoir des Almohades venait de s'anéantir pour toujours dans les plaines de Tolosa. Cette conquête des chrétiens ne fut pas d'abord d'une grande importance (2) : ils ramenèrent à Tolède une armée affaiblie par le fer de l'ennemi, par la famine et par

---

(1) Ce nombre est indiqué dans les lettres d'Alphonse au pape. Cardonne, avec raison, le regarde comme incroyable. Cardonne, tome 2, p. 327.

(2) L'inactivité des chrétiens après une victoire aussi décisive est une preuve qu'ils ne l'obtinrent pas sans éprouver de grandes pertes.

les maladies. Le butin fut partagé, et, après avoir signé un traité d'alliance, les rois de Navarre et d'Aragon revinrent dans leurs royaumes.

Une sage politique dirigea les derniers actes du règne d'Alphonse. Obligé de suspendre ses opérations militaires pour réparer les maux que la famine faisait souffrir à ses sujets, il laissa les Maures s'épuiser par des dissensions domestiques. Peu après la défaite de Tolosa, le roi de Maroc partit pour l'Afrique; quelques-uns des chefs de son armée se révoltèrent, et s'emparèrent de toutes ses possessions espagnoles. Un de ses frères, nommé Zeid, prit le titre de roi de Valence. Méhemmed, son oncle, fut proclamé roi de Cordoue. Séville secoua entièrement le joug des Almohades, et devint le partage d'un chef arabe.

Ces dissensions fournirent aux chrétiens une occasion favorable d'étendre leurs conquêtes. Les rois de Castille et de Léon se mirent en campagne et se rendirent maîtres d'Alcantara. La mort arrêta les projets d'Alphonse : ce monarque expira dans la cinquante-neuvième année de son âge, et dans la cinquante-sixième de son règne, après avoir nommé pour son successeur son fils Henri, et la reine A. D.
Éléonore régente du royaume. 1214.

Les états de Castille ratifièrent la volonté de leur roi, et Henri monta sur le trône à l'âge de onze ans. La reine mourut peu de temps après, et laissa ce jeune prince sans protection. Sa minorité fut

troublée par les prétentions que sa sœur Berengara et la maison de Lara avaient à la régence. Les intrigues des Lara l'emportèrent, et l'assemblée nationale confia le soin du gouvernement à don Alvaro de Lara. La mort prématurée de Henri, qui périt d'un coup de tuile que lui lança, en jouant, un de ses jeunes compagnons, mit fin aux vues ambitieuses de ce ministre.

Berengara, fille d'Alphonse VIII et sœur du dernier monarque, avait été mariée au roi de Léon. Le pape avait cassé leur mariage; mais les états de Castille déclarèrent légitime leur fils Ferdinand, et donnèrent la couronne à ce prince qui avait alors seize ans.

Ferdinand, auquel la reconnaissance de la postérité accorda le titre de saint, monta sur le trône aux acclamations de ses sujets. Le commencement de son règne fut agité par les intrigues du dernier régent Alvaro de Lara, qui avait excité le roi de Léon à prendre les armes contre son fils. Le couronnement de Ferdinand fut interrompu par la nouvelle fâcheuse que son père et ses sujets rebelles s'avançaient pour le combattre. Les nobles de Castille résolurent de défendre leur roi : ils assemblèrent en toute hâte un corps de cavalerie : le roi de Léon, abandonnant son odieux projet, se réconcilia avec son fils; la mort d'Alvaro, qui arriva bientôt après, rendit cette réconciliation durable.

Le mariage de Ferdinand avec Béatrix, fille de

Philippe, duc de Souabe, et qui venait d'être élevé au trône impérial de Germanie, flatta l'orgueil des Castillans. Ferdinand voulut mériter par ses exploits l'honneur d'une telle alliance. Sa première campagne, il est vrai, n'illustra pas son nom; après avoir perdu au siége de Réquéna une grande partie de son armée par la famine et les maladies, il fut forcé d'abandonner cette funeste entreprise. Cette disgrace fut bientôt effacée par de brillants succès. Le roi maure de Valence, et plusieurs chefs de l'Andalousie, se reconnurent ses vassaux : après avoir ravagé pendant dix ans les royaumes de Grenade, de Murcie et les pays adjacents, il ramena ses troupes enrichies par le pillage des territoires mahométans. Les fortifications de Jaen résistèrent à ses efforts, et il fut forcé de lever le siége. Pendant ce temps, son père, le roi de Léon, remporta près de Mérida une victoire signalée sur les Maures : il expira, peu de temps après, dans un pélerinage qu'il fit à Saint-Jacques de Compostelle. Ferdinand avait été déclaré son successeur, dans une assemblée des états. Alphonse avait cependant légué ses possessions à ses deux filles, Sancha et Dulcia. La prudente modération de ces princesses les fit renoncer à leurs droits au trône et préférer les douceurs de la vie privée. La couronne de Léon fut placée sur la tête de Ferdinand, roi de Castille.

CHAPITRE VIII.

Puissance des musulmans en Espagne. — Esprit de chevalerie. — L'Aragon est dévasté par les Maures, et Valence par les chrétiens. — Ceux-ci prennent Cordoue. — Abou-Said usurpe le trône de Grenade. — Prise de Séville par les chrétiens. — Mort de Ferdinand. — Son caractère. — Règne d'Alphonse-le-Sage. — Héroïsme de don Garcias de Gomez. — Le roi de Maroc fait une irruption en Espagne. — Don Nugnez de Lara est défait et tué. — L'archevêque de Tolède éprouve le même sort. — Malheurs d'Alphonse. — Révolte de son fils Sanche. — Règne de Sanche. — Tariff est enlevé aux Maures — Magnanimité de don Gusman. — Mort de Sanche. — Son caractère. — — Règne de Ferdinand. — Gibraltar est enlevé aux Maures. — Mort de Ferdinand. — Règne d'Alphonse XI. — Troubles de Grenade. — Guerre entre les chrétiens et les Maures. — Abi-Hassan, roi de Maroc, envahit l'Espagne. — Son armée est défaite, et son fils est tué. — Le roi de Maroc est défait, et deux autres de ses fils périssent dans la mêlée. — Algésiras est enlevé aux Maures. — Mort et caractère d'Alphonse XI.

La réunion des royaumes de Castille et de Léon sous le sceptre de Ferdinand prépara la grandeur future de l'Espagne. Plus de cinq siècles s'étaient écoulés depuis que les chrétiens, renfermés dans les rochers des Asturies, s'étaient rangés sous la

bannière de Pélage. Les descendants des conquérants arabes, ruinés par leurs divisions, étaient tombés sous la domination des princes africains : les limites de leur empire s'étaient resserrées graduellement; et lorsque Ferdinand réunit les couronnes de Léon et de Castille, les possessions des Musulmans d'Espagne se réduisaient au royaume de Grenade, aux provinces de Murcie et de Valence, et à une partie de l'Andalousie.

L'esprit de chevalerie était alors dans sa plus grande vigueur, surtout en Espagne. Les guerres continuelles, la rapine, et l'anarchie, suite inévitable du système féodal, l'enthousiasme qu'excitaient les croisades; toutes ces causes avaient donné naissance à la chevalerie dans plusieurs contrées de l'Europe. Le pouvoir limité du souverain ne suffisait pas pour garantir des insultes ou de la tyrannie le faible et l'opprimé. La valeur et la générosité de quelques particuliers pouvaient seules les protéger contre une injuste agression. La valeur, l'humanité, la courtoisie, la justice et l'honneur furent considérés comme les vertus des vrais chevaliers. Leur épée était bénie par les ministres de la religion; ils se préparaient à l'auguste cérémonie de leur réception par la prière et le jeûne; c'était au nom de Dieu, de saint George, et de l'archange Saint-Michel, qu'ils étaient armés chevaliers. Ils devaient repousser l'oppresseur, protéger les femmes, les orphelins, les ecclésiastiques hors d'état

de porter les armes pour leur propre défense, et combattre les infidèles. Dans ces temps modernes, on considère la chevalerie comme une institution absurde et extravagante; mais les mœurs des différents âges comme celles des différentes nations sont produites par les circonstances; et nos ancêtres eurent, aussi-bien que nous, des motifs qui déterminaient leurs actions et leurs coutumes. Les désordres des temps féodaux fournissent une excuse pour cette institution; et dans aucun pays le pouvoir du souverain n'était plus limité, et la licence des sujets moins assujettie aux lois, qu'ils ne l'étaient alors en Espagne. Au milieu de ces scènes continuelles de guerre et de brigandage, chaque guerrier ne se croyait redevable qu'à son épée du pays dont il s'était emparé, ou des dépouilles qu'il avait partagées. Méprisant l'autorité du souverain et celle des lois, la mesure seule de son pouvoir ou de sa force réglait uniquement ses actions (1). La péninsule entière était couverte de déprédateurs; les chrétiens et les Musulmans pillaient leurs propres frères aussi-bien que les ennemis de leur foi. Pour diminuer les maux que causait cette anarchie, il fallait réveiller des sentiments presque éteints d'humanité, de justice et d'égards mutuels, et ce fut le but de l'institution de la chevalerie.

---

(1) Pour les effets et l'origine de la chevalerie, voy. St-Palaye, Mém. sur l'ancienne Chevalerie.

Plusieurs associations de chevaliers s'étaient formées en Europe, et avaient obtenu d'être érigées en ordres. Ces ordres étaient généralement distingués par le nom du saint qu'ils avaient choisi pour leur patron, par celui de quelques-uns des mystères de la religion, ou bien de l'endroit où ils avaient fixé leur résidence. Les ordres d'Espagne étaient ceux de San-Jago, de Calatrava et d'Alcantara. Le premier avait été institué vers la fin du douzième siècle, sous les auspices d'Alphonse IX, et avait obtenu la sanction du pape Alexandre III. Le grand objet de la chevalerie étant de repousser les infidèles et les perturbateurs de l'ordre public, une semblable institution, dans des temps où le pays ouvert était ravagé par les Musulmans et opprimé par les chrétiens, ne pouvait manquer de partisans et d'admirateurs. L'ordre de San-Jago était devenu si considérable, qu'il possédait au treizième siècle huit commanderies, deux cents prieurés, et beaucoup d'autres bénéfices, et pouvait mettre en campagne mille hommes armés, lesquels, avec leurs écuyers, formaient un corps nombreux de cavalerie. Le revenu immense et les forces dont le grand-maître de l'ordre de San-Jago pouvait disposer lui donnaient une importance et une autorité qui ne cédaient qu'à celles du roi. Les ordres de Calatrava et d'Alcantara, quoique moins opulents que celui de San-Jago, étaient nombreux et richement dotés. L'enthousiasme militaire et religieux caractérisait ces institutions. Si le

but religieux des croisés était d'enlever Jérusalem au pouvoir des Musulmans, les chevaliers d'Espagne pouvaient exercer leur valeur sur les ennemis de leur foi sans sortir de leur territoire. Le fanatisme qui animait les Arabes qui marchèrent sous l'étendard de Tarik et de Musa, semblait avoir passé dans l'ame des chrétiens, et leur inspirait une ardeur et une énergie auxquelles les faibles descendants de ces premiers conquérants ne pouvaient résister.

Le génie actif et pénétrant de Ferdinand se servit de cet enthousiasme pour détruire les Musulmans et étendre les limites de son royaume. En Andalousie, quelques chevaliers, sous la conduite de don Antonio, frère du roi, se trouvant enveloppés par les infidèles, les mirent en déroute, et tuèrent leur général. Ferdinand, voulant profiter de l'ardeur de ses sujets, se mit en campagne, et s'empara d'Ubéda. Des chagrins domestiques lui firent suspendre ses opérations de guerre : Béatrix, sa femme, mourut à Toro pendant que Ferdinand pressait le siége d'Ubéda : accablé par la douleur de cette perte, une année se passa sans qu'il pût songer à de nouveaux exploits. Cette inaction ne servit qu'à faire mieux ressortir l'éclat des campagnes suivantes : au commencement de janvier 1236, il mit le siége devant Cordoue.

Mentewekul-ben-Houd, roi de Grenade, était à Écija avec un des corps de son armée. Ce monarque espérait réduire sous son obéissance toutes les possessions des Maures en Espagne et en former un seul

royaume, dont les forces alors suffisantes pourraient résister aux chrétiens. L'émir arabe, ou prince de Valence, avait fait une incursion dans l'Aragon, et désolé le pays. Le roi d'Aragon usa de représailles; il dévasta le territoire de Valence, et menaça la capitale. Ben-Houd résolut alors d'attaquer l'Aragon; il s'était déja avancé jusques à Mérida, lorsqu'il fut assassiné par des conspirateurs. La mort de ce prince fut une perte irréparable pour les Maures, qui n'avaient plus de chef assez habile pour s'opposer au torrent de calamités qui se précipitait sur leur empire.

Cet événement consterna les habitants de Cordoue et ne leur laissa plus d'espoir. La ville était bloquée; les murailles déja ébranlées allaient bientôt céder aux efforts des assaillants. La famine et le fer des chrétiens les menaçaient d'une égale destruction, et ce double danger les fit capituler (1). Ceux qui refu- 29 juin 1236.
sèrent de vivre sous le gouvernement des chrétiens eurent la facilité de se retirer avec leurs effets; la majorité d'entre eux consentit à rester sous la domination de leurs nouveaux maîtres. Les Musulmans possédaient Cordoue depuis cinq cent vingt-deux ans lorsqu'elle dut se soumettre aux Espagnols. La principale mosquée fut solennellement purifiée et donnée au culte chrétien; le roi de Castille et de Léon se reposa dans le magnifique palais que le grand

(1) Cardonne, tom. 3, p. 96.

Abdalrahman avait fait construire trois siècles auparavant.

Il est impossible d'exprimer quelle fut la douleur des Musulmans lorsqu'ils apprirent la reddition de Cordoue. Cette ville était depuis long-temps la capitale de leur empire en Espagne. Nous avons déja dit quelle fut sa splendeur : malgré la décadence du pouvoir de ses possesseurs, elle était encore la ville la plus riche, la plus vaste et la plus peuplée de la péninsule. L'esprit superstitieux des Arabes attachait la durée de leur règne à la conservation de Cordoue; sa perte ne fut pas le seul malheur qu'éprouvèrent les Musulmans. Le roi d'Aragon avait ravagé la province de Valence, défait l'émir et massacré ses troupes. Après ce succès, il assiégea Valence. Des Français, sous la conduite de Pierre Aimille, évêque de Narbonne, et une troupe de cavaliers anglais, vinrent le rejoindre sous les murs de cette ville. Soutenus par ces renforts, les chrétiens commencèrent leurs attaques; les fossés furent comblés; les machines de guerre ébranlèrent les murailles, tandis que les Maures s'occupaient à construire de nouvelles fortifications au-dedans de la place. Une flotte venue d'Afrique ne réussit pas à faire passer dans la ville les troupes et les provisions qu'elle avait à bord. Les habitants de Valence, après avoir éprouvé tous les maux que la famine entraîne, furent obligés de consentir à une capitulation qui leur permit de se retirer avec leurs effets.

Aussitôt après la prise de Cordoue, Ferdinand épousa en secondes noces la fille du comte de Ponthieu : ce mariage fut célébré à Bordeaux. L'insolence d'un sujet rebelle et puissant força Ferdinand à revenir en Espagne. Ce monarque n'eut pas plus tôt vaincu Don Diégo de Haro, qu'il recommença à combattre les Musulmans. Après l'assassinat de Mentewekul-ben-Houd, roi de Grenade, Méhemmed-Abou-Said, de la tribu arabe d'Alhamares, qui était venu d'Arabie en Afrique et de là en Espagne, parvint à persuader aux habitants de Jaën, de Cadix et de quelques autres villes, de le proclamer leur souverain. Les habitants de Grenade suivirent leur exemple, et le nouveau monarque fixa dans cette ville le siége de son gouvernement. Afin d'établir sa réputation parmi ses sujets, Abou-Said chercha l'occasion d'enlever aux chrétiens quelqu'une de leurs possessions. Apprenant que le gouverneur de Martos et toute sa garnison étaient sortis de la place pour ravager le territoire des Maures, le roi de Grenade se présenta à l'improviste devant cette forteresse. L'épouse du gouverneur, douée de beaucoup de courage et de résolution, fit fermer les portes de la ville, et disposa tout pour une défense vigoureuse. Toutes les femmes, animées par son exemple, montèrent sur les remparts, jetèrent des pierres et de la poix bouillante sur les assiégeants, et combattirent avec tant de vigueur et d'opiniâtreté, qu'elles donnèrent aux chrétiens le temps de venir les secourir.

Abou-Said fut contraint à la retraite : il conclut peu après une trève avec le roi de Castille et de Léon. Les hostilités recommencèrent aussitôt qu'elle fut expirée. Ferdinand ravagea l'Andalousie ; son frère Alphonse, moins heureux, fut défait par Abou-Said sur le territoire de Grenade. Ferdinand prit, peu de temps après, la ville d'Arjona ; et Alphonse ayant pénétré une seconde fois dans le royaume de Grenade, mit le siége devant cette capitale. Le roi de Castille s'y rendit pour diriger les opérations ; mais la saison trop avancée les força d'abandonner cette entreprise et de retourner à Cordoue. Dans la campagne suivante, Ferdinand ravagea toute la frontière des Maures, et porta le fer et la flamme jusque dans les murs de Grenade. Jaën, qui avait si souvent résisté aux efforts des chrétiens, fut investi. La nature du terrain, les fortifications, et la valeur de la garnison, rendaient ce siége extrêmement difficile : le roi de Castille commençait à désespérer du succès, lorsqu'un incident favorable le rendit maître de cette place.

Une révolte avait éclaté dans Grenade ; Abou-Said, dont la vie était menacée par ses sujets, vint se réfugier dans le camp de ses ennemis. Il conjura Ferdinand de prendre sa défense, et proposa pour bases du traité de lui céder la ville de Jaën, de rendre foi et hommage au roi de Castille, de suivre avec ses troupes l'étendard de ce monarque en temps de guerre, et de lui abandonner la moitié de

ses revenus. Ferdinand, satisfait de ces conditions, après avoir pris possession de Jaën, fournit des troupes à Abou-Said, et le rétablit sur le trône de Grenade.

Cet événement fut de la plus grande importance pour les chrétiens d'Espagne. Ferdinand, n'ayant plus rien à craindre d'Abou-Said, et pouvant au contraire employer les forces de ce roi contre les autres princes musulmans, résolut de tourner ses armes contre Séville. Cette ville, située au milieu d'une plaine fertile et arrosée par le Guadalquivir, comptait dans ses murs vingt-quatre mille familles arabes de différentes tribus. La fertilité surabondante des environs, la pureté de l'air, la rendaient également agréable aux naturels du pays et aux conquérants. Fondée par les Phéniciens, elle s'était étendue et fort embellie sous les Romains : elle avait été la demeure des rois goths avant qu'ils se fixassent à Tolède; et elle était devenue la capitale d'un royaume distinct après la chute des Omniades en Espagne. Tel était l'état de Séville lorsque Ferdinand entreprit de la rendre aux chrétiens. Le roi maure, prévoyant l'attaque, fit de grands préparatifs pour la repousser. Il rassembla beaucoup de chevaux, d'armes et de provisions de toute espèce. Les plus braves d'entre ses sujets s'armèrent en sa faveur; de nombreuses cohortes vinrent d'Afrique au secours de leurs frères. Ferdinand fit aussi des dispositions dignes d'une entreprise dont il connaissait

les difficultés et l'importance. Treize grands vaisseaux et plusieurs petits bâtiments furent construits et équipés sous la direction de Raymond Boniface, l'un des plus habiles marins de ce temps. La grandeur de ces vaisseaux de guerre nous ferait maintenant sourire de pitié; elle fut cependant suffisante pour exciter l'admiration des chrétiens et frapper de terreur les mahométans. L'armement ne fut pas seulement béni par le clergé; sa libéralité en fit tous les frais : il accorda un tiers de ses revenus pour aider à détruire le pouvoir des infidèles. Le vingtième jour d'août 1247, le roi de Castille et de Léon se présenta devant Séville et l'investit par terre, tandis que sa flotte la bloquait du côté de la rivière, et empêchait que les secours de l'Afrique ne pussent y parvenir. Les assiégés firent de vigoureuses sorties, et cherchèrent vainement à incendier la flotte. Ils parvinrent à la fin à détruire les ouvrages des assiégeants et à brûler leurs machines. Les maladies commençaient à faire d'affreux ravages dans l'armée des Espagnols; ils étaient découragés par la longueur et les difficultés du siége; et Ferdinand lui-même commençait à douter du succès, lorsque Abou-Said arriva dans le camp du monarque chrétien avec un corps d'élite. Ce renfort ranima les espérances des Espagnols : les habitants de Séville virent avec indignation l'étendard du Christ et celui de Mahomet déployés dans le même camp, et réunis pour opérer leur destruction. Ce

sentiment redoubla leurs forces; et bien qu'ils fussent assaillis par les deux armées combinées, ils firent une longue et glorieuse résistance. L'automne se passa en attaques très-vives, mais qui ne décidèrent rien. Le peuple de Séville espérait que la rigueur de l'hiver forcerait les assiégeants à se retirer; mais Ferdinand était résolu à se rendre maître de la ville, et ses soins infatigables surmontèrent toutes les difficultés. Des provisions abondantes furent distribuées aux soldats; il établit son camp dans la plaine, pour y passer le quartier d'hiver, et les malheureux habitants de Séville perdirent l'espoir de le voir s'éloigner.

Le retour du printemps donna aux troupes une nouvelle ardeur : le siége fut vivement pressé et l'impossibilité de bloquer entièrement la ville suggéra un nouveau plan d'opérations. Le vaste circuit de Séville, qui ne permettait pas aux troupes de s'étendre sur toute la ligne, facilitait l'entrée des convois. L'amiral conçut le projet hardi de détruire le pont de bateaux construit sur le Guadalquivir, et de couper par ce moyen toute communication entre la ville et le faubourg de Triana. Cette entreprise eut un plein succès. Un assaut général fut aussitôt commandé; les chrétiens escaladèrent les murs et renversèrent ce qui s'opposait à leur passage; jusqu'à ce que, se réunissant sur un même point d'attaque, les habitants, avec un courage que la famine n'avait pu affaiblir et que le danger n'é-

branlait pas, repoussèrent les assaillants. Le combat fut opiniâtre et meurtrier; les chrétiens se retirèrent avec une grande perte. Cependant la famine faisait des progrès effrayants, et les habitants virent enfin l'impossibilité de tenir plus long-temps. Après quelques négociations, ils acceptèrent la capitulation dictée par le vainqueur : les citoyens se retirèrent avec leurs effets : les villes de St-Lucar Niébla et d'Aznal Farach furent abandonnées aux Maures : Séville et les cités dépendantes du royaume furent livrées aux chrétiens. Le vingt-deux décembre 1248, après un siége de seize mois, Ferdinand fit son entrée triomphale dans Séville; plus de cent mille individus, dédaignant de vivre sous un gouvernement chrétien, quittèrent à regret cette ville; quelques-uns se retirèrent dans celles que possédaient encore les Maures, le plus grand nombre passa en Afrique.

Les chrétiens et les Maures étaient également fatigués de la guerre; aucun événement important n'eut lieu avant l'année 1250, époque à laquelle Ferdinand reprit la campagne et se rendit maître de Médina Sidonia et de plusieurs autres places. Ayant détruit les forces des musulmans d'Espagne, ce prince voulut porter ses armes en Afrique. Il sollicita Henri III, roi d'Angleterre, de se joindre à lui; le refus que lui fit ce monarque ne le détourna pas de son projet. Il pressa les préparatifs avec son infatigable activité, et parvint à rassembler la flotte la plus

considérable qui fût jamais sortie des ports chrétiens de l'Espagne. La santé de Ferdinand avait été ruinée par des travaux et des soucis continuels; ses forces physiques ne répondaient plus à la vigueur de son esprit, que l'excès du mal n'avait pu même affaiblir. Héros chrétien, il donna dans ses derniers moments l'exemple de la piété et du courage : il mourut d'une hydropisie. Ferdinand fut de tous les rois chrétiens celui qui porta les plus rudes coups à l'empire musulman d'Espagne. Sa mémoire fut long-temps chère au peuple; et plus de quatre siècles après sa mort, son nom fut, à la sollicitation du roi et des états d'Espagne, mis au nombre des Saints par le souverain pontife.

Le sceptre de Ferdinand passa à son fils Alphonse, surnommé le Sage, épithète qu'il mérita plus par ses connaissances littéraires, que par son habileté dans les affaires politiques. Les Arabes avaient introduit le goût des sciences et des lettres en Espagne, tandis que le reste de l'Europe était encore plongé dans l'ignorance et la barbarie : les chrétiens avaient à la longue imité leur exemple; et pendant l'obscurité du moyen âge, la littérature, chez les Espagnols, malgré les guerres dans lesquelles ils étaient constamment engagés, égala et surpassa même celle des peuples voisins. Alphonse avait consacré une partie de sa vie à l'étude des sciences : il était un des plus grands mathématiciens de l'Europe, et les tables astronomiques qui portent

son nom ont prouvé ses talents. Les erreurs de son administration, et les malheurs qu'il ne sut point prévenir, firent dire que, constamment occupé des choses du ciel, il avait négligé celles de la terre. Son règne, commencé sous d'heureux auspices, fut, il est vrai, moins prospère que ne semblaient le présager les victoires récentes de son père, qui venait d'humilier les ennemis de sa couronne. Ferdinand avait entretenu ses sujets dans l'espoir que le trône de Fez et de Maroc, que les disciples de Mahomet avaient élevé en Afrique, serait un jour renversé par les chrétiens : l'enthousiasme religieux leur avait fait supporter des guerres qui devaient accélérer la ruine des musulmans, et l'appât d'un nouveau butin avait animé le soldat. Les Espagnols virent avec dépit leur monarque abandonner l'expédition d'Afrique, et dépenser tous les revenus de la couronne pour soutenir une vaine concurrence au trône de Germanie.

Les succès qu'Alphonse obtint sur les Maures d'Espagne jetèrent quelque éclat sur les premières années de son règne. Xérès, Arcos et Lébrixa ouvrirent leurs portes aux chrétiens. Deux ans après, Alphonse fit une incursion dans l'Algarva, et s'empara de plusieurs villes ou forteresses qui appartenaient à différents chefs arabes. Méhémet-Abou-Saïd, roi de Grenade, s'était reconnu le vassal de Ferdinand, et avait concouru avec lui à la prise de Séville; il renouvela ce traité avec Alphonse, ce qui n'empêcha

pas le monarque chrétien de violer son territoire. Cette infraction porta Abou-Saïd à former une alliance avec le roi de Murcie, et à lui demander des secours. Alphonse se disposait à commencer la campagne, lorsqu'il fut prévenu par les deux rois maures qui se rendirent maîtres de Xérès, Arcos, Médina-Sidonia, San Lucar et Ronda. Don Garcias de Gomez, gouverneur de la citadelle de Xérès, déploya dans cette occasion un courage admirable. Les soldats qui composaient sa petite garnison étaient tous tombés à ses côtés; seul, et couvert de blessures, il combattit et soutint pendant long-temps les efforts des assaillants. Les Maures, frappés d'admiration à l'aspect d'une telle valeur, résolurent de sauver sa vie: ils parvinrent à l'enlever de dessus les remparts au moyen de harpons et de crocs, et le guérirent ensuite de ses blessures.

Aussitôt qu'Alphonse apprit les succès de ses ennemis, il entra dans le royaume de Grenade, détruisit plusieurs villes et fit beaucoup de ravage. Les deux rois maures, pressés de tous côtés par les armes des chrétiens, renouvelèrent leurs demandes à la cour de Maroc, mais ils n'en purent obtenir que quelques troupes légères, et le roi de Castille reprit aisément les places dont ils s'étaient emparés. On fit courir le bruit que l'Afrique envoyait de puissants renforts. Les rois de Castille et d'Aragon furent également alarmés, et formèrent une alliance. Le roi d'Aragon tourna ses armes contre la Murcie, et prit

plusieurs villes d'assaut, tandis qu'Alphonse désolait encore une fois le territoire de Grenade. Les Maures implorèrent vainement les secours de l'Afrique; Abou-Said se voyant réduit à la dernière extrémité, entra en négociation avec le roi de Castille. Le vainqueur dicta les termes du traité. Le roi de Grenade s'engagea à payer à Alphonse un tribut annuel de deux cent cinquante mille écus, et à joindre ses forces à celles de Castille afin d'opérer la conquête de Murcie.

A. D. 1284. Après la signature de ce traité avantageux, Alphonse se présenta devant la ville de Murcie, qui, privée de tout secours, dut se rendre aux chrétiens. Le roi fut déposé; et son frère, Méhémed-Aben-Hout, fut placé sur le trône à la condition de rendre hommage à la couronne de Castille, et de payer un tribut du tiers de ses revenus.

Le règne d'Alphonse avait été heureux jusqu'alors; l'ambition démesurée de ce monarque et les troubles qui agitèrent sa famille, obscurcirent ces courts moments de gloire. La rébellion de son frère, l'infant don Philippe, qui se réfugia avec ses partisans à la cour de Grenade, fut un événement plus fâcheux pour Alphonse qu'important pour l'état; ils se réconcilièrent peu de temps après. Alphonse éprouva un chagrin plus réel: il s'était flatté de monter sur le trône d'Allemagne, et avait prodigué ses trésors dans cette vaine poursuite; l'avidité des princes allemands avait épuisé ses coffres en lui

promettant sans cesse de protéger son élection. Pour faire réussir ce projet extravagant, il avait sacrifié les ressources qui devaient servir à expulser les Maures de l'Espagne, et ses espérances se trouvaient finalement anéanties par l'élection de Rodolphe, duc de Souabe, fondateur de la maison impériale d'Autriche.

Pendant qu'Alphonse briguait en Allemagne des suffrages qu'il ne put obtenir, le roi de Grenade saisit cette occasion favorable de secouer le joug de la Castille, et invoqua les secours du miramolin qui avait déja résolu la conquête de l'Espagne. Ce monarque africain équipa une flotte nombreuse, et s'embarqua avec une armée considérable. Ayant jeté l'ancre dans la baie de Gibraltar, il prit possession des forteresses de Tariff et d'Algésiras qui lui avaient été cédées par son allié le roi de Grenade. Suivi de soixante-dix mille hommes de cavalerie et d'une infanterie proportionnée à ce nombre, il ravagea le pays qui est entre le Guadalquivir et la Guadiana. Don Nugnez de Lara était alors à Écija; il courut avec ses troupes à la rencontre de l'ennemi; succombant sous la supériorité du nombre, sa témérité ne lui valut qu'une mort glorieuse: sa tête fut envoyée au roi de Grenade comme le premier trophée du miramolin (1). Don Sanche, archevêque de To-

(1) Cardonne, tome 3, p. 130.

lède, aussi téméraire et aussi malheureux, attaqua les forces du roi de Grenade, qui mettait tout à feu et à sang dans les environs de Jaën. Ce prélat avait réuni les troupes de Tolède, de Madrid, de Guadalaxara et de Talavéra, et marchait en Andalousie pour atteindre l'ennemi. Les principaux officiers de son armée voulaient attendre qu'ils eussent opéré leur jonction avec Don Lopez de Haro qui conduisait un fort détachement. L'archevêque ne voulant pas partager la gloire, rejeta leur conseil et fit engager le combat. La valeur de ce prélat ne put réparer son imprudence: il périt dans la mêlée, et son armée fut mise en pleine déroute (1). Don Lopez de Haro arriva immédiatement après l'action et chargea les Maures; la nuit, qui survint, l'empêcha de réparer les malheurs de cette journée.

Les affaires prenaient pour les chrétiens un aspect peu favorable. L'arrivée du roi de Maroc en Espagne, et les succès qui couronnaient ses premières armes, avaient excité une fermentation générale parmi les mahométans. Ceux de Valence se révoltèrent contre Don Jaime ou Jacomo, roi d'Ara-

(1) Cardonne dit que l'archevêque tomba vivant entre les mains de l'ennemi, et que les maures d'Afrique et ceux d'Espagne se disputant la possession d'un prisonnier aussi illustre, le prélat perdit la vie pendant ce débat. Cardonne, tome 3, p. 132.

gon, et battirent l'armée que ce monarque employa contre eux pour les soumettre. Le chagrin termina les jours de Jacomo; son règne avait été long et glorieux, et il avait remporté trente batailles sur les musulmans. A. D. 1276.

Ferdinand de la Cerda, fils aîné d'Alphonse, se préparait à marcher en Andalousie à la tête de toute la chevalerie de Castille pour réparer les revers des chrétiens. Sa mort, qui arriva dans ce moment difficile, ouvrit à son frère Sanche la carrière de l'ambition et de la gloire. Ce prince prit le commandement de l'armée; profitant de l'expérience que les défaites récentes des chrétiens lui avaient acquise, il harcela l'ennemi et évita avec soin une bataille rangée. Ses manœuvres habiles affaiblirent insensiblement les Maures; et le roi de Grenade étant obligé de s'éloigner des murs de Jaën, le miramolin conclut une trève et retourna en Afrique.

Alphonse revint d'Allemagne au moment où cette trève expirait, et il recommença les hostilités par l'attaque d'Algésiras. Le siége fut conduit par son fils, l'infant don Pédro, qui investit la place par mer et par terre. Cette entreprise n'eut aucun succès; la flotte chrétienne fut battue par celle du roi de Maroc, et don Pédro leva le siége.

Alphonse devait éprouver encore de plus grands malheurs. Les applaudissements et la popularité que les premiers exploits de Sanche lui avaient mérités, favorisèrent ses projets de révolte; impatient de

monter sur le trône, il ne se fit aucun scrupule de trahir ses devoirs de fils et de sujet. Dans la vaine poursuite d'une couronne impériale, Alphonse avait épuisé les revenus de son royaume; les besoins de l'état, joints à sa propre imprudence, lui firent adopter des moyens très-dangereux pour réparer ses finances. Le mécontentement du peuple seconda les vues de Sanche: il réunit à Valladolid une assemblée des états, et, après leur avoir représenté les malheurs du royaume sous le jour qui convenait le mieux à ses projets, il fut investi de l'autorité royale sous le titre de régent.

Cet événement produisit une guerre civile qui dura pendant deux ans. L'esprit audacieux de Sanche l'avait rendu l'idole de l'armée; son excessive libéralité lui avait gagné l'amour du peuple. Les villes les plus considérables de Castille et de Léon lui ouvrirent leurs portes, et les nobles embrassèrent sa cause. Alphonse voyant la défection de ses sujets, invoqua les secours du roi de Maroc. Soit compassion, soit politique, ce monarque s'arma pour la défense d'un roi chrétien et passa en Espagne à la tête de son armée. Peu après son arrivée, les deux rois eurent une entrevue dans laquelle ils concertèrent leur plan d'opérations. Les partisans d'Alphonse se réunirent aux troupes du miramolin et assiégèrent Cordoue. La valeur de la garnison et celle des habitants déjouèrent les efforts des assiégeants: ceux-ci se lassèrent, à la fin, d'une entreprise peu profitable, et

l'arrivée de don Sanche força le roi de Maroc à se retirer en Afrique après avoir rendu Alphonse encore plus criminel aux yeux de ses sujets, par une alliance monstrueuse et inutile.

Les successeurs de saint Pierre étaient alors au plus haut période de leur puissance: l'autorité du souverain Pontife rendit à Alphonse ce qu'il avait vainement attendu des armes du roi d'Afrique. Sanche fut menacé des foudres du Vatican; il se soumit aussitôt et sollicita son pardon. La mort d'Alphonse, qui A. D.
arriva peu après, rendit à Sanche les royaumes de 1284.
Léon et de Castille.

Le nouveau monarque fut bientôt appelé dans les camps: le roi de Maroc avait fait une nouvelle tentative en Espagne, et s'était présenté devant Xérès; l'intrépide valeur de la garnison et des habitants l'en avait repoussé. Sanche avait acquis le surnom de brave dès ses premiers faits d'armes; il montra que sa prudence égalait son courage. Se reposant sur la force et la fidélité de la ville assiégée, il resta à Séville avec son armée, ne voulant pas hasarder un combat dont les suites pourraient être fatales à son royaume. A la fin, perdant tout espoir de prendre Xérès qu'il assiégeait depuis six mois, le miramolin se rembarqua pour l'Afrique. Sa retraite s'effectua avec beaucoup de difficulté: les chrétiens auraient pu la rendre impossible et commencer dès-lors la destruction des infidèles; mais les succès de Sanche furent interrompus par des troubles intérieurs qui

mirent son trône en danger, et diminuèrent les avantages que ce royaume eût retirés des talents militaires de son monarque.

Lors de l'élévation de Sanche, les droits des infants de la Cerda, fils de son frère aîné Ferdinand, avaient été entièrement négligés. Le dernier testament d'Alphonse léguait à son plus jeune fils don Juan les villes de Séville et de Badajoz, et les terres qui en dépendaient; Sanche ayant convoqué une assemblée des états, leur représenta que la séparation de ces deux villes était préjudiciable aux intérêts du royaume, et blessait la dignité du trône; et il déclara positivement qu'il s'opposerait de tous ses moyens à ce que l'on divisât le royaume.

Don Juan résolut de soutenir ses prétentions par les armes; son beau-père don Lopez de Haro, un des nobles les plus puissants de la Castille, embrassa la cause des révoltés, et les nombreux vassaux de la famille de Haro obéirent aux ordres de leur chef. Dans une entrevue que les conspirateurs eurent avec le monarque qu'ils avaient insulté, Sanche exigea que don Lopez lui livrât les forteresses. Ce sujet orgueilleux ne lui répondit qu'en portant la main à son épée; son insolence fut le signal de sa mort. Les nobles qui entouraient leur souverain, jaloux de son honneur, se levèrent avec violence, et plongèrent leur épée dans le sein de cet audacieux rebelle. Don Juan, qui se trouvait présent, fut arrêté et mis en prison.

Le sort de ces chefs n'éteignit pas le feu de la révolte. Le frère et le fils de don Lopez de Haro s'échappèrent du territoire de Castille, et obtinrent du roi d'Aragon qu'il soutînt les droits des infants de la Cerda. Une grande partie de l'Andalousie se déclara en leur faveur; ces deux provinces mirent sur pied une armée de cent mille hommes. Le courage de Sanche se montra supérieur au danger dont il était menacé; et l'activité et la vigueur suppléèrent au petit nombre de ses troupes. Il marcha avec célérité à la rencontre du roi d'Aragon qui se retira à son approche; Sanche le poursuivit et ravagea ses possessions jusques en deça de l'Èbre. La réduction de Badajoz étouffa la révolte; mais le massacre des habitants, après qu'ils eurent capitulé, déshonore la mémoire de Sanche, qui encouragea ou toléra une telle infraction aux lois de la guerre.

Après qu'il eut châtié ses sujets rebelles et qu'il eut rétabli la tranquillité dans son royaume, le roi de Castille tourna ses armes contre ses ennemis extérieurs. Jousouf, qui venait de monter sur le trône de Maroc, avait fait des préparatifs pour une invasion en Espagne; ses flottes furent totalement défaites par les escadres réunies de Castille et de Gênes; Sanche, profitant de ce premier avantage, investit la forteresse de Tariffa qui était située sur une éminence à peu de distance de Gibraltar; après un siége assez long, il arracha cette place importante aux A. D.
infidèles. 1292.

Cette conquête fut bientôt après en grand danger d'être perdue. La générosité de Sanche lui avait fait rendre la liberté à son frère don Juan. Quatre années d'emprisonnement n'avaient point éteint l'ambition de ce prince; il leva de nouveau l'étendard de la révolte, et réunit quelques partisans. L'approche du roi de Castille fit dissoudre cette association, et don Juan chercha un asile à la cour du roi de Maroc. Il implora l'assistance de ce monarque, qui lui confia le commandement de son armée. Ils débarquèrent sur les côtes de l'Andalousie et assiégèrent Tariffa. Tous les efforts que tentèrent les Maures furent rendus infructueux par la valeur et la vigilance de la garnison et l'héroïsme du gouverneur Don Alonzo de Gusman, qui immortalisa son nom par un trait sublime de patriotisme. Son fils était tombé au pouvoir des Maures; ceux-ci le chargèrent de chaînes et l'exposèrent sous les murs du fort, en prévenant que la reddition seule de la place pourrait lui sauver la vie. Dans cette épreuve cruelle, Don Gusman, étouffant la voix de la nature, ne laissa point apercevoir la plus légère émotion, et répliqua seulement que la crainte de perdre son fils, la seule joie qu'il eût au monde, ne lui ferait jamais trahir son honneur et son pays. Les Maures, exaspérés par sa fermeté, immolèrent aussitôt ce jeune infortuné. Les historiens dont le témoignage est le plus authentique, racontent ainsi ce fait; quelques écrivains représentent don Juan comme le principal acteur

de cette horrible tragédie, et affirment qu'il plongea lui-même le poignard dans le sein du jeune Gusman. Don Juan avait en effet le commandement suprême, et il n'est pas probable que cet acte atroce soit arrivé sans son ordre ou sa permission. Les Maures, désespérant de la réduction d'une place défendue par un homme aussi intrépide et aussi dévoué à son pays, levèrent le siége, et, après avoir livré Algésiras au roi de Grenade, retournèrent en Afrique. Don Juan, n'osant pas se présenter devant le roi de Maroc après le mauvais succès d'une entreprise qu'il avait présentée comme infaillible, se réfugia à la cour de Grenade.

Pendant onze années que Sanche régna sur Castille et Léon, la continuité des guerres étrangères et domestiques ne lui permit pas un moment de déposer les armes. Sa santé ne put soutenir d'aussi rudes travaux. Il s'aperçut qu'il approchait de sa fin, et il chercha les moyens d'assurer sa couronne à son fils Ferdinand, dont la jeunesse allait être exposée aux factions qui avaient si long-temps agité le royaume. Il convoqua une assemblée nationale et y fit ratifier son testament qui nommait Ferdinand pour son successeur et sa femme Marie régente du royaume. Sanche mourut à Tolède dans la quarante-cinquième année de son âge et la douzième A. D. 1295.
de son règne. Ce monarque était sévère et impérieux, magnanime et libéral : sa valeur et sa prudence furent un juste sujet d'éloges. On n'eut à lui repro-

cher que trop d'ambition : il s'honora par les consolations qu'il donna au brave et malheureux don Gusman.

L'avènement de Ferdinand au trône de Castille et de Léon ranima les factions que les mesures vigoureuses de son père avaient étouffées. Cette noblesse turbulente, qui s'était si souvent révoltée contre un monarque guerrier, ne put souffrir qu'un enfant à peine âgé de dix ans exerçât sur elle l'autorité d'un souverain. Les Maures soutinrent les prétentions de don Juan : on s'assura cependant de la soumission de ce dernier, du moins pour quelque temps, en lui restituant ses honneurs et ses biens : on fit aussi des concessions aux familles de Haro et de Lara; et quelques villes frontières furent cédées au Portugal afin de conserver la paix avec cette puissance. Marie, voulant prévenir une guerre civile, résigna la régence à Henri, troisième fils de Ferdinand le Saint.

Une ligue formidable avait été formée par les rois de France, d'Aragon et de Portugal pour soutenir Alphonse de la Cerda, petit-fils d'Alphonse X : le roi de Grenade, espérant profiter des dissensions des chrétiens, appuyait les droits de ce prince; don Juan, flatté de l'espoir de posséder le royaume de Léon, était entré dans cette coalition dont le but était de détrôner son neveu.

Le peu d'habileté d'Alphonse de la Cerda fit échouer les projets des confédérés. Il avait été pro-

clamé roi de Castille par les armées de Portugal et d'Aragon; s'il s'était dirigé vers la capitale, il aurait pu s'en rendre maître et écraser le parti de Ferdinand qui n'était point préparé à se défendre. Mais au lieu d'adopter cette mesure décisive, il consuma son temps devant la ville de Majorque qu'il espérait réduire : la longueur du siége épuisa la patience des alliés; les maladies affaiblirent l'armée et il fallut abandonner cette entreprise. Alphonse de la Cerda ne réussit pas mieux dans la péninsule, malgré les succès de ses alliés. Le roi de Grenade occupait l'Andalousie; le régent lui livra bataille et fut repoussé : il eut la faiblesse de signer un traité par lequel il s'engageait au nom du jeune roi à remettre Tariffa au pouvoir du roi de Grenade. La reine mère, Marie, protesta contre cette clause déshonorante : les états du royaume applaudirent à sa fierté et convoquèrent une assemblée nationale qui annula le traité et déclara la guerre au roi de Grenade.

L'incapacité de Henri pour les affaires du gouvernement était alors généralement reconnue; et Marie prenait une influence plus marquée à mesure que celle du régent s'affaiblissait dans l'esprit public. Ce fut sous ses auspices que la paix fut conclue avec la cour de Lisbonne, et scellée par le double mariage de Ferdinand et de sa sœur avec la fille et le fils du roi de Portugal. Elle parvint aussi à repousser les Maures hors des murs de Jaën.

Marie, dans ses démêlés avec le roi d'Aragon,

montra la même élévation d'ame et le même courage qui lui avaient fait refuser de livrer Tariffa aux Maures. Le roi d'Aragon, après avoir ajouté de nouvelles recrues à son armée, avait recommencé les hostilités en ravageant la Murcie et en se rendant maître d'Alicante. Des troubles intérieurs le rappelèrent dans son royaume; il offrit de rendre toutes ses autres conquêtes, à condition qu'Alicante resterait sous sa domination. La reine refusa, et ne voulut admettre d'autres bases du traité que l'entière restitution des places qu'il avait prises.

Afin d'obliger le roi d'Aragon de souscrire aux conditions qu'elle avait dictées, Marie réunit toutes les forces de la nation; les nobles la suivirent à Valladolid et soutinrent ses intérêts. Don Juan, dominé par la peur, abandonna l'espoir de régner sur Léon, et renouvela son serment de fidélité : la mort du régent délivra Marie d'un rival intrigant et perfide. L'autorité de cette reine semblait désormais assurée, lorsque le roi son fils voulut tenir lui-même les rênes du gouvernement : la faiblesse de sa conduite prouva combien l'appui qu'il refusait lui était encore nécessaire. Malgré les conseils et les représentations de sa mère, il prit le roi de Portugal pour arbitre entre lui et le roi d'Aragon : sa décision fut telle que Marie l'avait prévue. La Ségura, qui traverse la province de Murcie, fut choisie pour limite de leurs domaines; et le pays au nord de cette rivière, ainsi que la ville importante d'Alicante, fut séparé du

royaume de Castille. On donna aux infants de la Cerda plusieurs villes en apanage. Toutes ces concessions ne réussirent point entièrement à calmer l'esprit de faction : don Juan et les familles de Haro et de Lara menacèrent souvent de troubler l'état.

Le règne de Ferdinand ne nous offre qu'une suite presque continuelle de discordes et d'intrigues : un seul événement remarquable le fixe dans l'histoire. Dans un moment de paix intérieure, Ferdinand marcha contre les ennemis de sa religion et surprit la forteresse de Gibraltar, que les musulmans possédaient depuis leur première conquête d'Espagne. A. D. 1310. Ne pouvant réussir à enlever celle d'Algésiras, il écouta les propositions du roi de Grenade, et, satisfait d'un tribut en argent, il conclut la paix avec ce monarque.

Ce fut vers cette époque que la persécution des Templiers attira l'attention de l'Europe. Le crime dont on les accusait n'est point avéré; et il y a lieu de croire qu'on en voulait surtout à leurs grandes richesses. En France, plusieurs d'entre eux subirent le dernier supplice, sans que l'on eût acquis aucune conviction de leur culpabilité, et que l'on eût même voulu employer les formes juridiques. Un décret du pontife romain abolit leur ordre dans toute l'Europe, et donna leurs biens aux chevaliers de saint Jean de Jérusalem. Les conciles d'Espagne eurent plus d'équité et de politique; ils examinèrent avec impartialité les accusations dont on chargeait cet ordre,

et les chevaliers furent déclarés innocents. Cette décision, tout honorable qu'elle était, ne pouvait défendre que leur réputation, car le décret du saint-siège pour la dissolution de l'ordre était formel. Les états-généraux d'Espagne représentant que les guerres continuelles qu'ils soutenaient contre les disciples de Mahomet les assimilaient aux chevaliers de saint Jean de Jérusalem, obtinrent de garder les dépouilles des Templiers, afin d'être plus en état de continuer leur croisade contre les Maures.

A. D. 1312. La mort de Ferdinand, qui arriva dans la vingt-septième année de son âge et la dix-septième de son règne, laissa la couronne de Castille et de Léon à son fils, encore enfant, Alphonse XI. La minorité de ce jeune roi favorisa les factions; afin de prévenir une guerre civile que la rivalité de ses deux oncles don Juan et don Pédro allait faire éclater, ils furent tous deux adjoints à la régence. La reine Marie vivait encore; elle refusa le titre et l'autorité de régente qu'on lui offrait, et consentit seulement à veiller sur l'éducation de son petit-fils, et à former son esprit.

La régence, objet de l'ambition de don Juan et don Pédro, leur laissa peu de moments de repos. Après la paix que Ferdinand conclut avec les Maures, Muley Méhémed, roi de Grenade, fut assassiné et son royaume bouleversé par des guerres civiles et des révolutions successives. Azar, son plus jeune frère, et le chef des conspirateurs, s'empara de la

couronne; les citoyens de Grenade l'expulsèrent et mirent sur le trône Ismaël, fils d'une des sœurs du dernier monarque. Azar implora la protection du roi de Castille. Don Pédro mit en pleine déroute les troupes d'Ismaël, et continua ses ravages jusques aux portes de Grenade. L'année suivante, Ismaël, ne pouvant résister aux chrétiens, eut recours au roi de Maroc, et lui abandonna Algésiras, Amiada et plusieurs autres places fortes, pour l'attacher à son parti.

La nouvelle de cette coalition fit prendre des mesures vigoureuses aux deux régents, afin de prévenir l'ennemi. Ils mirent toutes les forces de la Castille sur pied, séparèrent leur armée en deux corps dont chacun d'eux prit le commandement, et envahirent le territoire des Maures. Don Pédro ouvrit la campagne par le siége et la prise de Tiscar; don Juan, pendant ce temps, s'avança vers la capitale. Ils se réunirent alors, et parurent sous les murs de Grenade. Après être restés deux jours rangés en ordre de bataille sans qu'il leur fût possible d'attirer les Maures hors de la ville, les deux princes commencèrent leur retraite. Don Juan conduisait l'avant-garde, et don Pédro l'arrière-garde. Le roi de Grenade avait pris ses mesures; il sortit à la tête de son armée et de celle du roi de Maroc pour harceler les chrétiens et leur couper la retraite. Ceux-ci étaient tellement épuisés par la chaleur et la soif, qu'ils étaient hors d'état de porter leurs armes. Le

roi de Grenade ne laissa point échapper une occasion aussi favorable ; il attaqua l'arrière-garde des Castillans; les premières colonnes vinrent la soutenir, et le combat devint général. Les deux régents, voulant ranimer le courage de leurs soldats, se précipitèrent et périrent dans les rangs ennemis. L'historien Mariana, dont le récit est adopté par Cardonne, dit que don Juan et don Pédro, bien qu'ils combattissent en désespérés, ne reçurent aucune blessure, et tombèrent épuisés de chaleur, de soif et de fatigue ; et que la mort de ces deux princes fut la seule perte qu'éprouvèrent les chrétiens. La vanité des Espagnols a dû adopter cette version, mais elle ne mérite aucune croyance : il paraît prouvé, d'après les circonstances de cette action, que les régents furent enveloppés dans le massacre des Castillans. Quelques-uns s'échappèrent à la faveur de la nuit. Le roi de Grenade se rendit maître de Guiscar et de Martos : les habitants furent passés au fil de l'épée ou vendus en esclaves. Ce dernier succès devint fatal au vainqueur. Parmi les captives que l'on avait faites à Martos, une jeune femme d'une beauté extraordinaire était tombée au pouvoir du gouverneur d'Algésiras ; le roi de Grenade la lui enleva. Le gouverneur résolut de se venger et de sacrifier le tyran qui l'avait privé d'une si belle conquête. D'accord avec Osman, commandant de l'armée, il fit assassiner le monarque. L'adresse et la présence d'esprit du gouverneur de la ville conservèrent

la couronne à Méhemmed, fils d'Ismaël. Il fut proclamé roi de Grenade au milieu des acclamations du peuple; et les conspirateurs échappèrent par la fuite au châtiment qui leur était réservé.

Pendant que les Maures dévastaient les possessions des chrétiens, et faisaient un désert des champs fertiles de l'Andalousie, les royaumes de Castille et de Léon étaient en proie aux factions et à l'anarchie. La mort des deux régents avait réveillé les prétentions de quatre puissants compétiteurs : don Philippe, oncle du jeune roi; don Juan Emmanuel, qui avait épousé la fille du roi d'Aragon, et commandait sur les frontières de la Murcie; don Juan, fils du dernier régent, et que la perte d'un œil avait fait surnommer le déformé; et don Alphonse de la Cerda, qui, après avoir aspiré vainement à la couronne, faisait valoir ses droits à la régence. Chacun de ces prétendants, soutenu par un nombre considérable de vassaux et de partisans, était indifférent sur le choix des moyens qui pouvaient les faire parvenir à leur but. Méprisant également ceux de conciliation que leur offrait la prudente Marie, et les foudres que lançait le saint-siége pour réprimer leurs désordres, ces princes rivaux employaient la fraude et la force pour se vaincre l'un l'autre.

Le fantôme qu'ils poursuivaient avec tant d'acharnement s'évanouit devant eux. Alphonse, chez qui l'intelligence avait devancé l'âge, prit à quinze ans les rênes du gouvernement, et son autorité fut re-

connue dans une assemblée nationale tenue à Valladolid.

Trompés dans leur espoir, ces princes menacèrent encore l'état par leurs intrigues et leur ambition. De nombreuses troupes de bandits profitèrent de ces troubles pour ravager la contrée, et lever des contributions sur les villes et sur les particuliers. Alphonse, suivi d'un petit nombre de soldats, courut de province en province, explora dans les forêts et dans les montagnes les retraites de ces brigands, et fit mettre à mort tous ceux qu'on put saisir. Pendant que le roi s'efforçait de rétablir la tranquillité publique, don Juan le déformé se fit un parti assez nombreux pour braver l'autorité du souverain. Les mesures les plus vigoureuses devenaient nécessaires; Alphonse se décida à se délivrer d'un rival dangereux par un coup aussi décisif que peu honorable. Il lui proposa en mariage sa sœur Éléonore; don Juan, séduit par cette offre avantageuse, se rendit à l'invitation du roi, et fut assassiné dans le palais. Alphonse ne désavoua pas l'ordre qu'il avait donné; il représenta don Juan comme un criminel hors de la protection des lois, et déclara que sa mort seule avait pu prévenir une guerre civile.

Ce moyen violent ne réussit point à ramener la tranquillité; il n'avait détruit qu'un chef de faction, les autres subsistaient encore. Don Emmanuel craignant pour lui-même le sort de don Juan, voulut prévenir le danger et conclut un traité secret avec le

roi de Grenade contre lequel il avait combattu avec tant de succès; il obtint aussi de son beau-père, le roi d'Aragon, la promesse d'être soutenu. Assuré par ces alliances et par le nombre de ses vassaux, il se révolta ouvertement et ravagea les frontières de la Castille.

Alphonse ne souffrait pas que ses ennemis étrangers ou domestiques le bravassent impunément. Il prit aussitôt les armes, et fut victorieux sur mer et sur terre. Les escadres mauresques furent défaites par les flottes de Castille; l'insurrection des villes de Zamora et de Toro fut promptement étouffée et punie avec sévérité. Don Alvaro Nugnez Osorio, qui avait abusé de la confiance du roi, fut poignardé par son ordre au milieu de ses vassaux et des gens de sa suite. Tandis qu'Alphonse, par son énergie, frappait de terreur tous ceux qui s'opposaient à son pouvoir, il se montrait soigneux de se concilier les puissances voisines et de former des alliances utiles à sa couronne. Il sut déterminer le roi d'Aragon à abandonner la cause d'Emmanuel. Son mariage avec la fille du roi de Portugal établit une harmonie parfaite entre les cours de Lisbonne et de Castille. Aucun danger ne paraissant plus à craindre pour l'intérieur du royaume, Alphonse fit des préparatifs immenses pour continuer la guerre contre Grenade et menacer d'une destruction totale le pouvoir des musulmans en Espagne. Le roi maure résolut d'éviter par sa soumission les dangers qui pouvaient ren-

verser son trône, et consentit à se reconnaître vassal de la couronne de Castille, et à payer un tribut annuel de douze mille pièces d'or.

Ces stipulations humiliantes, arrachées par la force, furent violées aussitôt que l'apparence d'un danger immédiat fut évanouie. Le roi de Grenade, impatient de secouer le joug de la Castille, implora les secours de l'Afrique, et se présenta à la cour de Maroc. Il excita l'ambition d'Abi-Hassan, qui occupait alors le trône d'Afrique, en lui représentant combien il était facile de conquérir l'Espagne divisée entre plusieurs souverains, n'ayant point de centre d'union, et étant toujours agitée par les factions d'une noblesse turbulente. Le roi de Fez et de Maroc prêta l'oreille à cette proposition, et envoya son fils Abdulmélek avec un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie. Gibraltar fut livré aux Maures par la trahison ou la lâcheté du gouverneur. Alphonse voulut reprendre cette place importante; mais pendant qu'il en pressait le siége et que tout semblait lui assurer un plein succès, il fut rappelé au centre de ses états pour réprimer une terrible révolte. Don Alonzo, chef de la maison de Haro, don Juan de Lara, et don Emmanuel, avaient pris les armes et se livraient à toute leur fureur. Alphonse, indigné, signa malgré lui un traité avec les Maures, par lequel ils conservaient Gibraltar et étaient affranchis de tout tribut. Le roi de Castille marcha contre les rebelles et les dispersa. Don Alonzo de

Haro fut arrêté dans un de ses châteaux, chargé de chaînes, et conduit devant son souverain qui ordonna sa mort. La fuite précipitée de don Juan de Lara sauva sa vie : ses forteresses furent réduites et ses biens confisqués. La guerre que la Navarre avait entreprise pour soutenir les factieux fut heureusement terminée, et la paix fut conclue aux conditions dictées par le roi de Castille. La sagesse et la modération d'Alphonse se font remarquer dans la conduite qu'il tint envers les rebelles. Son règne avait été constamment troublé par les intrigues et les révoltes de don Emmanuel et de don Juan de Lara. Ils avaient méprisé son autorité et abusé de sa clémence : ses armes les avaient réduits à la dernière extrémité ; il ne les craignait plus, et voulut les éprouver encore une fois en leur offrant leur pardon. Tout espoir de résister au pouvoir du souverain étant éteint, ils acceptèrent avec reconnaissance cette proposition inespérée. On leur rendit leurs honneurs et leurs biens ; et leur loyauté justifia depuis la politique généreuse du monarque. La soumission de ces princes entraîna celle de tous les princes chrétiens de l'Espagne ; et il fut enfin permis au roi de Castille de marcher contre les Maures de Grenade et d'Afrique.

Abi-Hassan, roi de Maroc, avait surmonté tous les obstacles et fait des préparatifs formidables pour l'invasion de l'Espagne : il avait établi à Algésiras et à Malaga des magasins immenses remplis d'armes et de munitions de toute espèce. Son fils Abdulme-

lek, qui était parti pour l'Afrique aussitôt après le traité de paix, revint en Espagne avec une forte armée. Il parvint à échapper à la vigilance de la flotte chrétienne qui croisait dans ces parages pour empêcher son débarquement. Cette expédition fut fatale à son chef. Pendant quelque temps, les chrétiens et les musulmans exercèrent leurs fureurs en dévastant le pays par le fer et la flamme. A la fin, ils commencèrent des opérations décisives : Alphonse remporta une victoire sur les Maures ; une seconde bataille, dans laquelle Abdulmelek fut attaqué à l'improviste, entraîna sa perte et le massacre de toute son armée.

La mort de l'héritier présomptif de la couronne de Maroc répandit l'indignation et la douleur dans toute l'Afrique ; l'espoir de la vengeance et de la victoire put seul tarir les larmes de son père. Les imans, par son ordre, prêchèrent dans toute l'Afrique que les musulmans devaient s'armer pour soutenir la cause de leur religion et de leur roi. Ces peuples fanatiques et avides de butin se levèrent en masse à la voix de leurs prêtres. Abi-Hassan eut bientôt une armée de soixante-dix mille hommes de cavalerie et de quatre cent mille hommes d'infanterie (1). Deux cent cinquante galères et bâtiments de transport furent occupés pendant cinq mois à

(1) Cardonne, vol. 3, p. 174.

transporter en Espagne cette armée immense. La flotte de Castille était stationnée dans le détroit pour s'opposer au passage de l'ennemi ; mais l'infériorité de ses forces rendit ses efforts infructueux : elle combattit et fut dispersée ; quelques galères se réfugièrent dans le port de Tariffa, et l'amiral périt pendant l'action. Les Africains ne rencontrant plus d'opposition effectuèrent leur débarquement. Le roi de Maroc, suivi de ses femmes, de ses enfants et de toute sa cour, conduisait l'arrière-garde de son armée. Le roi de Grenade le rejoignit, et ils commencèrent aussitôt le siége de Tariffa.

Cette forteresse était regardée avec raison comme le boulevard de l'Espagne, et le danger dont elle était menacée effraya Alphonse. Les forces réunies de la Castille n'étaient pas suffisantes pour repousser cette invasion. Alphonse employa le crédit que la reine son épouse avait à la cour de Lisbonne, pour déterminer cette puissance à s'armer pour la défense du christianisme. Le roi de Portugal, convaincu du danger qui menaçait la péninsule, écouta les sollicitations de sa fille et vint se joindre à l'armée de Castille avec toute sa noblesse. La jonction des armées alliées se fit à Séville : Tariffa réclamait leurs efforts. Vingt mille hommes de cavalerie et quarante mille d'infanterie (1), oubliant la supériorité du

(1) Cardonne fait nombre de 14,000 hommes de cavalerie et de 25,000 d'infanterie, tome 3, p. 177.

nombre des ennemis, et se fiant à leur valeur, marchèrent sous les bannières des rois de Castille et de Portugal. Ceux de Maroc et de Grenade ayant eu intelligence de leur approche, s'emparèrent des hauteurs et attendirent l'attaque des chrétiens. Vers le soir les deux armées furent en vue l'une de l'autre; il était trop tard pour que l'action s'engageât, et les
3 nov. 1340. soldats restèrent toute la nuit sous les armes. Le jour suivant, une bataille mémorable eut lieu sur les bords de la petite rivière de Salsada, et donna à celle-ci une grande célébrité. Les troupes de Castille et de Portugal, celles de Maroc et de Grenade, animées par la présence de leurs souverains, combattirent avec une bravoure désespérée. Aucun des corps ne plia; après un acharnement qui dura plusieurs heures, la victoire se déclara à la fin pour les chrétiens. Jamais action ne fut plus sanglante; jamais victoire ne fut plus complète. Deux cent mille musulmans restèrent sur le champ de bataille (1). Quelques historiens réduisent ce nombre de moitié : quoi qu'il en soit, le carnage fut horrible et presque incroyable. Deux des fils du miramolin furent tués, et ce monarque lui-même fut blessé. Son épouse favorite fut faite prisonnière. Son camp et toutes les richesses qu'il renfermait devinrent la proie des chrétiens. Le roi de Maroc s'enfuit

(1) Cardonne, tome 3, p. 180.

précipitamment à Algésiras, d'où il s'embarqua pour l'Afrique. Le roi de Grenade se retira dans sa capitale. Alphonse, après avoir réparé les fortifications de Tariffa et renforcé la garnison, conduisit à Séville son armée victorieuse, enrichie des dépouilles des musulmans et couverte de gloire.

Les campagnes suivantes furent également favorables aux chrétiens. En 1342, la flotte de Castille défit celle des Maures; les deux amiraux de Maroc et de Grenade périrent dans le combat. Ces succès encouragèrent Alphonse à ne plus trouver d'entreprise trop difficile pour ses armes. Il résolut de reduire Algésiras : le siége de cette place exigeait de grands préparatifs, à cause des ouvrages qui la défendaient et de sa nombreuse garnison. Les escadres de Portugal et d'Aragon agirent de concert avec celles de Castille, et bloquèrent l'entrée du port (1), afin d'intercepter les secours qui pouvaient arriver d'Afrique, pendant qu'Alphonse investit la ville par terre. Le roi de Grenade, n'osant pas hasarder une bataille, fit une diversion du côté d'Écija et détruisit la ville de Palma. Alphonse négligea de le poursuivre et continua le siége avec ardeur. Les béliers, les balistes, les catapultes, furent employés continuellement; les premiers à ébranler les fortifications, les secondes à lancer des nuées de flèches et de

(1) Cardonne, tome 3, p. 184.

pierres sur les assiégés (1). Des tours de bois furent construites par les chrétiens et roulées près des murs de la ville : les assiégés parvinrent, au moyen de résine bouillante et d'autres matières enflammées, à y mettre le feu, et détruisirent en peu d'instants l'ouvrage de plusieurs jours. Les canons des Maures, les premiers, suivant quelques historiens, que l'on eût jamais vus en Espagne, avaient un avantage immense sur les machines de guerre des chrétiens qui entendirent avec étonnement ces explosions effrayantes, et en éprouvèrent les cruels effets (2).

Le siége continuait depuis plusieurs mois : la patience des auxiliaires était épuisée : les assaillants n'avaient presque plus de provisions de guerre ; et la famine commençait à se faire sentir dans leur camp aussi-bien que dans la ville. Afin de satisfaire aux demandes de ses alliés et aux besoins de ses troupes, le roi de Castille commanda que l'on fît fondre sa vaisselle et que l'on augmentât la valeur de l'argent. Cette mesure pernicieuse fut prévenue par le patriotisme de ses sujets. Chaque province contribua suivant ses revenus, et envoya de l'argent

---

(1) Pour la description de ces machines, voy. Cheval. Folard. Polyb, tome 2, p. 233, etc.

(2) Quelque surprenant que cela puisse paraître, il est évident que les Maures eurent du canon avant les Espagnols. Voy. Mariana et le dict. de Furetière, au mot *canon*.

et des vivres. La libéralité du pontife romain fut d'un très-grand secours. Un nombre considérable d'illustres volontaires vinrent de France et d'Angleterre se joindre aux assiégeants; et le roi d'Aragon, voulant partager la gloire de ce fameux siége, vint combattre en personne sous les murs d'Algésiras.

Une guerre civile excitée dans Maroc, par l'ambition du fils d'Abi-Hassan, avait jusqu'alors empêché ce monarque de venir au secours de la ville assiégée. Aussitôt qu'il fut parvenu à rétablir le calme dans son royaume, toute son attention se dirigea sur cette place importante. Algésiras était alors la principale clef de l'Espagne : c'était dans son port que s'effectuaient tous les débarquements de l'Afrique; et si les chrétiens parvenaient à s'en emparer, elle devait leur servir de barrière contre les attaques des rois de Maroc. Ces considérations firent faire les plus grands efforts à Abi-Hassan pour prévenir la perte de cette place. Une escadre composée de soixante galères sortit des ports d'Afrique, et, ayant échappé à la vigilance de la flotte chrétienne, elle débarqua un nombre considérable de troupes à Gibraltar. Le roi de Castille n'en fut pas plus tôt informé qu'il alla à leur rencontre, et les battit complètement. Cette victoire décida du sort d'Algésiras. Après avoir soutenu le siége pendant vingt mois, la garnison, diminuée par la famine, les maladies et les attaques continuelles des chrétiens, se rendit par capitulation. Les soldats et les habitants obtinrent

CHAPITRE IX.

Règne de Pierre le Cruel. — Sa tyrannie. — Guerre heureuse contre les Maures. — Trahison de Pierre envers le roi de Grenade. — Il est expulsé du trône par son frère Henri de Transtamare. — Il est rétabli dans ses états par Édouard, surnommé le prince noir. — Son ingratitude envers Édouard. — Pierre est défait et assassiné par Henri. — Règne de Henri. — Sa mort. — Règne de Jean. — Ses guerres avec le Portugal et l'Angleterre. — Règne de Henri III. — Ligue que forment les nobles. — Guerre avec le Portugal. — Avec les corsaires d'Afrique. — Les chrétiens prennent Tétuan. — Henri fait des préparatifs pour chasser les maures de l'Espagne. — Sa mort. — Son caractère. — Règne turbulent de Jean II. — Guerre funeste entre les chrétiens et les maures. — Troubles de Grenade. — État pitoyable de ce royaume. — Guerres civiles en Castille. — Mort de Jean II. — Règne de Henri IV. — Gibraltar est surpris par les chrétiens. — Henri est déposé en effigie. — Mariage de sa sœur Isabelle avec Ferdinand d'Aragon. — Mort de Henri. — Avènement de Ferdinand et d'Isabelle. — Réunion des couronnes de Léon, de Castille et d'Aragon.

Alphonse XI eut pour successeur à la couronne de Castille son fils Pierre, que son caractère fit surnommer le cruel. Le règne de ce prince commença sous les auspices les plus favorables. La noblesse hautaine avait été forcée de se soumettre, et le pou-

voir des Maures était détruit. Les chrétiens, il est vrai, étaient découragés par la mort de leur monarque; la peste qui chaque jour éclaircissait leurs rangs, les obligea de lever le siége de Gibraltar, et de laisser enfin au royaume de Grenade quelques moments de repos après tant de guerres désastreuses. Les Maures, au lieu de profiter de l'inaction des chrétiens pour réparer les forces et les ressources de leur pays, le fatiguèrent encore par leurs dissensions.

La cruauté de Pierre et l'esprit vindicatif de la reine mère causèrent d'aussi grands désordres en Castille que les révoltes des Maures en excitèrent à Grenade. Alphonse avait eu quatre fils de sa maîtresse favorite la belle Léonora de Gusman, veuve de don Juan de Valasco. L'un d'eux, Henri de Transtamare, se faisait remarquer par ses talents militaires; ils lui servirent dans la suite à venger la mort de sa mère et à monter sur le trône de Castille. Depuis la bataille de Salsada, Alphonse s'était éloigné de la belle Léonora, mais il n'avait point négligé ses intérêts futurs et sa sûreté personnelle. Il lui avait donné en apanage la ville de Médina Sidonia dont il avait augmenté les fortifications et la garnison. La reine, par des promesses insidieuses, parvint à faire quitter à Léonora l'asile où elle pouvait braver le pouvoir royal; à peine fut-elle arrivée dans le palais de la reine que celle-ci lui fit trancher la tête. Henri de Transtamare échappa au sort qu'on

lui réservait, en se réfugiant près du roi de Portugal dont la médiation opéra une réconciliation apparente entre les fils de l'infortunée Léonora et la cour de Castille.

Pierre donnait alors un libre cours à ses passions tyranniques. Avide et sanguinaire, il disposait à son gré des trésors et de la vie de ses sujets. Tant que les grands d'Espagne n'eurent point à se plaindre, les clameurs de la multitude furent méprisées; de nouvelles circonstances leur firent bientôt partager et diriger l'indignation générale.

Pierre avait épousé secrètement dona Maria Padilla : ce mariage fut la source de ses malheurs. La famille de Maria était honnête, mais peu illustre; la nature, pour compenser le défaut de la naissance, avait doué Maria d'une beauté parfaite et d'un esprit supérieur. Ses perfections lui donnaient un empire absolu sur l'esprit de son époux; malheureusement la reine mère avait obtenu pour lui la main de Blanche, sœur de la reine de France. Pierre consentit, pour un moment, à sacrifier son amour à sa politique : il imposa silence à Maria Padilla et célébra publiquement son union avec la princesse. Tandis qu'il partageait son trône avec Blanche, Maria Padilla possédait seule toutes ses affections, et les plus grands honneurs furent prodigués à sa famille. La noblesse en prit de l'ombrage : don Juan d'Albuquerque, favori du roi, voyant son pouvoir diminuer, ne put cacher son mécontentement. Ses

murmures parvinrent aux oreilles du souverain, et pour éviter sa colère il se réfugia en Portugal.

Depuis cette époque, le règne de Pierre ne présente plus qu'une longue suite de tyrannies, de concussions et de cruautés. L'infortunée Blanche fut renfermée dans un cachot : un concile complaisant prononça le divorce; et Pierre célébra, avec une pompe solennelle, ses nouvelles noces avec dona Joanna, sœur de Ferdinand de Castro. Cette reine éprouva bientôt le sort de Blanche et fut répudiée quelques mois après son mariage. Les factions et les intérêts les plus opposés, irrités par la conduite de Pierre, formèrent une ligue contre lui. L'orgueil de la famille de Castro était profondément blessé de l'insulte faite à Joanna : don Juan d'Albuquerque voulait renverser les Padilla : Henri de Transtamare et ses frères Frédéric et Tello avaient à venger le sang de leur mère; et la reine mère, indignée des souffrances de Blanche qui était venue en Espagne sous ses auspices, se joignit à cette conspiration.

Blanche parvint à s'échapper de la prison où elle était renfermée à Tolède, et se réfugia dans la cathédrale. Les habitants, émus de compassion par ses malheurs, embrassèrent sa cause : Henri de Transtamare, informé de leur révolte, vint s'unir à eux et fut reçu avec transport. Pierre se prépara à réduire ces rebelles : l'étendard royal fut élevé dans la ville de Légovia, et une armée considérable s'y rassembla. La première attaque du roi fut dirigée contre Toro

qui s'était déclaré pour Blanche : il fut repoussé de ses murs, et s'avança avec plus de succès vers Tolède. Ayant promis aux habitants d'oublier leur révolte et de rappeler Blanche sur le trône, les portes de cette ville lui furent ouvertes : la crédulité de ces malheureux fut cruellement punie. Pierre viola toutes ses promesses. Les principaux citoyens furent condamnés à mort; et Blanche fut renfermée dans un cachot à Siguenza. La guerre éclata entre la Castille et l'Aragon. Henri de Transtamare, après avoir échappé à la ruine de la conspiration, servit de son épée le roi d'Aragon, et se retira en France lorsque la paix fut conclue.

L'autorité de Pierre semblait alors raffermie; et son trône paraissait ne devoir plus être ébranlé. Les passions cruelles et tyranniques de ce roi excitèrent de nouveaux orages moins faciles à calmer. L'histoire de son règne est toute souillée de crimes. Frédéric, frère de Henri, fut assassiné dans la salle d'audience à Séville : Tello, un autre fils de la maîtresse infortunée d'Alphonse XI, s'échappa au moment où ce farouche tyran devait le faire massacrer. Léonora, tante du roi, fut empoisonnée par son ordre. Un juif, administrateur des finances, expira sur la roue, sans être convaincu d'aucun autre crime que de posséder des richesses immenses dont le roi s'empara; et pour combler la mesure des iniquités de Pierre, les historiens, avec toute probabilité, mais sans preuves certaines, attribuent la mort de l'infortunée

Blanche au poison qu'il lui fit donner. Pendant qu'il sacrifiait à ses funestes passions le bonheur de son peuple, la mort le frappa dans ses plus chères affections : il perdit dona Maria Padilla. La douleur n'amollit point son cœur : la richesse, la vertu, la naissance, furent également fatales à ceux qui les possédaient ; et chacune de ses actions offrit quelque nouvelle preuve de sa perfidie et de sa cruauté.

Pendant les dix premières années du règne de Pierre, le royaume de Grenade avait été en proie à l'anarchie. Abou-Hadjad-Jousef-Ben-Nasir avait été déposé et mis à mort, et la couronne avait été placée sur la tête de son oncle Abil-Gualid, auteur de la révolte. Abil-Gualid fut à son tour précipité d'un trône auquel il n'était parvenu que par des crimes. Idris-Ben-Osman, et les principaux chefs de Grenade, conspirèrent contre lui, et reconnurent son parent Méhémed pour leur souverain. Abil-Gualid se réfugia dans la ville de Ronda qui appartenait au roi de Maroc ; la Castille embrassa sa défense, pendant que Méhémed implorait les secours de l'Aragon. Lorsque la paix fut conclue entre ces deux dernières puissances, Abil-Gualid et le roi de Castille continuèrent de faire la guerre à Grenade. Les chrétiens et les Maures semblaient rivaliser entre eux à qui ravagerait le plus les frontières des deux royaumes. Abil-Gualid, soutenu par ses alliés chrétiens, pénétra dans les murs de Grenade, et ne put effrayer les habitants, ni produire une révolution

en sa faveur. Les Maures dévastaient alors les environs de Jaen; ils revenaient chargés de butin lorsqu'ils furent mis en déroute par l'archevêque de cette
A. D. 1361. ville. Ils furent plus heureux l'année suivante: un corps de trois mille chrétiens voulut surprendre la ville de Cadiz que l'on supposait mal défendue; ils tombèrent dans une embuscade: la plus grande partie des soldats fut massacrée; le grand maître de l'ordre de Calatrava et ses principaux officiers furent faits prisonniers et conduits à Grenade. Méhémed, afin d'apaiser la vengeance de Pierre, les renvoya chargés de présents magnifiques; cet acte de générosité ne calma pas le roi de Castille, qui, étant en paix avec l'Aragon, dirigea toutes ses forces contre le royaume de Grenade.

Pierre envahit le territoire des Maures, s'empara de plusieurs villes, réduisit les villages en cendres, et se livra à toutes les barbaries qu'il jugea propres à réduire ce peuple sous son joug. Méhémed, craignant que ses sujets ne le regardassent comme la cause de toutes ces calamités et ne voulussent acheter la paix en le livrant à son adversaire, se reconnut vassal de la couronne de Castille; il se fit donner un sauf-conduit pour aller à Séville signer le traité de paix et rendre hommage au roi. Le monarque maure fut reçu à la cour de Pierre avec tous les honneurs dus à son rang. On ignore si Pierre avait prémédité l'horrible trahison dont il se rendit coupable, ou si son avarice fut tentée par l'or et les

pierreries dont Méhémed et sa suite étaient couverts. Ce prince, après avoir reçu les promesses les plus flatteuses, fut conduit dans la salle du festin; ici la scène changea: on le chargea de chaînes, et on le jeta dans un cachot. Ce n'était que le prélude de ce que lui réservait Pierre. On le conduisit monté sur un âne dans un champ nommé Tablata où il fut massacré lui et toute sa cour. Quelques historiens affirment que Pierre tua ce roi de sa main (1). Sa tête fut envoyée à Abil-Gualid qui se rendit à Grenade aussitôt qu'il eut reçu cet horrible présent, et fut proclamé roi.

Pierre conclut un traité d'alliance avec Charles, roi de Navarre, que ses vices firent surnommer le Méchant. L'objet de cette coalition était d'attaquer le roi d'Aragon. Charles, dont les vices égalaient ceux du roi de Castille, viola les conditions du traité.

Quoiqu'il fût abandonné par le roi de Navarre, Pierre commença les hostilités. Mais la mesure était comblée; ses scélératesses avaient soulevé les peuples contre lui. Les rois de Navarre et d'Aragon lui opposaient leurs armées; le comte Henri de Transtamare aspirait ouvertement au trône, et la cour de France, par politique ou par ressentiment, soutenait ses prétentions. Après la conclusion de la paix entre l'Angleterre et la France, cette dernière contrée avait été inondée de brigands. Les aventuriers qui s'étaient

(1) Cardonne, tome 3, p. 197, 199.

enrôlés sous les drapeaux anglais refusèrent presque tous de déposer les armes, et continuèrent à vivre de rapine et de brigandage, méprisant également les censures de l'église et l'autorité du roi d'Angleterre (1). Les vues que Henri de Transtamare avait sur le trône de Castille fournirent au roi de France une occasion favorable pour se débarrasser de ces hôtes dangereux. Henri avait sollicité les secours de la France; Charles VI régnait alors; ce monarque employa Bertrand Du Guesclin, l'un des plus habiles généraux de son temps, à engager les cohortes qu'on appelait les compagnons, au service du prétendant de Castille. Du Guesclin était personnellement connu de la plupart des chefs de ces aventuriers; ils admiraient ses talents militaires, et consentirent à suivre ses drapeaux à condition qu'on ne les conduirait pas contre le prince de Galles qui résidait à Bordeaux et gouvernait au nom de son père, Édouard III, les provinces que les Anglais possédaient en France.

Les compagnons se réunirent à Châlons pour aller trouver le pape à Avignon. Ils avaient tous encouru l'excommunication, et voulaient obtenir avant de partir le pardon de leurs fautes et l'argent dont ils avaient besoin pour cette expédition éloignée. Ils demandèrent impérieusement l'absolution et deux cent mille livres. Sa Sainteté leva l'excommunication et refusa de donner de l'argent. Cette soldatesque ef-

(1) Ces bannis étaient connus sous le nom de compagnons.

frénée, mécontente de ce refus, représenta avec assez de bonne foi qu'elle aurait pu se passer de l'absolution, mais que l'argent lui était d'une nécessité absolue. Sa Sainteté, obligée de se rendre à cet argument, accorda la somme demandée. Les troupes, sanctifiées par sa bénédiction et enrichies de ses dons, partirent pour l'Espagne.

Le roi de Castille apprit avec effroi la nouvelle de la marche précipitée du comte Henri de Transtamare et de ses valeureuses troupes, conduites par le plus habile général de l'Europe. Bien que Pierre fût entouré d'une noblesse guerrière, et d'une armée nombreuse, il se défia avec raison de la fidélité de l'une et de l'autre, et s'enfuit précipitamment sur les frontières du Portugal, emportant avec lui les trésors qu'il avait réunis dans la ville de Séville. Henri fut accueilli avec des transports de joie par un peuple qui avait si long-temps souffert sous le joug d'un cruel tyran. Les nobles le reconnurent pour leur souverain, et la couronne de Castille fut solennellement placée sur sa tête par l'archevêque de Tolède.

Pendant que Henri recevait les hommages de ses nouveaux sujets, et récompensait ses soldats en leur distribuant tout l'argent trouvé dans le trésor royal de Burgos, Pierre cherchait les moyens de recouvrer son trône. Du Portugal il passa dans la Galice; l'approche de son rival, et la désaffection du peuple, l'obligèrent à se retirer. Poursuivi de très-près, il

gagna la Corogne où il s'embarqua pour Bordeaux et se réfugia à la cour du prince de Galles. La réputation militaire d'Édouard, surnommé le prince noir, était répandue dans toute l'Europe; il avait paru favoriser d'abord la cause de Henri; l'arrivée de Pierre changea ses sentiments. Entraîné par sa générosité ou par la passion de la gloire, il promit ses secours au monarque fugitif. Le roi d'Angleterre ayant approuvé sa conduite, Édouard rassembla son armée et partit pour l'Espagne accompagné de son jeune frère, Jean de Gaunt, duc de Lancastre, et Chandos, le plus habile des généraux anglais.

Le coup le plus fatal qu'Édouard pût porter à Henri, fut le rappel des compagnons. Ces aventuriers ne considéraient la guerre que comme un moyen de pillage; ils avaient été récompensés avec libéralité pour avoir chassé Pierre de ses états, ils espérèrent en obtenir autant s'ils le replaçaient sur le trône. Ces considérations, jointes au respect qu'ils avaient pour le prince de Galles, déterminèrent la majorité à s'enrôler sous ses drapeaux (1). Henri, soutenu par l'amour de ses sujets et par l'alliance du roi d'Aragon, mit en campagne une armée de cent mille hommes; Édouard n'en avait pas le tiers à lui opposer. Du Guesclin et les officiers les plus expérimentés étaient d'avis de refuser le combat et de se contenter de harceler un ennemi qui avait tou-

(1) Wals. p. 181.

jours vaincu en bataille rangée. Henri, se fiant à la supériorité de ses forces et craignant que sa prudence attribuée à la crainte ne diminuât sa réputation et n'ébranlât la fidélité de ses troupes, résolut de terminer promptement cette affaire. Il eut sujet de se repentir de sa témérité. La bataille de Najara prouva que des bandes indisciplinées, quoique supérieures en nombre, ne peuvent se soutenir contre des troupes régulières (1). Les Castillans furent totalement défaits; Du Guesclin, entraîné dans leur désordre, fut fait prisonnier; et Henri lui-même, suivi de quelques-uns de ses principaux officiers, ne s'échappa qu'avec peine. Il quitta la Castille après ce désastre, s'arrêta quelques jours sur le territoire d'Aragon, et chercha ensuite en France un asile plus sûr.

Pierre fut reçu sans opposition dans la ville de Burgos : la Castille, soumise encore une fois à son autorité, fut exposée à sa vengeance. Les remontrances d'Édouard purent seules empêcher le massacre des prisonniers faits pendant le combat, et détourner le roi de souiller son entrée dans la capitale en répandant le sang des principaux nobles. Le prince de Galles eut à se repentir de son expédition. Pierre, ayant repris son autorité, refusa la récompense qu'il avait promise aux troupes anglaises (2).

---

(1) Froiss. lib. 1, cap. 236.

(2) Pour les récompenses qui avaient été promises, voy. Rymer's Fœd. vol. 6; et Barn. p. 684.

Après avoir vainement réclamé, Édouard retourna dans la Guienne avec son armée fort affaiblie : sa santé avait beaucoup souffert des fatigues de la campagne et de la chaleur du climat.

Le tyran, n'étant plus retenu par la présence de son illustre allié, donna l'essor à son esprit vindicatif; tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec Henri furent punis par la confiscation ou par la mort. Tandis que Pierre abusait à ce point de sa prospérité, sa ruine s'approchait. Le fugitif Henri cherchait à intéresser les princes de l'Europe dans sa cause : le pape Urbain V le déclara absous de la souillure de l'illégitimité; Charles VI, roi de France, lui fournit de l'argent, et paya la rançon de Du Guesclin, dont le nom valait seul une armée. Henri, accompagné de ce général célèbre, passa les Pyrénées, et vit sa petite troupe se grossir à mesure qu'il avançait dans la Castille.

Pierre et son allié Abil-Gualid, roi de Grenade, avaient investi la ville de Cordoue qui s'était révoltée. Le siége fut poussé avec vigueur; les habitants étaient presque disposés à se rendre, lorsque les femmes ranimèrent leur courage en déclarant qu'elles périraient dans l'embrasement de la ville plutôt que de se soumettre au tyran. Les assaillants furent repoussés; ils quittèrent en toute hâte les murs de Cordoue pour s'opposer aux progrès de Henri qui était entré dans la Castille, et menaçait Tolède. La force des armées combinées de Castille et de Gre-

nade ne laissait aucune inquiétude à Pierre (1). Il était aussi impatient que Henri d'engager le combat. Ces frères rivaux s'attaquèrent dans la plaine de Montial, près de Tolède. Pierre montra un courage digne de ses ancêtres; mais les Castillans combattaient froidement pour lui; les soldats du roi de Grenade, n'étant point intéressés dans la querelle, abandonnèrent le champ de bataille, et les Castillans ne tardèrent point à suivre leur exemple. Pierre se réfugia dans les fortifications de Montial, que Henri investit aussitôt; et la place fut entourée par de fortes lignes; chaque moment diminuait les moyens de résistance, et augmentait la difficulté de s'échapper. Dans cette extrémité, Pierre tenta de corrompre la fidélité de Du Guesclin, et lui fit offrir une forte somme pour qu'il le laissât sortir pendant la nuit, du côté où il commandait. Le tyran rencontra la même duplicité qu'il avait employée si souvent. On l'attira dans la tente de Du Guesclin : Henri s'y trouva pour recevoir sa victime, et, après lui avoir adressé des reproches amers, il lui plongea son poignard dans le sein.

Ainsi périt, dans la dix-neuvième année d'un règne plein d'agitations, ce tyran fameux, Pierre le Cruel, A. D. 1369.

(1) Cardonne dit que les troupes que lui fournit le roi de Grenade montèrent à 7,000 hommes de cavalerie et 80,000 d'infanterie.

prince perfide et sanguinaire. Les historiens contemporains l'ont représenté comme un monstre entièrement dépourvu d'humanité. Son règne, il est vrai, fournit des preuves trop certaines de son avarice, de sa cruauté et de ses trahisons. Cependant la douleur que lui causa la mort de sa femme bien aimée, Maria Padilla, et la tendresse qu'il eut pour ses enfants, prouvent qu'il n'était point étranger aux plus douces affections de la nature. Il était de l'intérêt du parti contraire à ce prince de ternir sa mémoire autant que cela était possible.

A la mort de Pierre, son allié le roi de Grenade voulant profiter de la confusion qui régnait dans la Castille, mit le siége devant Algésiras, qu'il emporta d'assaut, et détruisit entièrement. Henri, dont le trône, entouré d'ennemis, n'était pas fermement établi, dévora cet affront, et conclut un traité avec le monarque maure. Henri surmonta bientôt tous les obstacles. Tolède ouvrit ses portes à son approche, et son autorité fut reconnue dans une assemblée des états. Les droits de la postérité de Pierre furent faiblement soutenus par le duc de Lancastre qui avait épousé sa fille. Henri, attaqué successivement par l'Angleterre, par le Portugal, l'Aragon et la Navarre, déploya autant de courage pour défendre ses possessions qu'il en avait mis pour les acquérir. Il sut repousser ses ennemis par ses armes, ou les neutraliser par sa politique. La Castille commençait à peine à jouir de quelques moments de repos lors-

que ce monarque mourut d'une fièvre nerveuse dans la quarante-sixième année de son âge et la dixième d'un règne bienfaisant. On a prétendu que sa mort avait été causée par des bottines empoisonnées que le roi de Grenade lui avait envoyées en présent. Cette histoire romanesque ne peut convenir qu'à ceux qui veulent toujours découvrir quelque chose d'extraordinaire dans la mort des princes.

Henri eut pour successeur son fils Jean, dont les talents le rendirent digne de son père. Il montra la même prudence et le même courage dans ses guerres contre le Portugal et l'Angleterre. Après la paix, il épousa Béatrix, fille du roi de Portugal, et il fut stipulé que les enfants qui naîtraient de cette princesse succéderaient à la couronne de Portugal. Cette clause parut entièrement favorable au roi de Castille. A la mort de Ferdinand, qui arriva deux ans après la conclusion du traité, il fit valoir les droits de son jeune fils Henri : les Portugais, craignant que leur royaume ne devînt une province de Castille, placèrent sur le trône Jean, frère consanguin du dernier roi, et fils de Pierre et de sa maîtresse, la célèbre Agnès de Castro. La tache de sa naissance fut effacée par ses brillantes qualités. Le commencement de son règne ne fut pas heureux. Les Castillans investirent Lisbonne; une maladie contagieuse se répandit dans leur camp, et les obligea à lever le siége. On vit au printemps suivant leurs drapeaux flotter sur les bords du Tage. Cette témérité de-

vint fatale au roi de Castille. Il avait réuni trente mille hommes de troupes, et voulut hasarder de combattre malgré l'avis des généraux les plus expérimentés. Il fut complètement battu. Des milliers de Castillans périrent dans un marais qui couvrait la ligne des Portugais; le roi ne parvint à se sauver avec les débris de son armée que par une fuite précipitée.

Ce revers anéantit les espérances du roi de Castille, et releva celles de ses ennemis. Le Portugal et l'Angleterre conclurent un traité d'alliance; le duc de Lancastre réclama encore une fois les droits de son épouse, fille de Pierre le Cruel. Il débarqua en Galice avec un petit nombre de troupes disciplinées, et fut solennellement proclamé roi de Castille dès son entrée dans la ville de Compostelle. Jean se ressouvenant de la défaite qu'il avait éprouvée récemment sur les rives du Tage, ne voulut point courir les chances d'un second revers. Il adopta un moyen de défense qui lui parut plus sûr : il dévasta tout le pays que son antagoniste devait parcourir; les Anglais en avançant ne trouvèrent que des monceaux de ruines : la famine et les maladies qu'elle produisit rendirent la situation des usurpateurs aussi déplorable que celle de Jean était dangereuse. Les deux partis désirant également la paix, conclurent un traité par lequel Jean s'engagea à payer tous les frais de cette malheureuse expédition. Cette paix fut cimentée par l'union de Henri, fils aîné du roi de Castille, et de Catalina, fille du duc de Lancastre. La

réconciliation entre l'Angleterre et la Castille amena le Portugal à conclure aussi un traité de paix.

Jean profita de ce moment de tranquillité publique pour réparer les malheurs que son royaume avait éprouvés. Son économie fut une source de richesses pour ses sujets : il diminua les impôts; l'agriculture refleurit, et le commerce se ranima.

Mais, au milieu de ses prospérités, la Castille eut à regretter la perte d'un roi ou plutôt d'un père. Jean périt par une chute de cheval, dans sa trente-troisième année, et la onzième d'un règne prospère. A. D. 1390.

Son fils Henri III avait à peine onze ans lorsque la couronne de Castille lui fut dévolue; ce jeune prince était d'une très-faible constitution. Le conseil de régence fut formé de trois princes du sang royal, des archevêques de Tolède et de Compostelle, des grands-maîtres de l'ordre de San-Iago et de Calatrava et de seize députés des principales villes. Leur union aurait pu assurer la tranquillité de l'état, leurs dissensions le troublèrent. Les Maures de Grenade voulant profiter de ces discordes firent une invasion dans la Castille. La fermeté de Henri dissipa ces orages. Des hommes sages lui conseillèrent de prendre lui-même les rênes du gouvernement; et bien qu'il eût à peine atteint sa treizième année, une assemblée des états convoquée à Madrid résolut de dissoudre la régence et confia à ce jeune roi l'autorité suprême.

La faible constitution de Henri était animée par

un esprit vigoureux : son premier soin fut de réformer les abus que l'on avait tolérés pendant la minorité. Une régence intéressée avait accordé de fortes pensions à toutes les personnes qui entouraient le trône. Henri révoqua ces dons superflus et adoucit la rigueur de cette mesure en faisant valoir les besoins de l'état. Il est rare que les individus fassent la concession de leurs privilèges à l'intérêt public. Les princes furent les premiers à s'opposer à l'administration de Henri : plusieurs d'entre eux désertèrent la cour, se retirèrent dans leurs châteaux et armèrent leurs vassaux et leurs partisans ; l'activité de Henri ne leur laissa pas le temps de mûrir leurs projets et de former une conspiration. Il parut à la tête de ses troupes pour châtier les rebelles ; ceux-ci implorèrent sa clémence et furent pardonnés. Ayant réprimé ces commencements de révolte, il se prépara à repousser l'invasion de l'étranger. Les Portugais avaient surpris pendant la paix Badajoz, ville fortifiée sur les bords de la Guadiana. Ils ne jouirent pas long-temps du fruit de leur perfidie. Henri rassembla une armée nombreuse et équipa une flotte considérable : tout le pays situé près du Tage fut entièrement dévasté : les escadres qui sortirent du port de Lisbonne furent défaites par celles du roi de Castille, et le roi de Portugal se trouva trop heureux d'obtenir la paix par la restitution de Badajoz.

Après la cessation des hostilités avec le Portugal,

Henri tourna ses armes contre les corsaires d'Afrique, dont l'avidité et la cruauté ne pouvaient être réprimées ni par les lois ni par des traités. Leurs vaisseaux furent détruits par la flotte de Castille; la ville de Tétuan, qui recélait leur butin, fut prise: les habitants payèrent de leur vie les maux qu'ils avaient fait souffrir aux Castillans, et les vainqueurs revinrent chargés des trésors que ces pirates avaient amassés dans leurs courses.

Henri, encouragé par ces succès, projeta d'expulser entièrement les Maures de l'Espagne. Les incursions que le roi de Grenade se permettait sur le territoire de Castille lui fournirent une occasion pour commencer les hostilités. Une sage économie avait réparé les finances et rempli les coffres de l'état: la vigueur avec laquelle Henri poussa les préparatifs enflamma le courage de ses soldats et intimida l'ennemi. Une assemblée des états fut convoquée à Tolède: la noblesse s'y montra disposée à exercer sa valeur contre les musulmans, ces anciens ennemis de la religion et du pays. Ce projet de guerre fut accueilli à l'unanimité; le clergé le sanctionna par son approbation; toutes les forces de la Castille allaient fondre sur A. D.
Grenade lorsque la mort de Henri III vint déconcerter 1404.
ce plan dont le succès paraissait peu douteux. Son fils n'avait que quatorze mois: les états, redoutant les malheurs qui avaient presque toujours affligé le royaume pendant une longue minorité, éloignèrent jusqu'à la pensée d'engager une guerre étrangère.

Henri III fut un des princes dont les vertus ajoutèrent un nouvel éclat à celui du trône. Il craignait, disait-il, la désaffection de son peuple bien plus que les armes de ses ennemis. La modération dirigea toujours sa politique; il sut punir et récompenser avec justice; il réprima avec soin l'orgueil de la noblesse dont l'influence balançait encore, au moment de son avènement à la couronne, le pouvoir du souverain; et par le châtiment sévère qu'il infligea aux habitants de Séville qui s'étaient révoltés, il prémunit ses peuples contre le danger de braver l'autorité royale.

La mort de Henri fut un sujet de consternation pour les états. Craignant les troubles que pouvait exciter la minorité de son fils, ils proposèrent de le rejeter malgré ses droits et d'appeler à la succession Ferdinand, frère du dernier roi. Ce prince donna dans cette occasion l'exemple rare d'une probité désintéressée : se regardant comme le protecteur naturel de son neveu, il refusa la couronne, et fit proclamer Jean II roi de Castille. Sa généreuse résolution entraîna l'assemblée, qui prêta serment de fidélité à ce monarque enfant.

La loyauté qu'avait montrée Ferdinand en refusant la couronne le désigna à l'assemblée des états comme la personne qui convenait le mieux pour la régence. Les préparatifs de Henri pour la guerre contre les Maures étaient fort avancés; Ferdinand voulut les faire servir à réaliser les projets de son frère. Ce

prince, pour prévenir des troubles intérieurs, jugea qu'il était prudent d'occuper la noblesse dans une guerre étrangère. Le roi de Grenade, informé de ces dispositions et voulant prévenir l'attaque, passa la frontière. Ferdinand ouvrit la campagne par le siége et la prise de Pruna. Méhémed, à la tête d'une armée de cent mille hommes, se présenta devant Biatia, brûla les faubourgs, et allait emporter la place, lorsque l'approche des chrétiens l'obligea de lever le siége. Les Maures en se retirant mirent le pays à feu et à sang, et marquèrent leur route par les plus terribles ravages.

Les chrétiens n'avaient pas moins de succès sur mer. Les escadres de Tunis, malgré la supériorité du nombre, furent complètement défaites. Les villes fortifiées de Zahara et d'Aiamonte se rendirent au régent; le roi de Grenade, qui avait investi la ville de Jaen avec une armée de quatre-vingt-six mille hommes, se retira aussitôt qu'il sut que Ferdinand venait au secours de cette place. Le reste de la campagne fut employé par les deux partis à dévaster le pays. Au printemps suivant Méhémed fit une attaque infructueuse sur Alcandette, tandis que l'armée de Castille, partagée en trois divisions, entra sur le territoire de Grenade et se livra à toute sorte d'excès. Ferdinand voulait protéger le royaume de son neveu, mais il ne songeait point à l'étendre. Deux factions puissantes se disputaient alors le trône de Grenade; les hostilités cessèrent entre les Maures et les chré-

A. D. 1408. liens et ils conclurent une trève de huit mois. Méhémed, qui avait détrôné et emprisonné son frère aîné Jousef, se sentant atteint d'une maladie mortelle, résolut de faire périr ce monarque pour assurer la couronne de Grenade à son fils. Il ordonna qu'on le fît mourir sur-le-champ; cet ordre sanguinaire allait être exécuté, lorsque Méhémed mourut. Jousef passa de l'échafaud au trône : cet événement prolongea le traité conclu entre la Castille et Grenade. Deux années s'étaient à peine écoulées, lorsque l'animosité qui régnait entre ces deux nations ralluma le feu de la guerre. Les Maures s'emparèrent de la ville de Zahara, dont ils ne purent réduire la citadelle. Les Castillans, commandés par le régent, assiégèrent Antequera; le roi de Grenade vint la défendre avec quatre-vingt-cinq mille hommes. Ferdinand, résolu de vaincre ou de périr, quitta ses retranchements, et, malgré l'infériorité du nombre, engagea le combat, mit l'armée maure en pleine déroute, et revint, après ce succès signalé, presser le siége avec encore plus d'ardeur. Jousef fit tous ses efforts pour délivrer une place aussi importante et ordonna une levée en masse; il marcha à la tête de ses sujets pour forcer les retranchements du régent. Ne pouvant lutter contre cette armée immense, les Castillans se tinrent renfermés dans leur camp, arrêtèrent l'ennemi, et forcèrent le roi de Grenade d'abandonner la ville assiégée à son sort, et de faire une retraite honteuse. Antequera se défendit avec

opiniâtreté, et lorsqu'elle eut été emportée d'assaut la citadelle tint encore plusieurs jours avant de capituler : une trêve de dix-huit mois termina la campagne.

Le roi d'Aragon venait de mourir sans laisser d'héritier direct; la loyauté de Ferdinand et sa réputation d'homme de guerre donnèrent une véritable valeur aux droits qu'il pouvait avoir sur cette couronne comme descendant d'une grande tante du monarque décédé. Ses compétiteurs ne cédèrent point sans combattre; Ferdinand les vainquit, et entra en triomphe dans la ville de Saragosse où son couronnement fut célébré. Son règne fut court : son fils Alphonse lui succéda et s'acquit un grand renom en arrachant la couronne de Naples à la maison d'Anjou.

A la mort de Ferdinand, Jean, son neveu, roi de Castille, n'avait pas encore atteint sa treizième année : les états, pour prévenir les brigues et les rivalités dangereuses qu'excite une régence, confièrent à ce jeune enfant les rênes du gouvernement. Sa faiblesse et son inexpérience encouragèrent de nombreuses factions qui troublèrent son règne : ces calamités, ces dissensions domestiques, dont le souvenir mérite à peine d'être transmis à la postérité, n'empêchèrent pas que l'ennemi commun ne fût glorieusement repoussé.

Jousef, roi de Grenade, mourut en 1423; il eut pour successeur son fils Méhemmed-el-Azari, prince

connu seulement par ses revers et par son ingratitude. Après un règne de quatre années, il fut déposé par ses sujets qui donnèrent la couronne à son cousin Méhemmed-el-Sugair. Ce prince perdit aussi promptement que son prédécesseur l'affection du peuple : Méhemmed-el-Azari s'était réfugié en Afrique ; les rois de Tunis et de Castille l'aidèrent à remonter sur le trône, et l'usurpateur périt par la main du bourreau.

Azari refusa de payer à la couronne de Castille le tribut auquel il s'était engagé. Jean, irrité de l'ingratitude de ce prince, commença une guerre désastreuse pour le royaume de Grenade. Les moissons furent brûlées sur pied, les villages furent incendiés jusqu'aux portes de la capitale. Du haut des remparts, les habitants de Grenade voyaient avec douleur les funestes progrès de l'incendie qui consumait, sous leurs yeux, leurs récoltes, leurs maisons de campagne et les palais du roi. Cette expédition était conduite par don Alvaro de Luna : le roi de Castille, suivi d'une armée de quatre-vingt mille hommes, parut bientôt sous les murs de Grenade. A son approche, les Maures sortirent avec impétuosité et l'attaquèrent : le combat fut opiniâtre ; les Maures, placés au pied de leurs remparts, recevaient à chaque instant de nombreux renforts qui réparaient leurs pertes. La victoire cependant se déclara pour les Castillans. Les Maures se retirèrent avec ordre. Jean, s'attendant à une nouvelle attaque, se

retrancha dans une position avantageuse. Ses appréhensions étaient justement fondées : quelques jours après, deux cent mille hommes sortirent de Grenade et attaquèrent le camp des chrétiens. La bataille fut chèrement disputée et la victoire long-temps indécise : à la fin les Maures furent culbutés et mis en pleine déroute. Quelques-uns parvinrent à rentrer dans la ville, les autres se dispersèrent dans les cantons voisins. Le roi de Castille resta encore dix jours devant Grenade; mais ne pouvant réussir à renverser les fortifications, et les habitants se refusant à un nouveau combat, il acheva de ruiner le pays et leva le siége.

Tandis que le royaume de Grenade souffrait de l'excès des maux que la guerre entraînait après elle dans ces siècles barbares, la capitale était agitée par la violence des factions opposées. Le roi de Castille favorisait Jousef-el-Ahmar, petit-fils de Méhemmed, que Pierre le Cruel avait tué par trahison dans Séville; un nombre considérable de citoyens de Grenade soutenait les droits de ce prince. La guerre durait encore; les Castillans revinrent assiéger la capitale du royaume des Maures : le parti de Jousef s'accrut et prit l'ascendant. Méhemmed-el-Azari, seul auteur de cette guerre, fut abandonné par le peuple; il se retira à Malaga, et laissa le trône à son rival. Jousef entra en triomphe dans Grenade. Sa reconnaissance pour Jean II, et la nécessité de rendre la tranquillité à son royaume, lui firent acheter

la paix en se soumettant à rendre hommage à la couronne de Castille, à payer un tribut, et à donner la liberté aux esclaves chrétiens.

L'Espagne, désolée par tant de guerres, ne devait jouir que d'un court moment de repos. La Castille, sous le règne entier de Jean II, avait été épuisée par des factions domestiques et par des guerres contre Grenade et l'Aragon : celles qu'elle avait soutenues contre la première de ces puissances avaient toujours été couronnées par le succès, mais elle avait été moins heureuse contre l'Aragon. Les Maures, dans leurs guerres destructives contre les chrétiens, avaient eu aussi à souffrir de leur gouvernement mal assuré, et cet intervalle de paix et d'union politique fut de peu de durée. La mort de Jousef-el-Ahmar, roi de Grenade, après un règne de six mois, changea l'état des affaires. Les Maures rappelèrent Méhemmed-el-Azari qu'ils avaient expulsé. Les hostilités recommencèrent entre la Castille et Grenade : quatre campagnes successives, malgré les chances variées de la fortune, furent plus avantageuses pour les musulmans que pour les chrétiens. Ceux-ci, occupés de leurs propres querelles, ne pouvaient soutenir une guerre étrangère avec succès. Bien que les troubles de la Castille laissassent aux Maures d'Espagne le loisir de réparer les pertes qu'ils avaient essuyées, ils n'en profitèrent que pour ranimer leurs anciennes factions. Méhemmed fut détrôné et renfermé dans un cachot par son neveu Méhemmed-el-Aksa, lequel

A. D. 1432.

fut peu d'années après renversé par son propre frère Ismael. Celui-ci, malgré les secours que lui avait donnés le roi de Castille, se montra déterminé à continuer contre les chrétiens la guerre que son prédécesseur avait si heureusement commencée.

Ainsi que le royaume de Grenade, la Castille était en proie aux discordes et aux dissensions civiles. Don Alvaro de Luna, grand connétable de Castille, jouissait de la faveur du souverain, et s'était distingué partout où il avait commandé. L'envie excita les nobles à s'armer contre lui : leurs premiers efforts furent infructueux, et leur défaite semblait devoir donner plus de stabilité au pouvoir de Jean II. La reine et le prince des Asturies se déclarèrent pour les mécontents, et forcèrent le roi à renvoyer son favori et ses ministres : la noblesse s'empara de toutes les places, de toute l'autorité, et ne laissa à Jean que le vain titre de roi. Une nouvelle révolution l'affranchit de cette dépendance. L'évêque d'Avila et don Juan Pachero parvinrent à ramener le prince des Asturies au sentiment de ses devoirs. Une réconciliation eut lieu entre Jean II et son fils. Le roi, trompant la vigilance de ses gardes, s'échappa du château de Portillo. Les troupes et les partisans du roi se rallièrent à l'étendard royal; Jean et le prince des Asturies se mirent à leur tête contre les confédérés qui avaient appelé le roi de Navarre à leur secours. Les rebelles furent complètement battus près d'Olméda : le roi de Navarre échappa à la

poursuite des vainqueurs; Henri, son frère, fut blessé mortellement.

Jean rappela à sa cour et dans ses conseils Alvaro de Luna, et lui donna une nouvelle marque de sa faveur en le nommant grand-maître de l'ordre de San-Yago. La reine mourut peu après, et Jean épousa la princesse Isabelle de Portugal. Le retour d'Alvaro et le second mariage du roi furent également désagréables au prince des Asturies. Il quitta la cour et se révolta ouvertement; il n'avait pu réunir encore des forces suffisantes lorsqu'il fut surpris par son père à la tête de quelques troupes éprouvées. Les deux partis voulaient engager le combat; les prélats qui suivaient ces deux princes s'y opposèrent et réunirent leurs efforts pour opérer une réconciliation: cette querelle, contraire aux lois de la nature, se termina heureusement sans effusion de sang. Le royaume n'était pas encore délivré des maux qui l'affligeaient. Le roi de Navarre continua les hostilités: il détermina les Gascons à passer les Pyrénées et à se joindre à lui pour piller la Castille, tandis que les Maures ravageaient l'Andalousie.

Dans ces fâcheuses circonstances, don Alvaro de Luna, entouré d'une garde d'honneur entièrement dévouée et conduite par son fils naturel don Pédro, étalait un faste qui éclipsait l'éclat de la cour, et finit par exciter la jalousie du souverain. Sa perte fut résolue; il fournit bientôt lui-même un prétexte pour la consommer. Alphonse de Vivaro, grand-

trésorier de la couronne, cachant ses desseins sous le voile de l'amitié, faisait tous ses efforts pour renverser le pouvoir d'Alvaro de Luna : celui-ci le pénétra et résolut de se débarrasser d'un rival dangereux. Il réunit dans son palais tous ceux qui, par leurs emplois, étaient dans sa dépendance : Vivaro se trouva de ce nombre. Le conseil se tenait dans une tour élevée; Vivaro n'y fut pas plus tôt arrivé qu'on le précipita du haut de cette tour. Le roi se montra impatient de punir cet acte de barbarie et d'insolence, la reine cria vengeance contre le meurtrier de son favori; et la cour éclata aussitôt en reproches contre le ministre dont elle avait récemment brigué la faveur. Le palais d'Alvaro fut entouré par les gardes royaux : saisi et emprisonné, convaincu du meurtre de Vivaro, il fut condamné juridiquement à être décapité. Il entendit prononcer sa sentence sans laisser paraître la moindre émotion, et montra jusqu'au dernier moment un courage digne d'un noble Castillan. Il monta d'un pas assuré sur l'échafaud que l'on avait dressé dans la place publique de Valladolid, et confessa hautement qu'il recevait la juste punition de son crime. Il présenta sa tête au bourreau et reçut le coup fatal. Son corps resta plusieurs jours exposé aux regards du public : sa fortune avait été confisquée par le souverain, et il fut enterré par charité. Ainsi périt don Alvaro de Luna, connétable et grand-maître de l'ordre de San-Yago, après avoir commandé les armées de Castille,

remporté plusieurs victoires contre les Maures, et dirigé les affaires du royaume. Jean ne vécut pas assez long-temps pour regretter la perte d'un ministre qui avait affermi sa couronne malgré les troubles intérieurs : il mourut peu après à Valladolid, à
A. D. 1450. l'âge de quarante-sept ans. Son règne, qui comprend presque toute la durée de sa vie, fut une suite continuelle de guerres civiles et étrangères : ce monarque montra beaucoup de fermeté et de résolution.

Le trône fut occupé par son fils Henri, qui, à cause du motif de son divorce avec sa première femme Blanche, fille du roi de Navarre, fut nommé l'impuissant. Cependant, malgré la cause de cette séparation, Henri sollicita la main de la princesse de Portugal; l'ambition de cette princesse la détermina à partager le trône du roi de Castille. Six ans après leur mariage, elle mit au jour une fille qui fut reconnue héritière de la couronne de Castille. Les factions s'appuyaient de l'impuissance du roi pour contester la légitimité de cette princesse.

Le commencement du règne de Henri fut favorisé par des succès importants remportés sur les Maures. La conduite de ce prince pendant la guerre prouva que s'il n'avait pas un esprit supérieur, il n'était pas dépourvu de talents militaires. Il réunit sous ses ordres une armée de quatorze mille hommes de cavalerie et de quarante mille d'infanterie; ayant formé le projet de réduire les Maures par la famine, il borna ses opérations à dévaster le pays, à brûler

les moissons sur pied, emmener les troupeaux, et détruire les villages. Il parvint ainsi jusqu'aux murs de Grenade. Les habitants virent tous ces ravages sans oser risquer une bataille. L'année suivante, le roi de Castille fit commettre les mêmes excès, et fit de plus couper et brûler tous les arbres. Les Maures, menacés d'une disette affreuse, achetèrent la paix par un tribut annuel de douze mille écus d'or et par la délivrance de six cents esclaves chrétiens. Les hostilités recommencèrent trois ans après; les frontières de Grenade et de l'Andalousie furent désolées de nouveau. En 1462, les chrétiens surprirent Gibraltar dans un moment où la plupart des troupes qui composaient la garnison étaient employées à ravager le territoire de l'Andalousie. Quelques historiens disent que cette place fut livrée par un traître; il est certain que l'étendard des chrétiens fut arboré sur les tours de Gibraltar sans beaucoup de difficulté. La conquête de cette forteresse importante répandit de l'éclat sur le règne de Henri. Avec les faiblesses de son père, ce prince avait moins de talents et de vertus: il fut dominé par son favori don Juan de Pachero, qui obtint le titre de marquis de Villena; son insolence et ses dépenses folles choquèrent également les nobles et le peuple. Pachero, comblé des bontés de son souverain, trahit ses intérêts. La Catalogne s'était soulevée contre Jean II, roi d'Aragon, et offrait de se soumettre à Henri. Il parut prudent de consulter le roi de France

Louis XI, qui, par la proximité de ses états, pouvait être un ennemi formidable ou bien un allié puissant. Une entrevue fut ménagée entre les deux monarques; la différence de leur caractère se fit remarquer par le contraste de l'extérieur et du ton de l'un et de l'autre. Henri, magnifique et orgueilleux, était suivi d'une cour brillante; Louis, simple et sans ostentation, était vêtu d'un drap grossier et n'avait point de suite. Ils se séparèrent en se jurant une amitié mutuelle; cependant Henri était rebuté de l'avarice de Louis, et celui-ci avait conçu le plus profond mépris pour le peu de capacité du roi de Castille.

Le roi de France, au lieu de dépenser son argent en somptueux préparatifs pour son voyage, l'avait employé à corrompre les ministres de Castille. Le marquis de Villena, gagné par ce monarque, persuada à Henri d'abandonner la Catalogne. Le roi de Castille découvrit, peu après, la fraude dont on s'était servi, et l'exil du marquis fut la conséquence de ses perfides conseils.

Bientôt après, le grand amiral de Castille forma une redoutable confédération. Les comtes de Bénévent, Placencia, Ossone, les archevêques de Tolède et de Compostelle, les grands-maîtres des ordres de Calatrava et d'Alcantara, et le marquis de Villena qui, de favori, était devenu l'ennemi de son souverain, s'empressèrent d'y entrer. Les confédérés publièrent un manifeste dans lequel ils accusaient le roi d'en avoir imposé à la nation en lui faisant re-

connaître un enfant supposé, et d'avoir ainsi fraudé les droits que son jeune frère Alphonse avait à la succession. Ils prétendirent que les priviléges de leurs ordres leur donnaient le droit de juger et de condamner leur souverain. Avila fut choisi, et devint le centre de réunion de leurs partisans. Afin de rendre ce jugement public et solennel, ils firent élever un vaste amphithéâtre au dehors des murs de la ville. Une espèce de mannequin fut couvert des habits royaux et placé sur un trône avec la couronne de Castille, le sceptre et l'épée de justice. On lut à haute voix l'accusation portée contre le roi, et sa déposition fut prononcée devant une nombreuse assemblée. Après la lecture du premier article des faits à charge, l'archevêque de Tolède ôta la couronne que ce mannequin avait sur la tête; les comtes de Placencia et de Bénévent lui arrachèrent l'épée de justice et le sceptre après la lecture des second et troisième articles. Lorsque la déchéance du monarque eut été prononcée, don Diego Lopez de Stuniga renversa l'idole; et don Alphonse, le plus jeune des frères de Henri, fut proclamé roi de Castille et de Léon.

Tolède se déclara pour Alphonse; les armes des confédérés réduisirent Simancas. L'insurrection menaçait de devenir générale; Henri réunit en toute hâte quatre mille hommes de troupes d'un courage et d'une valeur éprouvés, et marcha contre son frère dont les forces étaient à peu près égales. Ce fut dans

les plaines de Medina del Campo que Henri découvrit les bannières des rebelles. Les deux partis s'attaquèrent avec une joie féroce; l'étendard d'Alphonse fut placé en tête de la ligne; et l'archevêque de Tolède chargea l'armée royale. Le choc fut violent: l'engagement durait depuis midi; l'obscurité de la nuit, en séparant les combattants, laissa la victoire incertaine; les deux armées se retirèrent dans leurs camps respectifs avec une perte presque égale. Peu après cette action les confédérés surprirent Ségovie; le château dans lequel les trésors du roi étaient renfermés refusa de se rendre. La perte de cette ville fut compensée par l'importante soumission de Tolède dont les habitants, par un de ces changements si fréquents dans les dissensions civiles, rentrèrent dans l'obéissance et chassèrent la garnison des rebelles. La fin prématurée d'Alphonse termina la guerre. Ce prince s'étant retiré un soir en parfaite santé, on le trouva mort peu d'heures après sans aucun indice de violence. Cette circonstance extraordinaire, et dans un moment aussi critique, éveilla les soupçons; la voix publique accusa les confédérés d'avoir empoisonné un prince dont les talents naissants pouvaient réprimer un jour leur turbulence. Cependant sa mort les privant d'un chef, ils entrèrent en négociation avec Henri qui abandonna les droits de sa fille Joanna, reconnut sa sœur Isabelle pour héritière de la couronne, et rétablit le marquis de Villena dans la dignité de grand-maître

de l'ordre de San-Yago. La tranquillité se rétablit dans tout le royaume, et l'on ne songea plus qu'au mariage de la princesse Isabelle. Parmi les prétendants qui aspiraient à sa main, Ferdinand, roi de Sicile, fils et héritier présomptif du roi d'Aragon et de Navarre, fut choisi par les états de Castille. Le mariage fut célébré par l'archevêque de Tolède. Ce prélat avait rédigé une convention en dix articles à laquelle le roi de Sicile souscrivit avant de recevoir la main d'Isabelle. Ferdinand s'y engageait, après la mort de Henri, à gouverner le royaume conjointement avec Isabelle, suivant le serment prononcé par les rois de Castille à leur avènement, sans enfreindre ou altérer les lois, les usages, les franchises ou les priviléges des cités, des villes, ou des places fortes; et de ne rien changer aux prérogatives du clergé et de la noblesse. Tous les ordres émanés du trône devaient être aux noms de Ferdinand et d'Isabelle. Les Castillans étaient seuls admissibles aux conseils et aux charges importantes; et toutes les dignités ecclésiastiques ou civiles étaient à la disposition de la reine. Ferdinand était aussi engagé par ces stipulations à résider en Castille et à faire la guerre aux Maures de Grenade aussitôt qu'il le pourrait.

Telles furent les clauses que l'archevêque jugea nécessaires pour assurer la tranquillité de Henri et maintenir l'indépendance de la Castille. L'intrigant Villena excita le roi à violer le traité auquel il avait lui-même concouru; la reine le seconda. Henri pu-

blia un manifeste dans lequel il confirmait, par un serment, la légitimité de sa fille Joanna, et la déclarait héritière du royaume de Castille. Ferdinand et Isabelle protestèrent; leur contre-manifeste avertissait le peuple de ne point se laisser tromper par les serments de Henri et les artifices de ses ministres. Le roi et le marquis de Villena cherchèrent à soutenir leur parti par une alliance puissante : ils entamèrent des négociations pour le mariage de Joanna avec le roi de Portugal. Elles avaient réussi, lorsque le marquis de Villena mourut à son retour de Lisbonne. Henri mourut aussi peu de temps après, et montra plus de fermeté et de résolution à ses derniers moments, qu'on ne pouvait en attendre de son peu de capacité. Il déclara Joanna son successeur : il ne pouvait guère espérer que cette volonté, à laquelle on s'était opposé pendant sa vie, serait respectée après sa mort. La majorité de la nation se
A. D. déclara pour Ferdinand et Isabelle, et ils furent
1478. proclamés rois de Castille et de Léon.

Cet événement n'empêcha pas Alphonse, roi de Portugal, d'épouser Joanna et de réclamer ses droits au trône. Il entra dans la Castille à la tête d'une armée nombreuse : le combat qui s'engagea près de Toro décida de ses prétentions et éteignit ses espérances. Les Portugais, défaits par la valeur des Castillans et l'habileté de Ferdinand, revinrent sur leurs frontières; et la tranquillité de la Castille fut promptement rétablie. L'année suivante, Ferdinand hérita,

A. D.

après la mort de son père, du royaume d'Aragon. 1479.
La couronne de Navarre que Blanche, femme de ce monarque, lui avait apportée, passa à sa fille, la comtesse de Foix. Depuis cette époque importante, les royaumes séparés de Castille et d'Aragon restèrent réunis, et se confondirent sous le titre de royaume d'Espagne.

CHAPITRE X.

État de l'Espagne à l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle. — Préparatifs pour repousser les Maures. — Commencement des hostilités. — Les maures surprennent Zahara. — Alhama est pris par les chrétiens. — Guerre civile dans la ville de Grenade. — Aboul-Abdallah détrône son père. — Il est battu et fait prisonnier par les chrétiens. — Aboul-Hassan remonte sur le trône. — Ferdinand accorde la liberté au jeune Abdallah. — Abul-Hassan est déposé de nouveau. — Son frère Zagal est élu roi de Grenade. — Guerre entre Zagal et son neveu. — Le comte de Cabra est défait par Zagal. — Succès de Ferdinand. — Guerre civile dans la ville de Grenade. — Zagal est défait par les chrétiens. — Les habitants de Grenade abandonnent sa cause. — Les chrétiens s'emparent de Malaga. — Zagal les défait. — Ferdinand prend la ville de Baza. — Zagal se rend à ce roi. — Description de Grenade. — Réduction de cette capitale. — Description de l'Alhambra.

PENDANT que les royaumes de Castille et d'Aragon étaient réunis par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, le reste de la péninsule était divisé entre trois puissances indépendantes, le Portugal, la Navarre et Grenade. Le Portugal, s'étendant sur les côtes de l'Atlantique du nord au sud, depuis l'embouchure du Minho jusqu'au cap Saint-Vincent, possédait à peu près la même étendue et les mêmes

limites que de nos jours. La Navarre occupait un espace d'environ soixante-dix milles, depuis les Pyrénées jusqu'au territoire de Castille, et de quatre-vingts milles de la Biscaye aux frontières de l'Aragon. Le royaume de Grenade, le seul débris qui restât du califat et du pouvoir des musulmans en Espagne, comprenait un espace de cent soixante-dix milles sur le littoral de la mer Méditerranée; les empiètements successifs de la Castille l'avaient réduit à moins de quatre-vingts milles en largeur. Malgré le peu d'étendue de son territoire, Grenade, depuis plus d'un siècle, était le théâtre des dissensions et des guerres civiles. Heureusement ces discordes ni les dévastations causées par les guerres étrangères n'éteignirent point parmi ses habitants l'esprit de commerce, le goût de l'agriculture et celui des arts. Les Maures, successivement repoussés des provinces et des villes qu'ils possédaient en Espagne, s'étaient portés en foule à Grenade; ils y avaient réparé les pertes d'une population épuisée par des hostilités continuelles. Aussitôt qu'une trève assurait quelques moments de répit, ce peuple laborieux retournait avec ardeur à ses champs désolés; ses travaux, favorisés par un climat bienfaisant, ramenaient l'abondance; la capitale, qui avait toujours bravé les armées de Castille, était l'une des villes les plus riches et les plus considérables de l'Europe.

Tel était l'état du royaume de Grenade lorsque Ferdinand et Isabelle, après avoir conclu la paix avec

le Portugal, formèrent le projet de le réduire sous leur domination, et d'anéantir cette puissance ennemie qui avait résisté depuis plusieurs siècles aux efforts de la Castille. Abul-Hassan régnait alors la Grenade : ce monarque s'était distingué dans sa jeunesse par sa vaillance et sa haine pour les chrétiens. Il vit toute l'imminence du péril et n'en fut point effrayé. Il répondit à Ferdinand qui lui demandait un tribut, « que dans les lieux où les Maures « frappaient leur monnaie, ils forgeaient aussi des « armes ». Cette réponse fut une déclaration de guerre. Des deux côtés on fit des préparatifs immenses; et Ferdinand jura de ne pas déposer les armes qu'il n'eût effectué l'entière destruction des Maures, entreprise que ses prédécesseurs avaient vainement tentée.

Les hostilités commencèrent par une incursion que le marquis de Cadix fit sur le territoire de Grenade. Les Maures coururent aux armes et surprirent la ville de Zahara dont la citadelle, située sur un rocher escarpé, semblait devoir être imprenable. Ils massacrèrent ceux des habitants qui firent résistance, et emmenèrent les autres en esclavage (1). La perte de cette ville fut compensée par la prise d'Alhama, que le gouverneur de Séville et le marquis de Cadix enlevèrent bientôt après : les chrétiens sacrifièrent à

(1) Suivant Cardonne, la prise de Zahara commença les hostilités, tome 3, p. 250.

leur fureur un grand nombre de citoyens qui s'étaient réfugiés dans une mosquée ; ils chargèrent de fers ceux qui avaient échappé à ce massacre, et leur firent expier par des souffrances inouies le sort des malheureux habitants de Zahara. Tels furent les préludes de cette guerre opiniâtre et sanglante qui ne se termina que par l'extinction du pouvoir mahométan en Espagne.

Les chrétiens et les Maures ayant achevé leurs apprêts, Ferdinand et Abul-Hassan se mirent à la tête de leurs troupes. Le roi de Grenade, avec cinq mille hommes de cavalerie et cinquante mille d'infanterie, voulut reprendre la ville d'Alhama, située à vingt-cinq milles de la capitale, et considérée comme un de ses boulevards (1). La garnison et les habitants se défendirent avec vigueur et repoussèrent les Maures : ceux-ci réussirent à détourner le cours d'une petite rivière qui seule fournissait de l'eau à cette ville : ils perdirent dans cette entreprise les meilleurs de leurs soldats : les habitants d'Alhama, réduits à toute extrémité, étaient au moment de se rendre, lorsque le duc de Médina-Sidonia vint à leur secours avec cinq mille cavaliers et quarante mille fantassins. Les Maures, plutôt que de s'exposer aux hasards d'un combat, levèrent immédiatement le siége : la garnison d'Alhama fut renforcée et reçut en abon-

(1) Alhama était renommée pour ses bains magnifiques que les rois de Grenade y avaient fait construire.

dance des vivres et des munitions de guerre. Après le départ de l'armée espagnole, les Maures assiégèrent de nouveau la ville d'Alhama; mais à l'approche de Ferdinand ils se retirèrent précipitamment : les Espagnols mirent à feu et à sang toute la plaine de Grenade, et revinrent à Cordoue chargés de riches dépouilles. Le roi de Castille et d'Aragon ne put toutefois s'enorgueillir du succès constant de ses armes. Il recommença la campagne par le siége de Loja ou Loxa, sur les rives du Xenil, et fut repoussé par Ali-Attar, gouverneur de cette place; sa retraite se fit dans le plus grand désordre. Cette défaite, il est vrai, ne servit qu'à exciter Ferdinand à faire de plus grands efforts; son ardeur fut encore surpassée par celle d'Isabelle. Toute l'Espagne retentit de leurs préparatifs formidables : on leva de nouvelles armées : les subsides accordés libéralement par les états furent employés avec économie. Les ressources du royaume de Grenade, encore en proie à des dissensions civiles, étaient très-inférieures à celles dont pouvaient disposer la Castille et l'Aragon; cependant, malgré ces désavantages, les Maures firent une glorieuse résistance. La victoire de Loxa avait ranimé leurs espérances, et ils reprirent le siége d'Alhama. La défense de cette place était confiée à don Louis Osorio, évêque de Jaen; son habileté rendit inutiles les efforts que les Maures faisaient pour la réduire. Ferdinand ravageait alors le territoire de l'ennemi, et étendait ses dévastations jusqu'aux portes de la capitale.

Tandis que les Espagnols livraient aux flammes les environs de Grenade et massacraient sans pitié les malheureux habitants, la cité voyait allumer dans son sein une horrible guerre civile. Le peuple regardait Abul-Hassan comme l'auteur des calamités dont il était la victime. Les murmures devenaient menaçants, l'esprit public était dans cet état de fermentation qui annonce une révolte prochaine. Une femme de ce roi en accéléra l'explosion. C'était une princesse de Grenade : l'inconstant Abul-Hassan l'avait abandonnée pour une esclave grecque qu'il aimait à l'excès : cette sultane craignait qu'il ne fît périr ses enfants pour placer sur le trône ceux de sa favorite. Elle conjura le peuple de prendre la défense de ses fils : toute la ville se souleva, et l'insurrection devint générale : Abul-Hassan fut déposé; sa couronne fut placée sur la tête d'Aboul-Abdallah son fils aîné. Abul-Hassan chercha un asile à Malaga et implora les secours de son frère Aboul-Abdallah, auquel on donna le surnom de Zagal pour le distinguer de son neveu. Malaga et quelques autres villes restèrent fidèles à Abul-Hassan : le reste du royaume reconnut l'autorité du nouveau souverain. Les Maures, divisés en deux factions, commencèrent entre eux une guerre sanglante, sans que leur animosité contre les chrétiens s'en trouvât diminuée. Au contraire, chacun des deux partis s'efforça de mériter l'amour de la nation en accablant l'ennemi commun. Une division de l'armée chrétienne sous les ordres

A. D. 1483. du grand-maître de San-Yago fut mise en pleine déroute par Zagal, gouverneur de Malaga, et frère d'Abul-Hassan. Les trois mille hommes qui formaient cette division furent presque tous tués ou faits prisonniers, et leur commandant ne s'échappa qu'avec la plus grande peine. Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Zagal, qui l'avait obtenue par sa valeur et son adresse.

La guerre civile faisait des progrès effrayants : les deux monarques rivaux se livrèrent un rude combat, dans lequel Aboul-Abdallah fut défait. Ils désiraient tous deux et avec une égale ardeur de remporter quelque avantage sur les chrétiens, afin de donner plus de force à leur parti. Les derniers succès de Zagal stimulaient le jeune roi Abdallah à balancer ou à éclipser la gloire de son oncle par une brillante entreprise. Il forma le projet de s'emparer de Lucène, grande ville très-peuplée, mais mal fortifiée, sur les frontières de l'Andalousie. S'étant approché de la place sans avoir rencontré l'ennemi, il commença aussitôt le siége ; le comte de Cabra l'obligea à la retraite. Un brouillard épais ayant dérobé sa marche, Abdallah, lorsqu'il fut dissipé, vit les Espagnols prêts à charger son arrière-garde. Au moment où les trompettes sonnèrent, l'armée maure, surprise et effrayée, rompit ses rangs, et ne songea qu'à fuir. Les chrétiens massacrèrent ces escadrons dispersés. Le roi de Grenade chercha à rallier ses troupes, mais ce fut vainement ; il tomba lui-même au pou-

voir des chrétiens. L'action dura jusqu'à la nuit : les Maures perdirent cinq mille hommes tués ou faits prisonniers. Ali-Attar, le plus habile de leurs généraux, trouva sur le champ de bataille une mort honorable. De simple soldat il était parvenu jusqu'au rang de général; il tomba à l'âge avancé de quatre-vingt-dix ans; sa longue carrière et son expérience l'avaient rendu maître dans l'art de la guerre.

Ce revers consterna les Maures. Ils avaient perdu leur meilleur général; les plus courageux de leurs soldats, et leur roi Abdallah, étaient captifs dans les mains de leurs ennemis. Dans cette extrémité, ils replacèrent sur le trône Abul-Hassan qu'ils avaient chassé peu de temps avant. La restauration de ce prince ne fut pas généralement approuvée, et son fils conserva un parti puissant.

Ferdinand profita avec habileté de la terreur que ses derniers succès avaient répandue parmi les Maures, et de leurs propres dissensions. Suivi de cinquante mille soldats, il revint désoler le territoire de Grenade, et emmena les habitants en esclavage. Voulant donner un nouvel aliment à la discorde, il rendit la liberté au jeune Abdallah, lui fit jurer foi et hommage à la couronne de Castille, et lui donna de l'argent et des armes afin qu'il pût disputer le trône à son père Abul-Hassan. S'étant ainsi préparé des moyens de succès, Ferdinand se présenta devant Ronda, qu'il força de se soumettre; la reddition de cette place importante entraîna celle

de plusieurs autres villes. Les Maures, se voyant réduits à l'extrémité et n'ayant point un roi qui possédât la confiance de la nation et les talents nécessaires pour conduire la guerre, offrirent à Zagal la couronne de Grenade, dans l'espoir que sa valeur et sa prudence raffermiraient le trône. Zagal accepta cette offre avec empressement; son frère, le vieil Abul-Hassan fut déposé une seconde fois et renfermé dans une prison où il expira peu de temps après.

Zagal, convaincu que les Maures ne pourraient résister aux armes de Ferdinand tant qu'ils seraient divisés entre eux, résolut la perte de son neveu Abdallah. Les habitants d'Alméria convinrent de lui livrer ce prince. Abdallah, informé de ce complot, s'échappa pendant la nuit et vint se réfugier parmi les chrétiens. Zagal, furieux de ce que sa victime lui était échappée, immola à son ambition et à son ressentiment le frère du jeune prince, et jeta dans un cachot la sultane leur mère. Dans le dessein d'intimider le peuple et d'étouffer les factions qui lui étaient opposées, il établit une inquisition politique et condamna à mort tous ceux qu'il soupçonna d'être attachés à son neveu.

Ferdinand était alors occupé de réunir toutes les forces de son royaume pour anéantir les derniers débris de la domination arabe en Espagne; ses armées devaient se rassembler à Alcala-la-Royale. Le comte de Cabra voulut surprendre de nuit l'armée

maure campée près de Molein. Zagal, prévenu à temps, leva son camp et posta ses troupes dans les défilés où les Espagnols devaient passer. Le comte tomba dans cette embuscade : presque toute son infanterie fut taillée en pièces, et il ne lui resta dans sa fuite qu'un petit nombre de cavaliers. Ce revers affligea Ferdinand, mais ne le découragea point : il redoubla d'efforts et recruta ses armées. Les forteresses de Cambil et d'Albahar, afin d'éviter les calamités d'un siége, se rendirent. Ces conquêtes terminèrent la campagne : les pluies continuelles et l'approche de l'hiver obligèrent les Espagnols à suspendre leurs opérations.

Tandis que Ferdinand méditait son plan d'attaque pour la campagne suivante, la ville de Grenade était en proie à toutes les horreurs de la guerre civile. Aboul-Abdallah, appelé par son parti, était entré secrètement dans la ville et s'était emparé du quartier d'Albaisim. Ce quartier occupait une des collines sur lesquelles Grenade est bâtie, et était séparé du reste de la ville par de hautes murailles. Zagal, alarmé de voir son rival si près de lui, essaya de le débusquer de cette position avantageuse. Les partisans d'Abdallah s'armèrent pour sa défense; les deux partis combattirent avec cette fureur que les discordes civiles peuvent seules inspirer; chaque rue devint un champ de bataille, et Grenade fut inondée du sang de ses infortunés citoyens. Les plus sages d'entre eux, prévoyant que cette fatale que-

relle entraînerait la ruine du royaume, conjurèrent les factions opposées de suspendre leur animosité pour se réunir contre l'ennemi commun. Zagal, frappé de l'importance de leurs avis, offrit de partager le trône avec son neveu; celui-ci, ne respirant que la vengeance, refusa de se prêter à aucun accommodement.

Ferdinand prit avantage des dissensions qui régnaient parmi les Maures. La ville fortifiée de Loja ou Loxa d'où il avait été repoussé par Ali-Attar, capitula et obtint que ses habitants pussent se retirer avec leurs effets. Lhora, Zagra, Balnea, et quelques autres places, ouvrirent leurs portes aux mêmes conditions. Après ces succès, Ferdinand ravagea le pays ouvert et revint à Cordoue.

Le feu de la guerre civile rallumé dans la capitale de l'empire maure offrait un exemple effrayant de l'ambition des princes et de l'extravagance des peuples. Les deux rois sacrifiaient sans pitié et sans remords la vie de leurs sujets pour satisfaire leur amour du pouvoir. Zagal tenta d'enlever d'assaut le quartier d'Albaisim et fut repoussé par la valeur désespérée d'Abdallah et de ses partisans. Ce dernier prince, craignant d'être accablé par les efforts de son rival, qui avait converti le siége en blocus, implora les secours de Ferdinand. Le roi de Castille, afin d'attiser le feu de la guerre civile, lui envoya un corps de troupes et une grande quantité de munitions de guerre.

Ferdinand ouvrit, peu après, la sixième campagne de cette guerre, à la tête d'une armée de douze mille cavaliers et de quarante mille fantassins. Il commença le siége de Velez, se rendit maître des faubourgs, et fit battre les murs de la place par son artillerie. Zagal, déterminé à tout entreprendre pour délivrer cette forteresse dont la perte laisserait à découvert Malaga et plusieurs autres villes, détacha Rusvan, l'un de ses généraux, avec quelques troupes, et l'envoya au secours de Velez; il le suivit bientôt après avec vingt mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie. Avant de quitter Grenade, il prit la précaution de placer une forte garnison dans l'Alhambra et de renforcer les troupes qui bloquaient l'Albaisim, craignant que, pendant son absence, son neveu ne se rendît maître de la ville, et ne s'emparât du trône. A.D. 1487.

L'armée de Zagal étant inférieure en nombre à celle des chrétiens, il résolut de rester sur la défensive, et de chercher à jeter quelques troupes dans Velez. Il ne négligea rien pour rendre son camp imprenable : il choisit une position avantageuse et la fortifia par des retranchements et des batteries. L'ardeur des Espagnols triompha de tous ces obstacles : ses lignes furent forcées; et, après une résistance désespérée, les Maures furent contraints d'abandonner leur camp, et se retirèrent en désordre. Zagal parvint à les rallier, et fit sa retraite sur Grenade. Il serait difficile d'exprimer l'étonnement

et l'indignation de ce prince lorsque, en approchant des portes de la capitale, il apprit que le peuple avait placé sur le trône Abdallah, son neveu et son rival. Les habitants de Velez, perdant tout espoir d'être secourus, se rendirent à la condition de pouvoir sortir de la place avec leurs effets; ceux de plusieurs autres villes suivirent leur exemple. Malaga n'avait point encore éprouvé les calamités de la guerre lorsque Ferdinand parut devant ses murs. Les habitants, se fiant à leur courage et à la force de la place, se préparèrent à faire une défense vigoureuse : ils soutinrent long-temps les assauts des Castillans. La famine décida à la fin du sort de cette ville, qui se rendit à discrétion, et fut livrée au pillage.

A. D. 1488. La partie occidentale du royaume de Grenade était subjuguée; Ferdinand n'avait plus qu'à réduire les provinces de l'est qui étaient restées fidèles à Zagal, et rejetaient l'autorité d'Abdallah. La peste désolait l'Andalousie depuis deux années, et avait paralysé les efforts des Espagnols. Ferdinand, malgré ses ravages, mit le siége devant Vera. Les habitants, redoutant le sort de ceux de Malaga, se rendirent presque sans résistance, et leur exemple entraîna la soumission de Velez-el-Blanco, de Velez-el-Ruvio, et celle de plusieurs autres villes et forteresses.

Zagal faisait des préparatifs pour arrêter les progrès des chrétiens. Il leva un corps de vingt mille hommes ; la mauvaise discipline de ces troupes le

força de rester sur la défensive. L'armée espagnole se répandit dans les plaines d'Almira, y mit tout à feu et à sang, et ravagea le territoire fertile de Baza. Ce pays entrecoupé de canaux obligea les colonnes de l'armée à prendre différentes directions; plus occupées de pillage que du soin de se défendre, elles furent surprises par les Maures, qui en firent un horrible carnage. Ferdinand, voyant ses forces diminuées, se retira dans ses états; Zagal en profita pour reprendre plusieurs des places qui s'étaient soumises aux chrétiens.

Le roi de Castille et d'Aragon désirant de plus en plus d'achever la destruction de l'empire mahométan en Espagne, employa l'hiver à faire de nouveaux apprêts pour la campagne suivante. Il passa son armée en revue à Cordoue, elle consistait en douze mille hommes de cavalerie et cinquante mille d'infanterie. Si l'on y ajoute les nombreuses garnisons laissées dans les villes conquises et dans les forteresses, on voit que les forces armées de l'Espagne étaient au-delà de cent mille hommes. Ferdinand commença la campagne par le siége de Baza, l'une des villes les plus grandes et les mieux fortifiées du royaume de Grenade. Cette place était abondamment pourvue de vivres et de munitions de guerre de toute espèce; la garnison était nombreuse; les habitants étaient élevés dans l'habitude des armes; rien enfin n'avait été négligé pour la rendre inexpugnable. A l'approche de l'armée chrétienne, les

A. D. 1489.

Maures s'avancèrent dans la plaine et attaquèrent son avant-garde. Tandis qu'elle était embarrassée dans les nombreux canaux dont le pays était couvert, la difficulté du terrain ne permettant pas à cette colonne avancée de se défendre, elle essuya une perte considérable. Ferdinand vint la soutenir avec le gros de son armée, et repoussa les Maures jusque dans leurs murs. On commença aussitôt le siége de la ville, et les travaux furent poussés avec vigueur. Les Maures firent de fréquentes sorties, et harcelèrent les chrétiens. Le bon état des fortifications, le courage de la garnison, les maladies contagieuses qui affaiblissaient l'armée des assiégeants, firent naître dans l'esprit de Ferdinand quelques doutes sur l'issue de cette entreprise. La plupart de ses officiers lui conseillèrent d'y renoncer, en lui représentant que, s'il persistait à rester devant Baza jusqu'à l'hiver, le débordement des eaux rendrait sa retraite impossible et causerait la perte de l'armée. Ferdinand sentait toute la force de ce raisonnement; mais il prévoyait aussi les fâcheuses conséquences qui résulteraient de la levée du siége, et il résolut de le pousser avec encore plus d'ardeur. Il fit construire une muraille et creuser un fossé profond autour de la ville, afin d'empêcher les sorties des assiégés. Les soldats et les prisonniers travaillèrent sans relâche à cet ouvrage important. On éleva neuf redoutes à des distances égales. Le marquis de Cadix commandant l'artillerie, s'efforça de seconder l'ardeur de son

souverain, et fit jouer constamment ses batteries sur la ville. Baza se rendit après sept mois de siége, et obtint une capitulation honorable. 7 décemb. 1489.

La conquête de cette place importante entraîna la soumission des villes voisines; et la fortune récompensa d'une manière remarquable les travaux militaires de Ferdinand. Zagal, désespérant de pouvoir conserver plus long-temps les places qui lui étaient restées fidèles, aima mieux les livrer au roi de Castille qu'à son neveu Abdallah, reconnu roi de Grenade. Il se rendit près de Ferdinand, et lui résigna Almeira, Cadix, et toutes les villes dont il était resté maître. Le monarque chrétien le reçut avec les honneurs dus à son rang, et adoucit ses infortunes en lui assignant une terre considérable pour revenu (1). Après la fin de cette campagne, Ferdinand passa toutes ses troupes en revue; ses pertes montaient à vingt mille hommes, dont la plus grande partie avaient péri par les maladies ou succombé aux fatigues. Le royaume de Grenade était entièrement subjugué, à l'exception de la capitale et d'un très-petit territoire. Abdallah, lorsque Ferdinand, trois ans auparavant, lui avait rendu sa liberté, s'était engagé à remettre Grenade à ce prince au moment où le reste du royaume serait soumis à sa domination. Le monarque espagnol envoya un ambas- A. D. 1490.

(1) Zagal obtint de Ferdinand la permission de se retirer en Afrique. Cardonne, tome 3, p. 310.

sadeur réclamer l'accomplissement du traité. Avant de lui répondre, Abdallah rassembla les principaux jurisconsultes, les commandants militaires, et une partie des citoyens, et, sans leur parler du traité qu'il avait fait avec Ferdinand, il les informa de la demande de ce roi. Après avoir déploré les calamités que leurs fatales dissensions avaient attirées sur le royaume, il leur représenta qu'il ne restait plus d'autre alternative que de subir la loi du vainqueur, ou de s'ensevelir sous les ruines de la cité. Toute l'assemblée déclara d'une commune voix qu'elle aimait mieux périr les armes à la main que de s'avilir par un honteux esclavage. Dès ce moment on ne songea plus qu'à se défendre. Abdallah avait peu d'espoir d'entraîner ses sujets à se soumettre au roi de Castille; et sa réponse à ce monarque fit connaître sa véritable position. Il reconnaissait et ses obligations et ses engagements envers Ferdinand, mais il déclarait qu'il n'était pas maître de disposer de sa capitale, et que, s'il faisait connaître le traité secret qu'ils avaient conclu ensemble, l'indignation du peuple mettrait ses jours en danger.

Grenade est située au confluent du Xenil et du Darro, sur deux collines dont la pente, du côté de l'occident, va se perdre dans une plaine vaste et fertile. C'est une forte position : la petite rivière de Darro coule entre les deux collines, et, après avoir traversé la ville, va se jeter dans le Xenil. La ville était alors entourée d'une double muraille flanquée

à distances égales par cent trente tours. Le côté de la ville qui fait face à la plaine, plus exposé que tout autre aux attaques de l'ennemi, était couvert de fortifications et de batteries. Deux citadelles placées sur les deux collines augmentaient encore les moyens de défense. L'Alhambra, palais des rois maures, était situé sur la plus haute de ces collines. Son étendue lui donnait l'apparence d'une ville. L'autre quartier, appelé l'Albaisim, était entouré d'une muraille qui le séparait du reste de la place. Quelques écrivains rapportent que Grenade, au plus haut période de sa prospérité, contenait quatre cent mille habitants. Ce calcul paraît exagéré, puisqu'on n'évalue pas même à ce nombre la population de Cordoue, capitale des Ommiades. Il est vrai que Grenade fut le dernier refuge des Maures, et qu'ils y affluaient de toutes les villes qui tombaient au pouvoir des chrétiens. Mais les excès et la durée de leurs guerres civiles, celles qu'ils soutinrent contre les Espagnols, durent affaiblir considérablement la population de Grenade, et il est probable que la masse entière des habitants ne montait pas à plus de cent mille individus lorsqu'ils eurent à lutter contre les forces réunies de toute l'Espagne.

Tel était l'état de Grenade lorsque Ferdinand parut devant ses murs, la neuvième année depuis le commencement de la guerre. Son zèle pour anéantir les ennemis de sa religion et arborer sur les tours de Grenade l'étendard du Christ, était secondé par 9 mai 1491.

Isabelle, et avait passé dans le cœur de ses sujets. Soixante-dix mille vétérans marchèrent sous sa bannière, et furent animés par la présence de la reine. Les états de Castille et d'Aragon accordèrent d'énormes subsides; toutes les villes voulurent contribuer à cette glorieuse entreprise; le clergé rivalisa de patriotisme pour soutenir la cause sacrée de la religion.

Ferdinand, prévoyant qu'une ville aussi bien fortifiée et dont une armée entière formait la garnison, pourrait résister long-temps au pouvoir de ses armes, jugea que la famine seule pouvait dompter les Maures. Il fit brûler sur pied les moissons, les vignes, les oliviers et les arbres fruitiers, et convertit en un désert ces campagnes si belles et si fertiles. Quelques bataillons s'avancèrent dans la plaine et tentèrent de s'opposer aux ravages des chrétiens; constamment repoussés ils durent se renfermer dans la place. Après ces déprédations, Ferdinand commença une attaque régulière. Ses batteries, dirigées sur le front le plus accessible, firent un feu continuel. Les Maures désespérés attaquèrent chaque jour les lignes des assiégeants et perdirent beaucoup de monde sans pouvoir parvenir à les forcer. Convaincus de l'inutilité de leurs sorties impétueuses, ils se flattaient encore que l'approche de l'hiver obligerait les chrétiens à lever le siége; les mesures qu'ils virent prendre leur ôtèrent ce dernier espoir. Ferdinand, pour garantir ses soldats de la rigueur

de la saison, fit construire solidement avec des pierres et de la boue un vaste camp de baraques couvertes de tuiles; le camp prit en peu de temps l'aspect d'une ville entourée de remparts et de fossés. On donna à cette nouvelle cité le nom de Santa-Fe. La promptitude avec laquelle cette construction fut achevée, son étendue et son importance prouvèrent au peuple de Grenade la persévérance des Castillans.

Grenade souffrait tous les maux de la plus horrible famine. Attaqués avec vigueur par les armes de leurs ennemis, exaspérés par la faim, les habitants se livrèrent à toute la violence du désespoir. Ils se réunirent en foule autour de l'Alhambra, menacèrent la vie de leur souverain, et le chargèrent de malédictions pour avoir attiré sur eux tant de calamités. Toutes les provisions étaient épuisées; il ne restait plus aucune ressource et ces malheureux étaient menacés d'une destruction prochaine. L'excès de leurs maux les contraignit à envoyer un parlementaire pour proposer une capitulation. La joie qu'éprouva Ferdinand d'avoir atteint le but de son ambition et le prix de neuf années de travaux, lui fit accorder aux habitants une capitulation honorable. Les principaux articles portèrent que la ville de Grenade et ses forteresses seraient livrées aux troupes de Ferdinand et d'Isabelle; que les Maures leur prêteraient serment de fidélité ainsi qu'à leurs successeurs comme à leurs légitimes sou-

verains ; que tous les esclaves chrétiens seraient rendus sans rançon ; que les musulmans conserveraient leurs mosquées et les revenus attachés à ces fondations religieuses ainsi que le libre exercice de leur religion ; que la justice serait administrée par des juges de leur nation nommés par le roi ; qu'en considération des pertes que la guerre leur avait fait essuyer, ils seraient exempts de tout impôt pendant trois années ; et qu'après l'expiration de ce terme ils paieraient les mêmes taxes qu'ils avaient payées à leurs princes ; enfin ceux qui préféreraient se retirer en Afrique y seraient conduits avec leurs effets, sur des vaisseaux fournis par l'Espagne.

Ce traité étant conclu, le premier soin de Ferdinand fut de pourvoir aux besoins pressants de ses nouveaux sujets ; aussitôt qu'ils eurent donné des ôtages pour en garantir l'exécution, l'abondance reparut dans cette ville affamée. Le 2 janvier 1492, après un siége de huit mois, Ferdinand et Isabelle firent leur entrée triomphale dans Grenade. Lorsque le cortége fut près de l'Alhambra, Aboul-Abdallah, suivi d'un petit nombre de cavaliers, vint à sa rencontre. Le roi maure, pénétré de douleur, descendit de son coursier et présenta à Ferdinand les clefs du palais et des autres forteresses. Ferdinand fit à Abdallah le plus généreux accueil, pourvut à sa sûreté, et lui assura un revenu convenable à son rang (1).

(1) Abdallah obtint de Ferdinand, quelque temps après,

En se rendant au lieu fixé pour sa résidence, Abdallah s'arrêta un moment sur les hauteurs près de Padal, pour jeter un dernier regard sur Grenade. L'aspect de cette ville immense et du magnifique palais de l'Alhambra lui rappela le souvenir de sa grandeur passée : il fondit en larmes, et s'écria dans l'amertume de sa douleur : « O Dieu puissant !... » Ses sanglots l'empêchèrent d'achever. « Pleure, lui « dit la sultane sa mère indignée de sa faiblesse, « pleure comme une femme la perte d'un royaume « pour lequel tu n'as pas su mourir comme un « homme. »

Les beautés et les richesses de l'Alhambra (1) furent déployées aux yeux de Ferdinand : si l'ivresse du succès laissait quelque place aux leçons de la sagesse, la vue de la porte du tribunal de justice, et cette inscription si souvent répétée, « Il n'y a point d'autre vainqueur que Dieu », auraient pu

---

la permission de se retirer en Afrique, et fixa sa résidence à Fez. Cardonne, tome 3, p. 320.

(1) L'Alhambra subsiste encore ; il couvre une vaste étendue de terrain, et consiste en une masse irrégulière de bâtiments dont l'architecture diffère autant de l'architecture grecque que de la gothique. Les plafonds et les lambris des appartements sont incrustés de stuc, de mosaïques, et ornés avec profusion de peintures et de dorures. Les cours, les colonnades, les fontaines, les bains, excitent l'étonnement du spectateur. Les points de vue que l'on découvre du haut des balcons sont admirables.

réprimer l'orgueil de la prospérité, et faire naître dans l'esprit du monarque chrétien et de ses courtisans de sérieuses réflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines, surtout en contemplant ces monuments précieux élevés par les premiers rois de Grenade, et enlevés en aussi peu de temps à leurs successeurs. Ces monuments seuls avaient survécu à la gloire des Maures; ils font encore de nos jours l'admiration des voyageurs.

CHAPITRE XI.

Réflexions sur la conquête de Grenade. — Expulsion des juifs de l'Espagne. — Découverte de l'Amérique. — Circonstances qui amènent cet événement. — Colomb est rebuté par Ferdinand. — Récit succinct de la découverte du nouveau monde. — Ferdinand aide le roi de Naples à repousser les Français. — Situation politique de la Castille. — De l'Aragon. — Ferdinand réprime les nobles et étend les prérogatives de la couronne. — Il obtient le titre de catholique. — Ses malheurs domestiques. — Révolte des Maures. — Ferdinand obtient le royaume de Naples. — Guerres entre l'Espagne et la France. — Mort d'Isabelle. — Son caractère. — Intrigues de Ferdinand. — Conduite du cardinal Ximénès. — Ligue de Cambray. — Ferdinand s'empare de la Navarre. — Apprêts de guerre contre la France. — Mort de Ferdinand. — Son caractère. — Conséquences de son règne.

Ceux qui se plaisent à déclamer contre l'ambition des rois n'attribueront sans doute qu'à cette seule passion la guerre que Ferdinand livra aux Maures, et qui ne se termina que par la conquête de Grenade. Un observateur plus attentif s'apercevra aisément que la politique la plus profonde conseilla cette entreprise. L'expulsion des Maures était depuis plusieurs siècles le but important que se proposaient les rois de Castille. A l'avènement de Ferdinand, les

sous ses auspices que les Portugais devancèrent toutes les autres nations dans cette nouvelle carrière. La mort de ce prince suspendit pour quelque temps le goût des aventures et des découvertes, mais il se ranima bientôt après. Les Portugais explorèrent au quinzième siècle toute la côte occidentale de l'Afrique. Sous le règne de Jean II, en 1486, Barthelemi Diaz, après avoir couru les plus grands dangers et essuyé de violents orages sur des mers inconnues, vit enfin ses travaux et sa persévérance couronnés par la découverte du promontoire qui forme l'extrémité méridionale du continent. L'état délabré de son vaisseau, les vents impétueux qui règnent dans ces mers, et l'insubordination de son équipage, l'empêchèrent de doubler le cap. Les Portugais nommèrent ce promontoire cabo Tormentoso ou cap des tempêtes, à cause de la difficulté qu'ils avaient eue d'en approcher. Le discernement de leur souverain changea ce nom en celui de cap de Bonne-Espérance, présage favorable d'un succès futur (1).

C'était aux Portugais seuls qu'appartenait jusqu'alors la gloire d'avoir exploré les rivages inconnus de l'Océan, et d'avoir ouvert un nouveau champ aux entreprises humaines. Un homme extraordinaire, dont le génie vaste et fécond excitera toujours l'admiration de la postérité, rendit à l'Espagne sa pré-

(1) Les Portugais doublèrent les premiers le cap de Bonne Espérance, sous Vasco de Gama, en 1487.

rogative sur l'empire des mers. Christophe Colomb, natif de Gênes, avait acquis une haute réputation comme marin. Ses voyages pendant plusieurs années s'étaient bornés à parcourir la Méditerranée et les côtes de l'Islande. Il avait fait preuve de courage dans ses courses contre les Mahométans et les Vénitiens: dans un combat où il se trouva contre ces derniers, le vaisseau sur lequel il servait prit feu; sa présence d'esprit et son agilité lui sauvèrent la vie; il se jeta à la mer, et aidé d'une rame il gagna le rivage qui était éloigné d'environ six milles (1). Peu de temps après il se rendit à Lisbonne, et s'engagea au service du Portugal. Son mariage avec une demoiselle portugaise, fille de Barthélemi Perestrallo, l'un des capitaines qui avaient découvert les îles de Porto Santo et de Madère, le mit en possession des cartes de ce célèbre navigateur. Cette circonstance contribua à exciter l'ardeur de Colomb pour la science de la navigation: il compara attentivement les observations des géographes et des marins modernes, et les conjectures des anciens; son esprit infatigable lui fit entrevoir la possibilité de faire de nouvelles découvertes.

La figure sphérique de la terre était connue depuis long-temps; et sa grandeur avait été déterminée avec assez d'exactitude. Cependant la science de la

(1) Vie de Christophe Colomb par son fils Ferdinand, cap. 5.

géographie était encore dans son enfance; la position et l'étendue des parties du globe qui sont éloignées de l'Europe étaient très-peu connues. Telles étaient les régions orientales de l'Asie, qui étaient représentées sur les cartes s'étendant vers l'est de plusieurs degrés au-delà de leurs véritables limites (1). Colomb, trompé par cette erreur géographique, conçut le projet d'aller aux Indes en se dirigeant vers l'occident: passage dont la possibilité avait été supposée dix-huit siècles auparavant par Aristote, et appuyée de nouveau par Sénèque (2). La géographie de Ptolémée, que l'on n'avait point rectifiée par des observations récentes, encourageait à tenter ce passage qui diminuait de soixante degrés la distance qui est entre l'Europe et la partie orientale de l'Asie. La carte géographique placée dans le palais du doge à Venise, et que l'on suppose avoir été dressée sur les voyages de Marco Polo, et qui est évidemment antérieure à la découverte de l'Améri-

(1) Marius Tyrius supposait la frontière occidentale de la Chine à 225° de longitude de l'est des îles Canaries. Ptolémée réduisit cette distance à 175°, Geogr. lib. 1, cap. 11. Cette longitude donnée par Ptolemée était encore de 60° trop avancée à l'est. Les voyages que fit Marco Polo au treizième siècle, semblent confirmer les erreurs des anciens: il n'avait, il est vrai, ni le talent ni les instruments nécessaires pour faire des observations astronomiques.

(2) Aristote, de cœlo, lib. 2, cap. 14. Senec. Quæst. Nat. lib. 1, in proœm.

que, entretenait dans cette erreur (1). Ces méprises, en déterminant Colomb à chercher un chemin à l'occident pour aller aux Indes, firent découvrir un nouveau continent, et causèrent une révolution dans le commerce du monde entier; révolution qui fut suivie de beaucoup d'autres, et qui doit nécessairement en faire naître d'incalculables par leur durée, leur importance et leurs résultats.

Colomb n'eut pas plus tôt conçu ce dessein qu'il fut impatient de le mettre à exécution. Son génie audacieux n'aimait point à s'égarer dans de vaines spéculations, et il désirait ardemment de prouver par des faits la vérité de ses théories. Son peu de fortune exigeait que l'on protégeât son entreprise. Cherchant à faire jouir son pays natal du fruit de ses travaux, il offrit ses services à la république de Gênes qui rejeta son projet et le traita de chimères. Son espoir se fixa alors sur le Portugal, où ses talents étaient justement appréciés et lui avaient mérité une haute réputation, et dont le monarque régnant, Jean II, encourageait de tout son pouvoir l'art de la navigation. Le roi s'en rapporta malheureusement à un conseil qui avait indiqué le voyage aux Indes en doublant la pointe de l'Afrique. Les membres de ce conseil de navigation ne pouvaient se condamner eux-mêmes: ils profitèrent clandestinement des idées de Colomb afin de faire tomber sur eux seuls la gloire

(1) Voy. docteur Vincent Périplus, part. 2.

qui pourrait résulter de ses projets. Tandis qu'ils traînaient en longueur leurs délibérations, ils conseillèrent au roi de faire suivre par un vaisseau la route que Colomb avait indiquée. Cette tentative peu généreuse eut le sort qu'elle méritait. Le pilote resta long-temps en mer sans découvrir aucune terre; il revint à Lisbonne, et représenta cette entreprise comme très-dangereuse et extravagante. Colomb, indigné de cette supercherie, quitta aussitôt la cour de Lisbonne, et résolut de s'adresser aux rois d'Angleterre et d'Espagne. Henri VII régnait alors sur la Grande-Bretagne; ce monarque était trop avare pour encourager une entreprise qui paraissait romanesque, et dont les avantages étaient si éloignés et si incertains. Ferdinand, roi d'Espagne, le refusa par les mêmes motifs. Colomb envoya Barthélemi, son frère, à Londres, et vint lui-meme en Espagne, à l'époque à laquelle Ferdinand et Isabelle étaient engagés dans la guerre contre les Maures. Après avoir sollicité long-temps et avec aussi peu de succès, Colomb, rebuté par le froid accueil que lui avait fait Ferdinand, et ignorant le refus du roi d'Angleterre, voulut aller à Londres. Il avait déja quitté Santa-Fe, lorsqu'il fut arrêté par un message d'Isabelle qui le rappelait près d'elle.

Ce changement favorable, et qui donnait un rayon d'espérance à Colomb, était dû aux représentations de Jean Perez, gardien du monastère de Rabida : il avait examiné avec le plus grand soin cette théorie

nouvelle, et avait démontré à la reine toute l'importance du projet. Ses efforts furent secondés par don Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de la Castille, et Louis de Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques de l'Aragon. L'heureux succès de la guerre de Grenade permettait à la cour de Castille de s'occuper de nouvelles entreprises : ces deux ministres peignirent à la reine Isabelle sous les couleurs les plus séduisantes la gloire que répandrait sur son règne la découverte de nouvelles contrées dans lesquelles on pourrait établir le christianisme; ils lui représentèrent que, si elle n'accueillait pas de suite les propositions de Colomb, quelque autre prince plus fortuné ou plus hardi protégerait son entreprise, et que l'Espagne regretterait pour toujours la fatale timidité qui l'aurait privée des honneurs et des avantages que la providence lui offrait en ce moment. Isabelle fut aisément persuadée; le mauvais état des finances lui fit songer à emprunter sur ses bijoux la somme nécessaire à Colomb. Santangel, il est vrai, l'empêcha d'avoir recours à cet expédient, et lui prêta l'argent dont elle avait besoin (1). Les

(1) Herrera, Dec. I, lib. 1, c. 8. La difficulté de se procurer une somme aussi médiocre doit paraître extraordinaire dans ces temps modernes; cependant, si l'on considère combien l'argent fut rare en Europe et surtout en Espagne depuis la chute de l'empire romain jusques à l'époque où l'on exploita les mines de l'Amérique, on

dépenses n'excédèrent pas quatre mille livres sterling : Colomb y entra pour un huitième, et dut aussi avoir un huitième dans les profits; Isabelle compléta le reste. Il fut réglé que Colomb aurait la vice-royauté de tous les pays qu'il découvrirait, et serait grand-amiral des flottes que l'on enverrait dans les mers adjacentes; que ces charges seraient héréditaires dans sa famille; et que lui et ses descendants recevraient la dixième partie des profits que l'on tirerait des productions et du commerce de ces nouveaux territoires. Ferdinand signa ce contrat conjointement avec Isabelle, mais il refusa de prendre aucune part à l'expédition.

Après avoir perdu huit années dans de vaines sollicitations auprès des principales cours de l'Europe, Colomb se vit enfin arrivé au moment où il pouvait tenter cette grande épreuve sur laquelle il espérait poser les fondements de sa fortune et de sa renommée. Huit mois après la conquête de Grenade, Colomb sortit du port de Palos, en Andalousie, avec trois petits vaisseaux et quatre-vingts hommes d'équipage, pour aller affronter des mers inconnues et chercher un autre continent dans l'hémisphère occidental. Avant de partir, Colomb et ses compagnons allèrent en procession au monastère de Rabida où ils reçurent la communion; le lende-

---

trouve que quatre mille louis étaient alors une somme très-considérable.

main matin, 3 août 1492, ils mirent à la voile en présence d'une foule innombrable de spectateurs qui adressaient tous des vœux au ciel pour le succès d'une entreprise sur le succès de laquelle ils comptaient bien peu.

La flottille arriva le 13 août à la vue des îles Canaries; elle y radouba ses vaisseaux, renouvela ses provisions, et partit le 6 septembre. Le vent se soutenant, la flottille se trouva le 1er octobre à sept cent soixante-dix lieues ouest des Canaries: Colomb appréhenda que ses hommes ne fussent effrayés par une aussi longue navigation, et leur cacha deux cents lieues sur la route qu'ils avaient faite. Heureusement aucun des pilotes n'était assez instruit pour découvrir cette fraude. Ils naviguaient au large depuis si long-temps sans apercevoir de terre, qu'ils commencèrent à se croire engagés dans une entreprise chimérique, et que la folie d'un aventurier allait les entraîner dans une ruine certaine. Ces craintes excitèrent une sédition parmi les matelots. Ils convinrent de forcer Colomb à ne pas pousser plus loin une tentative qui ne laissait aucun espoir, et à diriger sa marche vers l'Europe : cette mesure paraissait seule devoir prévenir leur entière destruction. Quelques-uns proposèrent de le jeter à la mer comme le plus sûr et le plus expéditif. Colomb employa tous les moyens de persuasion pour calmer leurs craintes et ranimer leur espoir. Il obtint de continuer sa marche encore un peu plus loin; le succès ne répondant

point à ses promesses, tout l'équipage se révolta. Les officiers, qui avaient jusqu'alors partagé l'avis de Colomb et soutenu son autorité, se rangèrent avec les matelots. Ils se portèrent en tumulte sur le gaillard-d'arrière, éclatèrent en reproches contre le commandant, et exigèrent avec menaces qu'il revirât de bord et gouvernât vers l'Espagne. Colomb, ne sachant plus comment les contenir, leur jura solennellement que s'ils voulaient attendre trois jours de plus, dans le cas où l'on n'aurait point découvert de terre après l'expiration de ce terme, il abandonnerait l'entreprise et ferait voile vers l'Europe. Malgré leur impatience, les officiers et les matelots acceptèrent cette proposition que Colomb n'avait point faite sans motif. Tout annonçait que l'on approchait de terre. La nature des fonds que rapportait la sonde, les oiseaux que l'on voyait voltiger sans se reposer sur les vaisseaux, une branche d'arbre couverte de fruits encore frais que les matelots recueillirent sur les vagues, les nuages qui voilaient les rayons du soleil au moment du coucher, la douceur de l'air, l'inconstance des vents, tout lui persuadait qu'il touchait au terme de son voyage. Ses espérances furent bientôt réalisées. Le 12 octobre, on aperçut la terre. Un *Te Deum* fut chanté aussitôt à bord des trois vaisseaux pour rendre au Tout-Puissant de solennelles actions de graces. Les équipages se jetèrent aux pieds du commandant, et le supplièrent de leur

pardonner les peines que leur ignorance et leur incrédulité lui avaient causées.

La terre que Colomb avait découverte était une des îles Bahama. Il en prit possession au nom de la couronne de Castille dès le jour même qu'il y aborda; il s'aperçut bientôt à la pauvreté des habitants que ce n'étaient pas là les riches contrées qu'il cherchait. Il se rembarqua, et découvrit peu après les îles de Cuba et d'Haïti; cette dernière a été connue depuis sous le nom de Saint-Domingue, et a repris maintenant, sous le gouvernement des noirs, son nom primitif. Haïti lui paraissant plus riche que les autres îles, il y éleva un fort, et y établit la première colonie espagnole.

Après avoir pourvu à la sûreté de sa colonie naissante, Colomb mit à la voile pour l'Espagne. Avant de parvenir à la hauteur des Açores, il fut assailli par une affreuse tempête, et sur le point de voir ses vaisseaux submergés. On peut aisément se représenter la perplexité de Colomb dans cette situation périlleuse : le sentiment de son danger personnel cédait à des considérations d'une plus haute importance. La connaissance de ses découvertes allait être perdue : sa mémoire serait insultée; cette pensée déchirante torturait son esprit. Dans ce moment de crise qui décidait de sa réputation et de sa vie, il conserva toute sa présence d'esprit. Il écrivit sur un parchemin le récit abrégé de son voyage, de la situation et des richesses des pays qu'il avait découverts, et de la

colonie qu'il y avait laissée. Il cacheta cet écrit, l'adressa à Ferdinand et à Isabelle, promettant en leur nom une récompense de mille ducats à quiconque le leur remettrait. Il l'enveloppa dans un linge huilé qu'il mit dans un gâteau de cire, et renferma le tout dans un tonneau qu'il jeta à la mer, espérant que quelque accident heureux préserverait ce mémorial de ses découvertes (1).

La Providence vint à son secours : la tempête cessa; et, après avoir mouillé aux îles Açores, ils continuèrent leur voyage. Près des côtes d'Espagne ils furent surpris par un nouvel orage qui les contraignit à se réfugier dans les eaux du Tage. Colomb arriva à Palos le 15 mars 1493, sept mois et onze jours après avoir mis à la voile pour cette mémorable expédition. Il débarqua au milieu des félicitations et des applaudissements du peuple qui le suivit à l'église pour remercier le ciel d'avoir permis qu'il réussît dans une entreprise dont les annales des siècles passés n'offraient aucun exemple. La cour était alors à Barcelone : Ferdinand et Isabelle n'eurent pas plus tôt appris son arrivée, qu'ils furent impatients d'entendre de sa propre bouche le détail de

(1) Voyez la vie de Colomb dans Herrera, et Robertson's Hist. Amer. vol. 1, p. 117, et note 16. Averti par le danger qu'il avait couru, Colomb prépara un semblable document qu'il renferma avec les mêmes précautions dans un tonneau attaché à la poupe du vaisseau.

ses aventures et de ses découvertes. Colomb reçut dans les termes les plus flatteurs et les plus honorables une invitation de se rendre à la cour; le peuple accourut en foule sur sa route. Son entrée dans Barcelone se fit, par ordre des souverains, avec une solennité digne de l'importance de l'événement. Les individus qu'il avait amenés des contrées nouvellement découvertes ouvraient la marche. La bizarrerie de leur parure et leur singulière apparence étonnèrent les spectateurs. On portait derrière eux des ornements en or grossièrement travaillés par les naturels du pays, des grains et de la poudre de ce même métal trouvés dans les montagnes et dans le sable des torrents; les productions les plus curieuses, les petits meubles et les ustensiles en usage dans cette partie de la zône torride. Colomb fermait cette marche. Le peuple contemplait avec admiration l'homme extraordinaire qui avait fait des choses si mémorables. Son triomphe, en effet, surpassait ceux des conquérants romains : ils désolèrent le monde entier; Colomb explora le globe, et ajouta de nouvelles possessions à la couronne de Castille sans exercer aucune cruauté et sans répandre de sang. Il fut reçu avec distinction par Ferdinand et Isabelle, qui le firent asseoir près du trône. Il raconta avec calme et dignité toutes les particularités de son voyage. Lorsqu'il eut fini ce récit, Ferdinand et Isabelle se mirent à genoux, et remercièrent Dieu de la découverte de ces nouvelles contrées qui promettaient de si grands

avantages à l'Espagne. Toutes les marques de la faveur royale furent prodiguées à Colomb. On confirma les priviléges qui lui avaient été accordés ainsi qu'à ses héritiers dans le premier contrat : sa famille fut anoblie ; et il fut traité dans toutes les occasions avec la plus haute distinction. Ce qui le satisfit plus encore fut la commission de préparer sans délai un armement qui le mît à même d'établir de nouvelles colonies et de continuer ses découvertes. Ferdinand et Isabelle jugèrent nécessaire de suivre l'exemple du Portugal, et de donner à leurs nouvelles acquisitions le seul titre valide que l'on considérât comme tel à cette époque. Le souverain pontife, en qualité de vicaire de Jésus-Christ, était supposé avoir droit aux pays habités par les infidèles. Ferdinand et Isabelle obtinrent du pape Alexandre VI la concession des terres que l'on découvrirait dans l'hémisphère occidental, comme sa sainteté avait assigné aux Portugais celles de l'est. Une méridienne imaginée à cent lieues ouest des Açores fut fixée pour limite entre les possessions espagnoles et portugaises.

Colomb croyait alors que les contrées qu'il avait découvertes faisaient partie de ces vastes régions comprises par les Européens sous le nom général d'Indes. Les erreurs des anciens géographes, la similitude des productions, semblaient confirmer une opinion que partageait toute l'Europe. On donna aux îles de l'Amérique le nom d'Indes occidentales ; nom

qu'elles conservent encore, quoiqu'on ait reconnu depuis long-temps l'erreur de cette dénomination.

La découverte d'un nouveau monde avait excité dans toute l'Espagne une sorte d'enthousiasme : des volontaires de tout rang s'offrirent pour courir les hasards de la nouvelle expédition. La flotte était composée de soixante-dix vaisseaux ; elle avait à bord quinze cents hommes, la plupart appartenant à de bonnes familles ; elle était abondamment pourvue de tout ce que l'on avait jugé nécessaire pour l'établissement de nouvelles colonies, et pour rendre plus faciles les conquêtes que l'on espérait faire. Colomb sortit du port de Cadix le 25 septembre 1493, et arriva le 2 novembre à la Désirade, l'une des petites Antilles. Il visita successivement presque toutes les îles du Vent. Le 22 novembre, il débarqua à Saint-Domingue : les Espagnols qu'il y avait laissés avaient été massacrés par les naturels du pays, à cause de leurs désordres. Colomb fit tout disposer pour y former un nouvel établissement. Il se trouva bientôt engagé dans des guerres avec les naturels du pays, et fatigué par l'insubordination des colons. Il visita, en 1498, les bouches de l'Orénoque, et découvrit l'Amérique méridionale.

L'entreprise hasardeuse de Colomb, la plus hardie qu'aucun homme eût jamais exécutée, a immortalisé le nom de son auteur, et augmenté, au-delà de tout calcul, le commerce et la richesse de l'Europe. Mais ses résultats immédiats ne satisfirent point

l'avarice de la cour, et ne réalisèrent point les espérances de ses avides compagnons de fortune. Saint-Domingue et les îles voisines furent aisément conquises; par malheur on ne trouva pas chez les habitants une quantité d'or suffisante pour défrayer les dépenses des armements. Colomb, nommé par Ferdinand et Isabelle vice-roi des pays qu'il découvrirait, eut à exercer quelques sévérités dans son gouvernement pour contenir le caractère turbulent des aventuriers espagnols. Les plaintes des colons furent encouragées par les courtisans qui enviaient sa gloire. Ils persuadèrent facilement à Ferdinand que les malversations et l'avarice de Colomb étaient les seules causes du peu d'argent que l'on recevait des colonies. Le nombre et la hardiesse des accusateurs parvinrent à donner des préventions à Isabelle, cette auguste protectrice de l'amiral. François Bovedilla fut envoyé à Saint-Domingue pour prendre le gouvernement de l'île. A l'arrivée du nouveau vice-roi, Colomb fut chargé de fers, et conduit en Espagne. Ferdinand cependant reconnut bientôt que l'Europe entière serait indignée du honteux traitement dont il payait les services éclatants d'un homme dont la réputation devait être immortelle; Isabelle lui rendit sa faveur. Colomb fut mis en liberté et invité à se rendre à la cour; il y défendit sa conduite, et montra la malveillance de ses ennemis. Son innocence fut reconnue; mais l'injustice qui lui avait été faite ne fut point réparée. On éluda toujours, sous

de vains prétextes, sa demande d'être réinstallé dans la charge de vice-roi des contrées nouvellement découvertes, malgré le droit héréditaire que lui donnait le contrat passé avec ses souverains.

Cette ingratitude ne réfroidit point l'ardeur entreprenante de Colomb. Vers la fin de l'année 1497, les Portugais, commandés par Vasco de Gama, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et allèrent jusqu'aux Indes. Le premier projet de Colomb avait été de découvrir un passage plus court pour se rendre dans cette riche contrée; c'était encore son objet favori. Fatigué par ses nombreux voyages et déja sur le déclin de la vie, il offrit au roi d'Espagne de recommencer une nouvelle tentative. Les Portugais avaient fait des bénéfices immenses dans leurs courses aux Indes. L'espoir d'obtenir des résultats aussi avantageux excita de nouveau Ferdinand et Isabelle à faire quelques apprêts. Satisfaits d'avoir trouvé un prétexte honorable pour éloigner de la cour un homme à qui ils étaient résolu de manquer de foi, ils donnèrent à Colomb le commandement de quatre petites barques dont la plus grande n'excédait pas soixante-dix tonneaux. Il mit à la voile le 9 mai 1502, et entreprit son dernier voyage avec cette escadre inutile. Il parcourut toute la côte de l'Amérique méridionale jusqu'à Porto-Bello, dans l'espoir de trouver près de l'isthme de Darien un détroit qui lui laissât un passage pour aller aux Indes. Cet homme extraordinaire eut à éprouver, pendant tout

le cours de sa vie, des fatigues et des dangers presque incroyables; cependant ni la fureur des éléments, ni les séditions de ses matelots, ni la malveillance de ses ennemis, ne troublèrent jamais la constance de son ame et la présence d'esprit dont il donna tant de preuves (1).

Le peu de cas que faisait Ferdinand d'un événement aussi important que la découverte du Nouveau-Monde peut être attribué aux circonstances du temps autant qu'à son avarice. Le commerce n'avait point encore attiré l'attention de l'Europe : on l'entendait si peu que là où l'on n'acquérait point un bénéfice immédiat on négligeait l'espoir d'un bénéfice éloigné. Les riches mines de l'Amérique n'étaient point encore découvertes : on n'avait que la perspective des avantages que le commerce pourrait faire naître un jour; et le monarque espagnol considérait les acquisitions au-delà de la mer Atlantique comme préjudiciables à l'intérêt de son pays. Ferdinand, actif et entreprenant, était en même temps circonspect et parcimonieux; son attention était fixée sur les affaires intérieures et les plus près de lui; elles lui paraissaient plus importantes que ces régions éloignées et inconnues.

(1) Pour le premier voyage de Colomb, voyez sa vie par Ferdinand, son fils, depuis le chapitre 15 jusqu'au chapitre 40; et Herrera, Dec. 1, lib. 1, c. 9, jusqu'au lib. 2, c. 3; et pour ses voyages suivants, voyez, Vie de Colomb, cap. 45 et 108; Herrera, Dec. 1, lib. 2, c. 5; lib. 6, c. 12.

Charles VIII, roi de France, était décidé à soutenir, par les armes, les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples; il était nécessaire de s'assurer la neutralité des autres grandes puissances de l'Europe avant que de s'engager dans cette expédition. L'Espagne était la plus dangereuse et la plus difficile à concilier : ses préparatifs hostiles alarmèrent Charles; le roi de France, afin de pouvoir accomplir ses desseins, lui céda le Roussillon et la Cerdagne. Les progrès de Charles en Italie furent rapides et brillants, et la conquête de Naples lui coûta peu : ses succès excitèrent la jalousie du roi d'Espagne, qui, malgré la neutralité promise, forma une ligue avec les divers états d'Italie, pour en expulser les Français. Les projets de Charles furent troublés par la connaissance de cette coalition; et sa brillante expédition se termina par une retraite précipitée. Ferdinand, roi fugitif de Naples, rassembla quelques troupes sous ses drapeaux, et, soutenu par les armées espagnoles, commandées par Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, il rentra dans sa capitale et recouvra une grande partie de ses domaines. La mort vint arrêter le cours de ses prospérités : il expira après une courte maladie, et eut pour successeur son oncle Frédéric, dont les succès constants parvinrent à chasser les garnisons françaises qui étaient restées dans le royaume de Naples. Charles, n'ayant point de ressources suffi-

santes pour recommencer la guerre, conclut un traité avec le roi d'Espagne.

Ferdinand s'occupait alors d'étendre les prérogatives de la couronne, et de réprimer l'aristocratie. Pendant la durée des guerres qui, depuis l'invasion des Arabes jusqu'à la prise de Grenade, avaient désolé toutes les provinces de l'Espagne, les souverains n'avaient pu se concilier l'affection de la noblesse, dont l'appui leur était nécessaire, qu'en leur accordant des priviléges et leur faisant des concessions. Ce ne fut que graduellement et en surmontant de grandes difficultés, que l'on parvint à arracher aux mahométans les provinces dont ils s'étaient emparés. Les nobles qui suivaient l'étendard du prince réclamaient et obtenaient une grande partie des terres que leur valeur avait conquises sur l'ennemi. Presque toutes les propriétés territoriales étaient divisées entre les barons; les juridictions et les immunités de ces propriétés élevaient leurs seigneurs presque au rang de souverains indépendants.

D'autres causes, et qui découlaient toutes d'une même source, avaient donné aux villes d'Espagne une haute importance : le pays ouvert était continuellement exposé aux incursions de l'ennemi; la sûreté publique fit préférer le séjour des places fortifiées. En Espagne, ainsi que dans le reste de l'Europe, les châteaux des barons offraient une retraite assurée contre les déprédations des bandits; mais ils ne pouvaient résister aux attaques d'une armée.

Les villes où le nombre se réunissait à la valeur pour une mutuelle défense étaient les seuls lieux qui présentassent quelque sûreté. Plusieurs de ces villes devinrent à la longue les capitales de petits états; l'opulence et le rang de quelques-uns de leurs habitants leur donnèrent de l'influence. Les recrues étant insuffisantes pour alimenter des guerres continuelles, il devint nécessaire de solder des troupes auxiliaires; et comme les biens de la noblesse étaient exempts de taxes, la charge des armées tomba sur les villes. Les rois d'Espagne, se reposant sur ces villes du soin de protéger le royaume, voulurent se concilier leur attachement par des concessions qui étendaient leur pouvoir. L'Espagne se trouva ainsi divisée en plusieurs royaumes; dans chacun d'eux les villes et l'aristocratie se contre-balancèrent, et l'autorité royale ne fut plus qu'un vain nom.

Les représentants des villes de Castille avaient obtenu, à une époque très-reculée, de siéger dans l'assemblée des cortès, et y avaient acquis un crédit et une influence peu commune dans un temps où le pouvoir et la prééminence des nobles éclipsaient dans tous les autres pays de l'Europe la splendeur du trône, et anéantissaient les libertés des peuples. L'esprit orgueilleux et jaloux de l'aristocratie espagnole n'avait pu cependant enlever aux villes la part considérable qu'elles avaient dans les affaires du gouvernement. Les cortès avaient le droit d'imposer les taxes, de

promulguer des lois, et de faire droit aux plaintes qui leur étaient adressées : l'une de leurs maximes les mieux établies était de n'accorder au roi aucun secours d'argent qu'il n'eût donné son assentiment à tels réglements que les cortès croyaient utiles au royaume. L'historien le plus judicieux, l'éloquent Robertson, dit en parlant des Espagnols, peu après le commencement du seizième siècle, que « les principes « de la liberté semblent avoir été mieux entendus à « cette période par les Castillans que par aucun autre « peuple de l'Europe : ils avaient acquis plus d'idées « libérales et plus de respect pour leurs propres droits « et pour leurs priviléges : leurs sentiments sur la « forme du gouvernement avaient plus de chaleur et « de générosité ; leurs vues politiques avaient une « étendue à laquelle les Anglais eux-mêmes ne par- « vinrent que plus d'un siècle après » (1).

Le pouvoir royal était encore plus limité dans l'Aragon. La forme du gouvernement était monarchique ; son esprit était républicain. Les cortès étaient divisés en quatre branches : la noblesse du premier rang, l'ordre équestre ou seconde classe des nobles, les députés des villes, et l'ordre ecclésiastique, qui comprenait les dignitaires de l'église et les représentants du bas clergé. Cette assemblée avait seule le pouvoir d'imposer des taxes, de battre monnaie, de

(1) Roberts. Hist. vol. 4, liv. 12, cap. 5, p. 335.

déclarer la guerre et de conclure la paix (1). Les cortès s'assemblaient tous les ans ou tous les deux ans; et le roi ne pouvait les dissoudre ni les proroger sans leur propre consentement.

L'institution la plus singulière des Aragonais fut l'élection d'un *justiza*, ou juge suprême. L'office de ce magistrat ressemble à celui des éphores chez les Lacédémoniens : il était le protecteur du peuple et l'interprète suprême des lois : sa personne était sacrée, et son autorité presque sans bornes. Son pouvoir s'étendait non-seulement sur toutes les affaires judiciaires, mais aussi sur le gouvernement du royaume. De son autorité privée, il pouvait renvoyer les ministres du roi et les obliger à lui rendre compte de leur conduite, tandis que lui-même ne rendait compte de la sienne qu'aux cortès. La formule du serment de fidélité rappelait au souverain ses devoirs et sa dépendance. Le justizà le prononçait au nom du peuple, et il était conçu en ces termes : « Nous, qui « valons autant que vous, et qui, réunis tous ensem- « ble, sommes plus puissants que vous, nous pro- « mettons obéissance à votre gouvernement si vous « maintenez nos droits et nos libertés; sinon, non (2). »

(1) Hieron Blanca, Comment. rer. Arrag. ap. script. Hisp. vol. 3, p. 730.

(2) La formule de ce serment nous a été donnée par Robertson qui l'a extraite d'un écrivain espagnol dont l'autorité est reconnue, don Antonio Perez, Aragonais, et

Les droits politiques et personnels de ce peuple étaient plus étendus et beaucoup mieux définis que dans aucun autre royaume de l'Europe. Aucun Aragonais ne pouvait être mis à la torture, ni même convaincu de crime sans un jugement légal.

Telles étaient les idées de liberté qui prévalaient en Espagne lorsque Ferdinand et Isabelle réunirent les couronnes d'Aragon et de Castille. Il ne paraît pas qu'alors les campagnes fussent admises à partager les priviléges des villes : la puissance des barons était excessive, et l'autorité royale était assurément trop limitée par celle des grands d'Espagne. Tous les efforts des rois espagnols pour étendre les prérogatives de la couronne avaient été jusqu'alors infructueux. Lorsque la conquête de Grenade eut anéanti le pouvoir mahométan, Ferdinand ne songea plus qu'à réduire l'aristocratie. Il agit, dans cette entreprise difficile, avec prudence et fermeté. Sous des prétextes divers, quelquefois par force, et le plus généralement par des arrêts des cours de justice, il arrachait aux barons une partie considérable des terres que la faiblesse de ses prédécesseurs leur avait concédées. Au lieu d'abandonner la conduite des affaires aux grands d'Espagne qui avaient été accoutumés à remplir toutes les places du gouvernement, il régla souvent sans leur secours des transactions

secrétaire de Philippe II. Robertson's Hist. vol. 4, cap. 5, p. 183, 414.

d'une haute importance, et confia le soin de l'administration à des personnes d'un rang inférieur qui lui étaient entièrement dévouées. Il introduisit plus d'étiquette et de dignité dans sa cour, et inspira par degrés à ses sujets un respect qu'ils n'avaient jamais eu pour leurs rois.

La réunion à la couronne des grandes maîtrises des ordres de San-Yago, de Calatrava et d'Alcantara, fut un des moyens dont se servit Ferdinand pour augmenter ses revenus et son pouvoir. La superstition qui régnait au temps auquel ces ordres avaient été fondés avait fait prodiguer à ces pieux guerriers des donations libérales qui les rendaient maîtres de propriétés très-considérables. Les grands-maîtres étaient, par leur opulence, presque au niveau de leur souverain. Ferdinand, ne voulant pas que les nobles, qui n'étaient déja que trop redoutables, prissent encore plus de crédit et d'influence par le gouvernement de ces puissantes associations, résolut de les leur enlever et de les ajouter à la couronne. Par adresse, par promesses ou par menaces, il détermina les chevaliers de l'ordre à le placer à leur tête ainsi que la reine. Cette élection fut sanctionnée par le pape, et ces biens furent pour toujours réunis à la couronne.

Les circonstances particulières de l'Espagne favorisèrent les vues de Ferdinand en donnant aux cités une influence qui contrebalança le pouvoir des nobles. La souveraine juridiction que les barons exer-

çaient dans leurs domaines, resserrait les bornes de l'autorité royale. On n'eût pas osé leur enlever ouvertement un privilége qu'ils regardaient comme la plus grande distinction de leur ordre; il fallut se résoudre à le miner sourdement. Les guerres des chrétiens et des musulmans, leurs déprédations réciproques, les querelles particulières des barons, si fréquentes dans toutes les contrées où la féodalité avait rompu les liens de l'ordre social, laissèrent aux brigands la facilité de se répandre dans toutes les provinces de l'Espagne. La rapine et le meurtre devinrent si communs, que toute relation entre les différentes villes fut interrompue. Les nombreuses bandes de voleurs se moquaient impunément des lois; et l'on ne pouvait espérer aucun remède du cours ordinaire de la justice (1). Le mal s'accrut au point que les cités adoptèrent pour le faire cesser un moyen extraordinaire. Vers le milieu du treizième siècle, les villes d'Aragon, et, d'après leur exemple, celles de Castille, formèrent une association sous le nom de Sainte-Hermandad ou sainte confrérie. Les contributions de chacune d'elles servirent à entretenir un

(1) Le vol et le meurtre étaient très-communs en Europe pendant tout le moyen âge. Bouquet, Recueil des Hist. tome 7, p. 515; et tome 10, p. 360, etc. Le récit que les historiens espagnols font des excès qui se commettaient alors en Espagne passe toute croyance. Voyez Robertson's Hist. Charles V, vol. 1, p. 429, et les autorités auxquelles il réfère.

corps de troupes assez considérable pour protéger les voyageurs et arrêter les criminels. Ceux-ci étaient conduits aussitôt devant des juges nommés par les villes associées, lesquels les condamnaient sans aucun égard pour les cours féodales. Les nobles se récrièrent contre cette institution, et voulurent s'y opposer. Ferdinand, voyant que non-seulement la sainte confrérie contribuait à la sûreté intérieure du royaume, mais qu'elle tendait à restreindre la juridiction indépendante des barons et à l'anéantir un jour, la protégea ouvertement.

Par ces mesures sagement concertées, Ferdinand étendit les prérogatives de la couronne, et recula, autant qu'il lui fut possible, les bornes du pouvoir royal : aucun roi d'Espagne n'avait joui avant lui d'une aussi grande autorité. Cependant de nombreux obstacles s'opposaient encore à ses empiétements; le peuple était animé du désir de recouvrer ses libertés, et les nobles voulaient conserver leur indépendance. L'amour de la gloire porta les Espagnols à seconder Ferdinand dans ses entreprises lointaines, tout en ne lui accordant jamais qu'une autorité très-limitée (1) dans l'intérieur du gouvernement.

(1) Le lecteur s'apercevra aisément par les transactions rappelées dans le cours de cette histoire, que, pendant une partie considérable du règne de Charles-Quint, les prérogatives de la couronne d'Espagne furent renfermées dans des limites étroites; les progrès que fit le despotisme en Espagne seront alors suffisamment développés.

L'Espagne lui était redevable de sa gloire et de sa puissance; l'Italie, protégée par les armes de ce monarque, avait maintenu son indépendance. Le pape Alexandre, afin de prouver son estime pour un prince qui avait anéanti le pouvoir musulman dans la péninsule, et délivré le saint-siège du joug de la France, lui conféra le titre de catholique. Ferdinand avaitété sûrement guidé par d'autres motifs que ceux de la religion; cependant il accepta avec joie cette marque sacrée de l'approbation du souverain pontife, et la transmit à ses successeurs.

Le bonheur intérieur du roi d'Espagne était loin de répondre à la prospérité de ses sujets; les funérailles de ses enfants plongèrent la cour dans un deuil continuel. La mort de son fils, le prince des Asturies, fut suivie immédiatement de celle de sa sœur, la reine de Portugal, qui mourut en couches à Tolède. Cette princesse laissait un jeune enfant dont la mort vint encore augmenter ces malheurs domestiques. Jeanne, qui venait d'épouser Philippe-le-Bel, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien, empereur d'Allemagne, restait seule héritière de Ferdinand et d'Isabelle, et devait leur succéder aux trônes d'Aragon et de Castille.

Les ravages que la mort avait causés dans la famille de Ferdinand n'éteignirent point l'ambition qui régnait dans l'ame de ce prince. Peu après la conclusion du traité de paix avec la France, il s'empara de la ville de Mélilla, située sur la côte d'Afrique,

et la garantit des attaques des Maures par de nouvelles fortifications. Pendant ce temps, Charles VIII expirait à Amboise, au moment où il méditait une seconde incursion en Italie. Louis XII hérita de sa couronne et de ses projets, et s'empara du duché de Milan. Ferdinand et le nouveau roi de France se réunirent pour faire la conquête du royaume de Naples, et le partager entre eux : la Calabre devait appartenir à l'Espagne. Gonzalve, surnommé le grand capitaine, réduisit promptement ces belles provinces : sa gloire militaire fut ternie par un acte de perfidie. Le fils aîné du monarque napolitain s'était réfugié à Tarente; cette place, après avoir résisté long-temps aux armes victorieuses des Espagnols, ne se rendit qu'à la seule condition que ce prince conserverait sa liberté. Gonzalve en donna sa parole, et la viola : ce jeune prince fut arrêté et conduit en Espagne, où, malgré les égards que l'on eut pour lui, sa vie entière se passa dans une injuste captivité. Le roi son père, en apprenant cet événement, implora la générosité reconnue de Louis XII. Il lui résigna ses droits sur la partie de ses états qui avait été assignée à la France dans l'acte de partage de l'année précédente, et reçut en retour de ce monarque le comté du Maine pour lui et ses héritiers (1).

A. D. 1498.

A. D. 1501.

(1) Le président Hénault, Abrégé chron. de l'Hist. de France, 1501.

Tandis que Ferdinand s'emparait aussi injustement de ces territoires éloignés, ses propres domaines rappelèrent ses soins et sa vigilance. Plusieurs des conditions auxquelles les Maures s'étaient déterminés à subir le joug de l'Espagne avaient été violées; l'oppression dont ce peuple était victime, jointe à l'animosité religieuse, les disposa à l'insurrection : réunis dans les montagnes d'Alpuxarros, ils attendaient les secours que les Maures d'Afrique leur avaient promis, lorsqu'ils virent paraître devant eux et à l'improviste Ferdinand, que la difficulté du pays n'avait point empêché d'y conduire son armée. Le peu de moyens de résistance des insurgés, la prudence ou l'avarice du roi prévinrent l'effusion de sang. Il permit aux Maures, qui ne voulaient pas vivre sous un gouvernement chrétien, de passer en Afrique, moyennant une somme de dix pistoles pour chaque famille. L'émigration de soixante mille familles fut une des causes de la dépopulation et de l'appauvrissement de l'Espagne. L'argent que cette émigration fit passer dans les coffres du roi parut une compensation suffisante. Quelque peu considérable que la somme de six cent mille pistoles puisse paraître de nos jours, elle dut être considérée au commencement du seizième siècle comme une ressource immense par tous les souverains de l'Europe.

L'argent que Ferdinand reçut des Maures servit à faire réussir des projets perfides. Il avait abandonné le roi de Naples pour acquérir la Calabre ;

il viola sans scrupule ses engagements avec le roi de France, afin de lui enlever ce qu'il possédait du royaume de Naples. Dès le commencement des hostilités, les troupes espagnoles, mal payées et manquant de tout, refusèrent de se battre, et le grand capitaine fut obligé de se retirer devant le duc de Nemours. Au lieu de profiter de ce moment pour chasser les Espagnols et s'emparer de tout le territoire de Naples, Louis se laissa désarmer par les négociations de Philippe-le-Bel, gendre de Ferdinand. L'archiduc proposait d'unir son fils Charles, depuis Charles-Quint, à Claude, fille du roi de France, et demandait que Louis et Ferdinand leur résignassent le royaume de Naples (1). Louis XII consentit à cette union, et envoya l'ordre à ses généraux de suspendre les hostilités. Ferdinand refusa de ratifier le traité, et fit continuer la guerre, malgré les représentations de Philippe, qui trouvait qu'une telle conduite entacherait sa mémoire; mais Ferdinand négligeait le soin de sa réputation lorsqu'il s'agissait d'augmenter sa puissance. Il envoya de nombreux renforts à son lieutenant; l'argent des Maures paya les arrérages de l'armée, qui rentra aussitôt dans l'obéissance. Gonzalve couvrit le pays de ses détachements. Le duc de Nemours tenta vainement, dans les plaines de Cérignoles, d'arrêter le cours de ses victoires; la supériorité du nombre et l'habileté du

(1) Hen. Ab. Chron. ad an. 1503.

grand capitaine l'accablèrent. Le combat fut opiniâtre : le duc et la plus grande partie de son armée périrent sur le champ de bataille. La capitale ouvrit ses portes au vainqueur, et les autres villes suivirent son exemple. Gaëta résista long-temps ; à la fin, la garnison française évacua cette place, et laissa les Espagnols seuls possesseurs du royaume de Naples.

Louis fit de grands apprêts pour continuer la guerre, et réparer ses pertes. Trois armées furent formées en toute hâte pour aller attaquer les domaines de l'Espagne. La première, commandée par La Trémouille, et forte de vingt mille hommes, était destinée à reconquérir Naples : la seconde, de six mille hommes, sous les ordres du comte d'Albret, fut envoyée contre Fontarabie ; la troisième, plus nombreuse, et conduite par le maréchal de Rieux, devait pénétrer dans le Roussillon. Une flotte considérable resta en croisière dans la Méditerranée pour empêcher toute communication avec Naples. Ferdinand ne s'était pas laissé surprendre par ces préparatifs : il avait prévu l'orage. L'armée française fut défaite une seconde fois par Gonzalve, et chassée du royaume de Naples. Les troupes destinées pour l'attaque de Fontarabie échouèrent dans cette entreprise, et rejoignirent l'armée qui était dans le Roussillon. Ces forces réunies s'avancèrent vers Salses, et en formèrent le siège : l'approche de Ferdinand, qui venait de Madrid avec une forte armée, les obli-

gea de se retirer. La flotte française rentra dans le port de Marseille, sans avoir rendu aucun service important, et Louis vit avec dépit l'inutilité de ses apprêts.

De nouveaux malheurs domestiques vinrent dissiper l'ivresse dans laquelle ces brillants succès avaient plongé Ferdinand, et obscurcir son horizon politique. La reine Isabelle, qui tenait en propre la couronne de Castille, était depuis quelque temps dans un état de langueur. Le chagrin que lui avait causé la mort prématurée du prince des Asturies et de la reine de Portugal, avait altéré sa santé : le triste état du seul enfant qui lui restât, Jeanne, sa fille, était encore un plus grand sujet de peine. L'indifférence de l'archiduc son mari avait égaré l'esprit de cette princesse : Isabelle pouvait, avec raison, se plaindre de ce que ses chagrins comme mère avaient égalé sa prospérité comme reine. Ces chagrins, joints à une maladie de poitrine, épuisèrent sa constitution. Elle mourut à Madrid, à l'âge de soixante-huit ans, regrettée de ses sujets, qui éprouvaient depuis longtemps sa justice et son humanité. Sa douceur, sa générosité et sa clémence, avaient servi à tempérer l'inflexible rigueur de l'insensible Ferdinand. Protectrice des talents et du génie, elle seule encouragea, par ses libéralités, les projets de Colomb : l'histoire, en retraçant la découverte de l'Amérique, unit à la gloire de l'amiral le nom de cette grande reine.

Colomb fut un de ceux qui perdirent le plus à la

mort de cette princesse ; il était alors engagé dans sa troisième et dernière expédition, et occupé à découvrir le continent de l'Amérique. A son retour en Espagne, la nouvelle de la mort d'Isabelle, sa seule protectrice, fut la plus grande des peines qu'il eût jamais ressenties. Ses ennemis redoublèrent leurs persécutions. Il ne lui restait plus personne qui réparât les injustices dont il avait à souffrir, et qui récompensât ses services ; il ne pouvait rien espérer de Ferdinand, qui l'avait toujours contrarié. Heureusement pour lui il fut bientôt délivré d'une vie passée tout entière à braver la fureur des éléments, et à gémir de la méchanceté et de l'ingratitude des hommes. Le chagrin, l'anxiété, et ses dernières fatigues, éteignirent le peu de vie qui lui restait. Colomb, l'un des plus grands hommes qui eussent paru sur la terre, et près de qui les vains noms de ces conquérants dont les triomphes sont toujours souillés de sang perdent leur prestige, Colomb mourut à
A. D. 1506. Valladolid dans sa cinquante-neuvième année (1). Il montra à ses derniers moments la grandeur d'ame,

(1) Son fils Diègue Colomb, après avoir sollicité longtemps et vainement de Ferdinand qu'il fît droit à ses titres à la vice-royauté de l'Amérique, porta ses plaintes devant le conseil des Indes : les juges, à leur grand honneur, donnèrent un verdict en sa faveur, et Diègue fut investi de sa dignité. Ceci est une preuve remarquable que Ferdinand n'avait pas le droit d'annuler les droits de ses sujets.

la présence d'esprit, et les sentiments religieux qui l'avaient distingué pendant toute sa vie.

Isabelle, pour remédier à l'incapacité de sa fille Jeanne, avait, par son testament, nommé Ferdinand régent de Castille jusqu'à ce que Charles, fils de Philippe et de Jeanne, eût atteint sa vingtième année. En conséquence de cet arrangement, Jeanne et Philippe furent proclamés rois de Castille; mais Ferdinand prit les rênes du gouvernement; et son titre à la régence fut formellement reconnu par les cortès. L'orgueil des Castillans ne put se soumettre, sans murmurer, au gouvernement d'un roi d'Aragon; le caractère jaloux, sévère et parcimonieux de Ferdinand convenait mal à ce peuple généreux. Une faction puissante invita l'archiduc à prendre l'administration du royaume. Ce prince, peu content des dispositions testamentaires d'Isabelle, saisit une occasion si favorable de s'opposer aux prétentions de son beau-père. Ferdinand fut requis de se retirer dans l'Aragon, et de remettre le gouvernement de la Castille à telle personne que Philippe choisirait.

Depuis cette époque jusqu'à celle de la mort de Philippe, ce ne fut plus entre ces deux princes qu'une suite de basses intrigues, et leurs rivalités menacèrent l'Espagne d'une guerre civile. Ferdinand, déterminé à priver sa fille et sa postérité de la couronne, demanda en mariage Joanna, fille supposée de Henri IV, et dont l'illégitimité reconnue avait fait monter Isabelle, sœur du roi, sur le trône de Cas-

tille. Refusé par Joanna, il épousa Germaine de Foix, nièce de Louis XII, qui abandonna, en sa faveur, ses prétentions sur le royaume de Naples (1).

Philippe se disposait alors à quitter les Pays-Bas, où il était resté depuis la mort d'Isabelle, pour venir en Espagne : voulant détourner Ferdinand de s'opposer à son dessein, il donna des instructions à ses ambassadeurs pour conclure un traité avec ce prince; il y fut stipulé que la Castille serait gouvernée désormais aux noms de Joanna, de Ferdinand et de Philippe, et que ces deux derniers partageraient également entre eux les revenus de la couronne. Philippe n'avait pas l'intention d'observer ce traité, auquel il n'avait souscrit que pour mieux cacher ses projets. Il fit préparer uue flotte considérable, embarqua son armée, et partit de Middelbourg avec l'archiduchesse, au milieu de l'hiver. Ferdinand voulut se concilier l'affection des Castillans; ses efforts furent vains : il lui fallut renoncer à s'opposer à main armée au débarquement de l'archiduc. Aussitôt que celui-ci fut arrivé dans le port de la Corogne, les nobles, suivis de leurs nombreux vassaux, vinrent se ranger sous ses drapeaux (2). Ferdinand, voyant cette désaffection générale, consentit, par un traité, à résigner la régence du royaume de Castille, et à se retirer en Aragon : il conserva, par ce traité,

---

(1) Hen. Ab. Chron., an. 1506.

(2) Robertson's Hist. Charles V, vol. 2, lib. 1, p. 17.

la grande maîtrise des ordres militaires de San-Yago, de Calatrava et d'Alcantara, et la moitié des revenus provenant des Indes occidentales, ce qui lui avait été déja assigné par le testament de la reine Isabelle.

La duplicité et les intrigues de Philippe avaient su déjouer les projets de Ferdinand, si profondément versé dans l'art de la dissimulation. Il avait aussi montré quelque habileté, mais son administration fut loin de répondre à l'attente de ses sujets. Il se laissa gouverner par des favoris flamands; l'orgueil des nobles Castillans fut offensé des préférences accordées à ces étrangers avec qui Philippe vivait dans la plus grande familiarité, tandis qu'il traitait les grands d'Espagne avec une réserve dédaigneuse. Son indifférence pour l'infortunée Jeanne contribua à les détacher de lui et à exciter leur mépris. Ils furent bientôt délivrés d'un prince dont le caractère était si peu propre à captiver leur affection. Philippe prit imprudemment une grande quantité de glaces dans un moment où il avait très-chaud; la fièvre le saisit; et, après six jours de maladie, il expira à A. D.
l'âge de vingt-huit ans. 1507.

Sa mort mettait Jeanne en possession de l'autorité royale; mais ce coup fatal acheva de déranger son cerveau. Elle était alors dans le sixième mois de sa grossesse; aucune remontrance ne put lui faire quitter son mari pendant sa maladie; et lorsqu'il eut expiré, elle continua de le veiller avec la même tendresse. Elle exigea qu'on le sortît de son tombeau

pour le placer dans son appartement ; et là, les yeux constamment fixés sur lui, elle attendait avec anxiété qu'il recommençât à respirer. Ses ministres cherchèrent en vain à la rappeler au soin de son royaume. La majorité des Castillans jugea qu'il était urgent de rappeler Ferdinand à la régence : les nobles qui s'étaient opposés avec tant de violence à ses prétentions, et qui craignaient son ressentiment, exhortèrent Maximilien, père de Philippe, à réclamer ses droits comme tuteur naturel de son petit-fils. Maximilien fit quelques tentatives, et les abandonna dès les premières difficultés. Ferdinand, dans ce moment critique, était absent de l'Espagne. Soupçonnant la fidélité de Gonzalve, il était parti avec précipitation pour Naples, et était déja sur le territoire de Gênes, lorsqu'il apprit la mort de son gendre. Il était si impatient de voir par lui-même quelle était la conduite de Gonzalve, qu'il ne voulut point interrompre son voyage pour faire valoir son droit à la régence. Peut-être se reposait-il sur le zèle et les talents du ministre de Castille, et cette confiance ne fut pas trompée.

Parmi ceux qui étaient le plus attachés à ses intérêts, on distinguait le cardinal Ximénès, archevêque de Tolède. Son habileté et ses efforts valurent à Ferdinand la régence de Castille. Ximénès fut un de ces caractères extraordinaires qui apparaissent rarement sur la scène du monde. Né d'une famille honorable, mais peu fortunée, la situation de ses

parents et son inclination le déterminèrent à prendre les ordres. Il commença avec succès sa carrière ecclésiastique, et obtint sans peine des bénéfices qui le conduisirent aux plus hauts emplois. Il les résigna, et prit l'habit de saint François dans le couvent des frères Observantins, l'un des ordres les plus rigides de l'Église. L'austérité de ses mœurs, sa haute piété, le firent choisir pour le confesseur de la reine Isabelle. Il n'accepta cette charge qu'à regret, et sut conserver à la cour sa même austérité. Il n'allait jamais qu'à pied, et observait une discipline rigoureuse. Il fut nommé à l'archevêché de Tolède, qui, après la papauté, était la plus grande dignité de l'église. Il refusa cet honneur avec une fermeté que l'injonction du souverain pontife put seule faire céder. Quelque peu probable qu'il soit qu'une élévation si rapide et si grande n'ait point satisfait son ambition, on ne peut, d'après l'indifférence qu'il avait montrée lorsqu'il abandonna volontairement ses premiers emplois, se refuser à croire que ce refus ne fût sincère. Il est vrai que l'on ne peut pénétrer aisément les motifs qui faisaient agir un esprit tel que celui de Ximénès. Tandis qu'il paraissait s'isoler du monde, il en étudiait avec soin les intérêts et les vues, et se rendait maître des passions des hommes sans prendre leurs mœurs. Lorsqu'il fut appelé par Ferdinand et Isabelle à prendre une part considérable dans l'administration, il déploya des talents supérieurs pour les affaires, et un

patriotisme qui garantissait sa fidélité. Ce fut à ce grand homme d'état que Ferdinand confia le soin de ses intérêts, et ils ne pouvaient être remis en des mains plus habiles. Pendant que le roi d'Aragon s'assurait de la loyauté de Gonzalve et de l'obéissance de Naples, Ximénès, par son adresse et par ses manières persuasives, sut lui reconquérir l'affection d'une grande partie des nobles. Ferdinand, à son retour, trouva tous les partis conciliés : la régence lui fut donnée jusqu'à l'époque à laquelle son petit-fils Charles aurait atteint sa vingt-cinquième année. Il réprima quelques troubles dans la ville de Grenade, et la tranquillité de son gouvernement fut entièrement rétablie.

A. D. 1508. La fameuse ligue de Cambrai, formée contre les Vénitiens, ouvrit un nouveau champ aux intrigues de Ferdinand. Venise, enrichie par le commerce et l'industrie, cherchait à étendre ses domaines par les armes. Ses empiètements continuels avaient augmenté son pouvoir, et elle était devenue un objet de terreur pour ses voisins. Le pape Jules II, dont le caractère était plutôt celui d'un soldat que celui d'un successeur de saint Pierre, excita le premier contre la république cette fameuse coalition du saint-siége, des rois de France et d'Espagne, et de l'empereur Maximilien. Jules II voulait humilier les Vénitiens devenus trop puissants, reprendre Faenza, Rimini, et d'autres places qu'ils avaient arrachées à l'état de l'église. Ferdinand espérait joindre à son

royaume de Naples les villes que la république possédait sur les côtes de la Calabre. Maximilien ne voulait retirer de cette entreprise que de l'argent. Louis XII avait été déterminé par le seul désir d'abaisser la fierté de Venise; cette mauvaise politique lui fit attaquer le seul allié des états d'Italie sur lequel il pouvait compter.

Ferdinand attendait que les alliés ouvrissent la campagne : Ximénès, élevé récemment à la dignité de cardinal, ne laissa pas refroidir dans un long repos l'esprit guerrier des Castillans. Il employa les immenses revenus de son archevêché au bien-être et à la gloire de son pays. Il entreprit, en personne et à ses propres frais, la conquête de l'importante forteresse d'Oran, sur la côte d'Afrique. Il avait avec lui dix mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie; une escadre de Gallions armés soutenait ses troupes, et sa présence donna plus d'énergie à leurs opérations. Les soldats indisciplinés de l'Afrique parurent devant les Espagnols, et ne purent résister à leur valeur éprouvée: ils fuirent dans le plus grand désordre. Oran ouvrit ses portes, et l'étendard de la croix flotta sur ses murs. Après cette expédition brillante, dont il avait seul conçu le plan et dirigé l'exécution, Ximénès revint en Espagne, et se déroba aux applaudissements du public dans une studieuse retraite.

La conquête d'Oran n'apporta aucun retard dans les opérations des confédérés de Cambrai. Les ar-

mées d'Espagne, celles de Rome, de France et d'Allemagne, se répandirent sur les frontières du territoire vénitien. Dans le commencement de la guerre, A. D. 1509. les alliés agirent avec vigueur. A la bataille d'Agnadel, où le roi de France commandait en personne, les Vénitiens furent défaits, et leur général, Alviano, fut tué. Cette victoire, remportée par les armes françaises, fut toute à l'avantage de Rome et de l'Espagne. Le pape força les Vénitiens à évacuer les villes qu'ils avaient dans ses états; Ferdinand les expulsa de celles qu'ils possédaient sur la côte de Calabre. L'empereur Maximilien, à la tête d'une armée nombreuse, s'avança sur Venise; ces fiers républicains furent obligés de se préparer à défendre leur capitale.

Venise touchait au moment de sa ruine, lorsque la désunion de ses ennemis la sauva. La ligue de Cambrai n'était qu'une alliance momentanée de puissances jalouses l'une de l'autre, et dont les vues et les intérêts étaient entièrement différents. Elles s'étaient réunies pour humilier la république de Venise; leurs succès réveillèrent leur ancienne inimitié. Jules II et Ferdinand avaient atteint leur but; ils craignirent que Louis XII ne se rendît l'arbitre de l'Italie. Les Vénitiens le surent et en profitèrent; ils firent d'adroites concessions au pape, et obtinrent la rupture d'une coalition qui avait menacé de détruire leur république. On leur rendit quelques-unes de leurs possessions, mais ils ne purent recouvrer leur première influence, ni toute l'étendue de leur terri-

toire. La découverte que l'on avait faite quelques années auparavant d'un passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, avait été non moins fatale à leur commerce que la ligue de Cambrai ne le fut à leur grandeur politique. C'est de cette époque que date la décadence de Venise.

Louis XII n'avait pas été long-temps à s'apercevoir combien les mesures dans lesquelles le pontife romain l'avait entraîné étaient impolitiques. Jules II, que ses succès rendaient de plus en plus ambitieux, résolut d'expulser les Français de l'Italie. Dans ce dessein, il forma une nouvelle alliance avec Ferdinand le Catholique, Henri VIII, roi d'Angleterre, et avec les Suisses et les Vénitiens. A. D. 1510.

Jules II s'était hâté d'assiéger Mirandola avant même que cette ligue fût entièrement formée; il avait paru en personne au milieu des tranchées; et, après la reddition de la ville, il s'y était fait porter en triomphe à travers la brèche que ses batteries avaient faite. Ce pape était incapable de lutter long-temps avec ses seules forces contre les efforts de la France. Il fut étroitement bloqué dans les murs de Ravenne. Les armées des confédérés, après avoir ravagé le duché de Milan, s'avancèrent jusqu'à Bologne, et le tirèrent de cette situation périlleuse. Un jeune héros, Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII et frère de Germaine, reine de Castille et d'Aragon, ramena la victoire sous ses drapeaux, et releva un moment les destinées de la France. Ce

jeune prince possédait de grands talents militaires : il avait à peine atteint sa vingt-troisième année, lorsqu'il entreprit la tâche honorable, mais difficile, de rendre aux armes françaises leur première splendeur. Il délivra Bologne, s'empara de Brescia, et défit le général vénitien Baglioni. Une mort glorieuse l'attendait près des murs de Ravenne. Il avait mis le siége devant cette ville; les armées alliées, commandées par Raymond de Cordoue, vice-roi de Naples,
A. D. 1512. s'avancèrent pour la délivrer (1). Le 11 avril, jour de Pâque, une action décisive eut lieu. Les rangs des alliés furent rompus, plusieurs de leurs bataillons furent taillés en pièces. Les seuls Espagnols, au milieu de cette déroute, soutinrent leur réputation, se retirèrent en bon ordre, et en repoussant les attaques de l'ennemi. Le duc de Nemours avait déployé dans ce combat l'habileté d'un général et l'intrépidité d'un soldat; impatient de rendre sa victoire complète, il fit charger avec trop d'ardeur les Espagnols, et tomba couvert de blessures. La fortune des Français sembla s'anéantir avec leur général : sa mort fut immédiatement suivie de la perte du Milanais (2).

---

(1) Le célèbre Gonzalve de Cordoue ne put détruire les soupçons de Ferdinand, bien que ce prince n'eût aucune preuve de sa déloyauté; et, malgré les talents supérieurs du grand capitaine, ses services furent refusés, et il mourut dans la retraite.

(2) Hen. ab. chron., an. 1512.

Le combat de Ravenne fut le dernier des grands efforts des Espagnols pour soutenir la coalition.

L'ambitieux Ferdinand avait alors en vue un objet plus avantageux. Les liaisons de Jean d'Albret, roi de Navarre, avec la cour de France, lui servirent de prétexte pour s'emparer de ses domaines. Une armée nombreuse et aguerrie, commandée par le duc d'Alva, entra dans la Navarre, et vint mettre le siége devant Pampelune sa capitale. La force naturelle de cette place la mettait à l'abri des attaques des assiégeants; mais la famine obligea la garnison à se rendre. Jean d'Albret s'était retiré au-delà des Pyrénées, et implorait vainement le secours de la France. Louis XII, pressé de tous côtés par ses ennemis, dut abandonner à son destin ce prince infortuné. Le royaume d'Espagne acquit par la conquête de la Navarre la même étendue de territoire qu'il possède de nos jours (1).

A. D. 1515.

La mort de Louis XII fit passer le sceptre de France dans les mains de François I[er], célèbre dans l'histoire comme protecteur des lettres. Ce monarque était enflammé de la même ardeur pour les conquêtes transalpines que ses prédécesseurs Charles VIII et Louis XII. Il fondit sur l'Italie avec une armée nombreuse, et après avoir défait les Suisses à Marignano il se rendit maître du Milanais. La santé de Ferdinand annonçait une prochaine dissolution; la nou-

(1) Mar. lib. 30, cap. 12, etc.

velle des progrès du monarque français ranima ses facultés, et toute l'Espagne retentit de ses apprêts. Mais pendant que la grandeur de ses mesures attirait l'attention de l'Europe, et que ses puissantes escadres répandaient l'alarme sur les côtes d'Afrique, Ferdinand avançait à grands pas vers la tombe. Il confia, jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Charles, les rênes du gouvernement à la main vigoureuse du cardinal Ximénès, et il expira dans un village sur le
A. D. 1516. chemin de l'Andalousie, à l'âge de soixante-quatre ans. Le caractère de ce prince a beaucoup de ressemblance avec celui de Henri VII, roi d'Angleterre, son contemporain; aussi ces deux monarques furent-ils liés d'une étroite amitié. Ferdinand n'avait pas cette ardeur et ce courage héroïque qui pouvaient seuls exciter l'admiration des généreux espagnols; cependant il sut montrer dans l'occasion une fermeté inébranlable. Presque toute la durée de son règne fut une suite de guerres dans lesquelles il fut constamment heureux. Sévère et inflexible dans l'administration de son royanme, il mit des bornes au pouvoir des nobles, affaiblit le système féodal, donna plus de vigueur au pouvoir exécutif, et sut faire respecter les lois. Le bien qui résulta de ces sages réformes fut malheureusement contrebalancé par la plus funeste des institutions. L'inquisition, qui détruisit si long-temps le bonheur des peuples et étouffa leur génie sous son despotisme odieux, dut à ce prince son premier établissement

en Espagne. Jaloux et peu sensible, Ferdinand regardait le mérite avec un œil d'envie, récompensait presque malgré lui, et punissait avec sévérité. On lui a reproché son avarice; elle était peut-être pardonnable, vu les circonstances du temps où il vivait. Les taxes qu'il leva sur ses sujets étant scrupuleusement employées à étendre ses possessions, il était nécessaire qu'il mît la plus stricte économie dans sa vie privée et dans son administration. Inaccessible à la voix de sa conscience, il était trop indifférent sur le choix des moyens qui le faisaient arriver à son but. Le traitement injuste dont il paya les services de Colomb et de Gonzalve de Cordoue, ternit la gloire de son règne. L'histoire, en condamnant ses défauts, doit reconnaître ses talents avec impartialité : il fut le plus grand et le plus heureux politique de son temps. Par la réunion des couronnes de Castille, d'Aragon, de Grenade et de Navarre, il fut le premier des successeurs de Pélage qui mérita le titre de souverain d'Espagne; et ce fut sous ses auspices que ce royaume se mit au premier rang dans le système politique de l'Europe.

CHAPITRE XII.

Avènement de Charles. — Administration vigoureuse du cardinal Ximénès. — Sa mort. — Son caractère. — — Troubles de l'Espagne. — Élection de Charles au trône impérial d'Allemagne. — Mécontentement général des Espagnols. — Charles part pour l'Allemagne. — Insurrection d'une grande partie de l'Espagne. — Établissement de la Sainte-Junte. — Guerre des communes contre l'aristocratie et la couronne. — Exécution de don Juan de Padilla. — Conduite courageuse de sa veuve. — Elle défend Tolède. — Suppression de la révolte des communes. — Coup fatal porté aux libertés de l'Espagne.

A la mort de Ferdinand le Catholique, Charles, son petit-fils, hérita des couronnes d'Espagne, de Naples, de Sicile et de Sardaigne. Il n'avait pas encore atteint sa seizième année : Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, et Adrien d'Utrecht, avaient dirigé son éducation. De Chièvres avait encouragé la disposition que ce prince avait pour les exercices militaires, et l'avait instruit dans la science du gouvernement. Il avait pris, dès l'âge de quinze ans, l'administration des Pays-Bas, et avait été accoutumé par De Chièvres à donner son attention aux affaires : il lisait chaque jour les rapports de ses mi-

nistres, et assistait régulièrement aux délibérations de son conseil (1). Cette éducation avait donné à Charles une gravité et une solidité de jugement telles qu'on n'aurait pu l'espérer à un âge aussi tendre. Les charmes de sa figure et ses talents lui avaient captivé l'amour de ses sujets.

La reconnaissance porta Charles à nommer son précepteur, Adrien d'Utrecht, régent d'Espagne. Ce savant théologien s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas la capacité nécessaire pour gouverner cette grande et turbulente nation; et, rendant justice aux talents supérieurs de Ximénès, il laissa dans ses mains toute l'autorité, et se contenta du titre de régent. La situation critique du royaume exigeait en effet que les affaires fussent conduites par un homme d'état plus expérimenté que ne l'était Adrien. Aussitôt que la nouvelle de la mort de Ferdinand parvint à Bruxelles, Charles voulut prendre le titre de roi; les lois d'Espagne s'y opposaient; suivant ces lois, les couronnes de Castille et d'Aragon appartenaient à Jeanne, sa mère; et bien que ses infirmités la missent hors d'état de gouverner, son incapacité n'ayant pas été reconnue par les cortès, les prétentions de Charles étaient regardées comme une violation de leurs privilèges. L'audace et l'énergie de Ximénès surprirent leur consentement. Le titre de Charles fut reconnu en Castille; l'autorité du cardinal, moins

(1) Mém. de Bellai, p. 11.

puissante en Aragon, ne put y faire reconnaître Charles avant son arrivée.

L'état de l'Espagne, dans cette conjoncture, nécessitait une administration vigoureuse. Les institutions féodales subsistaient encore, malgré les efforts de Ferdinand pour les détruire. La noblesse turbulente, riche et puissante avait presque seule le pouvoir exécutif : l'importance des villes, leurs privilèges, leurs immunités, leur donnaient une influence politique très-étendue : les factions étaient ardentes, et le mécontentement général menaçait d'une insurrection prochaine. Heureusement pour l'Espagne, le génie de Ximénès était à la hauteur de ces grandes difficultés : l'âge et les infirmités n'avaient point affaibli son esprit audacieux, et ne lui avaient point fait négliger ses vastes projets. Son objet principal était d'anéantir les prétentions exagérées des nobles, et d'établir sur des bases durables l'autorité royale. Ceci ne pouvait être effectué tant qu'il n'y aurait pas d'armée à la disposition du roi. Le système féodal mettait le pouvoir militaire dans les mains des barons; ils se faisaient suivre à la guerre par leurs nombreux vassaux; et le roi ne pouvant les y contraindre, devait souvent, pour continuer ses opérations, acheter leur appui par des concessions et de nouveaux privilèges.

Ximénès entreprit de délivrer la couronne de cet état de dépendance. Il ordonna aux cités d'armer un certain nombre de bourgeois pour servir de milice

nationale. Les nobles, qui virent où tendait cette mesure, excitèrent les villes à la désobéissance; le ton impérieux de Ximénès força celles-ci à se soumettre; et il se disposa à faire usage des forces qu'il avait alors à sa disposition. Il fit faire une enquête sur les propriétés des barons : la plus grande partie provenait des sommes d'argent et des terres qu'ils avaient arrachées à la couronne dans des moments de faiblesse. On n'aurait pu remonter à l'origine de tous ces dons sans exciter une révolution dans le royaume; Ximénès borna prudemment ses recherches au règne précédent. La disposition parcimonieuse de Ferdinand ne lui avait pas laissé faire beaucoup d'actes de générosité; cependant, comme il n'avait été élevé au trône qu'à l'aide d'une faction, et que ses adhérents avaient stipulé eux-mêmes leur récompense, les dons qui avaient été faits sous son règne étaient considérables. Ximénès réclama ces dons comme devant retourner à la couronne après la mort du prince; ils lui servirent à payer un corps de troupes auxiliaires, et à former le matériel de l'armée.

Les nobles, alarmés des empiétements successifs de Ximénès qui menaçait d'abolir leur pouvoir et de les dépouiller de leurs privilèges, voulurent appeler de ses décisions à leur épée. Le cardinal leur prouva qu'il était trop tard. L'amiral de Castille, le duc de l'Infantado et le comte de Bénévent furent envoyés auprès de lui pour examiner ses pouvoirs; il produisit le testament de Ferdinand et l'acte de ratifica-

tion de Charles. Comme ils ne paraissaient pas encore satisfaits, Ximénès les conduisit à un balcon d'où l'on découvrait un nombre considérable de troupes et une forte artillerie. « Regardez, leur dit-il « d'une voix véhémente, ce sont là mes pouvoirs. « C'est avec eux que je gouverne la Castille, et que « je la gouvernerai jusqu'à ce que le roi, votre maî- « tre et le mien, vienne en prendre possession (1) ». Cette réponse hardie déconcerta les nobles : ils furent convaincus du danger de s'armer contre un homme si bien préparé à la défense, et abandonnèrent jusqu'à la pensée de se liguer contre lui. Ximénès trouva plus de difficultés à s'opposer à la vénalité et à la corruption des courtisans flamands. Ils mettaient à l'enchère les places les plus importantes du royaume; et sans aucun égard pour le mérite, ils les accordaient à ceux qui leur donnaient le plus d'argent. Ximénès se plaignait sans cesse de ce honteux trafic, et représentait au roi combien sa présence en Espagne devenait nécessaire.

Ferdinand ayant fait partie de la sainte alliance, Charles se trouvait à son avènement engagé dans une guerre contre la France. La paix cependant fut conclue entre les deux royaumes. Charles se disposa aussitôt après à partir pour l'Espagne; mais l'ascendant de ses ministres flamands, qui redoutaient une entrevue entre ce prince et Ximénès, le retint en-

---

(1) Flech. Vie de Xim. 2d. 551. Herrer., tome 8, p. 433.

core une année dans les Pays-Bas. A la fin, les sollicitations du cardinal et les murmures des Espagnols le déterminèrent à s'embarquer. Il était suivi de Chièvres, seigneur de Croy, et d'une cour brillante. Après une traversée périlleuse, il débarqua à Villa-Viciosa, dans la province des Asturies, au milieu des acclamations de ses sujets. Ximénès se mit en route pour aller à sa rencontre, aussitôt qu'il eut appris son arrivée : une grave indisposition l'arrêta à moitié de son voyage. Se sentant incapable d'aller plus avant, il écrivit à son souverain pour l'engager à renvoyer ces courtisans flamands dont le nombre et l'influence donneraient de l'ombrage aux Espagnols, et pour lui demander une prochaine entrevue, afin qu'il pût l'informer de la situation des affaires et de l'esprit du peuple. Les Flamands et la noblesse espagnole employèrent toute leur adresse pour empêcher que cette entrevue n'eût lieu, et le cardinal eut le déplaisir de voir ses conseils négligés. Il reçut une lettre de Charles : ce prince, après quelques froids témoignages d'estime, lui permettait de se retirer dans son diocèse, afin de terminer paisiblement ses jours. Soit que l'ame fière du cardinal ne pût supporter cette disgrace, soit que son patriotisme lui représentât avec trop de vérité les malheurs qui menaçaient son pays, soit enfin que des infirmités toujours croissantes missent un terme à sa longue carrière, il expira quelques heures après avoir reçu cette lettre. Quelques écrivains ont attribué cet événement au

poison, d'autres au chagrin; si l'on considère son âge avancé, il ne paraît pas nécessaire de chercher d'autres causes de sa mort.

Le caractère de Ximénès offre un singulier assemblage de qualités presque opposées. A la prudence de l'homme d'état il unissait l'intrépidité magnanime du héros, le fanatisme d'un moine et une intégrité incorruptible, qualité assez rare parmi les hommes d'état. Ses hautes dignités ne lui firent point négliger les austérités de la vie monastique : obligé de déployer en public une magnificence convenable à sa situation, il portait constamment sous ses vêtements pontificaux le froc de saint François, sans faire usage de linge, dormait avec l'habit de son ordre sur des planches, et le plus souvent sur la terre, ne touchait jamais à aucune des délicatesses que l'on servait sur sa table, et observait la frugalité prescrite par les règles de l'ordre.

Malgré ce respect pour des pratiques superstitieuses, son génie était vaste et fertile; sa conduite politique fut remarquable par sa hardiesse et son originalité : courageux et persévérant, tous ses plans eurent un caractère de grandeur, et presque tous eurent un plein succès : son intégrité, son patriotisme, furent exaltés comme toutes ses qualités : il consacra sa vie entière au bien public, et ses immenses revenus au service de son pays. Sa réputation est encore révérée en Espagne, et son nom mérite un rang distingué parmi ceux des hommes d'état les

plus habiles. C'est le seul ministre que le peuple ait honoré comme un saint (1).

Charles sentit bientôt la perte qu'il venait de faire par la mort de Ximénès. Les cortès de Castille, rassemblés à Valladolid, consentirent à le reconnaître pour leur souverain, conjointement avec sa mère, et sous la condition expresse que si Jeanne venait un jour à recouvrer sa raison, elle reprendrait seule l'exercice de l'autorité royale. A Saragosse, il trouva les cortès de l'Aragon encore moins complaisants, et il eut beaucoup de difficulté à s'y faire reconnaître avec sa mère. Les états de Castille avaient voté un don gratuit de six cent mille ducats, payable en trois ans, somme plus considérable qu'ils n'en avaient jamais accordé à aucun de leurs rois. Les Aragonais bornèrent leur don à deux cent mille ducats : le mécontentement était visible. Charles ne possédait que très-imparfaitement la langue espagnole : il prononçait ses discours lentement et avec hésitation. Cette circonstance le fit juger par les Espagnols comme un prince d'un génie lent et borné. Sa partialité pour ses courtisans flamands fut ce qui les irrita davantage. Ils s'étaient emparés de toutes les places honorables ou lucratives, et leur rapacité était telle qu'ils firent passer en moins de dix mois une somme de onze cent mille ducats dans les Pays-Bas. Chièvres particulièrement avait pris sur l'esprit de

(1) Robertson's Hist., cap. 5, vol. 2, p. 36, 37, 61.

Charles l'ascendant d'un gouverneur et l'autorité d'un père : il fit nommer à l'archevêché de Tolède son neveu, Guillaume de Croy, jeune homme qui n'avait pas encore l'âge prescrit par les canons. Cette élévation d'un étranger à la première dignité de l'église fut considérée, non-seulement comme une injustice, mais encore comme une insulte faite à la nation, et excita un murmure général. Séville, Tolède, Ségovie et plusieurs autres villes principales formèrent une confédération pour la défense de leurs privilèges : elles firent au roi des remontrances très-hardies sur la nomination des étrangers aux emplois, sur la vente des charges, l'exportation de l'argent monnayé et l'augmentation des taxes; et, par ces mesures courageuses, elles posèrent les fondements de cette union fameuse des communes de Castille, union qui menaça de renverser le trône et de détruire la constitution (1).

Au moment où l'Espagne, irritée par des exactions et par des injustices, était sur le point de se révolter, un champ vaste s'ouvrit à l'ambition du monarque. La mort de l'empereur Maximilien laissait vacant le trône impérial d'Allemagne. Les rois d'Espagne, de France et d'Angleterre se mirent sur les rangs pour obtenir cette haute dignité; mais Henri VIII, après des négociations longues et dispendieuses auprès des princes d'Allemagne, et voyant

(1) Herrer. 8, p. 464.

l'inutilité de ses démarches, cessa de prendre part à cette grande querelle, et laissa ses rivaux Charles et François se disputer entre eux. Les prétentions de ces deux illustres candidats étaient soutenues par des arguments puissants tirés des circonstances où se trouvaient l'empire et le reste de l'Europe. La grandeur toujours croissante du pouvoir des Turcs était à cette époque un sujet de crainte pour l'Allemagne. Les conquêtes de Sélim II avaient répandu l'alarme dans toute l'Europe : il venait d'ajouter la Syrie et l'Égypte à son empire, et se disposait à tourner ses armes contre les princes chrétiens. Le seul moyen de s'opposer au cours de ce torrent était de lui opposer un empereur capable de protéger l'empire contre les dangers dont il était menacé. Charles possédait les domaines héréditaires de la maison d'Autriche, lesquels, par leur situation sur les bords du Danube, présentent une barrière naturelle contre les armes ottomanes. Ses agents faisaient valoir la nécessité d'élire pour empereur un prince dont les vastes domaines étaient dans le pays exposé au premier choc de l'ennemi, et qui joignait à cet avantage les forces d'une puissante monarchie et les trésors du Nouveau-Monde (1). François Ier, déja célèbre par sa vaillance et ses talents militaires, régnait aussi sur une nation belliqueuse et puissante. Ses partisans représentaient qu'un monarque qui, dès sa jeunesse,

(1) Robertson's Hist. Charles V, 2d. p. 72, etc.

avait triomphé de la valeur et de la discipline des Suisses, regardés jusqu'alors comme invincibles, serait un redoutable antagoniste pour l'empereur ottoman. Ils alléguaient aussi qu'il était temps de prouver à la maison d'Autriche que la couronne était élective et non héréditaire : ils appuyaient ces raisons de dons immenses et de promesses plus considérables encore. Comme la ressource de faire passer de l'argent par des lettres de change était peu connue alors, les ambassadeurs français voyageaient avec une suite de chevaux chargés d'or pour séduire ceux qu'ils croyaient pouvoir servir les intérêts de leur maître.

Tandis que ces illustres concurrents employaient pour réussir tous les moyens que l'intrigue et la corruption peuvent fournir, les autres princes de l'Europe avaient aussi leurs vues et leurs intérêts à soigner dans cette grande affaire. Les Suisses, se rappelant leur sanglante défaite à Marignano, et craignant l'accroissement de pouvoir d'un voisin aussi ambitieux que François Ier, donnèrent une préférence ouverte à Charles. Les Vénitiens qui avaient les mêmes raisons d'appréhender l'agrandissement de la maison d'Autriche, favorisèrent les prétentions du monarque français. Il était certainement de l'intérêt des autres princes de l'Europe de s'opposer à l'élection de ces deux concurrents; car la dignité impériale, réunie à la couronne de France ou d'Espagne, plaçait le nouvel empereur dans une situation trop re-

doutable. Léon X, qui occupait alors la chaire apostolique, prévoyant que l'élection de l'un de ces deux rois serait funeste à l'indépendance du saint-siége, exhorta secrètement les princes d'Allemagne à choisir dans leur corps un successeur à l'empire (1).

La diète s'ouvrit à Francfort : les électeurs, malgré les raisonnements spécieux des ambassadeurs de Charles et de François, considérèrent que le premier principe de la politique germanique était de limiter le pouvoir de l'empereur, et que l'élection de l'un de ces deux monarques leur donnerait un maître au lieu d'un chef, et les rabaisserait au rang de sujets. Déterminés par ces considérations, ils se réunirent tous pour offrir la couronne impériale à Frédéric, duc de Saxe, qui ne se laissa pas éblouir par l'éclat de cette proposition, et la rejeta avec une générosité et un désintéressement dignes d'éloges. Il leur conseilla de confier le sceptre à des mains plus puissantes que les siennes. « C'est un fardeau désormais « trop pesant, leur dit-il, pour tout prince d'Alle- « magne. Dans les temps de tranquillité nous avons « besoin d'un empereur qui n'ait pas le pouvoir d'en- « vahir nos libertés ; les temps de danger demandent « un prince qui soit capable de veiller à notre sû- « reté. Les armées turques sont prêtes à fondre sur « l'Allemagne : nous ne pouvons leur résister qu'en « ayant recours à l'un des deux monarques rivaux :

(1) Guicciard. 13th. p. 160, etc.

« comme le roi d'Espagne est né en Allemagne, qu'il « est membre et prince de l'empire, et que ses do- « maines bordent la frontière la plus exposée aux in- « cursions des Turcs, ses prétentions me paraissent « mieux fondées que celles d'un prince étranger à « notre langue, à notre sang, à notre pays (1). » Cet
29 juin avis judicieux et désintéressé prévalut sur la majorité
1519. du collége électoral, et Charles fut élevé au trône de l'empire. Ainsi se termina ce débat important, cinq mois et dix jours après la mort de Maximilien, et François I[er] eut le dépit de voir préférer son rival.

Charles reçut la nouvelle de son élection avec toute la joie qu'un tel accroissement de puissance devait inspirer à un jeune ambitieux. Les Espagnols apprirent avec douleur cet événement, qui allait les

(1) Robertson prête ce discours à l'électeur de Saxe, Hist. Charles V, vol. 2, book 1, p. 81, 82. Sleidane l'attribue à l'archevêque de Mayence qui paraissait redouter l'ambition de François I[er] plus que l'invasion des Turcs. Sleidane's Commentaries, book 1, fol. 11, etc. Suivant Sleidane, l'archevêque de Trèves s'opposa avec véhémence à l'élection de Charles, et combattit tous les arguments de l'archevêque de Mayence, en déclarant qu'il convenait d'élire un prince allemand; mais que s'il fallait choisir un prince étranger, François devait être préféré à Charles. Le duc de Saxe donna sa voix en faveur de Charles; les électeurs cependant offrirent la couronne à Frédéric, qui la refusa. Voyez Sleidane's Comment., book 1, fol. 13, etc., où l'on trouve un détail circonstancié de tous les débats qui eurent lieu.

priver de leur roi; ils prévirent qu'il leur faudrait désormais prodiguer leur sang et leur fortune pour soutenir l'éclat d'un trône étranger. Un sombre mécontentement se répandit dans toute la nation: les nobles de Valence refusèrent les pouvoirs du cardinal Adrien qui venait à la place de Charles présider l'assemblée des états; ils déclarèrent que les lois fondamentales de la constitution ne leur permettaient pas de reconnaître pour roi un prince absent ni de lui accorder un subside. La Castille était dans la même agitation; les villes du premier ordre firent des remontrances contre le départ de Charles, et ce ne fut que lorsque tous ses ministres eurent employé les ressources de l'intrigue et de l'autorité que les cortès accordèrent à l'empereur le don gratuit qu'il avait demandé. Le clergé se montra aussi peu soumis que les autres ordres de l'état. Le pape avait accordé au roi le dixième du revenu de tous les bénéfices ecclésiastiques, sous prétexte de lui fournir les moyens de faire la guerre aux Turcs; le clergé s'étant assemblé, refusa unanimement de lever cet impôt, et prétendit qu'il ne pouvait être exigé que dans les temps où la chrétienté serait attaquée par les infidèles. Léon mit le royaume en interdit afin de contraindre le clergé à l'obéissance; mais on eut si peu d'égard pour cette censure, que Charles lui-même en sollicita la révocation.

Malgré la désaffection générale, Charles ayant

enfin obtenu des cortès l'argent qui lui était nécessaire pour paraître en Allemagne avec la splendeur convenable à sa dignité, résolut de ne point différer son départ. Il nomma le cardinal Adrien d'Utrecht régent pendant son absence, et conféra les vice-royautés d'Aragon et de Valence à don Juan de Lanuza et don Diègue de Mendoza, comte de Mélito. Le choix des deux derniers fut universellement approuvé; la nomination d'Adrien, qui était le seul Flamand pour qui les Castillans eussent quelque estime, blessa leur orgueil, et ils virent avec dépit que l'on eût préféré un étranger à la noblesse nationale; Charles, sans avoir égard à leurs murmures, s'embarqua à la Corogne, le 22 de mai 1520, et fit voile pour les Pays-Bas pour se rendre ensuite en Allemagne. Sachant bien que la préférence qu'il avait obtenue sur François I[er] avait inspiré à ce monarque tous les ressentiments de l'ambition trompée, Charles desira former une alliance avec Henri VIII, et vint à cet effet débarquer à Douvres. Henri dépêcha sur-le-champ le cardinal Wolsey pour recevoir d'une manière distinguée cet hôte illustre. Les moments étaient précieux pour Charles, aussi ne resta-t-il que quatre jours en Angleterre; mais pendant ce court espace de temps, il eut l'adresse de donner à Henri une opinion favorable de ses intentions, et d'attacher à ses intérêts le cardinal Wolsey, ministre de Henri, et alors tout puissant. Il satisfit son avarice par une pension, et flatta son ambition

démesurée en lui promettant d'appuyer de tout son crédit, à la première vacance, ses prétentions à la chaire de saint Pierre. Henri, suivi de son favori Wolsey, vint peu après visiter l'empereur dans les Pays-Bas, et, dans l'entrevue qu'il eut avec lui à Gravelines, ces deux monarques firent un traité d'alliance. Charles, après avoir pris ces mesures que lui dictait la prudence, se rendit à Aix-la-Chapelle; ce fut là que la couronne de Charlemagne fut placée sur sa tête avec tout l'appareil et toute la pompe dont les Allemands entourent la dignité impériale.

Si l'on estimait la grandeur du pouvoir par l'étendué des domaines, Charles V, après son avènement au trône impérial, aurait pu être considéré comme le prince le plus puissant de l'Europe. Il était empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et de Naples, souverain d'Autriche et des Pays-Bas : les limites de la terre connue semblaient s'être reculées afin qu'il régnât sur un nouveau monde; et la même année A. D.
où Charles fut revêtu de la pourpre impériale, la 1521.
conquête du Mexique fut effectuée par Fernand Cortez (1). Cependant la force réelle de ce monarque était loin de répondre à ses vastes domaines: ses territoires n'étaient pas contigus, et ses sujets étaient mal soumis à son autorité. Les diverses nations qui composaient son empire, étrangères l'une à l'autre, différaient entre elles par leurs mœurs,

(1) Voyez le chapitre suivant.

leurs lois et leur langage; guidées par une haine mutuelle, quelquefois par la jalousie, elles secondaient à regret les desseins de leur souverain. Ces désunions politiques, la dissidence des opinions religieuses, la rivalité constante qui subsista entre l'empereur et François Ier, troublèrent le règne de Charles V.

Une violente insurrection éclata en Espagne aussitôt après que Charles se fut embarqué pour les Pays-Bas. Le peuple voyait avec indignation que malgré le don gratuit que les cortès lui avaient accordé, ce monarque n'avait pas fait droit à leurs remontrances. Les bourgeois de Tolède prirent les armes, attaquèrent la citadelle, et forcèrent le gouverneur à se rendre. Ils établirent une forme de gouvernement démocratique composé de députés des différentes paroisses de la ville, levèrent des troupes et choisirent pour chef don Juan de Padilla, fils du commandeur de Castille, jeune homme ambitieux et entreprenant, et le favori du peuple. Ségovie, Burgos, Zamora et plusieurs autres villes suivirent l'exemple de Tolède. Adrien, régent du royaume, venait d'établir à Valladolid le siége de son gouvernement, lorsqu'il reçut la nouvelle alarmante de cette insurrection. Il assembla aussitôt son conseil: les avis étaient partagés: les uns insistaient sur la nécessité d'employer la force pour réprimer cet esprit de révolte; les autres voulaient que l'on traitât le peuple avec douceur, et que l'on cherchât

à l'apaiser par des moyens conciliants. Le premier avis, soutenu par l'archevêque de Grenade, entraîna Adrien dans une démarche imprudente qu'il aurait rejetée s'il n'eût écouté que sa timidité et sa circonspection. Ronquillo, l'un des juges du roi, homme d'un caractère inexorable, reçut l'ordre de se rendre à Ségovie avec un corps de troupes considérable. A son approche, les Ségoviens prirent les armes et fermèrent leurs portes. Irrité de cette insulte, Ronquillo les déclara rebelles et commença le blocus de la ville; mais ayant été attaqué par don Juan de Padilla qui était venu de Tolède avec un fort détachement, il fut contraint de se retirer, et perdit son bagage et sa caisse militaire.

Adrien, en apprenant cette défaite, ordonna à Antonio de Fonseca, commandant en chef des troupes de Castille, d'assiéger Ségovie dans les formes. Afin d'exécuter plus promptement l'ordre qu'il avait reçu, ce général voulut tirer un train d'artillerie de Médina-del-Campo, où le cardinal Ximénès avait établi son principal magasin de munitions de guerre. Les habitants refusèrent de laisser sortir des armes destinées à combattre l'ennemi, et que l'on voulait employer à la destruction de leurs compatriotes. Fonseca, exaspéré par cette résistance, ordonna l'assaut, et, dans la vue de forcer les habitants à quitter les remparts, il fit mettre le feu à quelques maisons. Les flammes, gagnant rapidement toutes les rues, réduisirent la ville en cendres, et consumèrent les

magasins, qui étaient alors remplis de marchandises destinées pour la foire, dont le temps approchait. Les habitants de Valladolid, que la présence du régent avait contenus jusqu'alors, en apprenant ce désastre partagèrent la fureur de leurs compatriotes, et, après avoir témoigné leur indignation contre la conduite incendiaire de Fonseca en brûlant sa maison jusqu'aux fondements, ils suivirent l'exemple des autres villes, élurent de nouveaux magistrats et levèrent des soldats. Adrien chercha à calmer le peuple en désavouant les violences commises par Fonseca : l'état épuisé du trésor l'obligea peu après à licencier ses troupes.

Les circonstances paraissaient propres à faire valoir les prétentions des communes. Les villes d'Espagne étaient nombreuses : plusieurs d'entre elles étaient populeuses et opulentes; elles possédaient des priviléges et des immunités considérables, et l'esprit de leur gouvernement intérieur était démocratique (1). Le souverain était absent, le trésor épuisé, et il n'y avait pas de troupes dans le royaume. Toutes ces causes contribuèrent à favoriser les chefs populaires, dont le premier soin fut d'établir entre les mécontents une forme d'union et d'association. On indiqua une assemblée générale à Avila : les villes y envoyèrent leurs députés. Ils s'engagèrent par un serment solennel à défendre leurs priviléges; et,

---

(1) Robertson's Hist. Charles V, vol. 2, p. 230, 231.

prenant le nom de *sainte ligue*, ils commencèrent à délibérer sur les affaires de la nation. Leur cause reçut un grand accroissement de validité par les mesures avantageuses que prit Padilla. Ce général, après avoir délivré Ségovie, marcha droit à Tordesillas, où Jeanne résidait depuis la mort de son époux. Il se présenta devant elle, et lui peignit avec vivacité les souffrances de ses sujets sous le gouvernement de son fils. Cette malheureuse princesse paraissant se réveiller tout à coup d'une longue léthargie, déclara qu'elle n'avait jamais entendu parler de la mort de son père, et ajouta ces paroles : « Jusqu'à « ce que j'aie trouvé un remède convenable à vos « maux, il est de votre devoir de faire tout ce qui « est nécessaire pour le bien public. » Padilla crut aisément à un retour de raison qui flattait ses désirs. La ligue fixa sa résidence à Tordesillas, et prétendit que, la reine ayant recouvré la raison, elle tenait elle-même les rênes du gouvernement. Mais Jeanne retomba, peu après ce court intervalle de lucidité, dans son premier état de sombre mélancolie, et on ne put jamais la faire consentir à exercer aucune des fonctions de la royauté.

La ligue prit soin de cacher cette circonstance, et continua de traiter les affaires du gouvernement sous son nom. Elle envoya Padilla à Valladolid pour requérir Adrien de résigner son office de régent, et pour apporter avec lui les scéaux du royaume et les archives publiques. Charles recevait en Allemagne de

fréquentes nouvelles des troubles qui agitaient l'Espagne : l'état critique de ses affaires ne lui permettait pas de revenir alors dans ce pays. Il résolut de tenter de ramener les mécontents par les voies de douceur et des concessions, se réservant d'employer la force, si ce moyen ne réussissait pas. Il offrit aux insurgés un pardon général, à la condition qu'ils mettraient bas les armes, promettant aussi de ne point exiger le subside accordé par la dernière assemblée des cortès, et s'engageant à ne plus conférer désormais aucun emploi qu'aux seuls Castillans. En même temps il exhortait les nobles à défendre les droits de la couronne et ceux de l'aristocratie contre les prétentions exorbitantes des communes. Il nomma le grand amiral et le grand connétable de Castille, régents du royaume conjointement avec Adrien.

L'influence du peuple était parvenue à un tel degré, que l'on ne pouvait plus la détruire facilement. La ligue se reposant sur l'unanimité avec laquelle on avait reconnu son autorité, et se fiant aussi sur le zèle des villes, résolut d'obtenir satisfaction des plaintes que ces dernières avaient faites au roi avant son départ. Elle prépara une remontrance qui contenait tous les griefs du peuple et tous les abus dont la ligue désirait le redressement. On demandait qu'il plût au roi de revenir en Espagne et d'y fixer sa résidence; que, dans le cas où il serait obligé de s'absenter du royaume, il s'engageât à ne donner la régence qu'à un Espagnol; qu'il n'y eût que les su-

jets naturels qui pussent posséder les charges et les bénéfices dans l'état et dans l'église, et que l'on n'accordât pas de lettres de naturalisation aux étrangers; que toutes les taxes fussent rétablies sur le pied où elles étaient à la mort de la reine Isabelle; que l'on rentrât dans toutes les aliénations des domaines ou revenus royaux qui s'étaient faites depuis cette époque; que, dans les cortès qui se réuniraient dorénavant, chaque ville envoyât un représentant du clergé, un de la noblesse et un du tiers-état, élus chacun par leur ordre; qu'aucun membre des états ne pût recevoir aucune place ni pension du roi; et que les cortès s'assemblassent tous les trois ans, soit que le roi les convoquât ou non, pour délibérer sur les affaires de la nation. Tels furent les principaux articles que les communes proposèrent à Charles. Déterminées à humilier l'aristocratie, elles demandèrent la révocation de tous les priviléges que les nobles avaient obtenus au préjudice des villes: qu'ils ne pussent plus être nommés gouverneurs d'aucune place, et que leurs propriétés fussent soumises aux mêmes taxes que celles du peuple.

Tel était l'état critique de la liberté en Espagne. Jusqu'alors la noblesse et les communes s'étaient accordées entre elles: les grands d'Espagne, désirant limiter l'autorité royale, avaient favorisé la cause du peuple aussi long-temps qu'il se borna à demander la réforme des abus, et qu'il parut ne vouloir restreindre que les prérogatives de la couronne. Mais

lorsqu'ils s'aperçurent que les priviléges de leur ordre étaient envahis, ils se séparèrent des communes. Comme ils appréhendaient que les efforts d'une démocratie qui voulait tout mettre à son niveau ne renversassent leur pouvoir et leur influence, ils se préparèrent à la défense; et, se trouvant dans la nécessité d'obéir soit au prince soit au peuple, ils se rangèrent du côté du trône.

Les députés nommés par la ligue pour présenter au roi la requête qu'elle avait rédigée, partirent pour l'Allemagne. Mais, ayant reçu l'avis qu'ils ne pouvaient paraître à la cour sans exposer leur vie au plus grand danger, ils revinrent sans avoir exécuté leur commission. Cette circonstance accrut jusqu'à la fureur l'indignation des communes : qu'un roi de Castille refusât d'admettre ses sujets en sa présence, leur parut un acte de tyrannie inouï et intolérable; et la ligue résolut de prendre les mesures les plus vigoureuses pour s'opposer aux pouvoirs réunis de la noblesse et du trône. Vingt mille hommes se rangèrent sous l'étendard du peuple; mais on commit une grande faute dans le choix d'un commandant. Don Juan de Padilla était l'idole des insurgés : il possédait l'amour du peuple et celui des soldats. Don Pedro de Giron, fils aîné du comte d'Uruena, par un mécontentement personnel contre l'empereur, avait embrassé le parti des communes : sa naissance le fit choisir par la ligue; cause de préférence assez singulière dans un temps où l'objet que l'on se pro-

posait était l'élévation du peuple et l'humiliation des autres ordres. Les résultats de cette méprise furent bientôt connus. Giron, bien qu'il fût peut-être entièrement dévoué au parti qu'il servait, n'avait ni l'expérience ni les talents nécessaires pour un poste de cette importance. Se fiant à la supériorité du nombre de ses troupes, il marcha droit à Rioseco, où l'armée des régents, commandée par le comte de Haro, était postée; s'emparant des villages et des avenues des environs, il essaya de détourner les convois et de prendre les royalistes par famine. Le comte de Haro fit entrer dans la ville un renfort considérable qui passa à travers les postes de Giron. Celui-ci, voyant le mauvais succès de ses mesures, marcha vers Villa-Penda, où les régents avaient établi leur principal magasin. Ce mouvement ouvrit la route de Tordesillas aux royalistes, et le comte de Haro ne manqua pas de profiter de cette faute. Il marcha avec rapidité vers cette ville, surprit et mit en pièces un régiment de prêtres qui avait entrepris de garder la place, s'assura de la personne de la reine, et reprit le grand sceau et les autres marques de l'autorité royale.

Ce coup fut fatal aux communes. Giron, leur général, était évidemment incapable de lutter contre le talent supérieur et l'expérience du comte de Haro, et le mauvais résultat de ses manœuvres avait rendu sa fidélité suspecte. Il se vit obligé de se démettre du commandement de l'armée. La ligue lui donna

pour successeur Padilla. Cette nomination ralluma le courage des soldats. Des deux côtés on fit de grands apprêts. Le plus grand embarras était de trouver l'argent nécessaire pour payer les troupes. Cette difficulté fut presque entièrement levée par la démarche hardie de dona Maria Pachéco, femme de Padilla. Supérieure aux scrupules de la superstition, et aux craintes des esprits faibles, elle proposa de s'emparer des riches ornements de la cathédrale de Tolède; et la manière dont elle exécuta ce projet montre toute la pénétration de son esprit. Pour ôter à cette action l'apparence de l'impiété, dona Maria et les personnes de sa maison allèrent à l'église en procession solennelle, implorant le pardon des saints dont elles allaient violer les autels, afin de pouvoir défendre la cause nationale. Cet artifice rassura le peuple et prévint l'imputation de sacrilége. Les régents n'étaient pas moins embarrassés pour se procurer de l'argent, mais ils n'osèrent avoir recours à de semblables expédients : leur seule ressource fut la vente des joyaux de la reine, l'argenterie de la noblesse, et un léger secours qu'ils obtinrent du roi de Portugal. Après avoir cherché vainement à ramener le peuple par quelques concessions, les deux partis se menacèrent et commencèrent les hostilités : l'armée des communes, sous les ordres de Padilla, emporta d'assaut Torrélabaton. Pendant que la ligue avait été amusée par de fausses ouvertures de paix, un grand nombre des troupes de Padilla, dégoûtées

de cette inaction, ou voulant jouir du butin qu'elles avaient fait à Torrélabaton, abandonnèrent le camp: lorsque l'armée des régents s'avança, Padilla, affaibli par la défection de ses soldats, chercha à effectuer sa retraite sur Toro. Rejoint par le comte de Haro à la tête de sa cavalerie, avant qu'il eût pu parvenir jusqu'aux portes de la ville, il fut contraint d'accepter le combat dans un terrain fangeux, où ses soldats enfonçaient jusqu'aux genoux, et demeurèrent ainsi exposés au feu de quelques pièces d'artillerie que les royalistes avaient avec eux. L'armée de la ligue, épuisée de fatigue, fut rompue par l'attaque impétueuse des royalistes. Padilla chercha vainement à les rallier; ne voulant pas survivre à la ruine de son parti, il se précipita dans les rangs ennemis avec ses principaux officiers, espérant y trouver la mort, mais il fut seulement blessé; on le fit prisonnier, et on le condamna sans aucune procédure régulière à perdre la tête. Padilla vit l'approche de la mort avec sang-froid et avec courage. Il écrivit à sa femme, quelques heures avant son exécution, une lettre pleine de tendresse et d'un esprit supérieur à son sort: dans une autre lettre qu'il adressa à la ville de Tolède, lieu de sa naissance, on voit la joie et les transports d'un homme qui meurt pour une cause sacrée; il se soumit à la main du bourreau avec la fermeté d'un héros et la résignation d'un chrétien.

La chute de Padilla entraîna la soumission des villes de Castille. Tolède seule, animée par la pré-

sence de dona Maria Padilla, continua de braver l'autorité royale. L'admiration qu'inspiraient le courage et les grandes qualités de cette femme infortunée, la compassion qu'excitaient ses malheurs, et la vénération que l'on conservait pour la mémoire de Padilla, firent porter sur elle tout l'ascendant que son mari avait eu sur le peuple. Elle employa, pour justifier la confiance qu'on lui témoignait, toutes les ressources et toute la vigueur de son génie. Ne négligeant aucun des moyens qui peuvent exciter le peuple, elle marchait dans les rues de Tolède, montrant son jeune fils vêtu d'habits de deuil, précédé d'une enseigne où était peint le tableau de l'exécution de son père; et elle faisait porter des crucifix à ses troupes en place de drapeaux. C'est par de semblables artifices qu'elle soutint, pendant l'espace de six mois, l'enthousiasme des citoyens, qui défendaient leur ville avec vigueur, et battirent les royalistes dans plusieurs sorties. Les ecclésiastiques avaient d'abord embrassé sa cause; mais ils devinrent ses ennemis lorsqu'elle s'empara de leurs biens. Ils parvinrent par degrés à diminuer son influence, et elle se vit au moment d'être abandonnée par le peuple. Réduite à cette extrémité, elle se retira dans la citadelle avec quelques partisans déterminés, et s'y défendit pendant quatre mois entiers avec un courage étonnant; ne pouvant plus s'y maintenir, elle eut l'adresse de s'échapper à la faveur d'un déguisement, et se réfugia en Portugal.

Ses héroïques exploits ont attaché à son nom une célébrité durable.

Pendant ces transactions, des commotions non moins violentes que celles de Castille déchiraient la province de Valence. Ici le ressentiment des communes était entièrement tourné contre l'aristocratie: elles songeaient plutôt à l'anéantir qu'à diminuer l'autorité royale. Les habitants chassèrent les nobles des villes, pillèrent leurs châteaux, et dévastèrent leurs terres. Les conseils, ainsi que les troupes des insurgés, étaient dirigés par d'obscurs artisans, qui, par la violence de leurs procédés, avaient su gagner la confiance de la multitude. Les communes de Valence, cependant, mirent plus de vigueur et de persévérance à défendre leurs droits, et à soutenir la guerre, qu'on n'aurait pu l'espérer d'un corps aussi tumultueux, et de ses chefs méprisables. La férocité et une résolution intrépide suppléèrent à la tactique et à la discipline militaires : les troupes que les barons levèrent parmi leurs vassaux furent souvent défaites, et l'aristocratie fut menacée d'une entière destruction. Mais, après la mort de Padilla, les régents ayant réuni leurs forces à celles du comte de Mélito, qui commandait l'armée des nobles de Valence, les communes ne purent résister aux efforts combinés des troupes du roi et de celles de la noblesse : leurs bandes indisciplinées furent mises en pleine déroute, leurs chefs périrent sur le champ de bataille ou sous le fer du bourreau : les villes furent

entièrement réduites à l'obéissance; et cette fameuse querelle des communes, comme tous les soulèvements infructueux, ne fit qu'établir sur des bases plus durables le despotisme de la couronne, et river les fers des peuples d'Espagne.

CHAPITRE XIII.

Découverte du Mexique. — Expédition de Fernand Cortez. — Sa querelle avec le gouverneur de Cuba. — Ses guerres avec les Tlascalans. — Ceux-ci se soumettent et suivent Fernand Cortez dans la guerre du Mexique. — Négociations avec Montézuma. — Massacre de Cholula. — Les Espagnols et leurs alliés sont reçus dans la capitale du Mexique. — Sa description et sa situation. — Cortez s'empare de l'empereur. — Il défait l'empereur de Navaez. — Il revient à Mexico. — Armement général des Mexicains. — Mort de Montézuma. — Retraite des Espagnols. — Siége et prise de Mexico.

Tandis que Charles cherchait à consolider son élection au trône impérial, et qu'il affermissait son despotisme en Espagne, de hardis aventuriers étendaient ses domaines en Amérique, au-delà des limites connues jusqu'alors. Diègue Velasquez, qui, dans l'année 1511, avait conquis l'île de Cuba et avait continué d'en être le gouverneur sous le vice-roi don Diègue Colomb, prépara, en 1517, une expédition pour continuer les découvertes vers la partie occidentale du nouveau continent. Il en confia le commandement à Francisco Hernandez de Cordova, riche planteur, homme d'un grand courage, et qui se joi-

gnit au gouverneur pour avancer l'argent nécessaire à cette entreprise. Ils équipèrent à leurs frais trois petits bâtiments, sur lesquels s'embarquèrent cent dix Espagnols. Cordova commandait cette flottille, qui était dirigée par Antonio Alaminos, le pilote le plus expérimenté de ceux qui avaient servi sous l'amiral Colomb. L'expédition mit à la voile de San-Yago, dans l'île de Cuba, et arriva le 8 février 1517, après avoir gouverné à l'ouest, pendant vingt-cinq jours, sur la côte de Yucatan. Les Espagnols continuèrent leur course le long de la côte jusqu'à la baie de Campêche, où ils furent accueillis amicalement par les naturels du pays. Cordova fit naviguer jusqu'à l'embouchure d'une rivière près de Potonchon; il fit débarquer son équipage pour renouveler les provisions d'eau; mais il fut si violemment assailli par les habitants, que quarante-sept Espagnols furent tués, et qu'il n'y eut qu'un seul homme de sa troupe qui ne fut point atteint. Le commandant, tout couvert de blessures, fit sa retraite avec une présence d'esprit égale au courage qu'il avait montré pendant l'engagement. Les Espagnols revinrent à Cuba après cette fatale rencontre. Ils eurent beaucoup à souffrir pendant cette traversée, de leurs blessures, des maladies, de la chaleur du climat et du manque de provisions. Plusieurs d'entre eux succombèrent sous cette combinaison de maux, et leur commandant expira peu après son arrivée à San-Yago.

Les revers ne pouvaient éteindre chez les Espa-

gnols l'ardeur dont ils étaient animés pour de nouvelles entreprises. On venait de découvrir une vaste contrée : elle paraissait fertile, et l'on concluait des ornements d'or que portaient les naturels du pays que ce métal précieux y était en abondance. Cette supposition fit naître des idées chimériques parmi les plus audacieux. Vélasquez, désirant se distinguer auprès du souverain par quelque service important, équipa à ses frais quatre autres vaisseaux. Deux cent quarante volontaires s'embarquèrent sous le commandement de Juan de Grijalva, qui avait reçu des instructions pour bien observer la nature du pays, faire des échanges avec les naturels du pays pour en obtenir de l'or, et, si les circonstances étaient favorables, pour y établir une colonie. Le 8 avril 1518, Grijalva partit de San-Yago. En arrivant sur la côte du Mexique, il débarqua ses troupes et quelques pièces de campagne près du lieu où les Espagnols avaient été massacrés. La valeur intrépide des habitants les convainquit bientôt qu'ils rencontreraient plus de résistance dans cette contrée qu'ils n'en avaient jamais éprouvé dans aucune autre partie du nouveau continent. Après avoir remporté une victoire vaillamment disputée, Grijalva rembarqua ses troupes. Les Espagnols longèrent la côte, et observèrent avec surprise la fertilité du sol et la nouveauté des objets qui se présentaient à leur vue. Ils découvrirent un grand nombre de villages répandus çà et là sur les bords du rivage, et purent même y dis-

tinguer quelques maisons construites en pierres. L'apparence de cette contrée, si différente de ce qu'ils avaient vu jusqu'alors en Amérique, les conduisit, dans la chaleur de leur imagination, à se croire transportés dans leur pays natal, et, d'un accord unanime, ils lui donnèrent le nom de Nouvelle-Espagne. Dans la province connue depuis sous le nom de Guaxaca, ils furent reçus par le peuple avec un respect superstitieux, et comme s'ils eussent été des créatures d'un ordre supérieur. Dans l'espace de six jours, les Espagnols y obtinrent pour une valeur considérable des ornements d'or d'un travail curieux, en échange de quelques bagatelles européennes. Plusieurs d'entre eux proposaient d'y établir une colonie et d'y attendre de nouveaux renforts qui les missent à même d'accomplir leurs projets de conquête et de pillage. Mais la plus grande partie de l'équipage étant malade et les provisions épuisées ou corrompues par l'excès de la chaleur, le commandant jugea qu'il était trop périlleux d'entreprendre, dans de telles circonstances, de subjuguer un peuple intelligent et guerrier. Il explora une partie de la côte du Mexique, et revint à San-Yago, après un voyage de six mois.

Ces découvertes importantes excitèrent de nouveau le goût que les Espagnols de Cuba avaient pour les entreprises hasardeuses. Vélasquez fit aussitôt des préparatifs pour assurer une conquête qui flattait son ambition et son avarice. Il se servit de toute son influence pour engager les personnes les plus considé-

rables de l'île à prendre part à cette expédition, et il fit lui-même l'avance de l'argent qui était nécessaire. Un grand nombre de soldats se présentèrent. Vélasquez se trouva fort embarrassé dans le choix d'un commandant dont les talents fussent à la hauteur d'une entreprise aussi importante, et qui cependant ne pût aspirer par sa fortune ou son influence à une plus grande dignité que celle de lieutenant du gouverneur de Cuba. Ce fut dans cette vue que Vélasquez donna le commandement à Fernand Cortez, qui avait déployé de grands talents dans des occasions très-difficiles, et dont la pauvreté empêchait que Vélasquez n'en prît d'ombrage. Aussitôt que Cortez reçut sa nomination, il employa toute son activité à presser les apprêts de cette expédition. L'argent qu'il possédait et ce qu'il put trouver à emprunter sur ses terres firent une somme d'environ quinze mille livres sterling, qu'il dépensa toute entière à acheter des munitions de guerre, et à payer l'équipement de ceux de ses amis qui étaient hors d'état de faire cette dépense. Le 18 novembre 1518, Cortez mit à la voile de San-Yago de Cuba, et se dirigea vers la Trinité, où il fut rejoint par plusieurs compagnons de fortune, et reçut d'abondantes provisions et des munitions de guerre. La flottille était à peine hors de vue que la jalousie du gouverneur fut alarmée par les craintes que lui donnèrent les ennemis de Fernand Cortez. Ceux-ci représentaient le commandant comme visant à établir une autorité indépendante sur ses

troupes, et cherchant à s'assurer de leur respect et de leur obéissance par une libéralité pleine d'ostentation. Ces insinuations eurent l'effet que l'on désirait. Vélasquez envoya des instructions au magistrat en chef de la Trinité, pour qu'il privât Cortez de ses pouvoirs. Cortez, se méfiant du danger qui le menaçait, doubla de voiles vers la Havane, afin d'y engager quelques nouveaux volontaires et d'avitailler sa flottille. Plusieurs personnes de distinction consentirent à l'accompagner, et lui fournirent en abondance tout ce qui lui manquait encore. Pendant ce temps, Vélasquez envoyait au gouverneur de la Havane l'ordre d'arrêter Cortez, de l'envoyer sous escorte à San-Yago, et d'empêcher que l'armement ne sortît du port. Un frère franciscain trouva le moyen de prévenir de tout ceci Barthélemi d'Olméida, chapelain de la flotte : Cortez prit aussitôt ses précautions. Il assembla ses troupes, et leur découvrit les intentions de Vélasquez. Les officiers et les soldats en témoignèrent une vive indignation, et jurèrent tout d'une voix qu'ils verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir l'autorité de leur général, et le venger de ceux qui entreprendraient de s'opposer à ses projets.

Le gouverneur de Cuba avait fait une grande partie des dépenses de cet armement. Chaque volontaire y avait épuisé sa fortune et son crédit; et cependant cette flottille ne comptait que onze petits bâtiments, dont le plus grand était de cent ton-

neaux, trois de soixante-dix ou quatre-vingts, et les autres de simples barques. L'équipage était composé de six cent soixante-dix hommes, dont cinq cent quatre-vingts soldats et cent neuf matelots et artisans. Comme les armes à feu étaient très-rares, et que tous les autres articles de l'équipement militaire étaient excessivement chers en Amérique, il n'y avait que treize soldats qui fussent armés de mousquets; parmi les autres on comptait trente-deux arbalétriers, et le reste était armé de sabres et d'épées. Pour toute armure, les soldats portaient des justaucorps doublés de coton; ce que les Espagnols avaient éprouvé être suffisant pour garantir des armes des Américains. Ils n'avaient que seize chevaux; quatre fauconneaux et dix petites pièces de campagne composaient toute leur artillerie. Les Espagnols, guidés par l'enthousiasme de la religion autant que par le goût des aventures, portaient une croix sur leurs enseignes, au-dessous de laquelle était une inscription appropriée au sujet.

Ce fut avec ces faibles moyens que Fernand Cortez entreprit la conquête d'un empire encore plus vaste que tous les domaines d'Espagne. Le 10 février 1519, il mit à la voile de la Havane, et, gouvernant à l'ouest, il arriva à l'île de Cozumel, où il eut l'heureuse chance de rencontrer Jérôme d'Aguilar, espagnol de naissance, et qui, ayant été retenu prisonnier pendant huit ans parmi les Indiens, avait appris leur langue, et pouvait être un interprète très-utile.

Cortez continua sa route jusqu'à la rivière Tabasco. Les naturels ne paraissant pas disposés à le bien recevoir, il les attaqua. Leur résistance fut opiniâtre; mais l'effroi que la vue des chevaux leur causa, et les terribles effets des armes à feu, les obligèrent à implorer la miséricorde des Espagnols. Ceux-ci en obtinrent d'abondantes provisions, des étoffes de coton, un peu d'or, et vingt femmes esclaves, parmi lesquelles se trouva Marina, mexicaine de naissance, et qui, entendant parfaitement la langue de cet empire et celle du Yucatan qu'Aguilar avait apprise, servit d'interprète à Fernand Cortez pendant son expédition (1).

Le commandant espagnol, ayant fait rembarquer ses troupes, gagna le long de la côte jusqu'à Saint-Jean de Ulua. Là, deux individus vinrent à bord de ses vaisseaux, s'annonçant comme des députés de Teutile et de Pilpatoe, deux officiers auxquels le gouvernement de cette province avait été confié par un grand monarque, qu'ils nommèrent Montézuma; ils envoyaient demander à Fernand dans quelle intention il venait visiter ces côtes, et lui offraient tout ce dont il pouvait avoir besoin pour continuer son voyage. Fernand Cortez les assura que ses intentions étaient pacifiques, et qu'il avait des affaires de la plus haute importance à communiquer au monarque. Le lendemain matin Cortez fit débarquer ses troupes,

(1) Robertson's Hist. of Amer. vol. 2, p. 162.

et commença à fortifier son camp: le jour suivant, Teutile et Pilpatoe parurent suivis d'un cortége nombreux. Le général espagnol les reçut avec les plus grandes marques de respect. Il les informa qu'il était ambassadeur du roi d'Espagne, le plus grand roi de l'orient, et leur demanda de le conduire en présence de leur souverain. Les officiers mexicains reculèrent à cette proposition, et, afin de le détourner de ce projet, ils cherchèrent à gagner sa faveur en lui faisant présent de belles étoffes, de plumes rares, d'ornements d'or et d'argent d'un travail curieux et d'une valeur considérable. La richesse de ces dons produisit un effet tout contraire à ce que les Mexicains espéraient. Les Espagnols devinrent encore plus impatients de se rendre maîtres d'un pays dont les productions étaient si précieuses; et Cortez insista pour que ces officiers le conduisissent auprès de Montézuma.

Pendant cette entrevue, quelques peintres, qui avaient suivi les chefs mexicains, étaient occupés à dessiner, sur des étoffes blanches de coton, la figure des vaisseaux, celle des chevaux, de l'artillerie et des soldats. Cortez, ayant été informé que ces dessins devaient être envoyés à Montézuma, voulut qu'il pût avoir une juste idée de ces objets qui paraissaient si surprenants aux Mexicains, et convaincre ce monarque de la puissance extraordinaire des Espagnols et de la force de leurs armes. Il ordonna aux trompettes de sonner la charge : les troupes se rangèrent

en ordre de bataille, l'infanterie exécuta toutes les manœuvres qui étaient propres à montrer l'effet des différentes armes : les cavaliers firent plusieurs évolutions pour déployer l'agilité et la force de leurs chevaux ; les canons ayant été pointés sur un bois qui était près du camp, firent un grand ravage parmi les arbres. Les Mexicains contemplaient ce spectacle avec étonnement ; l'explosion du canon leur fit une peur effroyable ; les uns fuirent, d'autres tombèrent à terre, et tous furent terrifiés et confondus par la vue de ces hommes qui semblaient armés d'un pouvoir surnaturel.

Ils envoyèrent aussitôt des messagers à Montézuma avec une copie assez fidèle des objets merveilleux qu'ils avaient vus, et le détail de tout ce qui s'était passé. Cortez saisit cette occasion d'envoyer en présent à l'empereur du Mexique quelques curiosités européennes. Comme des postes régulières étaient établies dans l'empire du Mexique, sorte de raffinement alors inconnu en Europe, Fernand reçut en peu de jours une réponse accompagnée de présents tels qu'il convenait à la magnificence d'un grand monarque (1). Ils consistaient en étoffes de coton du tissu le plus fin et semblable à la soie ; d'autres formées de plumes de différentes couleurs et représentant d'une manière admirable des animaux, des arbres, et d'autres objets. Ce qui attira le plus

(1) Robertson's Hist. America, vol. 2, book 5, p. 166, 167.

l'attention des Espagnols furent deux grands plats: l'un d'or massif, sur lequel était l'emblême du soleil; et sur l'autre, qui était d'argent, celui de la lune. Des bracelets, des bagues et d'autres bijoux en or; plusieurs boîtes remplies de perles, de pierres précieuses et de grains d'or, donnèrent aux Espagnols une juste idée des richesses de ce pays.

Cortez reçut ces présents en témoignant la plus grande vénération pour le monarque qui les envoyait. Mais, lorsque les Mexicains l'informèrent que Montézuma ne permettait point à des troupes étrangères d'approcher de sa capitale, le commandant espagnol insista sur sa demande, en déclarant qu'il ne pouvait pas, sans déshonneur, retourner à sa cour sans avoir reçu une audience du souverain auprès duquel il était envoyé comme ambassadeur. Les Mexicains s'étonnaient de ce qu'un homme osât disputer la volonté de leur roi; redoutant une rupture avec des ennemis aussi formidables, ils le prièrent d'attendre le retour d'un autre messager.

Si Montézuma eût agi d'abord avec fermeté, il eût facilement repoussé de ses états cette poignée d'Espagnols. Les mesures vigoureuses et hardies convenaient à son caractère violent et vindicatif. Il était redouté de ses sujets presque autant que de ses ennemis; ses domaines étaient d'une vaste étendue; son peuple était nombreux et guerrier; son autorité illimitée, et ses ressources étaient immenses. Ses talents politiques et militaires étaient universellement

reconnus, et ses victoires avaient répandu la terreur parmi les peuples voisins. Mais, au lieu de prendre dans cette circonstance extraordinaire les fortes résolutions que la conviction de son pouvoir et le souvenir de ses exploits auraient dû lui inspirer, il délibéra avec hésitation et avec crainte. Son embarras peut être attribué à deux causes principales; l'impression que les Espagnols avaient faite par la nouveauté de leur apparition, et l'appréhension superstitieuse de quelque grande calamité. Suivant le récit des historiens espagnols les plus authentiques, l'idée était généralement répandue parmi les Américains, qu'une race formidable d'usurpateurs viendrait de ces régions qu'éclairent les premiers rayons du soleil pour conquérir et dévaster leurs pays. Il est impossible de découvrir la source de cette opinion inquiétante; il est probable qu'elle fut suggérée par l'étonnement que les Espagnols avaient excité. Comme les Mexicains étaient de tous les peuples d'Amérique celui qui était le plus porté à des idées superstitieuses, ils furent profondément frappés de cette idée sinistre qui effraya Montézuma autant que ses sujets, et qui leur fit soupçonner les Espagnols d'être les instruments destinés à cette horrible révolution. En suivant l'enchaînement naturel des causes et de leurs effets, on voit évidemment que, lors même que les mesures de Montézuma auraient été aussi vigoureuses qu'elles furent pusillanimes, lors même qu'il aurait réuni toutes ses forces pour en accabler

Fernand et sa faible troupe, la chute de l'empire mexicain ne pouvait être beaucoup plus long-temps retardée. Cette monarchie opulente devait tomber au pouvoir des Espagnols alors qu'ils seraient tout puissants dans l'île de Cuba et les îles voisines.

Montézuma, en apprenant que Cortez avait déclaré qu'il voulait visiter la capitale avant de partir, lui envoya un ordre positif de sortir à l'instant même de ses domaines : le refus que fit celui-ci de se soumettre à cette injonction mit fin aux relations amicales qui existaient entre les Espagnols et les Mexicains. Le camp des Espagnols n'était pas moins agité que la cour de Montézuma. Les compagnons de Fernand ne voyaient pas tous avec joie que l'on cherchât à attaquer un empire tel que celui du Mexique, et surtout avec des forces insuffisantes : quelques-uns d'entre eux s'étaient formé des idées si extravagantes sur les richesses de ce pays, que, méprisant les fatigues et les dangers que cette conquête présentait, ils brûlaient de l'entreprendre. Cortez, favorisant ceux-ci, parvint par son adresse à faire partager leurs sentiments à toute son armée; les soldats le conjurèrent à grands cris de les conduire à Mexico. Étant convaincu de l'affection de sa troupe, et voyant leur ardeur pour terminer cette importante entreprise, Cortez résolut de se rendre indépendant du gouverneur de Cuba. A cet effet il établit une colonie sur le modèle des corporations des villes d'Espagne. Les magistrats furent élus par l'armée : ils

étaient au nombre de trois et des plus attachés au commandant; le titre de leur élection fut rédigé au nom du roi d'Espagne. Fernand remit son autorité dans leurs mains, et reçut d'eux, comme représentants du roi, une nouvelle commission de chef de justice de la colonie et de lieutenant-général de l'armée. Par cette mesure prudente, Fernand attacha encore plus fermement ses troupes à ses intérêts, et obligea les officiers à persévérer dans l'entreprise en les impliquant dans sa révolte contre le gouverneur de Cuba. Quelques partisans de Vélasquez se récrièrent contre cette action illégale. Cortez fit arrêter aussitôt les principaux d'entre eux : Diègue de Ordaz, Juan Escudéro, Vélasquez de Léon, furent détenus à bord de la flottille. Mais comme il voulait plutôt reconquérir leur affection que les punir, il les visita avec assiduité et leur témoigna tant d'égards qu'ils se rangèrent bientôt de son parti. Cortez dut presque tous ses succès à l'or des Mexicains qu'il répandit avec profusion parmi ses troupes (1); faisant ainsi servir les présents de Montézuma à précipiter l'instant de sa ruine.

Cortez, après s'être attaché l'armée d'une manière indissoluble, eut l'heureuse fortune de conclure un traité de paix et d'alliance avec les caçiques de Zempoalla et de Quiabissan. Il apprit par ces chefs toutes les particularités qu'il lui importait de sa-

(1) Robertson, vol. 2, p. 180.

voir, tant sur la situation intérieure du royaume de Mexique, que sur la tyrannie de l'empereur, et la désaffection de plusieurs provinces. Ces détails donnèrent plus d'espoir à Cortez : il vit que toutes les parties de ce vaste empire étaient désunies entre elles, que le souverain n'était pas généralement aimé, et il résolut de s'aider de toutes ces circonstances pour faire réussir son projet. Il déclara adroitement que son principal objet, en venant de contrées si éloignées, était de soulager les opprimés et de châtier les tyrans. Les deux caciques, empressés de secouer le joug de l'empereur du Mexique, consentirent à reconnaître le roi d'Espagne pour leur souverain; ils unirent leurs forces à celles de Cortez pour faire la guerre à Montézuma; et les Tonataques, peuple à demi féroce qui habitait les parties montagneuses de cette contrée, suivirent leur exemple.

Au milieu de toutes ces apparences favorables, Cortez n'était pas sans appréhensions. Il redoutait la vengeance du gouverneur de Cuba : afin d'en prévenir les effets, il persuada aux membres de la colonie d'envoyer une députation au roi d'Espagne pour justifier leur conduite. Montejo et Porto Carrero furent choisis pour remettre ces dépêches; ils étaient aussi porteurs de présents magnifiques, que l'on supposait devoir leur assurer une réception favorable : ils reçurent des ordres positifs pour éviter de relâcher à l'île de Cuba dans leur passage en Espagne. Pendant que ces députés préparaient leur

départ, un événement inattendu excita de grandes alarmes. Quelques-uns des soldats et des matelots secrètement attachés à Vélasquez, ou bien intimidés par l'aspect d'un danger prochain, formèrent le projet de s'emparer de l'un des brigantins, et d'aller à Cuba instruire le gouverneur de ce qui se passait, afin qu'il pût intercepter le vaisseau qui portait les présents et les dépêches. Le complot fut découvert par un des conspirateurs au moment même où tout était préparé pour son exécution. Une foule de réflexions pénibles vinrent agiter l'esprit de Fernand Cortez. Il observait que déja plusieurs de ses compagnons voulaient retourner à Cuba; il y avait lieu de croire que des fatigues excessives et l'apparence d'un danger imminent leur feraient abandonner l'entreprise périlleuse dans laquelle ils étaient engagés. Le seul moyen qui restât à prendre pour s'assurer de leur persévérance était de rendre toute retraite impossible. Étant résolu pour sa part d'achever la conquête du Mexique, ou de périr dans cette entreprise, il se détermina à détruire sa flotte, afin de les contraindre à le suivre. Cependant il n'osait prendre cette mesure désespérée de sa seule autorité, et il était difficile d'y porter les Espagnols. Son adresse en vint à bout : il leur persuada que les vaisseaux n'étaient plus en état de servir sans y faire des réparations qui demanderaient presque le même temps que d'en construire de neufs; et en leur observant que l'accroissement de forces qu'ils recevraient

des cent hommes employés jusqu'alors comme matelots, leur faciliterait la conquête des immenses richesses du Mexique, il obtint leur consentement pour la mesure la plus audacieuse qu'ait jamais adoptée une armée. Tout l'équipage, d'un accord unanime, tira les vaisseaux sur le rivage et les mit en pièces; les voiles, les agrès, les ferrures, etc., furent conservés avec soin. « Ainsi, par un acte de « magnanimité, dit l'éloquent Robertson, auquel « l'histoire n'offre rien qui puisse être comparé, cinq « cents hommes consentirent à se renfermer sur une « terre ennemie couverte de nations nombreuses et « inconnues, et, après s'être ôté tout moyen de re- « traite, restèrent sans autre ressource que leur va- « leur et leur persévérance. » Cette action montre non-seulement l'intrépide résolution de Cortez, mais son adresse consommée, et l'ascendant qu'il prenait sur l'esprit de ceux qui l'accompagnaient.

Lorsque cette affaire importante fut terminée, le général espagnol, à la tête de cinq cents hommes d'infanterie, quinze cavaliers, et six pièces de campagne, commença sa marche, le 16 août, pour aller à Mexico. Le reste de ses troupes fut laissé à Véra-Crux sous le commandement d'Escalante, officier entièrement dévoué à Fernand. Les Espagnols avaient pour auxiliaires quatre cents Zempoallans armés; deux cents autres Zempoallans portaient les bagages et traînaient l'artillerie : cette troupe parvint sans opposition jusqu'à Tlascala. Les habitants

de cette province étaient belliqueux et indépendants : leur gouvernement était démocratique. Ennemis implacables des Mexicains, ils avaient toujours lutté avec succès contre eux malgré leurs forces supérieures ; mais comme ils supposèrent que le dessein de Cortez, en visitant le Mexique, était de former une alliance avec Montézuma, ils lui refusèrent un passage sur leur territoire. La guerre fut le résultat de ce refus. Les Tlascalans amenèrent des armées nombreuses sur le champ de bataille ; cependant elles ne purent faire aucune impression sur la petite troupe des Espagnols. Leurs attaques tumultueuses, quoique réitérées avec courage et persévérance, furent repoussées par la tactique et la discipline européenne. Dans les divers combats et les escarmouches qui firent périr tant de milliers de Tlascalans, il n'y eut pas un seul Espagnol de tué ou fait prisonnier ; et les légères blessures que ces derniers reçurent prouvèrent l'inefficacité des armes américaines (1). Les Tlascalans, voyant l'inutilité de leurs attaques, regardèrent les Espagnols comme des êtres d'un ordre supérieur, contre lesquels aucune puissance humaine ne pouvait l'emporter : les Espagnols alors eurent raison de croire que rien en Amérique ne pourrait résister aux efforts de leurs armes.

(1) Ces armes étaient pour la plupart des lances de bois terminées en pointes, et garnies quelquefois à l'extrémité de cailloux, d'os, etc.

Fatigués cependant par un service continuel, inévitable, dans une armée aussi peu nombreuse et entourée d'une multitude d'ennemis, les Espagnols désiraient ardemment une trève qui leur laissât le temps de soigner leurs malades et de se procurer les provisions dont ils manquaient. Les Tlascalans aspiraient au moment où ces fiers ennemis deviendraient leurs alliés : ils firent des propositions que l'on accepta avec empressement : ils se reconnurent vassaux de la couronne d'Espagne, s'engagèrent à suivre Cortez dans son expédition contre le Mexique, et à l'aider de toutes les forces de la république.

Le traité ayant été conclu, Fernand Cortez resta près de trois semaines à Tlascala, afin de rafraîchir ses troupes. Pendant cet intervalle de repos, il prit sur l'état du Mexique et sur les qualités de Montézuma toutes les informations qu'il supposa devoir lui être utiles pour régler sa conduite future. Dans les conférences qu'il avait journellement avec les chefs tlascalans, il vit avec joie que leur haine pour les Mexicains était implacable, et ne douta pas qu'il ne pût tirer un grand avantage de ces puissants alliés. Aussitôt que ses troupes furent rétablies, il continua sa marche vers la capitale du Mexique. Renforcés par six mille Tlascalans, les Espagnols s'avancèrent sur Cholula, ville considérable située à cinq lieues de distance de Tlascala, Montézuma ayant envoyé à Fernand l'invitation de se rendre dans cette place, où il serait reçu, disait-il, avec bienveillance. On lui

témoigna le plus grand respect lorsqu'il entra dans la ville ; mais Marina, interprète de Fernand, découvrit bientôt que l'on conspirait contre lui, et qu'il y avait un corps de Mexicains caché dans la ville pour l'envelopper lui et ses troupes. Cortez fit arrêter trois de leurs grands prêtres, et leur arracha par la torture l'aveu de cette trahison. Cholula, regardé par les Mexicains comme le sanctuaire de leurs dieux, était célèbre par l'affluence des pélerins, et par le nombre des victimes humaines que l'on sacrifiait dans ses temples. Montézuma avait choisi ce lieu pour détruire les Espagnols, dans l'espoir superstitieux que ce projet aurait plus de succès sous la protection immédiate de ses divinités. Cortez résolut de prévenir cet attentat et de frapper de terreur les Mexicains. Les Espagnols et les Zempoallans se rangèrent sur une vaste place au centre de la ville; et les Tlascalans, qui étaient campés hors des portes, reçurent l'ordre d'avancer. Un signal convenu fit commencer l'attaque : on fit un horrible carnage des habitants : les prêtres furent consumés dans les flammes; et six mille Cholulans périrent sans que l'on eût perdu un seul Espagnol.

Le 29 octobre, Cortez sortit de Cholula et dirigea sa marche sur Mexico, qui était à une distance d'environ soixante milles. Les Espagnols étaient reçus partout comme des créatures célestes envoyées pour délivrer le peuple de la tyrannie de Montézuma. Les symptômes de haine contre le gouvernement, et qui

se laissaient apercevoir non-seulement dans les provinces les plus éloignées, mais jusque dans les environs de la capitale, donnèrent le plus grand espoir à Fernand Cortez de conquérir un empire dont la force naturelle était ainsi divisée et affaiblie. Ses soldats étaient enflammés par l'aspect magnifique des objets qui s'offraient à leurs regards. En descendant les montagnes de Chaleo, la vaste plaine de Mexico parut devant eux. Ils furent frappés d'étonnement et d'admiration en contemplant cette scène majestueuse. Des champs fertiles et cultivés avec industrie s'étendaient à une distance dont l'œil ne pouvait embrasser toute l'étendue; un lac, que son immensité faisait ressembler à l'Océan, était entouré de villes considérables; la capitale de cet empire s'élevait au milieu d'une île à l'ouest du lac, comme Venise sur l'Adriatique. Ils furent transportés de joie en voyant que les richesses de cette contrée surpassaient toutes les idées qu'ils s'en étaient faites, et ils se flattèrent que leurs fatigues, leurs travaux et leurs dangers seraient amplement récompensés (1).

La ville de Mexico est située dans une plaine spa-

---

(1) L'aspect magnifique de la plaine, du lac, et de la ville de Mexico, est décrit par Barthol. del Castillo, dans des termes qui peignent l'extase que l'on éprouve à la vue de ces beaux lieux. Robertson cite cet écrivain, dans son Histoire de l'Amérique, vol. 2, p. 206, et note 109. Le lac est formé de deux pièces d'eau, communiquant l'une à l'autre par un détroit; leur circuit est d'environ quatre-vingt-dix

cieuse, environnée de hautes montagnes. Appuyée sur quelques îlots et entrecoupée par les eaux du lac, cette capitale des états de Montézuma était, pendant la saison des pluies, entièrement semblable à une île (1). Du côté de l'est on ne pouvait approcher de la ville qu'au moyen de canots: du côté des terres on avait élevé des chaussées qui étaient interrompues en différents endroits pour faciliter l'écoulement des eaux, et qui étaient rattachées par des ponts de terre et de bois. Il y avait trois chaussées: celle de Taenba, à l'ouest, s'étendait à une distance d'environ un mille et demi; celle de Tépeaca, au nord-ouest, était de trois milles; celle de Cuoyaean n'avait pas moins de six milles de longueur. La ville était traversée par de nombreux canaux. Elle contenait plusieurs grandes places, dont l'une, destinée pour le grand

---

milles. Les plaines sont d'une fertilité surabondante. Quoique ce pays soit situé sous la zone torride, l'air y est tempéré, mais il est humide et malsain.

(1) La ville actuelle de Mexico repose sur le même terrain que l'ancienne capitale de Montézuma; le circuit du lac a été considérablement diminué à cause d'un canal que l'on a percé à travers les montagnes, et qui, en laissant écouler une partie des eaux, a mis à sec tout le pays plat. La capitale du Nouveau-Mexique cependant n'est pas bâtie sur une île, ainsi qu'on la représente généralement, mais sur le bord du lac dans un marais entrecoupé de canaux. La ville est bâtie sur pilotis. Voy. d'Auteroche, p. 41; et le plan de Mexico qui est joint à cette description.

marché, était assez spacieuse pour contenir quarante ou cinquante mille personnes. Les temples de leurs dieux (1), le palais du roi, les maisons des princes et des seigneurs étaient construites en pierres : des cabanes très-propres formaient les habitations du peuple : elles étaient placées d'une manière régulière sur les bords des canaux qui traversaient la ville en plusieurs sens. La population de Mexico a été diversement calculée : suivant l'estimation la plus basse, il paraît qu'elle comprenait au moins soixante mille individus (2).

Comme les Espagnols approchaient de la ville, un grand nombre de messagers furent successivement envoyés par Montézuma, qui leur accordait quelquefois la permission d'avancer, leur enjoignait dans d'autres moments de se retirer, selon que l'espoir ou la crainte l'emportait dans son esprit. Cortez, méprisant de tels ordres, continua sa marche par la chaussée qui conduisait à Mexico. Lorsque les Espagnols furent près de la ville, ils virent venir à eux un nombre considérable d'hommes vêtus de fines étoffes et de plumes. Ils leur annoncèrent l'arrivée de Montézuma, dont on aperçut aussitôt le cortége. Deux

(1) Roberts. Hist. Amer. vol. 3, p. 149.

(2) Robertson a comparé les différents calculs. Hist. Amér. vol. 3, note 145. Il estime la population de la nouvelle ville de Mexico à 150,000 ames. Hist. Amér. vol. 3, note 159.

cents personnes couvertes d'un même uniforme marchaient deux à deux dans un profond silence, nu-pieds, et les yeux fixés à terre. La cour de Montézuma, revêtue d'habits magnifiques, entourait ce monarque qui était assis sur une espèce de trône richement orné d'or et de plumes de diverses couleurs. Il était porté sur les épaules de quatre de ses principaux serviteurs; on tenait sur sa tête un dais d'un travail curieux. Devant lui marchaient trois officiers portant des baguettes d'or qu'ils élevaient quelquefois, et, à ce signal, tout le peuple inclinait la tête. Lorsque Montézuma fut arrivé près des Espagnols, il descendit de son trône; et Cortez, mettant pied à terre au même moment, le salua suivant l'étiquette européenne. Montézuma lui rendit son salut à la manière des Mexicains, et conduisit ensuite les Espagnols dans l'endroit qui était préparé pour les recevoir. C'était un édifice dont les cours et les appartements étaient assez spacieux pour y loger les Espagnols et leurs alliés. Une haute muraille, flanquée de tours construites à des distances régulières, l'entourait de toutes parts. Le premier soin de Fernand Cortez fut de pourvoir à sa sûreté en plaçant son artillerie de manière à défendre l'approche des avenues. Il posta des gardes, des sentinelles, et fit observer la même discipline que s'il eût été en présence d'un camp ennemi.

Le lendemain matin, Montézuma revint au quartier des Espagnols, et fit de riches présents non-

seulement à Fernand et à ses officiers, mais à toute l'armée. Il y eut entre ce monarque et Fernand une longue conférence, dans laquelle Montézuma déclara qu'il existait une tradition parmi les Mexicains, qui leur apprenait que leurs ancêtres étaient venus d'une région éloignée, et avaient conquis les pays qui formaient maintenant leur empire. Le grand capitaine qui avait conduit ces colonies avait assuré que ses descendants viendraient un jour les visiter et réformer leur constitution et leurs lois. Montézuma lui dit qu'il était sûrement, ainsi que ses compagnons d'armes, ceux que l'on attendait depuis si long-temps, et que pour cela il ne les recevait pas comme des étrangers, mais comme ses véritables parents; ajoutant que ses sujets et lui-même seraient toujours disposés à suivre leurs volontés. Cortez, voulant profiter de l'avantage qui résulterait d'une telle opinion sur l'origine des Espagnols, employa toute son adresse à confirmer le monarque mexicain dans ces idées favorables. Il était cependant bien facile d'apercevoir que tout était faux dans Montézuma. L'opinion généralement répandue en Amérique concernant l'arrivée d'une horde formidable d'étrangers a déja été remarquée; et Montézuma, bien que son imagination eût été troublée par les traditions et les prédications de ses prêtres, semble les avoir arrangées de façon à donner aux Espagnols une fatale sécurité qui facilitât ses projets de destruction.

La situation de Cortez lui inspirait de sérieuses

réflexions. Les Tlascalans avaient toujours cherché à le dissuader d'entrer dans une ville telle que Mexico, où ils pouvaient être renfermés comme dans un piége. Ils lui assurèrent que les prêtres avaient averti Montézuma, de la part de leurs dieux, que ce n'était que dans sa capitale qu'il parviendrait à détruire les Espagnols. Avant de quitter Cholula, Cortez avait été informé d'un événement qui lui causait de vives alarmes. Une escarmouche avait eu lieu entre la garnison de Vera-Cruz et un corps de Mexicains : un Espagnol avait été entouré et pris par l'ennemi. On lui avait tranché la tête; et après l'avoir porté en triomphe dans les différentes villes de l'empire, pour convaincre le peuple que ces usurpateurs n'étaient point immortels, on l'avait envoyée à Mexico.

Cette circonstance cependant n'avait point empêché Cortez de continuer sa marche; et puisqu'il était entré dans la capitale, il fallait qu'il s'y maintînt. Il était facile de rendre sa retraite impossible, en détruisant les ponts ou une partie de la chaussée; cette crainte le touchait peu, puisqu'alors même qu'il lui serait permis de se retirer, tous ses projets de conquêtes s'évanouissaient. Il était aussi intimement persuadé qu'il n'y avait qu'un succès extraordinaire qui pût lui attirer la faveur de son souverain, et le mettre à l'abri des vengeances du gouverneur de Cuba. Toutes ces considérations lui faisaient sentir la nécessité de conserver son poste, et celle d'em-

ployer des moyens violents pour sortir de ces grandes difficultés.

Son esprit était heureusement fertile en ressources. Il imagina un expédient aussi extraordinaire qu'il était audacieux. Comme il avait observé l'extrême vénération des Mexicains pour la personne de leur monarque, et l'aveugle soumission qu'ils avaient pour ses volontés, il résolut de se saisir de Montézuma, et de l'amener dans le quartier des Espagnols, afin de pouvoir se servir de son nom pour gouverner l'empire, ou au moins pour que ce gage sacré le défendît des outrages du peuple. Ses officiers approuvèrent hautement cette mesure : Alvarado, Lugo, Davila, Sandoval et Vélasquez de Léon, cinq des officiers les plus intelligents et les plus résolus, et le même nombre de ses plus intrépides soldats, l'accompagnèrent au palais. Trente hommes d'un courage éprouvé les suivaient, sans aucun ordre, afin de ne point éveiller de soupçons : on avait placé de petits pelotons à des distances convenables; le reste des troupes était sous les armes, et prêt à sortir à la première alerte. Cortez fut admis avec sa suite à l'audience particulière que lui accordait souvent l'empereur : il l'accusa d'être l'auteur des hostilités qui avaient eu lieu à Vera-Cruz. Montézuma l'assura de son innocence, et Cortez parut suffisamment satisfait; mais il prétendit qu'il était impossible de convaincre les troupes espagnoles de ses intentions pacifiques, s'il ne consentait pas à fixer sa résidence

pour quelque temps dans leurs quartiers. Montézuma n'y voulut pas consentir : Cortez insista. L'altercation durait depuis trois heures lorsque Vélasquez de Léon s'écria d'un ton d'impatience : « Pourquoi perdre plus « de temps? Emparons-nous de lui à l'instant, où « plongeons-lui notre épée dans le cœur. » Montézuma n'entendit pas le sens de ces paroles, mais il fut frappé de l'accent et du geste menaçant de l'officier espagnol. Il vit la nécessité de se soumettre, et, s'abandonnant à son sort, il consentit à suivre Cortez.

Montézuma rappela ses courtisans, et leur communiqua son intention. Ils blamèrent sûrement cette démarche, mais ils n'osèrent s'opposer à la volonté de leur souverain, et le portèrent en silence aux quartiers des Espagnols : le peuple se rassembla en tumulte, et menaça Fernand de le faire périr, lui et son armée, s'il emmenait l'empereur. Montézuma ayant déclaré qu'il allait, de son plein gré, résider pour quelque temps avec ses nouveaux amis, la multitude se dispersa aussitôt. L'histoire n'offre pas un autre exemple d'un monarque qui, régnant sur des millions de sujets, se soit ainsi laissé enlever par onze individus, dans son propre palais, au centre de sa capitale, et qui ait été emmené comme un prisonnier, sans faire la moindre résistance.

Montézuma fut reçu par les Espagnols avec un cérémonial respectueux : il continua d'être servi par ses domestiques; ses officiers et ses courtisans eurent un

libre accès auprès de lui ; aucun changement extérieur ne s'était opéré dans sa condition, seulement il était observé avec la plus grande vigilance. Les Espagnols avaient enfin en leur pouvoir l'instrument avec lequel ils pouvaient tout entreprendre. En possédant la personne du monarque, Cortez acquit la souveraineté du Mexique. Des Espagnols, accompagnés de plusieurs Mexicains de distinction, allèrent visiter les différentes provinces de l'empire pour examiner la nature du sol et des productions, voir avec un soin tout particulier les cantons qui donnaient le plus d'or et d'argent, et fixer les lieux les plus convenables pour y établir des colonies. Au nom et par l'autorité de Montézuma, il déplaça plusieurs grands officiers de l'empire, dont les talents ou l'esprit d'indépendance avaient excité sa jalousie, et fit nommer à leur place des personnes qu'il supposa moins opposées à ses desseins.

Cortez profita de l'ascendant qu'il avait acquis sur l'esprit de Montézuma pour l'obliger à se reconnaître vassal de la couronne d'Espagne, et à soumettre son empire au paiement d'un tribut annuel (1). Guidé par les conseils de Cortez, ce monarque convoqua une assemblée des personnes les plus importantes de l'empire ; et leur rappelant dans un discours solennel

(1) De Solis affirme que cette proposition vient de Montézuma qui espérait par ce moyen faire partir les Espagnols. Hist. Conquest. of Mexico, book 4, cap 3.

les traditions et les prophéties qui leur avaient fait si long-temps espérer l'arrivée d'un peuple dont ils étaient eux-mêmes issus, afin de leur résigner la souveraineté de l'empire, il déclara qu'il croyait que les Espagnols étaient cette race promise, et qu'il se reconnaissait le vassal et le tributaire de leur roi. L'assurance que l'on donnait aux Mexicains que Montézuma jouirait toujours de la dignité royale, qu'il ne serait fait aucun changement dans la constitution et les lois de l'empire, et la crainte que leur inspiraient les Espagnols, arrachèrent le consentement de l'assemblée. Montézuma accompagna sa prestation de foi et hommage d'un présent magnifique, et ses sujets en augmentèrent la valeur par des dons généreux.

Les Espagnols étaient impatiens de partager l'or et l'argent qu'ils avaient reçus de Montézuma, ou qu'ils avaient extorqué à son peuple; Cortez y consentit. On sépara les bijoux et les autres ornements, qui furent conservés comme curiosités : la valeur seule de l'or fut de 135,000 livres sterling. Comme les Espagnols avaient exercé la plus grande rapacité, et que Montézuma avait épuisé ses trésors dans l'espoir de satisfaire leur soif de l'or, il paraît que cette somme comprenait la plus grande partie des lingots de l'empire du Mexique, quoiqu'elle ne fût pas en proportion de la production des mines (1). Les Mexicains ne

(1) On peut avoir une preuve de la richesse des mines du Mexique par la quantité d'or et d'argent qui sortit de l'hôtel

se servaient pas de ces métaux pour leur commerce : ce peuple n'avait aucune idée de leur valeur, et ne les employait que pour des ornements qu'il consacrait à ses dieux, où que ses chefs portaient comme des marques de distinction. Rien n'excitait à exploiter les riches mines dont ce pays abondait (1). Tout l'or qu'on y voyait avait été ramassé dans le sable des ruisseaux; et comme l'argent se trouve rarement pur, ce métal était encore en moindre quantité. Les richesses du Mexique, ainsi que celles de plusieurs autres parties du nouveau continent, étaient négligées par ses anciens habitants, et ne furent mises en circulation que par les Espagnols.

Ceux-ci ayant réuni leurs trésors, on en préleva la cinquième partie pour le roi. Il fut alloué au commandant en chef le cinquième de ce qui restait. On déduisit ensuite les sommes qui avaient été avancées pour l'armement de la flottille; l'excédant fut partagé entre les troupes, suivant leur grade : la part du soldat ne monta pas à plus de cent pesos (2). La

---

de la monnaie en 1790. Suivant les registres publics, cette quantité s'éleva à 18,063,688 *pesos* ou 4,064,329 livres sterling et 16 schellings. Helms. p. 257.

(1) Voyez la vie de Colomb. — Herrera. Hist. Gen. — Robertson's Hist. Amer., etc.

(2) Ce qui ferait une somme de 22 l. 10 s., à 4 s. 6 d. par *peso*. Mais au commencement du seizième siècle, la valeur effective de l'argent était au moins dix fois plus grande

modicité de cette somme répondit si peu à leur attente qu'elle excita un murmure général. La couronne d'Espagne n'ayant contribué en rien à cette expédition, les soldats voyaient avec indignation qu'elle emportât une portion aussi considérable de leur butin, et Cortez eut beaucoup de peine à les calmer.

Le succès avait couronné jusqu'alors toutes les entreprises de Fernand Cortez, mais il chercha vainement à établir le christianisme dans les états de Montézuma. Il trouva ce monarque et ses sujets également inflexibles, et ce fut du moment où les Espagnols attaquèrent leur religion qu'ils songèrent sérieusement à les expulser ou à les détruire. Les prêtres et les chefs des troupes eurent ensemble de fréquentes conférences à ce sujet. Les moyens violents pouvant être pernicieux à leur monarque, ils s'arrêtèrent à ceux qui leur parurent les plus doux. Montézuma appela Cortez en sa présence, et lui dit que, l'objet de sa mission étant rempli, la volonté des dieux et les désirs du peuple exigeaient qu'il retournât ainsi que ses compagnons auprès du monarque qui l'avait envoyé. Cet ordre inattendu, et le ton de Montézuma, firent comprendre au général espagnol que l'on avait tramé quelque complot contre lui. Espérant tirer avantage d'une condescendance apparente, Cortez répondit avec beaucoup de calme

---

qu'elle ne l'est maintenant, ainsi 100 *pesos* devaient équivaloir à un peu plus de 200 livres sterling de nos jours.

que cette proposition s'accordait avec ses intentions, et qu'il ne demandait que le temps nécessaire pour reconstruire sa flotte. Cette raison parut si plausible qu'un grand nombre de Mexicains furent envoyés à Véra-Cruz pour couper des bois sous la direction des charpentiers espagnols. Fernand se flattait que pendant cet intervalle quelque heureuse circonstance viendrait le tirer de cette situation embarrassante, car il attendait de jour en jour le retour des députés qu'il avait envoyés en Espagne.

Depuis près de six mois, Cortez régnait sur le Mexique, en gouvernant le faible Montézuma; mais cet état de choses ne pouvait toujours durer. La soumission des Mexicains avait été forcée par la nouveauté des circonstances : leur vénération pour les Espagnols commençait à baisser, et il était impossible que la faible troupe de Cortez retînt dans la sujétion un empire aussi vaste. Pendant que l'esprit du général était tourmenté par cette cruelle incertitude, on reçut l'avis que des vaisseaux avaient été aperçus près des côtes. Cortez imagina aussitôt que ses messagers revenaient d'Espagne avec des renforts et de pleins pouvoirs de sa majesté. Toutes ses espérances furent renversées lorsqu'il apprit que cette flotte venait de Cuba et était armée contre lui. Velasquez ayant obtenu du roi le titre d'adelantado de la Nouvelle-Espagne, avait, au moyen des pouvoirs que lui donnait cette charge, équipé une flotte composée de dix-huit vaisseaux, ayant à bord quatre-

vingts hommes de cavalerie et huit cents d'infanterie, parmi lesquels on comptait quatre-vingts mousquetaires et cent vingt arbalétriers : ils avaient douze pièces de canon. Le commandement était donné à Pamphilo Narvaez : ses instructions lui enjoignaient de s'emparer de Fernand Cortez et de ses principaux officiers, de les envoyer prisonniers à Cuba, et de compléter la réduction du pays.

Narvaez fut rejoint, peu après son débarquement, par trois des Espagnols qui avaient été à la recherche des mines, et il apprit d'eux l'état des affaires et la position dans laquelle Cortez se trouvait. Un prêtre que Narvaez avait envoyé à Véra-Cruz pour sommer la garnison de se rendre, fut arrêté avec ceux qui l'accompagnaient par le gouverneur de la ville et envoyé à Mexico : Cortez, par des caresses et des présents, obtint de lui le détail des particularités relatives à la force et à l'objet de cette nouvelle expédition.

Il serait difficile d'imaginer une situation plus compliquée et plus pénible que celle où se trouvait Cortez. Ce n'étaient plus les hordes indisciplinées et mal armées des Américains qu'il avait à combattre, mais ses propres compatriotes, ses égaux pour le courage et les talents militaires, ses supérieurs par le nombre, et agissant d'après l'ordre du roi. Sa destruction était inévitable s'il se laissait surprendre dans Mexico par l'arrivée de Narvaez ; car, pendant que les Espagnols couperaient sa retraite et le presseraient au-dehors, les

Mexicains ne manqueraient pas une occasion si favorable de se venger. D'un autre côté, il était évident qu'il ne pouvait quitter la capitale sans abandonner ses avantages. S'il attaquait Narvaez et qu'il fût même assez fortuné pour remporter la victoire, ses forces en seraient tellement affaiblies qu'il ne pourrait plus se maintenir dans un pays ennemi; s'il était vaincu, il n'avait à espérer que le sort réservé aux rebelles et aux traîtres.

Après avoir envisagé sous chaque point de vue les nombreux dangers dont il était entouré, Cortez, avec cette audace qui convient seule aux situations désespérées, résolut de faire un dernier effort pour se tirer de ces difficultés. Il savait que cette querelle ne pouvait se décider que par les armes; mais afin de justifier la conduite qu'il voulait tenir, il fit l'offre d'entrer en négociation. Il envoya le père Barthélemi d'Olmeida dans le camp ennemi. Narvaez rejeta ses propositions avec mépris; Olmeida trouva ses troupes mieux disposées à l'écouter. Son adresse persuasive, et ses brillantes promesses qu'il accompagna de présents, les détacha de leur commandant, et disposa un grand nombre d'officiers et de soldats à favoriser le parti de Cortez.

Ses propositions de paix ayant été rejetées, Cortez marcha aussitôt contre Narvaez. Il laissa cent cinquante hommes dans Mexico sous le commendement de Pierre Alvarez, et lui confia le soin de la ville et du monarque captif, auquel il s'efforça de cacher la

cause de son départ. Ses forces, même après qu'il eut été rejoint par la garnison de Véra-Cruz, n'excédaient pas deux cent cinquante hommes. Pendant sa marche, il détacha successivement plusieurs personnes qui achevèrent de corrompre les troupes. Narvaez fit une proclamation dans laquelle il déclarait Cortez et ses adhérents traîtres à leur pays, et mettait leur tête à prix.

Cortez s'étant avancé jusqu'à une lieue environ du camp ennemi, prit une forte position sur les bords d'une rivière qui protégeait sa ligne et le garantissait d'une attaque. La nécessité de hâter son retour pour soutenir la faible garnison qu'il avait laissée à Mexico, ne lui permettait pas de rester long-temps sur la défensive. Il résolut d'attaquer la position de Narvaez au milieu de la nuit, afin que la surprise et la terreur de l'ennemi pussent contrebalancer la supériorité de leur nombre. Le succès de cette mesure prouva combien elle était juste. Ses soldats et ses officiers ne voyant plus de ressource que dans un effort désespéré, s'avancèrent dans un profond silence. L'artillerie de l'ennemi fut enlevée aussitôt. Narvaez, en sortant de ses quartiers, fut blessé et chargé de fers. L'obscurité de la nuit augmenta la confusion de ses soldats, et, après une courte résistance, toute l'armée capitula. Cortez leur laissa le choix d'être renvoyés à Cuba ou de s'engager à son service, aux mêmes conditions que ses troupes. Cette dernière proposition, appuyée d'une distribution

d'argent et de brillantes promesses, fut presque généralement acceptée. La promptitude avec laquelle les troupes de Narvaez se rangèrent sous la bannière de Cortez, et le peu de résistance que celui-ci avait trouvé dans un engagement où il n'avait perdu que deux hommes, et dans lequel le parti vaincu avait seulement à regretter deux officiers et quinze soldats, est une preuve presque certaine que la ruine de Narvaez avait été opérée plutôt par les séductions que par la force des armes.

Peu après le départ de Cortez, les Mexicains voyant les Espagnols occupés à s'entre-détruire, attaquèrent leurs quartiers, en tuèrent ou blessèrent un grand nombre, s'emparèrent de leurs magasins, et, soit en les accablant, soit en les affamant, ils les menacèrent d'une entière destruction.

Le danger était imminent; Cortès ne perdit pas de temps à délibérer. Dès qu'il apprit cette nouvelle, il se hâta de retourner à Mexico. En traversant Tlascala, deux mille guerriers se joignirent à lui. Il marcha rapidement sur la capitale, où il n'éprouva aucune opposition. Les Mexicains le laissèrent entrer et reprendre ses quartiers.

L'arrivée de Cortez délivra Alvarez : le peuple resta tranquille, mais ce calme ne fut pas de longue durée. L'accroissement de forces que les troupes de Narvaez donnaient à Fernand Cortez le rendit moins soigneux de déguiser ses sentiments; et les Mexicains, qui s'étaient flattés jusqu'alors du départ des

fureur lui succédèrent, et firent oublier au peuple le respect qu'il devait à son souverain. Des nuées de flèches et de pierres tombèrent sur les remparts. Cette attaque fut si prompte, que les Espagnols n'eurent pas le temps de couvrir Montézuma de leurs boucliers avant que ce monarque ne tombât frappé. Les Mexicains, éperdus par la crainte et le remords, fuirent comme s'ils eussent redouté que les dieux ne vengeassent ce crime (1). On transporta Montézuma dans ses appartements : ne voulant pas survivre à ses malheurs, il arracha les bandages qui couvraient ses blessures, et refusa de prendre aucune nourriture; il expira peu de jours après. Les Espagnols s'efforcèrent en vain de le convertir à la foi chrétienne; il n'est pas étonnant que Montézuma ait refusé d'embrasser le christianisme, lorsque ces vérités lui étaient enseignées par des apôtres tels que Cortez et ses soldats, dont les actions étaient un tissu de fraudes et de violences, et dont il avait tant éprouvé l'injustice.

La mort de Montézuma dégageait les Mexicains de la contrainte que leur respect pour sa personne et pour sa dignité leur avait imposée : ils ne respiraient plus que la vengeance et la guerre. Les chefs auxquels appartenait le droit d'élire un empereur élevèrent au trône son frère Quetlavaca. Ce prince leur

---

(1) Il paraît d'après ces détails que si Montézuma était haï dans les provinces, il était adoré dans la capitale.

était cher par son courage, sa prudence et sa haine pour les Espagnols. Son élévation fut le signal des hostilités : il fit occuper la tour du grand temple, qui dominait le quartier des Espagnols, par un corps de ses meilleurs guerriers. Les Espagnols, sous le commandement de Juan d'Escobar, cherchèrent à les déloger de ce poste important, et furent trois fois repoussés. Cortez se mit à leur tête, et attaqua l'épée nue à la main : ses soldats, animés par la présence de leur général, revinrent à la charge avec une telle vigueur qu'ils forcèrent l'entrée de l'escalier, et firent reculer les Mexicains jusque sur la plate-forme (1). Deux chefs mexicains, résolus de sacrifier leur vie pour l'intérêt de leur pays, saisirent Cortès, et se précipitèrent du haut de la tour, espérant l'entraîner dans leur chute; mais Cortez, par un effort de vigueur et d'agilité, se retira de leurs mains, et ils périrent inutilement tous deux (2). Après avoir fait un horrible carnage des Mexicains,

---

(1) Le grand temple de Mexico était un rempart élevé en terre et revêtu de pierres; il avait trente verges carrées à sa base et dix seulement à sa sommité; on y montait par des marches placées à l'extérieur. Robertson's Hist. Amer. vol. 3, p. 149.

(2) Clavigero, dans son histoire du Mexique, paraît douter de ce fait dont fait mention cependant Herrera, Dec. 2, lib. 10, c. 9, et sur l'autorité duquel Robertson l'a inséré dans son Histoire d'Amérique, vol. 2, p. 253.

les Espagnols devinrent maîtres de la plate-forme, et mirent le feu à la tour.

Les pertes incalculables qu'essuyaient les Mexicains dans chaque engagement les déterminèrent à la fin à changer leur système de guerre. Guidés par leur nouvel empereur, ils concertèrent leurs plans avec plus de jugement et de prévoyance : au lieu d'attaquer sans relâche les Espagnols, ils résolurent de les bloquer étroitement et de les affamer. Depuis la mort de Montézuma, Cortez avait senti la nécessité de quitter un pays où il n'avait plus que des dangers à courir. Il savait aussi combien il lui serait difficile d'exécuter ce projet, et il choisit le milieu de la nuit pour mieux réussir. Les Espagnols et les Tlascalans commencèrent leur retraite : Sandoval conduisait l'avant-garde; Cortez commandait le centre, où l'on avait placé les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un fils et deux filles de Montézuma et plusieurs nobles mexicains, et toute l'artillerie, les bagages, un pont volant en bois pour pouvoir passer sur les brèches que les Mexicains avaient pu faire à la chaussée. Alvarez et Vélasquez de Léon conduisaient l'arrière-garde. Ils marchaient dans le plus profond silence le long de la chaussée qui conduisait à Tabuca; et comme ils étaient parvenus à la première brèche sans obstacle, ils se flattaient que leur retraite n'avait pas été découverte.

Cependant les Mexicains avaient surveillé leurs mouvements et avaient fait les dispositions conve-

nables. Pendant que les Espagnols étaient occupés à établir leur pont un bruit d'instruments guerriers vint frapper leurs oreilles, et ils furent assaillis aussitôt par une multitude d'ennemis. Tout Mexico était en armes : le lac était couvert de canots. Le pont volant avait été si fort enfoncé par le poids de l'artillerie qu'il fut impossible de l'enlever ; les Espagnols, effrayés, s'avancèrent précipitamment vers la seconde brèche. Les Mexicains les pressaient de tous côtés. Resserrés sur une chaussée étroite, la tactique et le talent militaire des Espagnols leur devenaient inutiles. L'attaque était continuelle : de nouveaux guerriers remplaçaient au même instant ceux qui tombaient frappés. Les Espagnols combattaient avec leur intrépidité ordinaire ; mais, fatigués à la fin par l'exercice continuel et violent de leurs armes, ils furent incapables de soutenir plus long-temps le choc de l'ennemi et plièrent. La confusion et le carnage devinrent horribles. Les uns forcèrent le passage ; d'autres, accablés par le nombre des assaillants, tombèrent couverts de blessures : plusieurs périrent dans le lac ; les plus malheureux furent ceux qui, étant pris vivants, furent emmenés pour être sacrifiés au dieu de la guerre. Cortez était parvenu à franchir les deux dernières brèches de la chaussée avec cent hommes d'infanterie et quelques cavaliers, mais il fut obligé de revenir pour secourir ceux qui n'avaient pu le suivre. Avant la fin de la nuit, tous ceux qui avaient échappé aux Mexicains étaient ras-

semblés à Taçuba. Le jour vint éclairer cette scène de désolation, et leur montrer toute l'étendue de leurs pertes. Plus de la moitié des Espagnols et de deux mille Tlascalans avaient péri (1). Presque tous les chevaux étaient tués; toute l'artillerie, les munitions, les bagages, étaient perdus, ainsi que la plus grande partie des richesses qu'ils emportaient avec eux (2).

---

(1) Les différents détails donnés par les auteurs espagnols sur la perte que l'on essuya dans cette retraite prouvent à quel point on peut ajouter foi aux calculs des historiens. Cortez, qui avait alors le plus grand intérêt à cacher à la cour d'Espagne l'étendue de la perte qu'il avait faite, ne porta dans ses dépêches, qu'à 150, le nombre des Espagnols qui avaient péri. Barthélemi Diaz, un de ses officiers, voulant exagérer les souffrances de ses compagnons et les siennes propres, dit que 860 furent tués par les Mexicains, et qu'ils ne s'échappèrent que 440 de Mexico. D'autres historiens se contredisent également dans le nombre auquel ils font monter cette perte. Mais Cortez avait au-dessus de 1200 hommes, et, d'après ce qu'il avoue lui rester, il dût en perdre environ 660. Voy. Robertson's Hist. Amer. vol. 2, n. 118.

(2) Robertson semble se contredire dans les pages 226 et 257, vol. 2, de son Histoire d'Amérique. Dans le premier passage, il dit qu'après la division des trésors, la part du soldat n'était que de 100 *pesos*: dans le second on y voit que plusieurs Espagnols périrent victime de leur avarice en se chargeant de barres d'or. Où avaient-ils pu se procurer cet or après que le partage eut été fait? Assurément le poids de 100 *pesos*, 22 l. 10 s. sterling, dont la plus grande partie était en or, ne pouvait pas surcharger le soldat.

Quelque repos étant nécessaire à ses troupes harassées de fatigue et couvertes de blessures, Cortez s'empara d'un temple où il trouva des provisions, et qui lui fournit les moyens de repousser les attaques des Mexicains. Il dirigea ensuite sa marche sur Tlascala, vers l'extrémité nord du lac; c'était la seule place où il pût espérer d'être reçu favorablement. Les Espagnols marchèrent pendant l'espace de six jours à travers un pays mal cultivé où ils ne trouvèrent presque rien pour se nourrir. Pendant que la famine diminuait leurs forces et affaiblissait leurs esprits, leur situation exigeait des efforts soutenus et vigoureux; leur retraite était continuellement harcelée par des corps nombreux de Mexicains qui étaient sortis de la capitale ou qui se rassemblaient dans les provinces. L'exemple de Cortez soutint les Espagnols; son courage n'était pas ébranlé par ce cruel revers, et il ne se montra jamais aussi grand que dans ce moment difficile.

Ils arrivèrent le sixième jour dans la vallée d'Otumba, à travers laquelle ils étaient obligés de passer; les Mexicains s'y étaient réunis pour couper leur retraite. En descendant d'une colline, les Espagnols virent la plaine couverte d'ennemis. A cette vue leur courage fléchit; mais Cortez, ne leur laissant pas le temps de s'abandonner à la crainte, leur dit qu'il ne leur restait d'autre alternative que de vaincre ou de périr, et les mena aussitôt à la charge. Les Mexicains combattirent avec intrépidité, mais la

supériorité des armes et la tactique européenne produisirent les mêmes effets que dans toutes les autres rencontres. La force du petit bataillon des Espagnols était irrésistible; chacune de ses charges lui faisait jour à travers l'ennemi. Cependant comme de nouveaux combattants avançaient toujours pour réparer les pertes des Mexicains, les Espagnols, malgré leurs succès, ne voyant aucune fin à leurs travaux, étaient près de succomber sous le nombre. Dans ce moment décisif, Cortez, à la tête de quelques-uns de ses plus braves officiers, s'élança avec impétuosité au milieu des Mexicains, tua leur général et saisit le grand étendard de l'empire, duquel les Mexicains croyaient que dépendait le succès des batailles. Au moment où cet étendard disparut, les Mexicains, frappés de terreur, jetèrent leurs armes et s'enfuirent avec précipitation. Les Espagnols ramassèrent leurs dépouilles, qu'ils trouvèrent d'une assez grande valeur pour les dédommager de ce qu'ils avaient perdu à Mexico; et le jour suivant, 8 juillet, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans, où ils furent reçus avec cordialité.

Les fatigues, les dangers, et la perte qu'ils avaient essuyée, firent désirer au plus grand nombre d'abandonner, aussitôt que possible, un pays qui leur avait été si funeste. Mais Cortez, plus audacieux et plus persévérant, persista dans sa première résolution de conquérir le Mexique ou d'y perdre la vie. Plein de cette idée, il commença à se

préparer de nouveau à la guerre. Il envoya à Saint-Domingue et à la Jamaïque un officier sur lequel il pouvait compter, avec quatre vaisseaux, pour engager de nouveaux volontaires, et pour acheter des chevaux, de la poudre à canon, et d'autres munitions de guerre. L'esprit belliqueux des Tlascalans, leur haine invétérée pour le nom mexicain, le dévoûment des chefs pour la cause des Espagnols, dévoûment que l'on doit attribuer aux présents de Cortez, tout faisait espérer à ce général qu'il obtiendrait de la république les secours nécessaires pour l'aider dans son entreprise. Sachant bien que l'on ne pouvait entreprendre la réduction de Mexico si l'on ne se rendait maître du lac, il ordonna de couper des bois dans les montagnes de Tlascala, et de préparer les matériaux pour la construction de douze brigantins, de façon qu'ils pussent se démonter et être portés en cet état sur les bords du lac.

Au milieu de ces grands apprêts, Cortez se trouvait extrêmement embarrassé par l'esprit de mutinerie qui éclatait parmi ses troupes. Les premiers aventuriers étaient animés des mêmes desirs que leur chef; mais ceux qui avaient été amenés par Narvaez étaient moins audacieux et moins persévérants. En passant sous les drapeaux de Cortez ils avaient cru n'avoir qu'à partager les dépouilles d'un empire déja conquis, et ils s'étaient trouvés au contraire engagés dans une guerre dangereuse. Dès qu'ils s'étaient vus renfermés dans Mexico, ils avaient

reconnu leur erreur, et avaient maudit la faiblesse qui leur avait fait ajouter foi aux promesses trompeuses de leur nouveau chef. Les malheurs qui étaient survenus les avaient encore dégoûtés de l'entreprise. Ceux qui avaient survécu à toutes ces calamités tremblaient de s'y voir exposés de nouveau : aussitôt que les intentions de Cortez furent connues, ils lui représentèrent l'imprudence qu'il y avait à attaquer Mexico avec des moyens aussi faibles, et demandaient à être conduits à Cuba.

Cortez employa les raisonnements, les prières, les présents, pour les exciter à la persévérance, et parvint à leur faire ajourner leur départ. Ne voulant pas laisser à ses troupes le loisir de se livrer à des réflexions, il les tint continuellement occupées à faire des incursions sur les territoires voisins. Ces courses ne manquant jamais de réussir, les soldats de Cortez reprirent le sentiment de leur supériorité, tandis que l'empire du Mexique s'affaiblissait par des pertes continuelles, et que les Tlascalans, agissant de concert avec les Espagnols, se formaient dans l'art de la guerre.

Au milieu des nombreuses difficultés dans lesquelles Cortez se trouvait souvent plongé, on trouve des exemples remarquables de sa bonne fortune. L'armement de Narvaez, dont l'objet était de le combattre et d'opérer sa ruine, avait ajouté de huit à neuf cents hommes à ses forces. Dans ce moment, deux vaisseaux qui avaient été envoyés par le gou-

verneur de Cuba, avec un renfort d'hommes et de provisions de toute espèce pour ce général, dont Vélasquez avait considéré le succès comme infaillible, furent saisis par Cortez, et l'équipage suivit ses drapeaux avec joie. Un autre vaisseau envoyé par le gouverneur de la Jamaïque pour chercher à pénétrer dans la Nouvelle-Espagne, et partager avec Cortez la gloire de cette conquête, fut, après une suite de désastres et manquant de vivres, obligé d'entrer dans le port de Véra-Cruz où les soldats s'enrôlèrent dans l'armée de Cortez. Il arriva aussi d'Espagne un vaisseau chargé de munitions de guerre, que des marchands avaient frété dans l'espoir de faire quelques bénéfices; Cortez acheta la cargaison qui était pour lui d'un prix inestimable, et persuada aisément à l'équipage de s'engager à son service. L'armée de Cortez se trouva ainsi augmenté de cent quatre-vingts hommes et de vingt chevaux : ces renforts lui permirent de renvoyer ceux des soldats de Narvaez qui étaient restés à regret et dont la désaffection était trop visible pour qu'il pût compter sur leur fidélité.

L'armée était alors composée de cinq cent cinquante hommes d'infanterie dont quatre-vingts étaient armés de mousquets et d'arbalètes, de quarante cavaliers et de dix mille Tlascalans. Neuf pièces de campagne formaient l'artillerie. Cortez commença sa marche, pour aller à Mexico, le 28 décembre 1520, environ six mois après sa funeste retraite. Il ne trouva

presque point d'opposition sur sa route, et prit possession de Tescuco, seconde ville de l'empire, et située sur les bords du lac, à vingt milles de Mexico. Ce lieu lui paraissant convenable pour lancer à l'eau ses brigantins, il y établit son quartier-général.

L'empereur du Mexique, Quetlavaca, était occupé, pendant ce temps, à pourvoir à la defense de sa capitale qu'il faisait fortifier par tous les moyens que le peu de connaissance de l'art militaire laissait à la disposition de ses sujets. Il fit remplir ses magasins de provisions, et réunit une grande quantité des armes dont on se servait ordinairement à la guerre; il fit faire aussi de longues lances, dont l'extrémité fut garnie des épées et des poignards que l'on avait pris aux Espagnols, afin de pouvoir résister avec plus d'avantage aux charges de la cavalerie. Il enjoignit aux habitants de ses provinces de prendre les armes, et il envoya des ambassadeurs à Tlascala pour chercher à détacher les chefs de cette république de l'alliance qu'ils avaient faite avec les Espagnols, mais ils n'y purent réussir. Tandis que Quetlavaca préparait ainsi ses moyens de défense, il mourut de la petite vérole, maladie inconnue en Amérique jusqu'au moment où elle y fut introduite par les Européens, et qui ravageait alors Mexico. Guatimozin, neveu et gendre de Montézuma, jeune prince distingué par ses talents et sa valeur, monta sur le trône du Mexique.

Trois mois s'écoulèrent avant que les brigantins

pussent être terminés : Cortez ne voulut pas que ses troupes perdissent ce temps dans l'inaction. Il réduisit par ses armes quelques-unes des villes situées autour du lac, et attacha les autres à son parti par d'heureuses négociations. La plupart des villes qui avoisinaient Mexico avaient été primitivement les capitales d'états indépendants : plusieurs d'entre elles avaient été récemment soumises à l'empire du Mexique, et portaient ce joug avec impatience. En leur promettant de les délivrer de l'oppression des Mexicains, Cortez porta les peuples des territoires les plus considérables à reconnaître la souveraineté de la couronne de Castille, et à servir d'auxiliaires aux Espagnols pendant cette guerre. La défection fut si grande, que Cortez réunit une armée de cent quarante mille sujets mexicains pour soutenir ses opérations contre la capitale.

Pendant que le général espagnol se procurait par son habileté des renforts aussi considérables, ses propres soldats conspiraient contre sa vie. Quelques-uns des anciens partisans de Narvaez avaient désiré rester, lorsque les autres avaient été renvoyés à Cuba; mais lorsqu'ils virent de plus près les dangers qu'ils allaient courir, en attaquant une ville d'un accès aussi difficile que Mexico, et défendue par une armée aussi nombreuse, leur courage les abandonna, et leur aversion pour cette entreprise s'accrut encore par les machinations d'Antonio Villafragna, simple soldat d'un caractère intrigant et perfide. Il dirigea

cette conspiration, dont le but était d'assassiner Cortez, et d'élire un nouveau chef. Le complot fut découvert par un des conspirateurs : Cortez, suivi de quelques officiers dévoués à sa cause, se rendit aussitôt au quartier de Villafragna, s'assura du traître, et saisit un papier qui contenait les noms de tous les conspirateurs. Il trouva sur cette liste les noms qu'il s'attendait le moins à y voir; mais comme, dans une telle conjoncture, une investigation trop stricte eût été dangereuse, il borna son enquête au traître Villafragna, qui fut promptement jugé, condamné, et pendu devant son logement. Cortez ayant rassemblé ses troupes, leur fit connaître la justice de la peine infligée à Villafragna; et il eut l'adresse de déclarer que ce traître ayant avalé le papier qui contenait la liste de ses complices, et n'ayant voulu faire aucun aveu, il ignorait tous les détails de cette conspiration, aussi bien que les noms de ceux qui pouvaient y avoir pris part. Par ce judicieux procédé, Cortez se ménagea l'avantage de pouvoir surveiller la conduite de ceux qu'il savait être desaffectionnés, pendant que ces mêmes individus, persuadés que leur crime ne pouvait plus être découvert, s'efforçaient d'en écarter le soupçon, en redoublant de zèle et d'activité.

Tous les matériaux pour la construction des brigantins étant préparés, il fallut faire transporter les bois, les fers forgés, les voiles, les cordages et infinité d'autres objets, pendant un trajet de soixante

milles par terre à travers un pays montagneux et par des habitants qui n'avaient ni bêtes de somme ni machines propres au transport. Cette pénible corvée fut faite par huit mille Tlascalans, qui portèrent tous ces matériaux sur leurs épaules, sous l'escorte de quinze cents guerriers de leur nation. Cortez envoya aussi deux cents hommes d'infanterie espagnole et quinze cavaliers, sous le commandement de Sandoval, avec deux pièces de canon, pour protéger le convoi contre les partis de Mexicains qui, pendant la marche, cherchaient à l'intercepter; ils n'y purent réussir : le convoi arriva en entier à Tezcuco. A peu près dans le même temps, quatre vaisseaux partis d'Hispaniola arrivèrent à la Vera-Cruz avec deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux pièces de canon de gros calibre, et une quantité considérable de munitions de guerre, et d'effets.

Pour lancer plus facilement les brigantins, on employa pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coulait de Tezcuco dans le lac, et l'on en forma un canal d'environ deux milles de longueur : ces travaux furent achevés en dépit des efforts que firent les Mexicains pour l'empêcher. Le 28 avril 1521, toute l'armée étant formée en ordre de bataille sur les bords du canal, les brigantins furent lancés; et, pour rendre ce spectacle plus imposant, on ne manqua pas d'employer les cérémonies religieuses : le père

Olmeida bénit ces bâtiments, qui furent immédiatement conduits sur le lac.

Tout étant préparé pour commencer les opérations, Cortez résolut d'attaquer Mexico par les trois différents quartiers auxquels les chaussées aboutissaient. Sandoval reçut l'ordre de porter sa division du côté de Tépéaca; Alvarez fit défiler ses troupes par la chaussée de Tabuca; et Christoval d'Olid par celle de Cuyocan. Le général voulut commander lui-même les brigantins qui portaient chacun vingt-cinq soldats espagnols et une petite pièce de canon. Les Mexicains, redoutant les manœuvres de ces vaisseaux, cherchèrent à les détruire. Ils couvrirent le lac de leurs canots, et firent force de rames pour s'opposer aux mouvements de la flotte. Les brigantins passèrent facilement au milieu d'eux, submergèrent plusieurs de leurs canots, dispersèrent l'armement, et firent un tel carnage des Mexicains, que ceux-ci n'éprouvèrent que trop combien la supériorité des Espagnols était encore plus grande sur l'eau que sur terre. Cortez, s'étant rendu maître du lac, forma trois divisions de sa flottille, afin de protéger l'armée qui défilait sur les trois chaussées. De ces trois positions l'attaque fut poussée avec une égale vigueur. Il fallut emporter d'assaut les barricades qui avaient été élevées sur les chaussées, s'ouvrir un chemin par dessus les tranchées, et rétablir des ponts partout où ils avaient été rompus. Les troupes redoublaient de courage et d'efforts pour pénétrer dans

Mexico, espérant que la réduction de cette ville terminerait promptement la guerre. Mais la valeur opiniâtre des Mexicains leur disputait le terrain pied à pied, et chaque jour les assaillants avaient de nouvelles fatigues à essuyer et de nouveaux dangers à courir. Pendant tout un mois, les Espagnols continuèrent ainsi leurs attaques, sans qu'il leur fût possible d'arriver près de la ville : inférieurs aux Espagnols par les talents militaires, les Mexicains se montrèrent, par cette longue défense, leurs égaux en courage.

Le général espagnol, voyant qu'un grand nombre de ses soldats avaient péri dans cette lutte, et que le reste de l'armée était prêt à succomber de fatigue, voulut tenter un grand effort pour s'emparer de la ville. Il donna ordre à Sandoval et Alvarez de concourir à un assaut général par les chaussées de Tépéaca et de Tacuba, tandis qu'il commanderait en personne l'attaque du côté de Cuyocan. Les Espagnols, animés par la présence de leur chef, se précipitèrent avec une force irrésistible. Ils renversèrent les barricades, franchirent les endroits où la chaussée était rompue, et entrèrent dans Mexico en dépit du nombre et des efforts de leurs adversaires. Ce succès brillant fut malheureusement l'avant-coureur d'un cruel désastre. Julien d'Alderete avait été laissé en arrière par Cortez, pour réparer la chaussée, afin d'assurer la retraite si les circonstances la rendaient nécessaire. Cet officier, trouvant cette occupation

peu glorieuse dans un moment où ses compagnons volaient à la victoire, négligea le soin important qui lui était confié, et se hâta inconsidérément de rejoindre les combattants.

L'empereur du Mexique ne fut pas plus tôt informé de cette circonstance qu'il ordonna à ses troupes de ralentir leurs efforts, afin d'engager les Espagnols à s'avancer, tandis qu'il envoyait, par des chemins différents, un corps considérable de soldats vers la grande brèche de la chaussée. A un signal donné, les prêtres du grand temple commencèrent à battre le tambour consacré au dieu de la guerre. Les Mexicains, à ce bruit plaintif et solennel qui réveillait en eux des sentiments à la fois religieux et guerriers, s'élancèrent avec fureur sur leurs ennemis. Les Espagnols, ne pouvant soutenir cette attaque impétueuse, commencèrent à se retirer en bon ordre et combattant toujours les Mexicains qui les suivaient de très-près; mais lorsqu'ils furent arrivés à la grande brèche, la terreur et la confusion furent telles, que les cavaliers et l'infanterie se précipitèrent en désordre dans les eaux du lac pour regagner leurs vaisseaux; tandis que les Mexicains, dont les canots approchaient plus facilement de terre que ne le pouvaient faire les brigantins, fondirent de toute part sur les Espagnols. Cortez, au moment où il s'efforçait de sauver quelques-uns de ses soldats, fut entraîné avec violence par six chefs mexicains; deux de ses officiers le délivrèrent aux dépens de leur vie. Cortez reçut dans

la mêlée plusieurs blessures dangereuses. Un grand nombre de Tlascalans périrent dans cette malheureuse affaire, et plus de vingt Espagnols furent tués ou noyés; quarante de ces derniers tombèrent vivants au pouvoir des Mexicains et furent offerts en sacrifice à leurs divinités sanguinaires.

La nuit qui survint peu après offrit aux Espagnols un spectacle horrible. Tout Mexico retentissait des cris bruyants d'un triomphe barbare. La ville entière était illuminée, et le grand temple resplendissait d'un tel éclat que l'on apercevait facilement le peuple et les prêtres occupés à sacrifier les prisonniers. Lorsqu'ils eurent offert cet holocauste impie, ils envoyèrent dans les provinces voisines les têtes des Espagnols qu'ils avaient immolés, en assurant le peuple que le dieu de la guerre, apaisé par le sang de ces victimes, avait déclaré que, dans l'espace de huit jours, les usurpateurs seraient tous exterminés. Cette prédiction obtint une entière croyance chez un peuple superstitieux; les auxiliaires indiens, accoutumés à révérer les mêmes dieux que les Mexicains, et se fiant aveuglément à leurs prêtres, abandonnèrent les Espagnols comme une race vouée à la mort. Cortez, sachant bien que le temps seul les détromperait, suspendit ses opérations militaires pendant la période fixée par l'oracle; ses troupes, protégées par les brigantins, restèrent en sûreté jusqu'à l'expiration du terme fatal. Après une preuve aussi frappante de la fausseté de cette prédiction, les alliés se réunirent à

Cortez, et ce général reprit aussitôt les travaux du siége.

Averti par ses désastres récents, Cortez changea de système ; il fit avancer ses troupes graduellement et avec les plus grandes précautions, et fit réparer les brèches par les Indiens; ils parvinrent ainsi jusqu'à Mexico. La résistance des habitants était toujours aussi opiniâtre, et des milliers périssaient dans des engagements qui se renouvelaient chaque jour. Les ravages de la famine vinrent augmenter ceux de la guerre; il n'y avait pas moins de 200,000 individus dans Mexico pendant le siége (1); et les provisions que Guatimozin avait faites étaient épuisées par cette foule d'Indiens qui étaient venus des campagnes voisines défendre leur monarque et les temples de leurs dieux. La flottille espagnole, croisant dans les eaux du lac, empêchait qu'aucun secours ne vînt de ce côté, et les Tlascalans et les autres auxiliaires bloquaient toutes les avenues de la ville.

Pendant que les Mexicains étaient en proie à ces calamités, les Espagnols continuèrent d'avancer jusqu'à ce qu'enfin, le 27 juillet, les trois divisions furent parvenues sur la grande place située au milieu de la ville. Les trois quarts de Mexico étaient réduits en cendres; ce qui n'avait pas été détruit ne pou-

---

(1) Robertson's Hist. Amer. note 121. Ce fait paraît cependant difficile à prouver.

vant faire une longue résistance, Guatimozin voulut sortir de la capitale afin de recruter son armée, et de recommencer la guerre avec plus d'avantage dans une autre partie de son empire. Le général espagnol, devinant ses intentions, ordonna aux commandants des brigantins de surveiller les mouvements de l'ennemi; par leur vigilance et leur activité ils parvinrent à s'emparer de l'empereur qui avait tenté de traverser le lac dans un canot. Aussitôt que les Mexicains connurent le sort de leur souverain, ils cessèrent de faire aucune résistance; et, le 13 août 1521, les Espagnols prirent possession de la petite partie de la ville qui n'avait point été détruite (1). Ainsi se termina le siége mémorable de Mexico, après soixante-quinze jours d'attaques continuelles qui firent périr un nombre incroyable de ses habitants. Le pillage de la ville fut loin de répondre à l'avidité des conquérants. Guatimozin, prévoyant le sort qui lui était destiné, avait fait jeter ses trésors dans le lac : les auxiliaires indiens avaient emporté à différentes époques la plus grande partie des dépouilles de Mexico; et les Espagnols ne purent recueillir que la modique somme de 120,000 *pesos*. Exaspérés de voir leurs espérances de fortune renversées, ils accusèrent leur général et ses principaux officiers d'avoir accaparé les richesses qui devaient

(1) On trouve dans Herrera, Dec. 2, lib. 4, c. 11; et Dec. 3, lib. 2, c. 7, les détails de la conquête de Mexico.

leur revenir; leur révolte contraignit Cortez à faire mettre à la torture l'infortuné Guatimozin pour qu'il découvrît l'endroit où il avait caché ses trésors. Ce prince supporta ses souffrances avec un courage invincible; et Cortez, frappé d'horreur à ce spectacle inhumain, ordonna qu'il fût mis en liberté. Toutefois la vie de Guatimozin ne fut conservée que pour lui faire sentir quelques moments de plus toute l'étendue de ses malheurs. Sur un léger soupçon qu'il avait formé un complot pour exciter ses anciens sujets à secouer le joug de l'Espagne, Cortez ordonna que ce monarque, ainsi que les deux caciques de Tescuco et de Tacuba, fût pendu sans aucune formalité: ce général ternit ainsi, par des actes de cruauté, l'éclat de sa gloire militaire et de ses brillantes conquêtes.

Fernand Cortez eut dans sa patrie un sort tout semblable à celui de Christophe Colomb; et le féroce conquérant du Mexique eut à souffrir, ainsi que l'homme illustre qui le premier découvrit l'Amérique, les effets de la malveillance des ennemis qu'il avait en Europe. Pendant qu'il ajoutait à la couronne d'Espagne des domaines immenses, il ne put obtenir du souverain qu'il servait avec tant de zèle et de succès aucune commission ni aucune autorité, et fut regardé comme un sujet rebelle. Fonseca, évêque de Burgos et président du conseil des Indes, parvint à faire représenter la conduite de Fernand Cortez comme une usurpation faite au mépris de l'autorité royale; et

Christoval de Tapia fut envoyé avec une commission légale et de pleins pouvoirs pour s'emparer de sa personne et saisir ses effets. Heureusement Cortez, par des négociations conduites avec beaucoup d'adresse, déjoua toutes les machinations de ses ennemis. La voix publique se déclara en sa faveur. Charles V arriva en Espagne à peu près à cette époque; ce monarque suivit l'opinion de la nation espagnole, et ne se laissa point circonvenir par les intrigues de ses courtisans; il nomma Cortez lieutenant-général et gouverneur du pays qu'il venait de conquérir. Les exploits de Cortez et de cette poignée d'Espagnols qui l'accompagnaient ont produit des effets plus importants qu'il n'en résulta des grands projets qui occupaient alors l'esprit des monarques et les cabinets de l'Europe (1).

---

(1) Cortez, lorsqu'il eut été établi dans son gouvernement, rebâtit Mexico qui est maintenant la ville la plus considérable et la plus opulente de l'Amérique.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

Avertissement du traducteur. Page v
Préface. vii

CHAPITRE I.

Situation et avantages physiques de l'Espagne. Arrivée des Phéniciens. Fondation de Cadix. Guerre entre cette colonie et les Aborigènes. Elle réclame le secours des Carthaginois. Aperçu de l'état de l'Espagne à cette époque. Récit fabuleux de la fondation de Lisbonne. Amilcar subjugue la Bétique, et est tué. Succès d'Asdrubal; sa mort. Annibal entreprend d'achever la conquête de l'Espagne. Siége et destruction de Sagonte. Les Romains et les Carthaginois se disputent la possession de l'Espagne. Mort des deux Scipion, Cnéius et Publius. Succès de Cornélius Scipion en Espagne. L'Espagne est cédée aux Romains. Ils fondent Taragone et plusieurs autres cités. Rebellion des Lusitaniens et des Cantabriens. Siége mémorable et destruction de Numance. L'Espagne embrasse le parti de Pompée. Elle est réduite par César. Révolte formidable des Cantabriens, sous l'empire d'Auguste. Leur dernière réduction par Agrippa. Fondation de Saragosse et de Mérida. P. 1.

CHAPITRE II.

État de l'Espagne sous les Romains. Grande quantité d'or et d'argent que l'on extrait des mines d'Espagne. Invasion des Francs. Les Romains recouvrent l'Espagne. Dispute des prétendants au consulat. Conquête de l'Espagne par les Vandales, les Suèves et les Alains. État déplorable de ce pays. Quelques peuplades guerrières y maintiennent leur indépendance. Adolphe, roi des Goths, entreprend la conquête de l'Espagne. Sa mort. Le sceptre des Goths est usurpé par Singéric. Courte durée de ce règne. Vallia est élu roi des Goths. Il subjugue les Sélinges et les Alains, et recouvre une grande partie de l'Espagne. Cette contrée est une seconde fois dévastée par les Suèves. Hermanric, leur roi, est noyé dans l'Anas. Genséric, roi des Vandales, abandonne la péninsule, et fonde un royaume en Afrique. L'Espagne ravagée par les Suèves. Théodoric, roi des Visigoths, envahit l'Espagne, soumet les Suèves, et les contraint à se retirer dans les montagnes

de la Galice et des Asturies. Théodoric évacue l'Espagne. Euric, roi des Visigoths, la soumet presque toute entière. Clovis, roi des Francs, attaque le royaume des Visigoths. Prise de Toulouse et de Bordeaux. Alaric, roi des Goths, est tué dans un combat. Les Goths sont chassés de leurs possessions, et repoussés jusqu'au nord de la Garonne. Page 17

CHAPITRE III.

Les Goths transfèrent le siége de leur gouvernement de France en Espagne. Règne d'Amalaric. Règne de Thendes. Les Francs envahissent l'Espagne et pillent Saragosse. Ils sont obligés d'acheter leur retraite en rendant une grande partie du butin. Règne de Théodogild. Guerre civile parmi les Goths. Athanagilde obtient la couronne, à la faveur de l'empereur Justinien. Il fait de Tolède la capitale de l'Espagne. Il cède à l'empereur Justinien plusieurs villes maritimes. Conséquences pernicieuses de cette mesure. Règne de Leuvigild. Usurpations de l'empereur d'Orient. Leuvigild expulse les troupes de Constantinople, de Cordoue et de Médina Sidonia. Il subjugue les Cantabriens, les débris des Suèves, et les Flibustiers de la Sierra-Moréna. Intrigues de sa cour. Révolte d'Herménégild. Il est envoyé prisonnier à Tolède. Leuvigild subjugue les Vascons, et fonde la ville de Vittoria. Les Vascons émigrent en France, où ils subsistent encore sous le nom de Gascons. Herménégild s'échappe de sa prison et reprend les armes. Il est fait prisonnier et condamné à mort par son père. Entière soumission des Suèves. Caractère et mort de Leuvigild. Règne de Recared. Abolition de l'arianisme et établissement de la foi catholique en Espagne. Recared repousse une invasion des Francs. Il régularise l'église Espagnole. Caractère et mort de Recared. Règne de Luiva. Règne de Viteric. Son assassinat. Règne de Gondemar. Règne de Sisibut. Il chasse les Grecs des côtes de la Méditerranée. Il persécute les Juifs. Il fait la conquête de Ceuta et Tanger. Caractère et mort de Sisibut. Court règne de Recared II. Règne de Suintilla. Entière expulsion des Grecs de Constantinople de l'Espagne. L'Espagne et le Portugal réunis sous le sceptre des Goths. Suintilla, devenu tyran, est abandonné par ses sujets et détrôné par Sisenand. Règne et mort de Sisenand. Règnes de Chintilla; de Tulga; de Chinduisintho, son caractère et sa mort. Règne de Vamba. Il réprime plusieurs révoltes. Il défait sur mer les Arabes. Il est détrôné. Exemple remarquable du pouvoir de la coutume et des préjugés. Règnes d'Erviga; d'Égisa. Révision des lois gothiques. Conspiration des Juifs. Tentative des Arabes pour envahir l'Espagne. Défaite totale de leur flotte. Règne de Vitiza. Sa tyrannie. Il est déposé par Rodrigue. Avènement de Rodrigue au trône. Page 27

CHAPITRE IV.

Aperçu de la constitution et de l'état de la société en Espagne sous la domination des Visigoths. Caractère de Rodrigue. Histoire du comte Julien. Invasion de l'Espagne par les Arabes, sous Tarik. Corruption des Goths. Défaite

et mort de Rodrigue. Trahison d'Opas, archevêque de Séville. Progrès surprenants des Arabes. Capitulation de Tolède ; de Murcie. Prise de Médina-Céli et de la table d'émeraude. Arrivée de Muzza en Espagne. Débats entre ce commandant et Tarik. Réduction de Séville et de Mérida. Vastes desseins de Muzza. Sa marche triomphale de Ceuta à Damas. Sa disgrace. Son fils Abdalaziz aspire à la souveraineté de l'Espagne. Il est assassiné. Son cœur est envoyé au calife, et présenté à Muzza qui se retire à la Mecque et y meurt de douleur. Caractère du Muzza et de Tarik. Sort du comte Julien. Pélage, suivi d'une troupe de guerriers espagnols, se retire dans les Asturies. Le vice-roi d'Espagne conduit une armée à travers les Pyrénées. Alhama, son lieutenant, est défait et tué par Pélage. Mort du traître Opas. Abdoulrahman, vice-roi d'Espagne, envahit la France, et est défait par Charles-Martel. Réflexions sur ce sujet. Mort de Pélage. Étendue de ses possessions. Règne de son fils Flavilla. Sa mort. Les Arabes affluent en Espagne. Leurs nombreuses colonies. Révolution dans le califat. Le trône de Damas passe de la famille d'Ommijah à celle d'Abbas. Abdalrahman, de la maison d'Ommijah, échappe seul au massacre de sa famille, et établit en Espagne un califat indépendant. Page 51

CHAPITRE V.

Règne d'Alphonse le Catholique. Il occupe les villes de Léon et d'Astorga. Règne de Froila. Son assassinat. Règne de Selo. Sa Mort et son caractère. Usurpation de Moregat. Mort d'Abdalrahman, premier calife Espagnol. Son caractère. Avènement de Hassem I. Règne de Bermudo. Défaite sanglante des mahométans. Mort du calife Hassem ; son caractère. Avènement de Hachem ou Hassem II ; son caractère. Révolte des Arabes. Réduction de Tolède. Révolte et réduction de Cordoue ; de Mérida. Mort de Hassem II ; son caractère ; sa magnificence. Accession d'Abdalrahman II. Guerres civiles parmi les Arabes. Révolte de Tolède et de Mérida. Succès d'Alphonse. Sa mort. Règne turbulent de Ramire. Invasion des Normands. Ils sont repoussés. Défaite sanglante des mahométans. Mort de Ramire. Mort du calife Abdalrahman II. Caractère de ces deux princes. Avènement d'Orthogno I au trône d'Oviédo. Règne orageux du calife Mahommed. Révolte des gouverneurs arabes. Règne d'Alphonse III. Il est chassé de sa capitale par Froila qui usurpe le trône. Assassinat de Froila. Alphonse revient dans sa capitale. Il réprime une révolte dans la Biscaye. Défaites successives des deux armées de Mahommed. Mort de ce calife. Avènement du calife Almousir. Son règne agité et malheureux. Révolte de Tolède. Mort d'Almousir. Règne d'Abdoullah. Il se renferme dans Cordoue. Il meurt de chagrin. Malheurs d'Alphonse. Rébellion de son fils Garcias. Il lui résigne la couronne. Règne de Garcias. Ses victoires. Sa sévérité. Sa mort. Accession du calife Abdalrahman III. Il soumet les rebelles. Il rend la tranquillité à son royaume. Avènement d'Or-

thogno II. Batailles sanglantes mais indécises entre les chrétiens et les mahométans. Le siége du royaume chrétien est transféré d'Oviédo à Léon. Mort d'Orthogno II. Règne court et tyrannique de Froila II. Règne d'Alphonse IV. Règne de Ramire. Il prend Madrid. Il insulte Tolède. Il assiége Saragosse. Efforts d'Abdalrahman. Sa défaite à Simancas. Ramire repousse les mahométans et ravage leur territoire. Mort de Ramire. Règne d'Orthogno III. Il étouffe la révolte de son frère Sanche. Il réprime une insurrection dans la Galice. Abdalrahman envahit la Castille, est défait et chassé de cette province. Mort d'Orthogno III. Règne de Sanche. Il est chassé du trône par le comte de Castille. Règne d'Orthogno IV. Sanche rétabli sur le trône par Abdalrahman. Sanche repousse les Normands. Sa mort. Mort du calife Abdalrahman III. Son caractère. Aperçu de l'état du califat en Espagne. État florissant des sciences et de la littérature chez les Arabes. Description de la mosquée de Cordoue. Richesse et magnificence d'Abdalrahman III. Description de la ville et du palais de Zehra. Ce que pense Abdalrahman sur le bonheur que procure le trône. Réflexions sur ce sujet. Tableau général de l'Espagne. Splendeur de Cordoue. État de la population et des richesses du califat. Son commerce et ses revenus. Littérature et bibliothèques. Comparaison du califat avec les autres contrées de l'Europe. Page 75

CHAPITRE VI.

Règne de Ramire III. Guerre entre les chrétiens et les mahométans. Les Normands sont repoussés et leur flotte détruite. Révolte de Bermudo. Guerre sanglante parmi les chrétiens. Mort de Ramire. Accession de Bermudo. Hakkam monte sur le trône des califes. Il assiége Léon et ravage la Castille. Sa magnificence. Protection qu'il accorde aux sciences et aux lettres. Son règne. Sa mort. Règne du calife Hassem. Pouvoir et succès militaires de son visir Almanzor. Guerre des chrétiens et des mahométans. Les chrétiens sont mis en déroute par Almanzor. Ce visir prend Léon d'assaut. Destruction de cette ville. Succès rapides d'Almanzor. Confédération des princes chrétiens d'Espagne. Bataille mémorable d'Osma. Défaite des mahométans. Mort d'Almanzor. Mort de Bermudo, roi de Léon. Règne d'Alphonse V. On rebâtit la ville de Léon. Mort d'Alphonse. Règne de Bermudo III. Ferdinand I roi de Castille. Mort de Sanche, roi de Navarre. Partage de son territoire. Guerre entre les rois de Castille, de Léon et de Navarre. Mort de Bermudo III. Ferdinand, roi de Castille, monte sur le trône de Léon. Déclin du pouvoir des Omniades. Guerres civiles dans le califat. Le trône des califes est usurpé successivement par Almahadi, Suleiman, Ali-ben-Hamond. Mortéda est élu calife. Il est assassiné par ses soldats. On étouffe Ali-ben-Hamond. Casim, son frère, monte sur le trône. Il en est chassé par Jaiah. Casim remonte sur le trône. Il en est repoussé encore une fois par Jaiah. Mostahzar est élu. Mort de Jaiah. Assassinat de Mostahzar. Elmustick-Sibillah usurpe le ca-

lifat. Sa mort. Accession de Muhamed-al-Allah. Il périt, ainsi que son visir, dans une émeute populaire à Cordoue. Extinction de la dynastie des Omniades. Usurpations des gouverneurs arabes. Le califat forme les royaumes de Cordoue, de Tolède, de Séville, de Grenade, etc. Page 111

CHAPITRE VII.

Étendue du territoire des chrétiens et des Maures en Espagne. Mort de Ferdinand. Guerre entre ses fils, Sanche et Alphonse. Ce dernier est renfermé dans un monastère. Son évasion. Mort de Sanche. Alphonse réunit à lui seul les royaumes de Léon et de Castille. Il s'empare des domaines de son frère Garcias. Il envahit la Biscaye. Siége et prise de Tolède. Rodrigue, surnommé le Cid, prend Valence. Réunion des royaumes arabes de Séville et Cordoue. Alphonse les attaque. Leur roi appelle à son secours Jusseff, roi de Maroc. Bataille et défaite des chrétiens. Origine du royaume de Portugal. Le roi de Maroc s'empare de Grenade. Il envahit l'Espagne une seconde fois. Il s'empare de Séville et prend le titre de prince des musulmans d'Espagne. Sa mort. Invasion de l'Espagne par son successeur, Ali. Défaite sanglante des chrétiens. Magnanimité d'Alphonse. Sa mort. Règne d'Alphonse VII. Prise de Saragosse par les chrétiens. Le roi d'Aragon est tué dans une bataille contre les maures. Prise d'Alméria. Alphonse prend Andujar. Il défait les Maures près Jaen. Sa mort. Les Maures recouvrent leurs possessions. Règne d'Alphonse VIII. Révolution en Afrique. Abi Jakoub, roi de Maroc, envahit l'Espagne. Sa retraite. Il fait une nouvelle incursion. Il est mis en déroute et tué. Son fils Jakoub défait les chrétiens. Sa mort. Son successeur Mahomet envahit l'Espagne. Il perd toutes ses conquêtes. Mort d'Alphonse. Règne de Henri I. Sa mort. Avènement de Ferdinand le Saint. Ses succès contre les Maures. Dernière réunion des royaumes de Léon et de Castille. Page 127.

CHAPITRE VIII.

Puissance des musulmans en Espagne. Esprit de chevalerie. L'Aragon est dévasté par les Maures, et Valence par les chrétiens. Ceux-ci prennent Cordoue. Abou-Said usurpe le trône de Grenade. Prise de Séville par les chrétiens. Mort de Ferdinand. Son caractère. Règne d'Alphonse le Sage. Héroïsme de don Garcias de Gomez. Le roi de Maroc fait une irruption en Espagne. Don Nugnez de Lara est défait et tué. L'archevêque de Tolède éprouve le même sort. Malheurs d'Alphonse. Révolte de son fils Sanche. Règne de Sanche. Tariff est enlevé aux Maures. Magnanimité de don Gusman. Mort de Sanche. Son caractère. Règne de Ferdinand. Gibraltar est enlevé aux Maures. Mort de Ferdinand. Règne d'Alphonse XI. Troubles de Grenade. Guerre entre les chrétiens et les Maures. Abi-Hassan, roi de Maroc, envahit l'Espagne. Son armée est défaite, et son fils est tué. Le roi de Maroc est défait, et deux autres de ses fils périssent dans la mêlée. Algésiras

est enlevé aux Maures. Mort et caractère d'Alphonse XI. P 156.

CHAPITRE IX.

Règne de Pierre le Cruel. Sa tyrannie. Guerre heureuse contre les maures. Trahison de Pierre envers le roi de Grenade. Il est expulsé du trône par son frère Henri de Transtamare. Il est rétabli dans ses états par Édouard, surnommé le prince Noir. Son ingratitude envers Édouard. Pierre est défait et assassiné par Henri. Règne de Henri. Sa mort. Règne de Jean. Ses guerres avec le Portugal et l'Angleterre. Règne de Henri III. Ligue que forment les nobles. Guerre avec le Portugal. Avec les corsaires d'Afrique. Les chrétiens prennent Tétuan. Henri fait des préparatifs pour chasser les maures de l'Espagne. Sa mort. Son caractère. Règne turbulent de Jean II. Guerre funeste entre les chrétiens et les maures. Troubles de Grenade. État pitoyable de ce royaume. Guerres civiles en Castille. Mort de Jean II. Règne de Henri V. Gibraltar est surpris par les chrétiens. Henri est déposé en effigie. Mariage de sa sœur Isabelle avec Ferdinand d'Aragon. Mort de Henri. Avènement de Ferdinand et d'Isabelle. Réunion des couronnes de Léon, de Castille et d'Aragon. Page 202

CHAPITRE X.

État de l'Espagne à l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle. Préparatifs pour repousser les maures. Commencement des hostilités. Les maures surprennent Zahara. Alhama est pris par les chrétiens. Guerre civile dans la ville de Grenade. Aboul-Abdallah détrône son père. Il est battu et fait prisonnier par les chrétiens. Abul-Hassan remonte sur le trône. Ferdinand accorde la liberté au jeune Abdallah. Abul-Hassan est déposé de nouveau. Son frère Zagal est élu roi de Grenade. Guerre entre Zagal et son neveu. Le comte de Cabra est défait par Zagal. Succès de Ferdinand. Guerre civile dans la ville de Grenade. Zagal est défait par les chrétiens. Les habitants de Grenade abandonnent sa cause. Les chrétiens s'emparent de Malaga. Zagal les défait. Ferdinand prend la ville de Baza. Zagal se rend à ce roi. Description de Grenade. Réduction de cette capitale. Description de l'Alhambra. Page 240

CHAPITRE XI.

Réflexions sur la conquête de Grenade. Expulsion des juifs de l'Espagne. Découverte de l'Amérique. Circonstances qui amènent cet événement. Colomb est rebuté par Ferdinand. Récit succinct de la découverte du Nouveau monde. Ferdinand aide le roi de Naples à repousser les Français. Situation politique de la Castille. De l'Aragon. Ferdinand réprime les nobles et étend les prérogatives de la couronne. Il obtient le titre de Catholique. Ses malheurs domestiques. Révolte des Maures. Ferdinand obtient le royaume de Naples. Guerre entre l'Espagne et la France. Mort d'Isabelle. Son caractère. Intrigues de Ferdinand. Conduite du cardinal Ximénès. Ligue de Cambrai. Ferdinand s'empare de la Navarre. Apprêts

de guerre contre la France. Mort de Ferdinand. Son caractère. Conséquences de son règne. P. 268.

CHAPITRE XII.

Avènement de Charles. Administration vigoureuse du cardinal Ximénès. Sa mort. Son caractère. Troubles de l'Espagne. Élection de Charles au trône impérial d'Allemagne. Mécontentement général des Espagnols. Charles part pour l'Allemagne. Insurrection d'une grande partie de l'Espagne. Établissement de la Sainte-Junte. Guerre des communes contre l'aristocratie et la couronne. Exécution de don Juan de Padilla. Conduite courageuse de sa veuve. Elle défend Tolède. Suppression de la révolte des communes. Coup fatal porté aux libertés de l'Espagne. Page 312.

CHAPITRE XIII.

Découverte du Mexique. Expédition de Fernand Cortez. Sa querelle avec le gouverneur de Cuba. Ses guerres avec les Tlascalans. Ceux-ci se soumettent et suivent Fernand Cortez dans la guerre du Mexique. Négociations avec Montézuma. Massacre de Cholula. Les Espagnols et leurs alliés sont reçus dans la capitale du Mexique. Sa description et sa situation. Cortez s'empare de l'empereur. Il défait l'armée de Narvaez. Il revient à Mexico. Armement général des Mexicains. Mort de Montézuma. Retraite des Espagnols. Siége et prise de Mexico. Page 341.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

